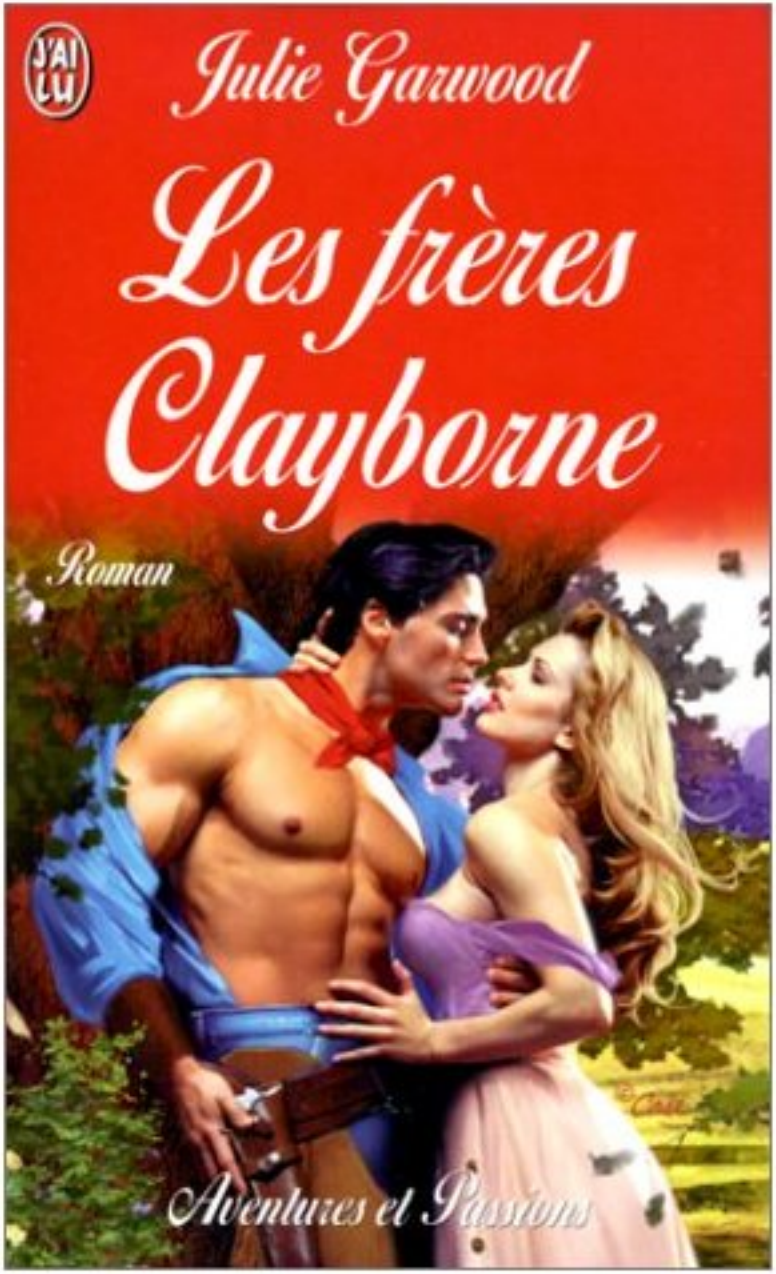
J'AI LU
Julie Garwood
Les frères Clayborne
Roman
Aventures et Passions

Titres originaux :

THE CLAYBORNE BRIDES
I- One Pink Rose
II- One White Rose
III- One Red Rose
Pocket Books,
division of Simon & Schuster Inc., N.

Copyright © Julie Garwood, 1997
Pour la traduction française:
© Éditions J'ai lu, 2000

Travis Clayborne

Le temps des roses

Ce ne fut pas en hiver
Que notre amour naquit
Ce fut au temps des roses
Que nous nous plaisions à effeuiller...
Thomas HOOD (1798-1845)

PROLOGUE

Chez nous, il y a très longtemps, vivait une famille remarquable : les Clayborne, soudés par des liens encore plus forts que ceux du sang.

Ils s'étaient rencontrés à New York, alors qu'ils n'étaient que de jeunes garçons. Adam, l'esclave fugitif, Douglas le pickpocket, Cole qui ne se séparait jamais de son pistolet, et Travis l'escroc. Ils survivaient en se protégeant mutuellement contre les vauriens plus âgés qui hantaient la grande cité. Lorsqu'ils avaient découvert dans leur ruelle un bébé abandonné, ils s'étaient juré de bâtir pour cette petite fille une existence meilleure, et s'en étaient allés vers l'Ouest.

Ils avaient porté leur choix sur un bout de terre, au fin fond du Montana, et lui avaient donné le nom de Rosehill.

Au fil des ans, ils n'avaient eu pour seul guide, pour unique appui, que les lettres de Rose, la mère d'Adam. Rose avait appris à connaître les compagnons de son fils grâce à cette correspondance, car dans leurs réponses, ils lui confiaient avec une absolue sincérité leurs craintes, leurs espoirs et leurs rêves. En retour, elle leur offrait ce qu'ils n'avaient jamais eu, l'amour inconditionnel et la bienveillance d'une mère.

Le temps passant, chacun d'eux en vint à la considérer comme sa «Marna Rose».

Après vingt longues années, Rose les rejoignit. Ses fils et sa fille adoptifs étaient enfin heureux. Elle, à son arrivée, éprouva un mélange de joie et de consternation. Sa fille avait épousé un monsieur charmant et attendait leur premier enfant. Ses fils étaient devenus des hommes honorables, puissants. Ils avaient réussi. Cependant, Mama Rose n'était pas complètement satisfaite. Ils

étaient beaucoup trop ancrés dans leurs habitudes de célibataires, cela ne lui plaisait pas. Comme elle croyait que Dieu porte secours à ceux qui s'aident eux-mêmes, elle sut aussitôt ce qu'elle avait à faire.

Elle allait intervenir, s'employer activement à changer cette situation.

1

Ranch Rosehill, Montana
1880

Travis Clayborne envisageait très sérieusement de tuer un homme.

Le plus jeune des frères venait de rentrer de l'extrémité méridionale du territoire du Montana. Il s'accordait une nuit de repos avant de reprendre sa traque. Jusqu'ici, son gibier avait réussi à lui échapper. Près du canyon, il avait cru le tenir, mais ce démon s'était évaporé. Travis devait tirer son chapeau à l'étranger qui lui avait filé entre les doigts. Il irait peut-être même jusqu'à le féliciter, car le bougre était doué. Ensuite de quoi, il l'abattrait.

Le coupable s'appelait Daniel Ryan, et il avait commis un crime qu'un fils ne saurait pardonner. Ryan avait osé profiter de la douceur, de la crédulité d'une vieille dame digne, au cœur d'or - la Mama Rose. La mort serait pour cet individu un châtiment presque trop clément. Et, à présent, Travis essayait de se convaincre qu'il aurait la justice de son côté.

Ce soir-là, il attendit que leur mère soit couchée pour discuter du problème avec ses frères. Ils étaient assis sous la véranda, leurs pieds bottés sur la balustrade, la tête renversée en arrière, les paupières closes.

Harrison, leur beau-frère, se joignit à eux après que Rose fut montée à l'étage. Intrigué par leurs mines satisfaites, il ouvrait la bouche pour les questionner quand Travis l'informa de son projet. Harrison se laissa tomber dans un fauteuil, près de Douglas, étendit ses longues jambes et exprima fermement son désaccord. Il expliqua que la loi punirait le voleur, lequel, à l'instar de tout

homme et toute femme de ce pays où régnait l'équité, avait droit à un procès. S'il était déclaré coupable, il finirait en prison. Il n'était pas question de l'abattre de sang-froid.

Aucun des Clayborne ne prêta attention au discours pontifiant de Harrison. Celui-ci était avocat, il ne pouvait s'empêcher de discutailler pour la moindre vétille, c'était sa nature. Les frères trouvaient plutôt touchante sa foi en une justice égale pour tous. L'époux de leur petite sœur était un homme bien, mais il venait d'Ecosse et par conséquent - de l'avis des Clayborne - ignorait tout des règles en vigueur dans les contrées sauvages. Peut-être, dans un monde idéal, les innocents étaient-ils toujours défendus et les coupables châtiés. Cependant, ils ne vivaient pas dans un pareil monde. Ils habitaient le Montana.

De plus, quel juge se donnerait-il la peine de traquer une banale couleuvre quand grouillaient partout des crotales prêts à mordre ?

Mais Harrison refusait la façon de voir des Clayborne. Il était effaré par la détermination de Travis, par sa volonté de régler son compte à la canaille qui avait volé leur mère ; il lui rappela qu'en tant que futur avocat Travis avait le devoir de se conduire en homme d'honneur. Il lui suggéra également de relire *La République* de Platon.

Travis, quant à lui, campait sur ses positions : nul ne le détournerait de cette mission sacrée.

— Le premier devoir d'un fils est envers sa mère, décréta-t-il.

— *Amen,* marmotta Douglas.

— Nous estimons tous que Mama Rose a été abusée, poursuivit Travis. Ce type lui a demandé de lui montrer la boussole dans son boîtier en or, pas vrai ?

— Dommage qu'elle lui en ait parlé, intervint Adam.

— Peu importe, elle l'a fait, rétorqua Douglas. Et moi, je pense que dès qu'elle a mentionné que c'était en or, il a voulu admirer la chose.

— Il avait déjà décidé de l'escamoter, dit Cole.

— Et il s'est arrangé pour que la foule les sépare, enchaîna Adam. Il est malin.

— D'après Mama Rose, ce Ryan fait plus d'un mètre quatre-vingts, déclara Douglas. C'est un costaud, plus

fort que la moyenne. Logiquement, une petite bousculade n'aurait pas dû l'emporter comme un fétu de paille. Il avait l'intention de voler la boussole, un point c'est tout.

— Pour l'amour du Ciel, Douglas! protesta Harrison. Tu n'as aucun droit de tirer des conclusions qui...

— Personne ne s'en prend à notre mère sans y laisser des plumes, coupa Travis. Il incombe à l'un de ses fils de la venger. Tu comprends certainement ce que nous ressentons, Harrison. Tu as eu une mère toi aussi, non?

— Je ne miserais pas là-dessus, ironisa Cole, pour le simple plaisir d'énerver son beau-frère.

Mais ce dernier n'entra pas dans son jeu.

— Vous raisonnez de travers.

Il attendit que les autres cessent de ricaner, avant d'annoncer que si Travis abattait le voleur, il se rendrait coupable d'un meurtre avec préméditation.

Cole, hilare, lui asséna une claque dans le dos, puis lui conseilla de réfléchir à un moyen de sortir Travis de prison, au cas où il serait arrêté pour avoir accompli son devoir filial. Pourquoi Travis ne ramènerait-il pas le coupable, pour qu'on l'expédie tous ensemble en enfer? ajouta-t-il, amusé.

Harrison était près de s'avouer vaincu. Impossible de faire entendre raison à ces gaillards. Une seule certitude le rassurait: jamais les Clayborne n'assassineraient un être humain de sang-froid... même si, pour l'heure, cette idée les séduisait énormément.

— Comment pouvez-vous affirmer que l'homme que vous pourchassez est vraiment Daniel Ryan? Et si c'était une fausse identité ? Il a prétendu venir du Texas, mais sur ce point aussi il a peut-être menti.

— Non, répliqua Cole, catégorique. Il a dit à Mama Rose comment il s'appelait et d'où il était, avant qu'elle ne lui parle des cadeaux qu'elle nous apportait.

— Heureusement qu'elle ne lui en a pas dressé la liste, intervint Douglas. Sinon, cette crapule aurait sans doute chipé ma montre de gousset.

— De même que ma carte, renchérit Adam.

— Et mes livres reliés en cuir, soupira Travis.

— Ce type est du Texas, déclara Adam. Aucun doute là-dessus. Il avait un accent.

— Mama l'a signalé, confirma Douglas. Elle jugeait son accent... comment a-t-elle dit, Travis?

— Charmant, grommela ce dernier.

— Moi, clama Cole, je n'ai jamais aimé ce genre de noms: Daniel, Ryan. Non, ça ne me plaît pas. D'ailleurs, les Texans non plus ne me plaisent pas. Ils ne sont pas fiables.

Harrison secoua la tête d'un air exaspéré.

— Rien ni personne ne trouve jamais grâce à tes yeux. Fais-moi plaisir, ne prononce plus un mot avant que je monte me coucher. Pour un peu, tu m'inciterais à regretter d'être un homme sensé !

Cole s'esclaffa.

— C'est toi qui as tenu à revenir à Rosehill avec ton épouse. Figure-toi, Harrison, que moi aussi je vis ici.

— Mary Rose a besoin de sa mère pendant sa grossesse. Je ne peux pas accompagner le juge Burns de ville en ville, et la laisser seule à Blue Belle. A ce propos, la prochaine fois que tu te moqueras d'elle, sous prétexte qu'elle se dandine comme un canard, tu recevras mon poing dans la figure. Tu as bien compris ? Elle est très émotive en ce moment, inutile de lui répéter qu'elle est aussi grosse qu'une...

— D'accord, l'interrompit Cole. Nous ne la taquinerons plus. Elle devient de plus en plus jolie, hein?

— Elle a toujours été ravissante, objecta Adam.

— Oui, mais maintenant qu'elle est enceinte de mon neveu, elle est encore plus belle. Ne t'avise pas de lui rapporter ce commentaire, sinon je n'aurai plus jamais la paix. Ma sœur adore m'asticoter. Entre nous, je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

Cole remarqua l'étincelle qui s'allumait dans les yeux de Harrison et annonçait une riposte bien sentie. Comme, ce soir, il n'était pas d'humeur à se chamailler, il préféra ramener la discussion sur un sujet plus important: retrouver le voleur.

— Tu pars demain, Travis ?

— Oui.

— Comment se fait-il que ce soit toi qui suives la piste de ce Daniel Ryan ? demanda Harrison. Si le Texan a vraiment volé la boussole, et je veux bien admettre

cette éventualité, pourquoi Cole ne se charge-t-il pas de lui? La boussole lui était destinée, après tout.

— Cole ne peut pas s'en aller pour l'instant, expliqua Adam.

— Il vaut mieux attendre que le vieux Shamus Harrington se calme, ajouta Douglas.

— Pour quelle raison, Cole? interrogea Harrison, qui redoutait le pire.

— Il s'est défendu, voilà tout, déclara Adam. L'un des fils Harrington s'est mis en tète qu'il était meilleur tireur que Cole, alors il l'a provoqué en duel.

— Quel a été le résultat?

— J'ai gagné, répondit Cole avec un grand sourire.

— Je m'en serais douté, rétorqua Harrison d'un ton sec. Tu l'as tué ?

— Non, mais presque. J'ai été surpris qu'il me provoque de cette façon, c'était bizarre. Lester s'est acoquiné avec une bande de passage à Blue Belle. D'après la rumeur, ils comptaient dévaliser la banque de Harnmond samedi prochain.

— Effectivement, c'est bizarre, acquiesça Douglas. Lester se pavanait devant ses nouveaux amis avec des airs féroces. Il voulait peut-être les impressionner.

— Il paraît que ces types l'ont poussé à te défier, intervint Adam. Dooley m'a dit qu'ils savaient qui tu étais, Cole.

— Dooley fréquente Ghost depuis trop longtemps, répliqua Cole. On ne peut pas croire un mot de ce que ces deux-là racontent.

— Ces bandits connaissaient sans doute ta réputation, hasarda Douglas.

— Ils cherchaient seulement la bagarre. D'ailleurs, personne n'ignore que les fils Harrington sont des crétins.

— C'est vrai, mais le vieux Shamus doit être fou de rage, dit Douglas. Les hommes de la montagne réagissent violemment quand l'un des leurs se fait descendre. Or il a cinq autres fils. Il va vraiment falloir que tu sois très prudent pendant un moment.

— Je suis toujours prudent, se vanta Cole. A la réflexion, Travis, je pourrais m'oecuper de ce Ryan. Tu as suffisamment à faire sans...

Son frère lui coupa la parole.

— Non, tu restes ici. D'ailleurs, j'ai tout organisé.

— Et comment! s'exclama Douglas. Il fera d'une pierre deux coups. Trois, même.

Travis opina du bonnet.

— J'apporterai mes papiers chez Wellington & Smith pour que tout soit en ordre quand je commencerai mon apprentissage dans leur cabinet juridique en septembre, et puisque Hammond n'est qu'à quelques encablures de Pritchard, je m'acquitterai d'une tâche que m'a confiée Mama Rose. Ensuite de quoi je foncerai jusqu'à River's Bend, je tuerai Ryan, puis je retournerai à Hammond pour acheter le cadeau d'anniversaire, et je serai là à temps pour la fête.

— Tu nous dois dix dollars pour le cadeau d'anniversaire, rappela Cole à Harrison.

— Que lui offrirons-nous? demanda ce dernier.

— Une superbe machine à coudre, répondit Douglas. Elle l'a vue dans un catalogue qu'Adam lui a donné, et son visage s'est illuminé. Nous prendrons le modèle le plus cher, bien entendu. Elle mérite ce qui se fait de plus beau.

Harrison acquiesça.

— Mais... est-ce que Golden Crest et River's Bend ne sont pas à l'opposé ?

— Exactement, dit Cole. Voilà pourquoi je pense que je devrais m'occuper de Ryan, Travis. Ça t'épargnerait de...

Une fois de plus, son frère ne le laissa pas achever sa phrase.

— Toi, tu te tiens tranquille.

— Tu devrais pouvoir trouver une machine à coudre à Pritchard, suggéra Harrison. Cela t'éviterait de passer des journées à cheval.

— L'ennui, rétorqua Cole, c'est que personne n'a aperçu l'ombre de Ryan à Pritchard. Hier, il se dirigeait vers River's Bend.

— Comment le savez-vous? s'étonna Harrison.

— Nous avons demandé à quiconque le croiserait de nous prévenir, répondit Adam. Quel dommage, Travis, que tu sois d'abord obligé d'accompagner cette demoi-

selle ! Quand tu atteindras River's Bend, Ryan aura filé depuis belle lurette.

— J'ai tout organisé, répéta Travis. Normalement, à condition de ne pas traîner, une journée me suffira pour amener cette Emily Finnegan à Golden Crest et la remettre à son fiancé. Je couperai par le ravin et je serai à River's Bend le lendemain après-midi.

— Tu rêves, lui dit Adam. Il pleut quasiment sans arrêt depuis un mois. L'eau sera haute dans le ravin, tu mettras au moins trois jours à le contourner.

— Qui est Emily Finnegan ? demanda Harrison.

— Celle à qui Marna Rose m'a prié de rendre service.

Harrison grinça des dents. Soutirer des informations aux Clayborne était exténuant, mais il était suffisamment tenace pour ne pas baisser les bras. Les quatre frères se plaisaient à noyer le poisson. Ils ne supportaient pas que leur beau-frère émette le moindre commentaire sur leurs principes moraux ou leurs motivations. Trois d'entre eux croyaient encore pouvoir le vaincre en matière d'obstination. Seul Adam avait perdu cette illusion. Il n'existait rien au monde de plus cabochard qu'un Écossais et, dans la mesure où Harrison était né et avait grandi dans les Highlands, il était sûr de remporter la palme de l'entêtement.

— De quel service s'agit-il ? insista-t-il.

— Mama Rose a dîné avec les Cohen la semaine dernière, et ils lui ont parlé d'une femme qui est bloquée à Pritchard. Celui qui l'escortait est mort. Elle a essayé de trouver quelqu'un d'autre pour l'emmener à Golden Crest, en vain.

— Pourquoi son fiancé ne vient-il pas la chercher lui-même ?

— Mama Rose prétend que ce ne serait pas convenable. Le prêtre attend à Golden Crest, c'est donc à miss Emily Finnegan de se débrouiller par ses propres moyens. Du coup, Mama Rose a promis que je réglerais le problème.

— Elle a dû penser que Hammond était situé tout près de Golden Crest, dit Douglas.

— Pourquoi, à Pritchard, n'y a-t-il personne pour la conduire? interrogea Harrison. Ce n'est quand même

pas un hameau. Il y a certainement quelqu'un qui serait content de gagner un peu d'argent.

— Les habitants de Pritchard sont terriblement superstitieux, décréta Cole.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire qu'ils ont une peur bleue de miss Finnegan.

Douglas ricana.

— Il semblerait que cette pauvre demoiselle ait usé pas mal de gens, précisa-t-il.

— Combien ? demanda Harrison.

— Trop pour qu'on puisse les dénombrer, rétorqua Cole, exagérant à plaisir. D'après la rumeur, deux auraient avalé leur bulletin de naissance. Travis, tu aurais intérêt à emporter une amulette, poursuivit-il en regardant son frère. Je te donnerais bien ma boussole pour te protéger, mais je ne l'ai pas, à cause de cette ordure, ce fils de...

Harrison s'empressa de lui couper le sifflet.

— Tu ignores si cette boussole sera pour toi un porte-bonheur. Tu ne l'as pas encore eue entre les mains.

Cole haussa les épaules.

— Mama Rose l'a choisie, pas vrai? Donc ce sera pour moi un talisman.

— Tu es aussi superstitieux que les habitants de Pritchard, marmonna Harrison. Travis, tu penses avoir des difficultés avec cette miss Finnegan ?

— Non. Moi, je ne crains pas le mauvais œil, et je ne crois pas le quart de ce qu'on raconte sur elle. Quel mal pourrait-elle me faire ?

2

En réalité, la jeune femme était un fléau ambulant.

Ils n'étaient pas sortis de la ville que Travis avait déjà reçu plusieurs coups et mordu la poussière pour éviter une balle. Or ce n'était pas quelqu'un de Pritchard qui lui avait fait subir ces désagréments, pas du tout. Ce fut miss Emily Finnegan en personne qui essaya de l'en-

voyer dans l'autre monde. Ensuite, elle jura sur la tombe de sa sainte mère qu'il s'agissait d'un terrible malentendu, mais Travis ne la crut pas, évidemment. Il savait par ses amis les Cohen que la mère de miss Emily était bien vivante et que, là-bas à Boston, elle dansait probablement la gigue avec M. Finnegan. Tous deux devaient se réjouir d'avoir expédié leur peste de fille à un malheureux inconnu sans méfiance de Golden Crest.

Il fallait admettre cependant que miss Emily était une ravissante petite créature, avec ses cheveux blond cendré, ses frisettes autour des oreilles, et ses grands yeux qui passaient en une fraction de seconde du noisette au mordoré. Elle avait aussi une adorable bouche - du moins quand elle la gardait fermée, ce qui se produisait rarement, vu que la demoiselle avait un avis sur tout et se sentait obligée de l'exprimer haut et fort.

Travis n'eut besoin que de cinq minutes - ô combien pénibles - pour se forger une opinion : miss Emily Finnegan était insupportable.

Olsen, le propriétaire de l'hôtel, leur avait suggéré de se retrouver devant le relais de la diligence. Travis la repéra de loin, postée derrière le poteau auquel on attachait les chevaux, tenant une ombrelle noire d'une main et de l'autre une paire de gants blancs. Devant elle, soigneusement alignés, six énormes sacs de voyage ; comment envisageait-elle de gravir le flanc d'une montagne avec un tel barda ?

Miss Finnegan était d'une rare élégance dans sa tenue de toile blanche. Travis présuma qu'elle n'avait pas eu le temps de se changer après l'office du dimanche, puis il se rappela qu'on étaitjeudi.

Leur relation démarra, avouons-le, sur une fausse note. Immobile, droite comme un /, la tête haute, la jeune femme paraissait concentrée sur l'agitation qui régnait de l'autre côté de la rue. Quoiqu'il fût encore tôt, une bande d'assoiffés avait déjà envahi la taverne et faisait un raffut de tous les diables.

Travis en conclut que miss Finnegan ne l'avait pas entendu approcher.

Il commit la regrettable erreur de lui taper doucement sur l'épaule, avec l'intention, quand elle se retournerait, d'ôter son chapeau et de se présenter.

Ce fut alors qu'elle lui tira dessus. Elle fut si rapide qu'il eut à peine le temps de se jeter de côté. Le petit Derringer qu'elle cachait sous ses gants pointa son vilain museau au moment précis où elle pivota. Heureusement que Travis avait perçu le reflet du métal! Faute de quoi, elle lui aurait troué la panse.

A peu près sûr que la petite arme ne renfermait qu'une seule balle, il préféra néanmoins ne pas courir de risques inutiles. Vif comme l'éclair, il lui agrippa le poignet et lui tordit le bras pour l'obliger à lever son revolver vers le ciel. Puis il approcha son visage pour lui dire le fond de sa pensée.

Nouvelle erreur... Elle entreprit de l'assommer avec son ombrelle et^ lui décocha un méchant coup de pied dans la rotule. À l'évidence, elle visait la partie la plus fragile de son anatomie et, comme elle avait manqué son but, elle eut le culot de prendre son élan pour une deuxième tentative.

Miss Emily Finnegan était complètement folle, décréta-t-il *in petto.*

— Lâchez-moi, espèce de ganache !

— Ganache? Non mais... qu'est-ce que cela signifie?

Elle n'en avait pas la moindre idée, et la question la désarçonna au point qu'elle faillit répondre par un haussement d'épaules. Sa sœur Barbara utilisait ce mot chaque fois qu'elle souhaitait se débarrasser d'un admirateur trop empressé, or c'était infaillible. Les recettes qui fonctionnaient pour sa sœur, cette traîtresse, marcheraient aussi pour Emily; celle-ci s'en était fait le serment dans le train qui l'amenait de Boston.

— Sachez seulement que c'est insultant, dit-elle. Et maintenant, laissez-moi tranquille.

— A condition que vous renonciez au projet de me tuer. Je dois vous conduire à Golden Crest, ajouta-t-il d'un ton rogue. Enfin... j'en avais l'intention jusqu'à ce que vous me tiriez dessus. Maintenant il faudra vous débrouiller seule, mademoiselle, et si vous me frappez encore, je jure que je vous...

Elle l'interrompit avant qu'il ait pu préciser qu'il comptait la balancer dans l'auge où se désaltéraient les bêtes.

— Vous êtes monsieur Clayborne? Ce... ce n'est pas

possible, bredouilla-t-elle, horrifiée. Vous n'êtes pas... vieux.

— Je ne suis pas non plus un blanc-bec ! grogna-t-il. Je suis effectivement Travis Clayborne, poursuivit-il sans daigner retirer son chapeau, car son genou le faisait atrocement souffrir. Donnez-moi votre arme.

Sans protester, elle déposa le Derringer dans la main qu'il lui tendait et, les sourcils froncés, leva la tête vers lui. Elle ne songea pas à s'excuser, omission qui n'échappa pas à Travis.

— Je vais boiter pendant une semaine, bougonna-t-il. Qu'est-ce que vous avez dans vos chaussures? Du fer?

Elle avait un sourire éblouissant et - il ne put s'empêcher de le remarquer - une adorable fossette qui creusait sa joue droite. S'il n'avait pas déjà décidé qu'il la détestait, il se serait laissé aller à penser qu'elle était vraiment jolie. Non, en fait, elle possédait une beauté rayonnante. N'empêche, se rappela-t-il, qu'elle était folle et avait essayé de le tuer.

— Quelle idée absurde ! dit-elle. Pourquoi mettrais-je du métal dans mes souliers, voyons ? Je regrette de vous avoir fait mal, mais vous m'avez sauté dessus.

— Jamais de la vie !

— Admettons, répliqua-t-elle pour l'apaiser. Vous me taquiniez, n'est-ce pas, en prétendant que vous renonciez à m'escorter? Vous n'abandonneriez pas une dame en détresse ? Sans défense ?

Sans défense, alors que Travis avait la mâchoire en compote? Pour un peu, il aurait éclaté de rire.

Emily, quant à elle, l'observait avec attention. Pourquoi restait-il muet comme une carpe ? La perspective d'être à nouveau perdue au bout du monde la faisait frémir. Il n'y avait qu'une solution, songea-t-elle en poussant un discret soupir.

Elle allait devoir flirter avec ce scélérat. Dieu du ciel... Elle exhiba le délicat éventail, décoré de fleurs roses et blanches, acheté à Saint Louis pour un prix astronomique, et le déploya d'un gracieux mouvement du poignet, répété des heures durant dans le train. Elle dissimula coquettement une partie de son visage, et surtout la rougeur qui lui montait aux joues chaque fois qu'elle se comportait d'une façon qu'elle jugeait ridicule.

Car il ne s'agissait pas seulement de flirter, mais en plus de se conduire comme une sainte-nitouche. Elle battit des cils, imitant sa sœur Barbara qui s'était toujours ingéniée à jouer les timides. Bonté divine, elle avait sans doute l'air idiote !

Son caractère entier, dénué d'hypocrisie, se rebellait, mais Emily le musela derechef. Elle avait fait vœu de se métamorphoser et tiendrait parole, quoi qu'il lui en coûte.

Travis la dévisagea longuement, en silence. Aucun doute, cette jeune femme était folle... Soudain, elle lui inspira un brin de pitié. La pauvrette n'était pas du tout dans son élément. Elle minaudait et arborait une toilette digne d'une réception mondaine, alors qu'elle se trouvait à Pritchard, ce trou poussiéreux où l'on ignorait tout des bonnes manières.

Il n'était cependant pas dupe ; elle cherchait à le manipuler. Aussi ne put-il résister à l'envie de lui river son clou.

— Vous auriez peut-être intérêt à consulter le Dr Morganstern avant de partir, mademoiselle. Il vous donnera un remède pour vos yeux. Ils clignotent, ça risque de vous gêner.

Elle referma son éventail d'un coup sec.

— Soit vous êtes désespérément borné, soit ma technique n'est pas encore au point.

— Quelle technique ?

— Pour votre gouverne, sachez que j'essayais de vous charmer, monsieur Clayborne.

Son honnêteté impressionna Travis.

— Pourquoi?

— Il me demande pourquoi ! Pour que vous fassiez ce que je veux, évidemment. Mais je ne suis pas très douée à ce jeu-là, n'est-ce pas ?

— Tiens, vos paupières ne tressautent plus, dit-il d'un ton narquois, éludant la question.

— Elles ne tressautaient pas, et mes yeux vont très bien, merci. C'était un simple exercice, voilà tout. Je propose que nous passions prendre Mme Clayborne et que nous nous mettions en route. A ce propos, j'espère que votre épouse est plus agréable que vous, monsieur.

Si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais atteindre ma destination avant la nuit.

— Il n'existe pas de Mme Clayborne.

— Oh! Mais... ça ne va pas du tout.

Il se pencha vers elle.

— Pourriez-vous, au moins une fois, prononcer une parole sensée ?

Elle recula d'un pas. Travis Clayborne lui mettait les nerfs à vif, avec sa virilité agressive et son regard d'un vert étonnant. Il était grand, mince, tout en muscles. En résumé, il était extraordinairement beau. Les femmes - en tout cas celles qui n'avaient pas une once de cervelle - devaient lui courir après à longueur de temps, subjuguées par ses yeux couleur de mousse. Et son sourire faisait certainement des ravages. Il n'avait souri à Emily qu'une seule fois, brièvement, pourtant elle avait senti son sang circuler plus vite dans ses veines. Sans doute avait-il brisé des centaines de cœurs, mais elle ne figurerait pas parmi ses trophées. Elle avait eu son compte dans ce domaine, merci bien.

— Pourquoi faudrait-il que je sois marié pour vous amener à Golden Crest? reprit-il.

— Parce qu'il ne serait pas convenable pour moi de chevaucher dans cette contrée sauvage en compagnie d'un séduisant célibataire. Que penseraient les gens?

— Pourquoi vous soucier de leur opinion? Vous ne connaissez personne ici, n'est-ce pas ?

— Non. Cependant quandj'aurai épousé M. O'Toole, je connaîtrai les habitants de Pritchard. Puisque Golden Crest n'est qu'à une journée de route, je viendrai probablement ici faire mes courses. Je dois sauvegarder les apparences, monsieur.

Il haussa les épaules.

— S'il vous est impossible de venir avec moi, alorsj'estime avoir accompli ma tâche. Au revoir, mademoiselle.

Il tourna les talons et s'éloigna. Affolée, elle s'élança à sa suite.

— Attendez ! Vous ne me laisseriez pas ici toute seule? Un gentleman ne se permettrait pas de...

— Eh bien, je ne suis pas un gentleman ! riposta-t-il sans ralentir le pas. Et vous n'avez rien d'une dame en détresse !

Elle le saisit par le bras, enfonça ses talons dans le sol pour l'arrêter. En vain. Il la traînait comme un paquet.

— Je me trouve dans une situation désespérée, espèce de... d'infâme!

— Tout à l'heure j'étais «séduisant», maintenant me voilà infâme ?

— On peut être les deux, figurez-vous !

Il se retourna brusquement pour la regarder. Il n'avait pas hélas le droit de planter là cette peste - Mama Rose ne le lui pardonnerait jamais. Néanmoins, s'il ne voulait pas atterrir à l'asile d'aliénés, il lui fallait se débrouiller pour conclure avec elle un marché.

— D'ailleurs, dans ma bouche, ce n'était pas un compliment! déclara-t-elle tout à trac.

Désarçonné, il marmonna :

— Je... De quoi parlez-vous?

— De votre physique. Je jugeais Randolph Smythe séduisant, or sa beauté dissimulait une âme d'une noirceur repoussante.

«Ne pose pas de questions», s'admonesta-t-il.

— Vous ne désirez pas savoir qui est Randolph Smythe ?

— Non.

Cette rebuffade ne la découragea pas le moins du monde.

— C'est l'homme que je devais épouser.

La diablesse avait réussi à piquer la curiosité de Travis.

— Mais vous ne l'avez pas fait.

— Non. J'y étais résolue, pourtant.

— Ah oui ?

Elle devint rouge comme une pivoine... ce qui la rendait encore plus ravissante.

— Vous m'accompagnez à Golden Crest, oui ou non ?

— Pourquoi avez-vous changé d'avis ? insista-t-il.

— Je n'ai pas changé d'avis. Je l'attendais devant l'autel. Il n'est pas venu, conclut-elle d'un ton sec.

— Ça, c'est vraiment cruel et mesquin. J'ai du mal à comprendre pourquoi il a pris la fuite à la dernière minute.

Il mentait. A son avis, le pauvre vieux Randolph avait tout bonnement recouvré la raison avant le moment fatidique.

Comme elle levait vers lui son joli minois, empreint d'une expression d'espoir et d'absolue sincérité, il se crut obligé d'ajouter gauchement, pour la réconforter:

— Certains hommes ne supportent pas de perdre leur liberté. Randolph devait être de cette race-là.

— Non, pas du tout. Voulez-vous queje vous explique pourquoi il ne s'est pas montré à l'église ?

— Vous lui avez tiré dessus, je parie ?

— Je ne ferais jamais une chose pareille !

— Hmm... Dans ce cas, il avait ses raisons. Disons simplement qu'il n'y a pas eu de mariage.

— Oh si, il y a eu un mariage. Vous ai-je signalé que ma sœur non plus n'était pas présente à l'église, monsieur Clayborne ?

— Vous plaisantez...

— Je suis on ne peut plus sérieuse.

— Votre sœur et Randolph...

— ... sont à présent mari et femme.

Travis écarquilla des yeux effarés.

— De quel genre de famille sortez-vous ? Votre propre sœur vous a trahie ?

— Nous n'avons jamais été très proches.

Travis secoua la tête. Mystérieusement, cette histoire le révoltait. Il ne connaissait pas Randolph Smythe, cependant l'envie de lui écrabouiller le nez le démangeait. D'ailleurs, à la réflexion, il ne connaissait pas davantage Emily Finnegan... Pourquoi se souciait-il des malheurs de cette demoiselle ?

Elle le foudroya du regard.

— Ne vous avisez pas de me plaindre, monsieur Clayborne.

Elle paraissait prête à le frapper à nouveau. La compassion dans le cœur de Travis s'évanouit aussitôt.

— Vous portez sans doute la responsabilité de ce qui vous est arrivé, bougonna-t-il.

Si les yeux d'Emily avaient été des revolvers, le croque-mort de Pritchard aurait pu sur-le-champ confectionner un cercueil pour Travis. Toutefois ce dernier ne retira pas ses paroles. Au contraire, il opina vigoureusement du bonnet pour mieux les souligner.

— C'est-à-dire? s'insurgea-t-elle.

Elle croisa les bras et, dans ce mouvement, son om-

brelle heurta durement le genou de Travis. Convaincu qu'elle l'avait fait exprès, il s'empara de l'objet qu'iljeta sur les sacs.

— Vous avez choisi un individu sans scrupule, indigne de confiance. Donc, c'est votre faute. J'espère que maintenant, vous vous rendez compte que vous avez de la chance d'en être délivrée.

Bizarrement, Emily se radoucit. Elle songea que Travis Clayborne n'était pas méchant, mais simplement honnête. De plus il avait raison. Randolph n'était qu'un scélérat.

— Vous me conduirez à Golden Crest ?

— Qu'est-il advenu du couple qui vous escortait?

— Soyez plus précis, s'il vous plaît.

— Plus précis ?

— Oui... De quel couple parlez-vous?

— Combien y en a-t-il eu ?

— Trois.

— Attendez... Vous voulez dire trois personnes?

— Non, trois couples, murmura-t-elle.

Elle baissa le nez, visiblement mal à l'aise. Travis se rappela alors les paroles de son frère Cole : les habitants de Pritchard, du moins ceux qui étaient superstitieux, redoutaient miss Emily Finnegan. Sur le moment, Travis avait ricané, mais à présent il se demandait s'il n'aurait pas dû se méfier. Hélas, il était trop tard. Avant d'emmener cette femme où que ce soit, il tenait cependant à connaître toute la vérité.

— Vous avez mis six personnes hors service ?

— Ce fut un très long voyage, monsieur Clayborne.

— Qu'est-il arrivé au premier couple ?

— Les Johnson? Oh, ce fut assez dramatique.

— Je m'en doutais. Que leur avez-vous infligé?

Elle se raidit.

— Rien du tout! Ils sont tombés malades dans le train, après le repas. D'autres passagers ont eu le même problème. Les Johnson sont restés à Chicago. Ils sont guéris maintenant, j'en ai la certitude.

— Et le second couple ?

— Les Porter? Là aussi, ce fut assez... dramatique. Ils ont été victimes d'une intoxication. Le poisson, voyez-vous.

— Le poisson ?

— Oui, ils ont pris le poisson au menu. A mon avis, il était avarié. J'ai prévenu M. Porter, hélas il ne m'a pas écoutée.

— Et alors ?

— A Saint Louis, il a fallu les transporter, lui et son épouse, à l'hôpital.

— Un poisson avarié peut être pire que du poison, admit-il.

— M. Porter en est mort, le pauvre.

— Et Mme Porter ?

— Sous prétexte que son mari était en piteux état, elle accusait tout le monde, y compris moi. Vous imaginez ça? J'avais essayé de le dissuader de goûter à ce maudit poisson, mais il était plus têtu qu'une mule.

— Dans ce cas, que vous reprochait-elle ?

— Elle pensait que c'était moi qui rendais les gens malades, tout ça parce que les Johnson avaient déjà eu des ennuis. Elle clamait que la nourriture n'y était pour rien. Mais ne vous inquiétez pas, monsieur. Évitez le poisson, et vous resterez en bonne santé.

— Le troisième couple a aussi mangé du poisson ?

— Non, cependant ce fut assez...

— ... dramatique, acheva-t-il.

— Oui, soupira-t-elle. Comment le savez-vous? On vous a raconté ce qui est arrivé à M. Hanes ?

— Non, simple intuition. Qu'est-il arrivé à ce M. Hanes?

— Il a été blessé.

— J'étais certain que vous aviez tiré sur quelqu'un.

— C'est faux! s'écria-t-elle. Pourquoi croyez-vous que je commettrais un tel acte ?

— Vous avez bien essayé de me descendre.

— C'était involontaire.

— Ah, d'accord... Avez-vous *involontairement* abattu M. Hanes?

— Non ! Il jouait aux cartes avec un autre homme et, soudain, l'un d'eux - je ne me rappelle plus lequel - a accusé l'autre de tricher. Ils se sont bagarrés, et M. Hanes a été blessé. Pas mortellement, Dieu merci. Notez que son adversaire aurait pu subir le même sort, vu que tous deux brandissaient leur pistolet. Une affaire extrême-

ment déplaisante. J'ai ruiné mon plus beau chapeau en me faufilant sous les sièges avec Mme Hanes pour ne pas recevoir une balle perdue.

— Et ensuite ?

— Le conducteur a bandé le bras de M. Hanes, stoppé le train à Emmerson Point et remis le blessé et son épouse entre les mains du médecin de la ville.

— Vous avez fait le reste du voyage seule ?

— Oui... J'irais à Golden Crest par mes propres moyens, si seulement je connaissais le chemin. Le propriétaire de l'hôtel m'a affirmé que j'avais besoin d'un guide, par conséquent j'en ai cherché un. Là-dessus, vous avez proposé de m'accompagner. Vous me conduirez là-bas, n'est-ce pas ?

— Entendu, je vous emmènerai.

— Oh, merci, monsieur Clayborne...

Saisissant la main de Travis, elle le dévisagea en souriant et ajouta :

— Vous ne le regretterez pas.

— Appelez-moi Travis.

— Très bien. J'apprécie votre gentillesse, Travis, et je vous remercie.

— Je ne suis pas gentil. Je me sens obligé de vous escorter, et plus vite nous partirons, plus vite je serai débarrassé de vous.

Elle lui lâcha brusquement la main, se tourna vers ses bagages.

— Heureusement que je me suis fait la promesse de ne plus être franche, directe, sans quoi je vous dirais que vous êtes un individu insolent et agressif.

— Il me semble que, depuis tout à l'heure, vous avez été passablement franche et directe.

Elle grimaça.

— Peut-être... Je viens juste de me souvenir que j'avais décidé de ne plus l'être.

— Je préfère ne pas savoir pourquoi, marmotta-t-il. Attendez ici, je vais chercher les chevaux. Au fait, vous n'emportez que deux sacs. O'Toole devra revenir prendre les autres. Pour l'instant, vous n'avez qu'à les laisser à l'hôtel. Olsen veillera à ce qu'on ne vous les vole pas.

— Pas question! s'écria-t-elle comme il s'éloignait déjà. Je prends tous mes bagages.

— Non, sauf si vous souhaitez les transbahuter vous-même.

Elle serra les dents, furieuse, le regarda longer le trottoir de bois de sa démarche élastique, remarqua la façon dont les muscles de ses épaules roulaient sous la chemise. Il était vraiment superbe. Dommage qu'il soit à ce point odieux.

Avec un soupir, elle se força à détourner les yeux. Elle s'était engagée à épouser M. O'Toole, ce qui lui interdisait de se laisser troubler par le charme d'un autre.

Dans la famille, c'était Barbara qui tenait le rôle de la chatte vagabonde, frivole et volage. Emily incarnait l'équilibre, le bon sens. «La vieille paire de chaussons confortables que l'on retrouve le soir en rentrant à la maison», songea-t-elle avec amertume. Mais tout cela appartenait au passé, décréta-t-elle farouchement. Elle n'était plus la même.

Travis s'apprêtait à traverser la rue quand elle lui lança :

— Je me dois de vous prévenir, Travis. Je ne suis pas fiable. Pas le moins du monde.

— Vous ne m'apprenez rien! En plus, vous n'avez pas un grain de bon sens.

— Vous le pensez vraiment ?

Elle eut un sourire béat, réaction qui le stupéfia. Comprenait-elle qu'il venait de l'insulter?

Quoique, rectifia-t-il pour lui-même, il ne s'agissait pas d'une insulte, mais de la stricte vérité.

— Emily?

— Oui?

— O'Toole sait-il qu'il va épouser une folle ?

3

Emily boudait. Ses regards noirs et son silence buté amusaient Travis au plus haut point, cependant il se gardait bien de sourire, de crainte de déclencher une scène interminable.

Elle ne lui adressa pas la parole avant le milieu de

l'après-midi, quand ils firent une halte. Les chevaux avaient besoin de se reposer, prétendit Travis. En réalité, il voulait donner à Emily la possibilité de soulager son dos meurtri. Elle n'était pas très bonne cavalière; la façon dont son postérieur rebondissait sur la selle - ainsi que son visage crispé - indiquait clairement qu'elle endurait un calvaire.

La malheureuse tenait à peine debout lorsqu'elle réussit, non sans peine, à mettre pied à terre. Il ne l'aida pas, elle aurait refusé.

Comme ils avaient parcouru une distance assez considérable à flanc de montagne, un air vif et froid leur picotait les joues. Travis alluma un feu pour qu'Emily puisse se réchauffer. Ils mangèrent une frugale collation sans échanger un mot. Il commençait à se détendre, mais sa compagne prit la parole et anéantit sa belle sérénité.

— Vous l'avez fait exprès, n'est-ce pas ? Avouez-le. Présentez-moi des excuses, etje vous pardonnerai peut-être.

— Je ne l'ai pas fait exprès! Vous étiez censée - appuyer votre jambe droite contre le pommeau de la selle. Vous avez insisté pour monter en amazone. Comment aurais-je pu deviner que vous étiez novice ?

— Les dames du Sud montent en amazone, décréta-t-elle.

Travis sentait poindre une migraine insidieuse.

— Mais vous n'êtes pas du Sud, si je ne m'abuse. Vous êtes de Boston.

— Et alors ? Les dames du Sud sont beaucoup plus raffinées, nul ne l'ignore. Par conséquent, j'ai décidé que désormais je serais une Sudiste.

Voilà, maintenant il avait des élancements dans les tempes.

— Ce n'est pas une chose qui se décide, voyons.

— Bien sûr que si ! Je suis ce que je veux être.

Au lieu de se taire, ce qui eût été infiniment plus raisonnable, il demanda :

— Mais pourquoi désirez-vous être du Sud ?

— Les dames y ont un accent chantant que tout le monde considère comme harmonieux et exquisément féminin. J'ai étudié la question à fond, je sais de quoi je

parle. Je me suis entraînée, imaginez-vous. Tenez, je vais vous dire une...

Il leva une main pour l'interrompre.

— Non, je vous en prie, ne vous donnez pas cette peine. Et puis vous savez, les femmes du Sud ne montent pas toutes en amazone.

— La plupart montent de cette manière. Et ce n'est pas parce que je ne l'avais jamais fait que je n'y serais pas parvenue. Seulement, il a fallu que vous interveniez. Vous m'avez délibérément jetée par-dessus ce maudit cheval. J'ai failli me rompre le cou.

— Je me suis contenté de vous prêter la main ! s'indigna-t-il. Je ne me doutais pas que vous alliez tomber ! Votre épaule est encore douloureuse ?

— Non, puisque vous m'avez frictionnée. Grâce à vous, ma robe est maculée de poussière, soyez-en remercié. Que pensera de moi Clifford O'Toole ?

— Vous portez des gants troués par une balle de revolver. A mon avis, ce détail le frappera davantage. D'ailleurs, s'il vous aime, il ne se souciera pas de votre apparence.

— Il ne m'aime pas, rétorqua-t-elle en grignotant un bout de pomme. Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

Travis ferma les yeux. Emily ressemblait à Cole. Discuter avec eux était tout bonnement impossible.

— Vous vous préparez à épouser un homme que vous n'avez jamais vu? Ce n'est pas un peu... étrange?

— Mais non. Vous avez entendu parler des annonces matrimoniales, je présume ?

— Vous avez eu recours à une annonce ?

— En quelque sorte, marmonna-t-elle, trop orgueilleuse pour répondre oui. M. O'Toole et moi avons entretenu une correspondance, et je pense bien le connaître, à présent. Il a une fort belle plume. C'est un poète.

— Il vous a écrit des poèmes ? demanda-t-il avec un sourire narquois.

Elle pointa le menton.

— En quoi est-ce si amusant, je vous prie ?

— Ce monsieur me semble un peu... efféminé.

— Je vous garantis qu'il ne l'est pas du tout. Il m'a envoyé de magnifiques poèmes... Cessez donc de rica-

ner ! M. O'Toole est très intelligent. Si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à lire ses lettres. J'en ai trois dans mon sac. Vous voulez que je vous les montre?

— Surtout pas. Vous ne m'avez toujours pas expliqué pourquoi vous étiez déterminée à épouser un inconnu.

— J'ai essayé de me marier avec quelqu'un de ma connaissance, et regardez comment les choses ont tourné.

Il haussa les sourcils.

— Vous avez donc pris cette décision après que votre fiancé vous a abandonnée ?

— Disons que j'ai décidé que cette déception serait pour moi la dernière.

— Vraiment? répliqua-t-il, dubitatif.

La vie apportait à chacun sa part de désillusions. Comment Emily comptait-elle échapper à cette règle?

Comme si elle avait deviné ses pensées, elle précisa :

— J'ai longuement réfléchi avant de me décider. J'ai passé toute ma... nuit de noces manquée à...

— À pleurer?

— Non, je n'ai pas versé une larme. J'ai analysé ma situation sous tous ses aspects et j'ai élaboré un plan qui, selon moi, changera mon existence. J'ai toujours été honnête et directe. Eh bien, c'est terminé.

— Alors pourquoi êtes-vous si franche avec moi ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne devrais sans doute pas. Maisje ne vous reverrai plus. Vous serez le seul à savoir que je triche, cela n'a donc aucune importance.

Incrédule, il secoua la tête.

— Dissimuler votre vraie nature ne vous attirera que des ennuis.

— Être moi-même ne m'a rien valu de bon. Quand j'ai compris ça, j'ai résolu de me... réinventer. J'étais fatiguée d'être si raisonnable, si réaliste.

— Vous réagissez de manière excessive. Votre orgueil a été blessé, mais vous vous en remettrez.

Cette déclaration irrita la jeune femme.

— Je sais exactement ce que je fais, et l'orgueil n'a rien à voir là-dedans. Travailler dur ne m'a menée nulle part. Vous voulez un exemple ?

Sans lui laisser le temps de répondre, elle enchaîna :

— Randolph étudiait pour devenir banquier. Il entamait sa dernière année d'université lorsque nous nous sommes officiellement fiancés. Il n'obtenait pas d'excellents résultats, il prétendait que ses études étaient particulièrement difficiles et craignait d'échouer à ses examçns. Je lui ai dit que s'il n'acceptait pas toutes les invitations qu'il recevait, il aurait le temps de bûcher. Naturellement, il n'en a pas tenu compte. Il m'a demandé de le seconder dans ses recherches et, comme je n'étais qu'une nigaude désireuse de lui plaire, j'ai rédigé pour lui plusieurs énormes dossiers. Ces rapports avaient pour seul but, dans mon esprit, de l'aider. Or j'ai découvert par la suite qu'il les avait signés de son nom et remis à ses professeurs. Avouez que c'était malhonnête. Or savez-vous quel a été son châtiment? Sa prétendue thèse a été couronnée par une mention, et l'une des banques les plus prestigieuses de Boston l'a engagé. Comme il touchait un salaire très élevé, ma sœur s'est brusquement intéressée à lui. Amusant, n'est-ce pas? Si je lui avais refusé mon aide, il n'auraitjamais eu une aussi bonne situation, et ma sœur ne l'aurait même pas regardé. Cela m'a servi de leçon, je vous prie de le croire. Voilà pourquoi M. O'Toole et moi nous entendrons parfaitement. Randolph a trahi toutes les promesses qu'il m'avait faites, mais je ne permettrai pas à M. O'Toole de l'imiter.

— Comment l'en empêcherez-vous ?

Elle balaya la question d'une main impatiente.

— Il n'est peut-être pas aussi riche que Randolph, bien qu'il soit aisé, mais surtout il habite ce pays superbe, vierge, sauvage. C'est ce qui me plaît en lui. Je détestais la ville. Je n'y ai jamais trouvé ma place. Vous ne pouvez pas comprendre parce que vous avez passé toute votre existence ici, mais moi j'avais l'impression de suffoquer. En ville, l'air sent mauvais, les rues grouillent de gens, et les immeubles sont si hauts qu'ils vous cachent le ciel.

— Vous ne désiriez pas rester à Boston avec Randolph?

— Il m'avait juré que nous nous installerions dans l'Ouest au bout d'un an de mariage. Père était horrifié. Pour lui, le confortable salaire de Randolph était beaucoup plus important que mes problèmes respiratoires.

— L'argent n'est pas l'essentiel. Je me rappelle encore combien la vie à New York était dure.

Elle écarquilla les yeux, stupéfaite.

— Vous avez vécu dans l'Est?

— Jusqu'à l'âge de dix, onze ans.

— Pourquoi en êtes-vous parti ?

Il n'avait pas l'intention de lui raconter son passé, néanmoins elle savait si bien écouter qu'il se laissa emporter par le flot de ses souvenirs. Pendant plus d'une demi-heure, il lui parla de ses frères, de sa sœur et de son mari, de leur chère Mama Rose. Elle semblait fascinée, sourit quand il lui expliqua qu'il ambitionnait de devenir avocat, et ne cacha pas son émotion en apprenant que Mama Rose était enfin auprès d'eux.

— Vous avez de la chance d'appartenir à une famille aussi unie.

Il acquiesça.

— Et votre famille à vous ?

— J'ai sept sœurs. J'espère qu'un jour, certaines d'entre elles nous rendront visite. M. O'Toole possède une vaste demeure avec un escalier d'honneur. Il me l'a décrite dans une lettre.

— Si vous épousez un homme que vous n'aimez pas, vous le regretterez.

Sans répondre, elle passa les doigts dans ses cheveux dont les boucles auréolaient son visage. Elle pouvait être vraiment charmeuse, songea Travis. Si seulement elle apprenait à dompter son tempérament, à se débarrasser de son grain de folie, elle serait la femme idéale.

— Savez-vous quel est votre problème? lança-t-il à brûle-pourpoint.

— Oh oui... J'aurais dû suivre l'exemple de ma sœur. Barbara n'a pas une once de sens pratique. Elle se fait passer pour une faible créature sans défense et c'est la championne du flirt.

— Aucun homme ne voudrait d'une pareille épouse, incapable de l'épauler.

Pour mettre un terme à la discussion, il se leva, s'étira et entreprit de ramasser des pierres afin d'éteindre le feu.

Emily se redressa aussitôt pour l'aider, ce qui le surprit. A eux deux, ils eurent bientôt tout rangé. Travis, soudain, eut hâte de s'en aller. Il avait trop parlé de lui-

même, de sa famille. D'habitude, il ne se confiait jamais aux étrangers.

Mais il ne considérait pas Emily comme une étrangère. Elle était... différente. Il y avait en elle quelque chose qui le touchait profondément, qu'il ne parvenait pas à définir, et qui l'incitait à garder ses distances. Son corps, cependant, n'était pas de cet avis.

Comment était-elle, nue ? Éblouissante, sans nul doute, avec sa taille de guêpe, ses seins ronds, et une chute de reins digne d'une déesse.

Il n'éprouvait pas Ja moindre culpabilité à se la représenter en tenue d'Ève. Elle était manifestement sensuelle, et à l'instar de n'importe quel mâle vivant dans une contrée quasiment désertique, il appréciait une belle femme.

L'attraction qu'elle exerçait sur lui ne l'inquiétait pas, il la dominerait sans trop de difficulté. Ce qui l'ennuyait, c'était qu'il commençait à apprécier la compagnie d'Emily. Il ne comprenait pas pourquoi, mais les sornettes qu'elle débitait l'amusaient.

En outre, il aimait la contempler. Jusque-là, il n'y avait pas de quoi s'alarmer. Après tout, elle était ravissante. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il avait le béguin pour elle.

Il lui faudrait réfléchir à tout cela, ensuite il se sentirait mieux.

Quelque peu rasséréné, il l'observa du coin de l'œil. Elle était en train de faire manger le reste de sa pomme à son cheval. Puis elle se dirigea vers le ruisseau pour se rafraîchir, tandis qu'il attendait près de leurs montures. Il eut un coup au cœur quand elle revint en courant. Elle avait les joues roses, son visage rayonnait de plaisir. Il eut soudain envie de l'embrasser et dut rassembler toute sa volonté pour ne pas la prendre dans ses bras.

— Je suis prête à repartir, Travis.

— Oui, dépêchons-nous, déclara-t-il d'un ton brusque. Nous avons perdu près de deux heures.

— Pour moi, ce n'est pas du temps perdu. J'ai passé un moment... agréable.

— Voulez-vous que je vous aide à monter sur votre cheval ?

— Pour que je tombe une fois de plus ? Non merci.

Elle sautilla à plusieurs reprises afin de coincer son pied dans l'étrier; il était sur le point de à lui prêter secours quand elle réussit à se hisser sur la selle. Elle eut un sourire triomphant, qui s'effaça lorsque Travis lui dit :

— Une faible femme sans défense aurait réclamé mon aide.

Hilare, il enfourcha son cheval. Lui aussi devait être fou, pensa-t-il, car il trouvait miss Emily Finnegan de plus en plus adorable.

4

Le ravin, que Travis comptait emprunter pour raccourcir le trajet, était, ainsi qu'Adam l'avait prédit, inondé.

— Vous n'avez pas l'intention de traverser cette rivière, j'espère? s'inquiéta Emily. Il doit bien y avoir un pont quelque part.

— Il n'y a pas de ponts dans ce coin, et ce n'est pas une rivière. Juste un ravin qui, en principe, est à sec.

La monture d'Emily, qui n'appréciait manifestement pas la proximité de l'eau, commençait à s'agiter. Travis saisit la bride pour obliger le cheval à se rapprocher du sien et l'empêcher de se cabrer.

— Il n'acceptera jamais de descendre là-dedans, murmura-t-elle d'un ton anxieux.

— Il n'y sera pas obligé, rétorqua Travis pour la rassurer. De toute façon, il est impossible de passer par ici.

Emily sentait la jambe de Travis contre la sienne ; ce contact la troublait. Elle en éprouvait un sentiment de sécurité et, en même temps, de malaise. Que lui arrivait-il, nom d'une pipe ? Elle ne comprenait plus rien à ses propres réactions.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle.

— Votre voyage jusqu'à Golden Crest durera deux jours de plus, peut-être trois.

Elle dut rassembler toute sa volonté pour ne pas trahir son soulagement. Un frémissement la parcourut. Apprendre qu'elle ne retrouverait pas M. O'Toole avant

quarante-huit heures, au bas mot, aurait pourtant dû la plonger dans l'affliction.

Pourquoi diable avait-elle l'impression que le Ciel venait de lui accorder un délai de grâce ?

— Froussarde, maugréa-t-elle entre ses dents.

— Qu'avez-vous dit?

— Rien d'important.

Pas question de lui avouer la vérité. Travis la jugeait complètement folle d'épouser un parfait inconnu et, Dieu lui vienne en aide, elle n'était pas loin de penser qu'il avait raison.

Peut-être s'agissait-il simplement d'une crise d'angoisse prénuptiale? On lui avait raconté que certaines jeunes femmes en étaient victimes avant leurs noces. Mais oui, bien sûr, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Elle n'aurait qu'à relire les lettres de M. O'Toole, ensuite tout irait bien. Son futur époux lui avait ouvert son cœur et prouvé qu'il était un homme sensible, affectueux. Il la chérirait, affirmait-il, jusqu'à ce que la mort les sépare. Que demander de plus à un mari ?

L'amoui", songea-t-elle, la gorge nouée. Elle voulait l'aimer autant qu'il prétendait l'aimer.

— Vous êtes malade, Emily ?

— Je ne suis jamais malade. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Vous êtes blanche comme un linge.

Elle haussa les épaules.

— Je suis déçue, voilà tout. Vous l'êtes probablement aussi. Il vous faudra me supporter encore un moment. Cela ne vous ennuie pas trop ?

— Pourquoi êtes-vous si pressée d'arriver à Golden Crest?

— C'est normal, non ?

— Ce Randolph... vous en étiez amoureuse?

Elle sursauta.

— Qu'est-ce qui vous fait penser à Randolph, brusquement ?

— Vous en étiez amoureuse ?

— Peut-être.

— Ce n'est pas une réponse. Quand il vous embrassait, vous étiez heureuse ?

— Vous ne croyez pas qu'il va pleuvoir?

— Si. Répondez-moi.

Elle poussa un soupir exaspéré.

— Je n'étais ni heureuse ni malheureuse. Il embrassait plutôt bien, je suppose.

Travis éclata de rire. Elle le fusilla du regard.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle !

Il se borna à ébaucher un sourire satisfait. Emily n'avait pas aimé le fameux Randolph. Tant mieux.

— Où dormirons-nous cette nuit ? dit-elle pour éviter de nouvelles questions embarrassantes.

— Nous allons rebrousser chemin et nous arrêter au refuge de Henry Billings, à deux ou trois kilomètres d'ici. La nourriture y est abominable, mais les lits sont propres. Si nous nous dépêchons, nous y arriverons avant la pluie. Mais... que regardez-vous ainsi, Emily?

— Vos yeux, bredouilla-t-elle en rougissant. Ils sont d'un vert étonnant... Quand vous étiez plus jeune, vos frères ne se moquaient pas de vous ?

— Pourquoi se seraient-ils moqués de moi ?

— Parce que...

Elle s'interrompit et se mordit les lèvres, furieuse contre elle-même. Seigneur, elle avait failli répondre : « Parce que vous êtes beau comme un dieu. »

— Achevez votre phrase, Emily.

Elle se creusa les méninges, cherchant une réponse neutre qui ne lui vaudrait pas de remarques désobligeantes. Travis Clayborne était déjà suffisamment arrogant.

— Je me demandais s'ils vous taquinaient à cause de votre taille. Vous êtes un vrai géant.

— Quand j'étais enfant, riposta-t-il d'une voix tranchante, j'étais petit. Comme tous les gamins du monde.

— Si vous devenez avocat, je ne vous conseille pas de parler à la cour sur ce ton condescendant. Vous ne gagnerez jamais le moindre procès.

— Et vous, Emily, si vous continuez à me dévisager de cette manière, je finirai par penser que vous avez envie d'être embrassée.

Elle tressaillit.

— Ce n'est pas le cas, je vous l'assure.

— Alors arrêtez de regarder ma bouche.

— Que voulez-vous que je regarde?

— L'eau, par exemple. À moins que vous ne préféreriez un baiser ?

Cette conversation produisait sur elle un étrange effet. Elle avait le souffle court, et quoiqu'elle fût consciente de tenter le diable, elle ne parvenait pas à détourner les yeux.

— Ce... ce ne serait pas convenable, bafouilla-t-elle. Je serai bientôt mariée.

— Vous avez tort d'épouser un inconnu, Emily.

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Quand quelqu'un commet un acte que j'estime stupide, je ne peux rester indifférent.

— Donc, je suis stupide ?

— Je ne vous le fais pas dire...

5

Quand ils atteignirent le refuge, Henry Billings sortit du chalet de rondins pour les accueillir. D'âge mûr, il était chauve comme un caillou et à peu près aussi loquace. Il marmonna quelques mots à Emily, qu'elle ne comprit pas. Sans la regarder, il lui fit signe de le suivre à l'intérieur et lui montra où elle dormirait en pointant le doigt vers une porte close.

La salle principale était meublée d'étroites couchettes alignées le long des quatre murs. Une grande table en bois flanquée de bancs ainsi qu'un poêle ventru occupaient le centre de la pièce.

Travis se comportait comme si Henry et lui étaient les meilleurs amis du monde. Au cours du repas, il le mit au courant des dernières nouvelles de la région. Emily, elle, se taisait. Assise au côté de Travis, elle s'efforçait d'ingurgiter la soupe qu'on lui avait servie. Le brouet était tellement infect qu'elle ne trouvait pas le courage de le finir. Constatant que le propriétaire des lieux ne lui prêtait aucune attention, elle renonça pour se rabattre sur le pain noir et le lait de chèvre.

Dès qu'elle eut terminé, elle pria ces messieurs de

l'excuser et se dirigea vers sa «chambre». Avant d'y entrer, cependant, elle se retourna vers Travis.

— Serons-nous à Golden Crest demain ?

— Non, dans deuxjours. Demain, nous logerons chez John et Millie Perkins. Ils ont une sorte d'auberge pour les voyageurs de passage.

Elle leur souhaita une bonne nuit et disparut.

Au matin, quand elle rejoignit Travis, elle portait une robe rose et un cache-cœur assorti. Elle était éblouissante.

Travis sentit un violent désir le submerger. Agacé, il se promit de ne pas l'approcher et de s'en tenir à des sujets de conversation anodins.

De fait, lajournée commença de façon fort agréable. A l'évidence, Emily n'avait pas non plus envie de s'aventurer sur des terrains dangereux. Ils se mirent donc à discuter philosophie.

Elle avoua avoir une passion pour la lecture, et il lui suggéra de lire *La République.*

— Vous l'aimerez autant que moi, j'en suis certain. Mama Rose m'en a offert un exemplaire relié en cuir ainsi qu'un cahier pour mes Mémoires. Ce sont mes biens les plus précieux.

— Vos Mémoires ?

— Elle souhaite que j'écrive le compte rendu de toutes les causes que je défendrai. Elle a dit que, quand je serai prêt à me retirer des affaires, il me faudra prendre *La République* dans une main et mon journal intime dans l'autre. Elle espère que les deux s'équilibreront.

— La balance de la Justice, murmura-t-elle, impressionnée par la sagesse de la mère de Travis.

Elle l'interrogea ensuite sur l'œuvre de Platon, et ils parlèrent longuement de la loi. Travis était heureux de partager son savoir.

Là-dessus, il commit l'erreur fatale de revenir à des choses plus personnelles.

— Vous êtes pétrie de contradictions, Emily. Vous avez de l'instruction, vous êtes intelligente...

— Mais?

— Vous avez pris une décision complètement idiote.

— Il ne me semble pas vous avoir demandé votre opinion ! riposta-t-elle.

— Je vous la donne quand même !

Il s'échauffait, et la dispute durajusqu'à ce qu'ils arrivent en vue du jardin qui s'étendait derrière l'auberge des Perkins. Emily serrait les dents. Travis énumérait les multiples raisons pour lesquelles elle ne devait pas épouser O'Toole.

— Vous ne réussirez pas à jouer longtemps les fleurs fragiles et délicates qu'il faut bichonner du matin au soir, Emily ! conclut-il, comme si cet argument était irréfutable.

— Je suis fragile et délicate, nom d'une pipe !

Il ricana.

— Autant qu'un grizzli !

— Si vous ne trouvez pas mieux que des insultes pour imposer vos opinions, je plains vos futurs clients !

Il mit pied à terre et s'approcha pour l'aider à descendre de cheval. Il laissa ses mains s'attarder sur sa taille fine.

— Un bon mariage réclame des efforts et surtout de l'honnêteté, de la sincérité.

— D'où vous vient cette science? Vous n'êtes pas marié, que je sache !

— Le problème n'est pas là.

— Et le flirt, vous jugez ça honnête ?

— Parfois, répondit-il avec une parfaite mauvaise foi. Néanmoins, selon moi, une femme ne doit faire les yeux doux qu'à l'homme qu'elle compte épouser.

— Quelle absurdité! Flirter est un jeu inoffensif. D'ailleurs, les messieurs adorent que les dames leur fassent les yeux doux, comme vous dites.

Barbara, notamment, quand elle assistait à une réception, se débrouillait toujours pour attirer tous les mâles présents qui bourdonnaient autour de sa petite personne comme si elle était la reine des abeilles.

— Ce n'est pas vrai. Nous sommes plus intelligents que vous ne l'imaginez, et difficiles à manipuler.

— Pfft... Si les circonstances s'y prêtaient, je vous prouverais en un instant qu'une «fleur fragile» remporte infiniment plus de succès qu'une créature sensée. Croyez-moi, j'ai étudié le sujet à fond.

— Je préférerais que vous vous absteniez. Je connais quelques individus de la région qui, en vous voyant,

n'auraient qu'une idée en tête : vous entraîner dans un coin sombre. Nous dînerons bientôt, cela m'ennuierait d'avoir à abattre un admirateur trop empressé. C'est mauvais pour la digestion.

— Cessez donc de dire des bêtises, s'il vous plaît. Et lâchez donc ma taille.

— Non... C'est plus facile pour... vous embrasser.

Il l'entendit murmurer un « Oh ! » lorsqu'il s'empara de sa bouche. Aussitôt, elle noua les bras autour de son cou et se pressa contre lui. Dès que ce baiser s'achèverait, elle clamerait haut et fort son indignation, pensa-t-elle.

Puis elle ne pensa plus à rieh. Il y avait en lui tant de force et de douceur à la fois, qu'elle en était bouleversée. Son cœur battait à se rompre.

Seigneur, il embrassait merveilleusement.

Travis, quant à lui, ne comprenait pas pourquoi il avait éprouvé ce besoin subit et impérieux de l'enlacer. Le désir grondait dans ses veines. Ah non, décida-t-il, il ne se laisserait pas dominer par la passion.

D'un mouvement brusque, il la relâcha.

Emily, hébétée, dut fournir un effort considérable pour se ressaisir.

— Qu'est-ce qui vous a pris? Vous ne pouvez pas m'embrasser chaque fois que ça vous chante !

Du coup, il recommença. Quand leurs lèvres se désunirent, Emily poussa un petit soupir de plaisir.

— C'est le dernier baiser que vous obtiendrez de moi, déclara-t-elle d'une voix mal assurée. Je vous interdis de me toucher à nouveau, ajouta-t-elle, sévère.

— Il m'a pourtant semblé que cela ne vous déplaisait pas.

Lajeune femme s'empourpra.

— Je ne voulais pas vous offenser.

Il éclata de rire.

— Emily Finnegan, vous êtes un phénomène !

Soudain, il entendit grincer la porte de la grange, distante d'une centaine de mètres. D'instinct, il se rapprocha d'Emily pour lui servir de bouclier, au cas où. Il arrivait que les Perkins reçoivent dans leur établissement des individus plutôt frustes, qui vivaient dans les

montagnes comme des animaux sauvages et ignoraient tout de la civilisation et des lois.

Il se détendit en reconnaissant l'homme qui se dirigeait vers eux d'un pas chaloupé. Il s'agissait de Jack Hanrahan, surnommé N'a-qu'un-œil. Il était effrayant avec sa tignasse hirsute et le rictus mauvais qui lui tordait la figure en permanence. Jack était très fier de son apparence et se refusait à dissimuler son œil crevé sous un bandeau qui, selon lui, lui donnerait l'air d'une poule mouillée.

Ceux qui le croisaient ne pouvaient s'empêcher de tressaillir d'effroi; d'après Perkins, ces réactions ajoutaient encore à la vanité de Jack, dont le plus grand plaisir sur cette terre était de terroriser les gens.

Tout à coup, une idée lumineuse germa dans l'esprit de Travis.

— Tiens, voilà une occasion pour vous de me prouver la véracité de votre théorie.

Il la tenait par les épaules afin qu'elle ne se retourne pas et n'aperçoive pas Jack.

— Vous prétendez qu'une faible créature est en mesure de séduire le premier homme venu ?

— Oui, je vous répète que j'ai longuement étudié la question.

— Vous êtes sûre de vous ?

— Absolument.

— On parie ?

Quoiqu'il ne fût pas décent pour une jeune femme de parier, elle ne résista pas à la tentation. Elle était certaine de gagner. Elle-même n'avait guère d'expérience, mais elle avait observé sa sœur Barbara, la championne de la séduction, capable de mettre toute la gent masculine à ses pieds d'un simple claquement de doigts.

— Combien?

— Un dollar.

— Ce n'est pas assez. Que diriez-vous de cinq dollars ?

— D'accord.

— Quelles sont les règles du jeu?

— Pas de règles, juste un temps limite. Dix minutes vous suffisent-elles pour qu'un monsieur succombe à votre charme de pauvre petite chose sans défense ?

— Largement.

— Eh bien, allez-y, rétorqua-t-il en la faisant pivoter lentement.

Il l'entendit prendre une inspiration et fut surpris qu'elle ne pousse pas un hurlement. Elle se contenta de reculer d'un pas.

— Vous voulez que je flirte avec... lui?

— Il s'appelle Jack Hanrahan, et il s'avère être le premier venu, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

Emily s'appuyait quasiment contre la poitrine de Travis. Celui-ci lui murmura à l'oreille :

— Vous ai-je signalé que Jack déteste les femmes?

— Non, balbutia-t-elle. Il est... dangereux?

— Il ne vous égorgera pas, mais n'espérez aucune amabilité. On prétend qu'il a la personnalité d'un crotale, ce qui n'est pas très gentil pour les serpents... Etes-vous prête à admettre votre défaite, à me donner mes cinq dollars et à renoncer à vos absurdes théories ?

L'insolence et l'ironie de Travis la piquèrent comme un aiguillon. Dût-elle y perdre la vie, cet individu aux allures de barbare préhistorique roucoulerait bientôt comme un pigeon énamouré !

— Je relève le défi, décréta-t-elle. Ne bougez pas, Travis, et admirez ma technique.

Elle lissa les plis de sa jupe, arrangea son col et prononça une brève prière muette.

Travis la regarda marcher droit sur sa proie. Elle devait claquer des dents, songea-t-il, amusé. Jack ressemblait à un ours affamé émergeant de sa caverne, et il ne sentait pas la rose.

— N'oubliez pas de battre des cils, Emily! lança-t-il. Jack va adorer.

Cette boutade ne la fit pas rire. Elle hâta le pas pour rejoindre l'homme qu'elle était résolue à subjuguer. Quand elle arriva devant lui, elle eut l'impression que son cœur lui battait dans la gorge.

Travis, immobile, contemplait le spectacle. Le cher Jack arborait son sempiternel et féroce rictus. Il secouait la tête, Travis crut même l'entendre grogner de loin.

Les dix minutes prévues n'étaient pas encore écoulées, cependant il décida de suggérer à Emily d'abandonner. La partie était de toute manière perdue d'avance.

Il était sur le point d'appeler lajeune femme, lorsque Jack N'a-qu'un-œil fit une chose inouïe, inconcevable, révoltante. Il se mit à sourire d'une oreille à l'autre.

6

Travis ferma les yeux, les rouvrit. Le vilain sourire était toujours là. Abasourdi, il vit Jack prêter son bras à Emily qui s'y accrocha et, tout charme déployé, se dirigea vers la bâtisse en compagnie de son chevalier servant.

Le couple passa devant lui. Emily pépiait avec son insupportable accent du Sud.

— Jack, vous êtes un vrai gentleman !

— Je m'y efforce, miss Emily. Quand vous parlez, on croirait entendre chanter un oiseau.

— Quel joli compliment ! rétorqua-t-elle avec un battement de cils qui coupa, illico, l'appétit à Travis. Permettez-moi de vous présenter mon guide, M. Travis Clayborne.

Une fraction de seconde, Jack cessa de sourire comme un dément pour retrouver son habituel rictus.

— Je le connais. Je ne t'aurais pas tiré dessus une ou deux fois, Clayborne ?

— Non, Jack.

— Il me semble pourtant que si !

Comme Jack s'échauffait, Emily s'empressa d'attirer à nouveau son attention.

— Mon Dieu, je suis exténuée ! M. Clayborne et moi avons chevauché pendant des heures. Je ne possède pas votre force, Jack. Je suis trop fragile pour supporter pareille fatigue.

Jack redevint aussitôt tout sucre et tout miel.

— Évidemment que vous êtes trop fragile. Vous n'avez pas un gramme de graisse sur les os, ça se voit à l'œil nu. Clayborne n'aurait pas dû vous imposer ça. Vous voulez que je le descende pour vous, miss Emily?

— Non, non, répondit-elle vivement.

— Vous êtes sûre? Ça ne me dérange pas, vous savez...

— J'en suis certaine, et je vous remercie de me l'avoir proposé. Mais c'est inutile. Dès que je pourrai m'asseoir, j'irai beaucoup mieux. J'ai besoin d'un peu de repos.

— Encore une minute de patience, et je vous installe dans un fauteuil confortable, miss Emily. Ce que vous sentez bon, ajouta Jack, emporté par son élan romantique.

— Vos compliments me font rougir, Jack.

De plus en plus médusé, Travis entendit N'a-qu'un-œil déclarer qu'il allait allumer du feu pour réchauffer les petons de miss Emily, lui servir à boire, car elle devait avoir la gorge sèche, et un bon repas afin de la ravigoter.

Travis avait des envies de meurtre. Furibond, il les suivit jusqu'au perron. Il lui faudrait s'occuper des chevaux, mais il tenait d'abord à s'assurer qu'Emily ne risquait rien à l'intérieur de l'auberge.

Jack s'effaça galamment pour laisser entrer la jeune femme, puis, sa nature reprenant le dessus, essaya de claquer la porte au nez de Travis. Ce genre de farces puériles l'enchantait.

John Perkins les attendait dans le hall. C'était un homme corpulent, doté d'une panse rebondie, d'un triple menton et d'un sourire réjoui. Malgré son caractère débonnaire, il pouvait se montrer aussi implacable que les autres montagnards et ne tolérait pas de grabuge dans son établissement. Si une querelle éclatait chez lui, il forçait les belligérants à sortir pour régler leurs comptes. Sans doute cela arrivait-il régulièrement, car plusieurs tombes signalées par un simple piquet de bois s'alignaient à flanc de colline, derrière l'auberge.

Les yeux rivés sur la figure de N'a-qu'un-œil, John demeurait muet de stupéfaction. Lui non plus n'avait jamais vu Jack sourire. Millie, l'épouse de John, étouffa une exclamation horrifiée, réaction que Travis jugea fort appropriée.

— Ça fait froid dans le dos, hein? marmonna-t-il en pénétrant dans la salle à manger.

La pièce était déserte. Travis ordonna néanmoins à Emily de s'asseoir dans un coin, près de lui, le dos contre le mur. Jack se laissa tomber sur le siège voisin,

jetant des regards nerveux par-dessus son épaule pour vérifier que personne ne s'apprêtait à lui sauter dessus.

Quand il fut remis de sa surprise, John se précipita vers ses hôtes, sa carabine sous le bras.

— Enchanté de te revoir, dit-il à Travis. Millie, arrête de tripoter ton tablier et viens saluer la femme de Travis.

— Nous ne sommes pas mariés, John.

Travis présenta Emily aux aubergistes. Il remarqua que Millie tapotait sa chevelure et contemplait fixement la nouvelle venue. Naguère, Millie était plutôtjolie, malgré son caractère abrupt. L'âge avait durci ses traits, cependant son regard n'avait pas perdu son éclat.

— Nous pourrions dîner avec nos amis, Millie, dit John. À condition que tu ne restes pas plantée là et que tu nous prépares le repas.

— Mes cheveux étaient bouclés comme les siens, murmura Mme Perkins. Ils le seraient encore s'ils n'étaient pas aussi longs.

— Eh bien, tu n'as qu'à les couper! bougonna John.

Emily, feignant de ne pas s'apercevoir que Millie la détaillait de pied en cap, demanda, un doigt pointé vers la carabine :

— Vous craignez des ennuis, monsieur Perkins ?

— Il y a toujours quelque part une tuile prête à vous tomber sur la tête. Je préfère prendre mes précautions.

— John ne se sépare pas de sa carabine depuis qu'il a épousé Millie, intervint Travis. Il savait que tous les hommes essaieraient de la lui voler.

— Ça remonte à des siècles! protesta Millie. A l'époque, j'étais mignonne.

— Tu es encore plus belle aujourd'hui, assura Travis. La preuve, John a toujours son fusil.

Rougissant de plaisir, Millie sortit précipitamment de la salle à manger.

— Qu'est-ce que vous fabriquez dans le coin, tous les deux? demanda John à Travis.

— J'escorte Emily jusqu'à Golden Crest. Elle doit y retrouver quelqu'un.

Travis, qui n'en pouvait plus de voir Jack sourire, se tourna vers Emily :

— S'il vous plaît, dites-lui d'arrêter. Il me donne la chair de poule.

— Eh bien, moi, je suis charmée. Ne faites pas attention à lui, enchaîna-t-elle en posant sa main sur celle de Jack. Ce n'est qu'un grincheux.

— Vous voulez que je le descende, miss Emily ?

— Non merci, Jack.

Travis préféra les ignorer et se concentrer sur John.

— Tu n'as guère de clients, ce soir.

— Ça ne durera pas longtemps. Ben Corrigan est passé tout à l'heure, il m'a annoncé que cinq types du ranch Murphy venaient par ici. Ils comptent dormir chez moi, mais à la première anicroche, je les jette dehors. Millie, cria-t-il pour que son épouse l'entende depuis la cuisine, tu aurais intérêt à cacher l'argent que tu ranges dans la boîte à biscuits ! Quant à toi, Travis, si j'étais à ta place, je surveillerais ma femme de près.

Travis renonça à le persuader qu'il n'était pas le mari d'Emily. En réalité, cette idée lui plaisait.

— Oui, je crois que je ne dormirai pas beaucoup cette nuit.

— Pourquoi ? demanda Emily.

Il préféra ne pas répondre, pour ne pas la paniquer, et changea de sujet.

— Corrigan t'a apporté d'autres nouvelles?

— Il a parlé d'un shérif du gouvernement fédéral qui furète dans les parages.

Jack Hanrahan leva brusquement la tête, soudain intéressé par la conversation.

— Qu'est-ce qu'il fabrique? Les lois ne servent à rien, par chez nous.

John et Travis ne daignèrent pas répliquer.

— Il recherche certains individus, la pire engeance qui soit, d'après ce qu'a entendu Corrigan. Il paraît qu'ils ont tué une femme et une gosse de trois ans. Ces canailles méritent la pendaison pour un tel crime. Le shérif veut les ramener au Texas pour qu'ils soient jugés.

— Il est du Texas ?

— Oui, d'après Corrigan.

— Il a mentionné son nom ?

— Je ne me souviens pas. Pour quelle raison tu t'intéresses à lui? Corrigan prétend qu'il n'est vraiment pas commode et que, quand il vous regarde avec ses yeux bleus froids comme la glace, on se félicite d'être

du bon côté de la barrière. Lui, en tout cas, n'a aucune envie de le croiser à nouveau sur sa route.

— Je cherche un dénommé Daniel Ryan. Il a volé quelque chose à ma mère et, d'une façon ou d'une autre, je le lui ferai payer. Mama Rose m'a expliqué qu'il était grand, avec des yeux bleus, et qu'il venait du Texas.

John fronça les sourcils.

— Tu ne penses quand même pas que c'est le shérif? Les hommes aux yeux bleus, ça ne manque pas.

— Mama Rose a dit qu'il avait des manières raffinées. Il comptait se diriger vers le Nord quand ils se sont séparés à la gare.

Sceptique, John secoua la tête.

— Tu te trompes de client. Il se pourrait que d'autres Texans vadrouillent dans les collines. Ils ne se gênent pas pour amener leur bétail sur nos terres. En tout cas, ton voleur sera forcé de passer dans les environs... À propos, si tu me permets cette question, qu'est-ce qu'il a dérobé à ta mère ?

— Une boussole qu'elle souhaitait offrir à l'un de mes frères.

— Si je le rencontre, ce Texan, je lui chiperai la boussole et je la garderai pour moi, intervint Jack en bombant le torse. À qui ta mère voulait la donner?

— A Cole.

— Alors ça ne m'intéresse pas, décréta précipitamment N'a-qu'un-œil. J'aime autant ne pas avoir Cole sur le dos.

— Ni aucun des Clayborne, déclara John d'un ton sec. Sauf si tu désires mourir jeune.

Il se retourna vers Travis, secouant à nouveau la tête.

— J'espère que ce shérif n'y est pour rien. Qu'un homme chargé de faire respecter la loi devienne un voleur... ça me rend malade.

— Je doute qu'il soit celui que je cherche, John. Il ne courrait pas le risque de ruiner sa réputation pour une broutille. Cette boussole a de la valeur, mais elle ne pèse pas lourd par rapport à l'argent qu'il gagne pour son travail.

Emily, rouge d'indignation, mit son grain de sel dans la discussion.

— Vous n'avez pas le droit d'accuser quelqu'un sans

preuves! Si ce shérif détient la boussole, il la rapportera lui-même à votre mère. Accordez-lui au moins le bénéfice du doute.

— Vous êtes aussi naïve que Mama Rose, bougonna Travis, buté. N'empêche qu'il l'a dépouillée.

— Ça m'en a tout l'air, renchérit John.

— Ici, nous avons l'habitude de défendre nos mères, ajouta Travis.

— Il a raison, décréta John, et même Jack opina du bonnet.

Renonçant à poursuivre ce débat, la jeune femme annonça son intention de faire un brin de toilette.

— Tu peux l'accompagner, dit John à Travis. J'ai engagé un nouvel employé, le fils de Clemmont Adam. Il s'occupera de tes chevaux et des bagages.

Travis suivit donc Emily au-dehors et attendit qu'elle ait terminé ses ablutions. Quand ils regagnèrent ensemble la salle à manger, Millie avait déjà servi le repas - ragoût, biscuits et confiture, café et lait frais. Elle trônait au bout de la table.

— J'aime bien être tout seul dans mon coin pour manger, dit Jack à Emily. Et il me faut redescendre avant la nuit, ajouta-t-il, fixant sur elle un regard lourd de sous-entendus.

Elle se tourna vers Travis et lui tendit sa main ouverte.

— Je crois que vous me devez cinq dollars.

Il fut surpris qu'elle lui réclame son dû devant Hanrahan et les Perkins. Tout en fouillant dans sa poche, il décocha un regard noir à Jack qui lui avait fait perdre son pari.

De mauvaise grâce, il déposa les pièces dans la paume de lajeune femme. Elle les remit aussitôt à Jack.

— Voilà, et merci infiniment pour votre aide.

— C'était un plaisir, grommela N'a-qu'un-œil. Je peux arrêter de sourire, maintenant ?

— Oui, vous pouvez.

Visiblement soulagé, il reprit aussitôt son air féroce, tira une chaise, s'empara de son assiette et de son gobelet de café, et emporta le tout à l'autre extrémité de la pièce. A l'instar de Travis, le montagnard préférait s'asseoir dos au mur afin de surveiller les entrées et sorties.

Jack entreprit de dévorer son ragoût. Cependant, Travis constata qu'il concentrait son attention sur Emily, au point qu'il manqua deux fois sa bouche. Il mangeait comme un cochon.

— Cela ne vous ennuierait pas d'éclairer ma lanterne? lança Travis, faussement scandalisé, à Emily. Vous avez parlé de notre pari à Jack ?

— Effectivement.

— J'en conclus que vous n'espériez pas réussir à le séduire.

— J'y serais arrivée, n'en doutez pas. Mais se servir de lui sans le prévenir aurait été déloyal. Les messieurs de Boston s'attendent à ce que les dames flirtent avec eux, tandis que Jack n'aurait pas compris.

— Ah bon? En quoi Jack est-il différent de Clifford O'Toole?

— Je vous prie de ne pas prononcer son nom.

— Qui est Clifford O'Toole ? demanda John.

— Le futur mari d'Emily. Cessez donc de me pincer, ordonna-t-il à la jeune femme. Elle ne l'a jamais rencontré.

— Moi, je trouve ça idiot, intervint Millie. Pourquoi épouser un homme alors que vous en voulez un autre ?

— Je ne veux personne ! protesta Emily.

Millie eut un reniflement de mépris.

— Vous êtes entichée de Travis, ça se voit tout de suite. Seriez-vous dénuée de cervelle, ma petite ?

La jeune femme se sentit devenir cramoisie.

— Vous vous trompez, Millie. Je le connais à peine. Il me conduit à Golden Crest, c'est tout.

Millie renifla de plus belle. Pressée de détourner la conversation, Emily lança d'un ton mal assuré :

— J'ai gagné à la loyale.

Travis ricana.

— Vous n'avez pas respecté les règles du jeu.

— Il n'y en avait pas, je vous le rappelle ! rétorqua-t-elle avec un rire qui sonnait faux. Vous en avez décidé ainsi.

— En quoi consistait le pari ? intervint John, intrigué.

Emily asséna un discret coup de pied à son compagnon, qui se hâta néanmoins d'expliquer le différend

qui les avait opposés ; il avait voulu prouver qu'elle avait tort, conclut-il.

— Or il s'avère que j'ai gagné, claironna Emily. Et c'est votre faute, Travis. Vous auriez dû être plus précis, comme l'usurier du *Marchand de Venise*. Avez-vous lu cette comédie, mon cher?

— Oui.

— Moi, je ne m'en souviens pas, dit John. Peut-être parce que je ne sais pas encore lire.

— Racontez-nous l'histoire, pria Millie.

— Il était une fois un gentleman, à Venise... commença Emily. Il emprunta de l'argent en promettant de le rembourser à une certaine date. Il jura, s'il ne parvenait pas à rendre la somme, de donner à l'usurier une livre de sa propre chair.

John écarquilla les yeux.

— Cela tuerait un homme qui n'aurait que la peau sur les os, non ?

— Cela tuerait n'importe qui, grommela Travis.

Il s'aperçut que Jack se rapprochait en catimini pour mieux écouter Emily. Voir ce sauvage marcher sur la pointe des pieds était un spectacle des plus comiques.

— Un homme sensé ne ferait jamais pareille promesse, trancha Millie. Pas vrai, John ?

— Tu as raison, Millie. Sauf si l'usurier a laissé à l'emprunteur le temps de se remplumer, de prendre un peu de graisse. Il le lui a laissé, le temps ? demanda John à Emily.

— Non, répondit-elle, amusée par l'attitude des deux aubergistes.

— J'en étais sûr. Alors le gentleman s'est fait couper en morceaux ?

— Il est mort? renchérit Millie.

— Ni l'un ni l'autre.

— Il a décampé ? Ce n'est pas bien, décréta John. Un serment doit être tenu. La parole d'un homme, c'est sacré. Pas vrai, Millie ?

— Oui, John. Un homme n'a rien de plus précieux que sa parole. Comment il s'est débrouillé? Il s'est caché ?

— Non...

Travis, qui avait lu la pièce de Shakespeare sur les

conseils d'Adam, couvait Emily des yeux. Il s'aperçut à cet instant qu'un sourire sincère fendait la figure de Jack et songea que la jeune femme avait, de fait, honnêtement gagné son pari. Hanrahan était fasciné, suspendu aux lèvres de la conteuse.

— S'il ne s'est pas enfui, que lui est-il arrivé? interrogea Millie.

— Il refusa de s'amputer d'une livre de chair. L'usurier, quant à lui, refusa de le libérer de son serment et de lui accorder plus de temps. Un procès eut donc lieu.

John abattit sa main sur la table.

— Il n'y a que la loi pour sauver les hommes !

— Et surtout les avocats, précisa Travis.

— Plus exactement une femme qui avait revêtu la robe d'avocat, lui rappela Emily. Elle s'appelait Portia.

Millie trépignait.

— Je veux savoir ce qui est arrivé au gentleman. Qu'est-ce que le juge a décidé?

— Que l'accord était légal et que l'usurier avait le droit de réclamer sa livre de chair.

— J'en étais sûr, Millie ! Je t'ai bien dit qu'il faut toujours tenir sa promesse, non?

— Oui, John, tu me l'as dit.

— Mais, enchaîna vivement Emily, il fut également décrété que si l'usurier était autorisé à recevoir sa livre de chair, il ne pouvait verser une seule goutte de sang.

John se frotta le menton.

— Ah... A mon avis, c'est impossible d'enlever la viande sans le sang qui va avec.

— En effet, c'est impossible, approuva Emily. Si l'usurier avait été plus précis, ajouta-t-elle en coulant un regard malicieux en direction de Travis, il aurait eu gain de cause. Mais il avait manqué de précision, comme vous, Travis. Par conséquent, je le répète : j'ai gagné loyalement mon pari.

Il admit volontiers sa défaite.

— Voulez-vous que je vous embrasse pour vous prouver que je ne suis pas fâché ?

Embarrassée soudain, elle baissa le nez et secoua la tête.

— Vous ressemblez beaucoup à Portia, vous êtes passionnée comme elle, lui murmura-t-il. Mais je ne

pense pas qu'elle ait rougi quand elle est sortie victorieuse du procès.

Emily n'eut pas le loisir de répliquer. Quelqu'un cognait à la porte comme un forcené. John bondit sur ses pieds et se précipita vers le hall ; Travis lui emboîta le pas.

— Ce sont les hommes du ranch Murphy, Millie? demanda la jeune femme, inquiète.

— J'en ai l'impression, rétorqua l'aubergiste en la saisissant par le bras. Venez, vous finirez votre dîner dans la cuisine. Vous y serez plus en sécurité. Allons, ma petite, remuez-vous ! Seigneur, j'espère qu'ils ne sont pas soûls. Il n'existe rien de pire qu'un ivrogne, soupira-t-elle. Mais si l'un d'eux s'avise de me voler mes sous, je jure que je l'étripe.

Millie avait peur, ce qui accrut encore l'angoisse d'Emily. Munie de son assiette, elle suivit son hôtesse dans la cuisine et proposa de l'aider.

— Asseyez-vous et mangez. Moi, je vais enfourner d'autres biscuits. Quand vous aurez terminé, vous pourrez récurer la poêle à frire, ça me rendra service. Je l'ai mise à tremper.

Emily se hâta d'achever son ragoût, après quoi elle retroussa ses manches et s'attaqua à la poêle avec ardeur. Travailler la rassérénait. Elle esquissa même un sourire en pensant que, si sa mère la voyait, elle tomberait dans les vapes. Aucune fille de la maison n'était autorisée à accomplir des tâches ménagères - il y avait des domestiques pour ça.

— Millie, vous n'avez personne pour vous aider?

— Non, je m'habitue peu à peu à l'idée d'embaucher quelqu'un. Depuis quelque temps, l'auberge ne désemplit pas et mon John me tarabuste pour que je ralentisse le rythme. Le soir, je suis tellement fatiguée que je m'endors avant de poser la tête sur l'oreiller.

— Vous n'avez jamais envisagé de vous installer en ville?

— Je crois que je ne supporterais pas de voir des voisins fourrer leur nez dans mes affaires. John n'aimerait pas ça non plus. Ici, nous sommes libres.

Emily retirait la lourde poêle de l'eau savonneuse

pour l'essuyer, lorsqu'elle remarqua que les mains de Millie tremblaient. Le silence régnait.

— Vos visiteurs sont partis, à votre avis ? demanda-t-elle.

— Nous n'aurons pas cette chance. Mais n'ayez pas peur. Votre homme ne les laissera pas vous embêter.

— Ce n'est pas mon homme.

— Vous voudriez bien qu'il le soit, hein?

Tant de franchise fit sourire Emily.

— Vous oubliez que je vais en épouser un autre.

— Vous avez l'air intelligente, pourtant, rétorqua Millie, les sourcils froncés. Vous devriez mettre votre orgueil dans votre poche et lui avouer vos sentiments avant qu'il ne soit trop tard.

— Mais, Millie...

— N'usez pas votre salive, vous ne me convaincrez pas. Vous êtes les deux moitiés de la même orange, ça sauterait aux yeux de n'importe quel imbécile. Proposez-lui de vous faire la cour.

Emily secoua la tête.

— Même si je souhaitais qu'il me courtise, il refuserait. Il m'a déclaré qu'il n'était pas du genre à se marier.

— Pfft... Ils racontent tous les mêmes sornettes, jusqu'au jour où ils vous passent la bague au doigt. Tout à l'heure, il s'est assis près de vous, et je l'ai vu vous prendre la main. Il ne m'a pas semblé que ça vous ennuyait.

— Non, en effet, soupira Emily. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. M. O'Toole m'écrivait des lettres exquises, et quand il a suggéré que...

— Foutaise ! pesta Millie. Vous gâcheriez votre vie à cause de quelques bouts de papier?

— Je n'avais pas prévu que les choses se compliqueraient ainsi. J'avais décidé d'assumer mon destin, et à présent je me pose des questions. Selon Travis, c'est ma fierté blessée qui m'a poussée à agir avec trop de précipitation. Oh, Millie, je me sens perdue. Travis m'est très sympathique, mais je ne peux pas être amoureuse de lui! Je le connais depuis deux jours à peine et nous n'avons pas cessé de nous chamailler.

L'aubergiste haussa les épaules d'un air fataliste.

— Quelquefois, l'amour vous tombe dessus sans

crier gare. Il m'a suffi de croiser le regard de mon John pour savoir que je ne le laisserais pas m'échapper.

— Vous avez de la chance. Comment l'avez-vous rencontré? demanda Emily, pour ne plus songer aux sentiments contradictoires que lui inspirait Travis.

Millie n'eut pas le loisir de répondre. La porte de derrière s'ouvrit et se rabattit violemment contre le mur, avec un tel fracas que les deux femmes sursautèrent. Deux individus à la mine patibulaire entrèrent d'un pas titubant. Millie, en les voyant, lâcha unjuron qui aurait fait rougir le pire des vauriens.

L'un d'eux détailla ostensiblement Emily.

— Regarde-moi cette créature, Smiley, juste devant le placard où John cache son tord-boyaux.

Emily aurait voulu disparaître dans un trou de souris. Les deux acolytes empestaient le whisky et vacillaient sur leurs jambes.

Elle dissimula la poêle à frire derrière son dos et les considéra crânement. Impossible de déterminer lequel était le plus laid. Le dénommé Smiley n'avait plus que des chicots noirs dans la bouche. L'autre, qui s'appelait Carter, avait une tête énorme sur un corps trapu, duquel émanait un fumet qui chavira l'estomac d'Emily. À côté de ces deux-là, Jack N'a-qu'un-œil était un adonis.

— Je veux du whisky, grogna Smiley.

— Moi aussi, renchérit Carter.

Il clappa de la langue, ce qui amusa tellement son compère que celui-ci se mit à hurler de rire et à postillonner tant et plus.

Emily, au bord de la nausée, tremblait de rage. «Contrôle-toi, se tança-t-elle. Si seulement j'avais une arme à portée de main...» Puis elle réalisa qu'elle en tenait une : la poêle à frire. Si jamais l'un de ces deux ignobles personnages approchait, elle n'hésiterait pas à l'assommer.

— Allez-vous-en, s'il vous plaît, dit-elle d'un ton sec. Vous effrayez Millie.

— On partira quand ça nous plaira.

— J'ai besoin de me rincer le gosier, ricana Smiley. Et personne me privera d'un bon coup de whisky.

Carter hocha vigoureusement la tête. Ce mouvement dut l'étourdir car il chancela de plus belle.

— Moi, je veux l'argent qui est dans la boîte à biscuits. Millie l'a caché pour qu'on le prenne pas.

Son acolyte fouilla la pièce des yeux.

— Faudra sans doute tout casser pour le trouver.

Millie tortillait le bord de son tablier.

— Sortez d'ici, tous les deux, ou je crie pour appeler John.

Carter extirpa un poignard de son ceinturon et le brandit sous le nez de l'aubergiste.

— Tu la boucles ou je te troue le ventre, dit-il d'une voix sifflante.

Millie blêmit, ce qui attisa encore la colère d'Emily. Comment ces monstres osaient-ils menacer une aussi brave femme ?

Si seulement elle avait la carabine de John, elle leur tirerait dessus pour les punir. Elle ne les tuerait pas, non, elle se contenterait de les blesser. Souffrir leur servirait peut-être de leçon.

— Si on écartait d'abord la jolie petite génisse de notre chemin ? suggéra Smiley à son compère.

Emily tressaillit. En une fraction de seconde, la fureur la submergea.

— De quoi m'avez-vous traitée ? demanda-t-elle d'une voix doucereuse.

— De jolie petite génisse.

Elle se redressa de toute sa taille, fixant un regard flamboyant sur les deux hommes. Au diable la prudence !

— Millie ? Lequel est le plus laid, à votre avis ? Celui aux dents noires ou celui à la grosse tête ?

L'aubergiste réprima une exclamation effarée. Ses yeux semblaient près de jaillir de leurs orbites.

— Taisez-vous donc, malheureuse... balbutia-t-elle.

Smiley s'avança vers Emily.

— C'est la femme de Travis Clayborne! s'écria Millie. Si vous la touchez, il vous abattra !

— Il est occupé avec les autres, devant la maison. On sera déjà loin, avec le whisky et l'argent, quand il arrivera. J'ai pas raison, Carter?

— On peut galoper à toute allure quand il faut, gloussa l'autre. Emmène la petite génisse dans la salle à manger. Je te rejoins.

Millie, le plus discrètement possible, essaya de s'ap-

procher de la table, avec l'espoir de se glisser dessous. Du coin de l'oeil, elle constata qu'Emily ne bougeait pas.

— Fuyez ! lui ordonna-t-elle.

— Pas avant d'avoir débarrassé la cuisine de ces ordures !

A ces mots, Smiley s'arrêta net. Il se tourna vers Carter.

— C'est de nous qu'elle parle ?

— Quelle mouche vous pique? chuchota Millie à la jeune femme.

— Je suis furieuse. Je n'apprécie pas qu'on me compare à une vache. En outre, je ne supporte pas qu'ils cherchent à vous effrayer.

Avec un ricanement, Smiley essaya de se jeter sur elle. Il était tellement soûl qu'il percuta deux fois le plan de travail.

— Mettez-vous derrière moi ! cria Millie à Emily.

Cette dernière ne se donna pas la peine de répondre : elle était trop occupée à calculer son coup. Elle attendit que Smiley soit à cinquante centimètres d'elle, balança son bras qui décrivit un large arc de cercle et abattit la poêle sur son crâne.

Smiley, vociférant et bavant comme un porc qu'on égorge, perdit l'équilibre et tomba de tout son long sur le sol.

Carter fut à ce point sidéré qu'il en lâcha son poignard.

— Vous lui avez écrabouillé la cervelle ! protesta-t-il.

— Pas du tout, rétorqua dignement Emily. Il n'avait pas de cervelle. Je l'ai simplement assommé.

Son cœur cognait dans sa poitrine et sa main tremblait lorsqu'elle souleva le bas de sa jupe pour enjamber l'homme étendu par terre et se diriger vers son acolyte. Elle devait s'emparer du poignard avant que Carter ne se rappelle son existence, sinon Millie et elle auraient de sérieux ennuis.

Mais Carter n'était pas aussi ivre qu'elle l'imaginait. Rapide comme l'éclair, il se pencha pour ramasser son couteau. Il grognait, montrait les <dents tel un chien enragé.

La jeune femme recula précipitamment. Millie entreprit de bombarder Carter avec tout ce qu'elle trouvait

sous ses doigts. Il réussit à éviter une tasse, une assiette ; la bouilloire en cuivre, en revanche, l'atteignit à l'épaule.

Il poussa un beuglement, regardant tour à tour ses deux adversaires, d'un air de se demander laquelle tâterait la première de son arme. Millie attira son attention en se mettant à hurler le nom de son mari. Emily en profita pour asséner à leur agresseur un coup de poêle à hauteur du coude, dans l'espoir d'envoyer valser le poignard. Malheureusement, sa tentative échoua.

Fou de rage, Carter fonça. A en juger par l'expression de son regard, il était déterminé à tuer la jeune femme...

7

Il n'eut pas le loisir de l'égorger. Devant les yeux exorbités d'Emily apparut brusquement le large dos de Travis, comme surgi du néant. Comment s'était-il débrouillé pour approcher sans le moindre bruit ? Elle l'ignorait, mais elle fut si heureuse de le voir qu'elle crut défaillir.

Il gratifia Carter d'un direct au menton qui fit voler l'ignoble individu à travers la pièce ; il défonça la porte-moustiquaire et atterrit dans l'herbe.

Travis était tellement furieux qu'il en avait des spasmes dans tout le corps. Lorsque Jack l'avait prévenu que, dans la cuisine, deux vauriens menaçaient Emily, il avait perdu la tête. Il s'était précipité, en proie à une peur telle que son cœur semblait sur le point d'exploser. Voir ce salopard agiter son poignard devant le visage d'Emily avait décuplé sa rage. Il aurait voulu déchiqueter l'agresseur de la jeune femme, lui arracher les membres un par un.

Mais pour l'heure, l'ivrogne était complètement sonné ; continuer à le frapper ne servirait à rien. Travis pivota et prit Emily par les épaules.

— Vous allez bien? demanda-t-il d'une voix rauque. Il ne vous a pas fait de mal ?

— N... non, bredouilla-t-elle.

Maintenant que tout danger était écarté, ses genoux

s'entrechoquaient, des frissons glacés lui parcouraient l'échiné. Elle s'effondra sur une chaise.

John entra en courant dans la cuisine. Il s'assura d'abord que son épouse n'avait rien, puis considéra les dégâts, la porte-moustiquaire en lambeaux et l'homme affalé sur le carreau.

— Qui l'a estourbi, celui-là?

Millie se laissa tomber à son tour, lourdement, sur un siège.

— Elle, soupira-t-elle, pointant un doigt vers Emily. Je ne sais pas ce qui lui a pris, John. Elle était là qui claquait des dents et tout d'un coup... vlan, elle l'a assommé avec ma meilleure poêle à frire.

Emily rougit et baissa le nez.

— Vous paraissez gênée, remarqua Travis. Pourquoi ?

— Je ne suis pas gênée, murmura-t-elle. J'ai honte de les avoir délibérément provoqués. J'ai perdu mon sang-froid, je n'ai pas réfléchi etj'ai mis Millie en danger.

— Ne la crois pas, John, rétorqua Millie, voyant que son mari sursautait. Elle n'a pas fait ça.

— Si, je me suis conduite de façon stupide. J'ai attisé leur fureur en me moquant de leur physique.

Travis s'accroupit près d'elle et lui prit les mains.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

A contrecœur, elle leva les yeux.

— J'aurais dû essayer de les apaiser, mais ils m'ont vraiment énervée. L'un d'eux m'a traitée de génisse.

— De génisse ? répéta Travis, réprimant un sourire.

— C'est vrai, confirma Millie. Et même de « jolie petite génisse». Elle lui a lancé un regard meurtrier, je vous jure qu'elle était effrayante.

Emily redressa les épaules.

— Aucune femme n'apprécierait d'être comparée à une vache, déclara-t-elle d'un ton pincé.

Travis et John avaient de la peine à contenir leur hilarité. Millie secoua pensivement la tête.

— A mon avis, pour lui, c'était un compliment. D'ailleurs, il n'a pas prononcé le mot «vache».

— Corrigez-moi si je me trompe, mais une génisse appartient à la race bovine... Pourquoi souriez-vous, Travis? Qu'est-ce qui vous amuse tant?

— Votre indignation.

Là-dessus, John insista pour connaître l'histoire dans tous ses détails, prière que Millie s'empressa de satisfaire. Sans perdre une miette de son récit, Travis traîna Smiley hors de la cuisine et l'étendit dans l'herbe, près de son acolyte. Après quoi, il s'appuya au chambranle de la porte, le regard rivé sur Emily qui sentit aussitôt son cœur battre plus vite.

John, assis près de son épouse, lui caressait les cheveux. Ce simple geste d'affection bouleversa la jeune femme. Elle éprouvait soudain un tel besoin d'amour qu'elle avait envie de pleurer. Mon Dieu, que se passait-il en elle ?

— Dis-moi, John, poursuivit Millie. Qu'est-ce qui vous a retenus si longtemps, Travis et toi ?

— Nous étions un peu débordés. Corrigan m'avait parlé de cinq types, mais il avait mal calculé : ils étaient huit qui voulaient entrer. Quatre sont tombés sur Travis en même temps.

Emily écarquilla des yeux horrifiés.

— Comment vous en êtes-vous sorti? Vous n'avez pas un seul bleu sur la figure.

— Ils n'étaient pas assez coriaces pour Travis, répliqua John. Moi, je tenais les autres en respect avec mon fusil. Ça a été une sacrée bagarre. Jack N'a-qu'un-œil se tapait sur les cuisses, tellement le spectacle lui plaisait. Et puis il s'est rappelé avoir vu deux de ces ivrognes contourner la maison pour se faufiler dans la cuisine. S'il nous avait prévenus plus tôt, on aurait volé à votre secours.

Emily, malgré son désarroi, faillit éclater de rire. Le montagnard était décidément un incroyable personnage.

— Heureusement qu'il s'est souvenu de nous! Sans quoi, je me demande ce que nous serions devenues... Vous comptez laisser dormir ces hommes sous votre toit, cette nuit ?

— Seulement les deux qui ne sont pas soûls, répondit John. Ne craignez rien, ils séront à l'autre bout de l'auberge. Travis, lui, sera dans la pièce à côté de la vôtre.

Cela ne rassura pas du tout Emily, au contraire. A la limite, elle aurait préféré avoir Smiley pour voisin !

— Je vais lui montrer sa chambre, dit Travis.

Prenant la jeune femme par la main, il l'entraîna

dans la salle à manger. Elle tenta de se dégager, en vain.

Dans le vestibule, ils avisèrent Jack qui attendait.

— Je voudrais bien m'en aller, maintenant.

Emily lui sourit gentiment.

— Merci encore de m'avoir aidée à gagner mon pari.

— J'aimerais vous serrer la main avant de partir, grommela-t-il. Lâche-la une minute, Clayborne, je ne te la volerai pas.

Travis s'exécuta. Tandis qu'ils se faisaient leurs adieux, il vit une expression de surprise se peindre sur les traits d'Emily.

Jack se rapprocha d'elle, lui murmura quelque chose à l'oreille, puis s'écarta.

— Peut-être qu'on se retrouvera bientôt.

Il enfonça un chapeau sur sa tête, et sortit à grands pas. Lajeune femme souleva le bas de sajupe et entreprit de monter l'escalier, Travis sur ses talons.

— Qu'est-ce qu'il vous a raconté ?

Parvenue sur le palier, elle se retourna et exhiba les cinq dollars qu'elle serrait dans sa main.

Travis émit un sifflement admiratif.

— Vous avez séduit Jack, d'accord, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il vous rendrait l'argent.

— C'est un amour.

— Ce n'est qu'un vieux bouc, s'insurgea-t-il. Mais il vous aime bien, c'est vrai.

— Moi aussi, je l'aime bien.

Ils étaient face à face, et elle se rendit compte qu'elle contemplait sa bouche sensuelle. Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Je... je suis un peu fatiguée.

— Je m'en doute, vu ce que vous avez enduré avec ces deux ivrognes.

Elle pivota vivement sur ses talons.

— Inutile de m'accompagner jusqu'à ma chambre. Je la trouverai toute seule.

Feignant de n'avoir pas entendu, il lui reprit le bras et l'emmena au bout du couloir. Il ouvrit la porte.

— Vos sacs sont là, dans le coin, près de la fenêtre.

S'arrachant à son hébétude, elle pénétra dans la pièce et s'approcha du lit. Travis demeura sur le seuil,

cloué au sol, incapable de détacher son regard de la gracieuse silhouette d'Emily.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi, murmura-t-il.

— Merci.

— Bonne nuit, Emily.

— Bonne nuit, Travis, souffla-t-elle.

Il ne bougeait toujours pas. Elle fit un pas dans sa direction.

— Il fait chaud, non ?

— Vous avez chaud ?

— Oui...

— Moi aussi.

— Où dormirez-vous ?

— Tout près de vous. Je vous entendrai si vous m'appelez.

— Je m'efforcerai de ne pas vous déranger.

— Je suis déjà «dérangé», Emily, rétorqua-t-il avec un sourire dévastateur. Et il me semble que vous l'êtes aussi.

Elle n'essaya même pas de prétendre le contraire. Elle ne recula pas quand il s'avança, ne protesta pas lorsqu'il l'enlaça. Emportée par une passion brûlante, elle glissa les doigts dans ses cheveux et ferma les yeux.

Il la souleva de terre pour la serrer plus étroitement contre lui. Elle était si douce, souple comme une liane, elle sentait le printemps. Il aurait voulu la dévorer de baisers, lui arracher ses vêtements pour goûter la saveur de sa peau veloutée.

D'un coup de pied, il referma la porte, puis il s'obligea à lâcher la jeune femme qui frissonnait comme une Feuille dans le vent d'été.

— Oui ou non, Emily ?

Il la forçait à assumer ses propres actes, or elle n'en avait pas le courage. Admettre cette vérité l'aida à se ressaisir.

— Non, c'est impossible. Je le voudrais, Travis, mais.v ce ne serait pas bien.

— A cause de votre O'Toole?

— Qui ? marmotta-t-elle distraitement.

— Celui que vous allez épouser, répondit-il, les mâchoires crispées.

Il lui avait à moitié déboutonné son corsage. Elle se rajusta fébrilement.

— Avant de vous rencontrer, j'avais de la moralité. Je ne comprends pas ce qui m'arrive.

— Le désir, voilà ce qui vous arrive !

— Ne soyez pas fâché.

— Je ne suis pas fâché. Je n'aurais pas dû aller aussi loin.

Il rouvrit la porte, se retourna.

— Vous me désiriez il y a un instant, n'est-ce pas?

— Oui, en effet.

Elle avait les larmes aux yeux, cependant Travis ne se laissa pas attendrir.

— Vous savez ce que je pense? Quand vous serez dans les bras de votre O'Toole, c'est à moi que vous songerez.

Sur cette sinistre prophétie, il claqua rageusement la porte.

8

Elle le détestait parce qu'il avait raison. Jamais elle ne pourrait l'oublier, et si elle épousait Clifford O'Toole, chaque fois qu'il la toucherait, elle penserait effectivement à Travis.

Leur mariage ne serait qu'une supercherie, et M. O'Toole serait malheureux comme elle l'était en ce moment...

Seigneur, quel gâchis ! Elle aurait voulu en rejeter la faute sur Travis, mais elle était trop honnête pour ne pas s'avouer la vérité : son maudit orgueil l'avait précipitée dans ce guêpier. Lorsque Randolph l'avait laissée attendre seule devant l'autel, à l'église, elle en avait été si mortifiée qu'elle avait tout mis en œuvre pour se fiancer avec un autre. Pourtant, la trahison de Randolph ne lui avait nullement brisé le cœur. Elle ne l'avait jamais aimé.

Quelle sotte ! Elle qui se vantait devant ses parents de tenir sa destinée en main, voilà qu'elle s'était éprise de

Travis, autant dire d'un inconnu. Comment était-ce possible? Elle avait toujours cru que l'amour se construisait peu à peu, que le coup de foudre n'existait pas. Pourquoi fallait-il qu'une pareille catastrophe lui tombe dessus ?

Lasse de se tourner et se retourner dans le lit, elle repoussa les couvertures, se leva et se mit à arpenter la pièce. Il n'était plus question d'épouser M. O'Toole, naturellement, mais comment le lui expliquer? Dans une lettre ? Non, ce serait grossier et lâche. Que cela lui plaise ou non, elle devrait l'affronter et trouver les mots justes, afin qu'il ne se sente pas ignominieusement trahi.

Soudain, des chuchotements dans le couloir attirèrent son attention. Sur la pointe des pieds, elle s'approcha de la porte, colla l'oreille au battant et perçut le bruit d'un fusil que l'on arme. Elle reconnut la voix de Travis qui bavardait avec un ou peut-être deux hommes ; puis des pas résonnèrent sur le plancher.

Dévorée de curiosité, elle s'apprêtait à tourner la poignée quand Travis lança :

— Retournez vous coucher, Emily.

Elle fut tellement saisie qu'elle ouvrit carrément la porte, oubliant qu'elle ne portait qu'une légère chemise de nuit. En apercevant Travis, elle recula aussitôt.

Il était confortablement installé dans un fauteuil, les jambes étendues, la nuque appuyée contre le mur. Il montait la garde devant la chambre de lajeune femme. Mon Dieu, comment aurait-elle pu ne pas l'aimer? Il avait décidé de se priver de sommeil afin de veiller sur elle.

— Travis, j'ai un verrou. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Retournez vous coucher.

— Voulez-vous me regarder, s'il vous plaît? Je vous répète que...

— Vous êtes en chemise de nuit ?

— Euh... oui.

— Vous ne la garderiez pas longtemps sur le dos, si je me retournais pour vous regarder. Faut-il que je précise ma pensée ?

— Non...

— J'étais sûr que vous saisiriez.

Lajeune femme referma la porte, les yeux embués de larmes. Elle ne devait pas pleurer. Sijamais il percevait le moindre sanglot, il comprendrait l'atroce vérité : elle était amoureuse de lui.

Emily ne dormit guère. Pourtant lorsqu'elle descendit l'escalier le lendemain matin, elle se sentait ragaillardie. Elle avait pris certaines décisions capitales et, pour la première fois depuis longtemps, il lui semblait être à nouveau maîtresse de son sort. Après avoir accumulé les bêtises depuis sa rupture avec Randolph, elle avait enfin recouvré la raison.

Elle était soulagée d'avoir renoncé à cet absurde mariage avec M. O'Toole. Hélas, parallèlement, elle souffrait comme une damnée, car elle serait bientôt forcée de quitter Travis.

Jamais il ne saurait ce qu'elle éprouvait pour lui. Il n'était pas du bois dont on fait les maris, et si elle lui confessait son amour, il serait gêné ou navré pour elle. Elle ne supporterait pas sa pitié.

Par conséquent, elle comptait se montrer enjouée avec lui. Une fois dans la diligence qui la ramènerait chez ses parents, elle aurait le loisir de s'abîmer dans son désespoir.

— Quelle belle journée, Millie ! lança-t-elle en pénétrant dans la cuisine. Bonjour, Travis.

Il articula un vague salut. A l'évidence, il était d'une humeur de chien, cependant elle feignit de ne pas s'en apercevoir.

L'aubergiste déposa sur la table un grand bol de bouillie d'avoine qu'Emily sucra abondamment et mangea avec appétit. Pour se donner des forces, elle but deux verres de lait.

Millie ronchonnait dans sa barbe et secouait la tête d'un air affligé. Dès que Travis fut sorti pour seller les chevaux, elle s'assit à côté d'Emily.

— Vous comptez toujours vous rendre à Golden Crest ?

— Oui, mais je...

— Ce que vous êtes têtue, nom d'un petit bonhomme !

Renoncez à ce mariage, sinon vous vous en repentirez toute votre vie !

Lajeune femme lui tapota la main, touchée par son attitude.

— Je n'épouserai pas Clifford O'Toole.

— Ah bon?

— Seulement... je dois le lui dire en face.

— Foutaise !

— Je me dois de lui donner une explication.

— Travis est au courant ?

— Je le préviendrai plus tard, quand il arrêtera de bouder. D'ailleurs, si je le lui annonçais maintenant, il pourrait fort bien refuser de m'emmener à Golden Crest. Or il serait lâche de ma part d'esquiver une discussion avec M. O'Toole.

Toutes deux se levèrent.

— Vous avez du cœur, ma petite. Surtout, ne changez pas.

Emily faillit éclater en sanglots; elle avait l'impression de quitter sa meilleure amie. Se détournant, elle sortit en courant, s'arrêta un instant pour prendre congé de John, et rejoignit Travis.

Ils chevauchaient depuis près d'une heure, quand Kmily se résolut à rompre le silence.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre Golden Crest?

— Un bon moment. Vous êtes pressée ?

— Oui. Je... j'aimerais vous demander une faveur.

— Non, grogna-t-il.

Ignorant sa réponse, elle poursuivit :

— Quand nous serons à Golden Crest, je vous serais reconnaissante de ne pas me contredire. Quoi que je raconte, ne réagissez pas.

— Vous comptez lui jouer votre comédie de la petite fleur fragile, Emily? S'il n'est pas complètement idiot, il n'y croira pas un instant.

— Peu importe. A propos... ne m'appelez pas Emily devant lui.

— Qu'est-ce que vous...

— Vous comprendrez plus tard, coupa-t-elle.

Elle passa le reste du voyage à se ronger les sangs. Pourvu que M. O'Toole n'ait pas trop mauvais caractère ! Lorsqu'ils grimpèrent la dernière côte, elle était si nerveuse que ses mains tremblaient comme des feuilles.

Soudain, alors qu'ils atteignaient la plate-forme rocheuse appelée Golden Crest, Travis avisa, entre les branches des arbres, le canon d'un fusil pointé sur eux.

Emily, quant à elle, découvrit la cahute posée de guingois au centre d'une cour poussiéreuse. Où était la belle demeure de M. O'Toole, celle qu'il lui décrivait dans ses lettres ? Travis se serait-il trompé de chemin ?

— Rapprochez-vous de moi, sur la droite, murmura-t-il. Vite.

Elle obéit sans discuter, alarmée par l'expression de son compagnon.

— Il y a un problème ?

— Peut-être...

Il scrutait un bouquet d'arbres, sur leur gauche. Elle essaya d'apercevoir ce qui le fascinait tant, mais ne distingua rien de particulier et en conclut qu'il faisait sans doute preuve d'une méfiance excessive.

Elle reporta son regard sur la masure au moment où la porte s'ouvrait avec un sinistre grincement. Un homme en sortit, grand, décharné, coiffé d'un chapeau claque et affublé de bretelles en satin rouge qui retenaient un pantalon crasseux.

— Mon Dieu... souffla-t-elle.

Travis attendit que le ridicule personnage soit au centre de la cour pour lui ordonner de s'arrêter.

— Dites à votre ami de lâcher son fusil, sinon je l'abats.

L'autre, les paupières plissées, considéra longuement Travis.

— Roscoe, descends de l'arbre ! cria-t-il. Vous êtes la Finnegan? ajouta-t-il en se tournant vers Emily.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda Travis.

Cet homme rappelait à Emily quelque rongeur malfaisant - un ignoble rat - et chaque fois qu'il posait les yeux sur elle, elle sentait son estomac se crisper.

— Je suis Clifford O'Toole. C'est notre femme ?

— Non, bredouilla-t-elle.

— *Notre* femme ? répéta Travis.

— On se la partagera, expliqua tranquillement O'Toole. Comme tous les frères le font.

— Combien êtes-vous ?

— Deux. Roscoe et moi. C'est bien vous, hein? insista-t-il, fixant Emily.

Celle-ci secoua frénétiquement la tête.

— Non, non...

À l'évidence, cette réponse lui déplut. Il ébaucha un geste pour saisir le pistolet glissé dans son ceinturon, jeta un bref coup d'œil à Travis, puis laissa retomber sa main.

— Alors qui êtes-vous ?

Emily se raidit sur sa selle.

— Je suis Mme Travis Clayborne.

Travis n'eut aucune réaction. Il observait avec attention le dénommé Roscoe qui accourait vers son frère.

La jeune femme était dans un tel état de choc, qu'elle n'osait même pas regarder son compagnon. Seigneur... les deux frères avaient prévu de se servir d'elle à tour de rôle. Cette simple idée lui donnait envie de vomir.

L'affreux individu qui se tenait devant elle ne pouvait pas avoir écrit les lettres qu'elle avait reçues, ni les poèmes. Était-il seulement capable de signer son nom ?

Roscoe, comme Clifford, portait un chapeau claque orné d'une écharpe de soie rouge. À en juger par son sourire, il se trouvait très chic. Il était repoussant. Clifford, lui, avait dans les yeux quelque chose de cruel, de pervers, qui terrorisait Émily. Elle n'avait qu'une envie : s'enfuir au plus vite.

Travis partageait son désir, cependant il avait la certitude qu'un autre homme les épiait. Il s'efforçait de le repérer sans trop quitter du regard les deux frères.

— Si vous n'êtes pas notre femme, qu'est-ce que vous fabriquez ici? aboya Clifford.

— Nous nous sommes trompés de chemin. Travis, allons-nous-en.

— Si c'est pas elle, où est la nôtre ? demanda Roscoe à son frère.

— Vous n'auriez pas croisé une certaine Finnegan ?

— Eh bien... effectivement, mon mari et moi avons rencontré une dame qui s'appelait Finnegan, répondit-

elle. Quel était son prénom, déjà? Barbara? Non, attendez... il me semble que c'était Emily.

— Elle est jolie? fit Roscoe.

— Oh oui... très jolie.

— Où est-ce que vous l'avez vue ?

— Nous quittions l'auberge des Perkins quand elle est arrivée. L'homme qui l'escorte vous l'amènera demain.

— Il est seul ?

— Oui. Il s'est présenté à nous : Daniel Ryan. Vous avez peut-être entendu parler de lui ?

— Non, dit Roscoe. Pourquoi? On devrait le connaître ?

— Il jouit d'une réputation bien établie, répliqua Emily de sa voix la plus ferme. C'est un shérif du gouvernement fédéral.

Clifford renifla, Roscoe cracha par terre.

— Un shérif va venir chez nous ? marmonna Roscoe. J'aime pas ça.

— Moi non plus, renchérit Clifford.

Travis n'écoutait la discussion que d'une oreille. Il cherchait des yeux l'ennemi à l'affût quelque part autour de la cour.

— Peut-être qu'on pourrait avoir deux femmes, qu'est-ce que t'en penses ? ajouta Roscoe.

Clifford opina. Il fixait sur Travis un regard qui ne permettait aucun doute : il avait décidé de s'en débarrasser.

Travis discerna un éclair d'acier à la seconde même où Clifford braillait :

— Descends-le, Giddy!

Il n'avait pas achevé sa phrase que Travis dégainait son arme. Un hurlement retentit, une branche se rompit et un homme s'écrasa sur le sol.

Les deux frères furent assez malins pour ne pas riposter.

— Il a tué Giddy, marmonna Roscoe, les poings serrés.

— Faites demi-tour, ordonna Travis à Emily, d'une voix sourde.

Il n'eut pas à répéter son ordre. Elle était tellement effrayée qu'elle éperonna sa monture. Son compagnon continuait à scruter les alentours, mais apparemment il n'y avait pas d'autre homme embusqué dans les arbres.

Il commanda aux deux frères de jeter leurs pistolets dans l'auge remplie d'eau, puis de retirer leurs bottes et de se coucher à plat ventre, les mains sur la tête.

Sans cesser de les surveiller, il reculajusqu'au sentier. Dès que les O'Toole furent hors de vue, il lança son étalon au galop. Parvenu à la hauteur d'Emily, il frappa la croupe de son cheval pour l'obliger à accélérer le train.

Il resta volontairement en arrière afin de lui servir de bouclier, conscient de constituer une cible parfaite. Quand le coup de feu claqua, il fut malgré tout surpris. La balle le toucha en plein dos, une atroce sensation de brûlure lui arracha une grimace. Il se sentit glisser sur le côté. Dans un sursaut d'énergie, il se redressa, empoigna la crinière de sa monture et se retourna pour riposter.

Mais il n'avait plus la force de manier son fusil. Emily s'arrêta pour l'aider. Il voulut lui dire de s'en aller. Aucun mot ne réussit à franchir ses lèvres.

Elle était près de lui, elle lui prenait son arme. Il la distinguait mal, un voile noir tremblait devant ses yeux. Il était au bord de l'évanouissement.

— Partez... dit-il dans un souffle.

— Accrochez-vous ! lui cria-t-elle.

Elle s'empara des rênes et entraîna l'étalon de Travis vers un bosquet au pied de la colline. Des détonations éclatèrent lorsqu'ils pénétrèrent sous le couvert des pins. Les chevaux firent un brusque demi-tour et stoppèrent au bord d'un à-pic.

Travis s'effondra. Il entendit Emily prononcer son nom, puis la nuit l'engloutit.

— Relevez-vous, Travis! supplia-t-elle en sautant à terre. Seigneur, par pitié, ne le laissez pas mourir !

Dans sa chute, il s'était cogné la tête contre un rocher. Du sang éclaboussait la pierre. Lajeune femme s'agenouilla à son côté, le retourna doucement, et poussa en découvrant sa blessure un hurlement désespéré, affolé.

Une balle ricocha sur la roche, à quelques pas. Recouvrant aussitôt ses esprits, Emily saisit Travis par les aisselles et entreprit de le mettre à l'abri. Elle s'enfonça dans le bois et avisa bientôt une profonde crevasse. Ce serait une bonne cachette. On ne pourrait les attaquer ni par-derrière ni par le flanc. Leurs poursuivants seraient

obligés d'avancer droit sur eux, et elle les abattrait comme les chiens enragés qu'ils étaient.

Mue par une force qu'elle ne se connaissait pas, elle souleva Travis, le coucha au fond de la crevasse et s'empara de son fusil.

Roscoe fut le premier à s'approcher. Elle le visa à la cuisse et tira. Avec un glapissement, il battit en retraite.

— Cette garce m'a eu, Clifford !

— Tu es blessé ?

— Je saigne comme un cochon, mais ce n'est qu'une égratignure. Je vais la tuer.

— Pas avant qu'on en ait profité. Il faut qu'elle souffre avant de mourir !

Les deux frères tentaient de la terrifier en décrivant les tortures qu'ils comptaient lui infliger. Mais ils usaient leur salive en vain, la peur qui glaçait Emily était telle qu'aucune menace ne pouvait l'effrayer davantage.

Tant que les O'Toole restaient à distance, Travis et elle ne risquaient rien. Elle releva sa jupe et déchira son jupon pour fabriquer des bandages. Elle en appliqua un sur la plaie, et enroula l'autre autour de la poitrine du blessé.

Puis elle se mit à prier. Leurs chances de survivre étaient quasiment inexistantes, elle en avait conscience. Si Dieu voulait déchaîner sur eux Sa colère, alors qu'il l'emporte à la place de Travis. Elle était responsable de ce désastre. Travis était un homme bon et digne, il ne méritait pas la mort.

Mais peut-être Dieu, dans Son infinie bienveillance, leur enverrait-Il de l'aide ?

Le Seigneur la laissa attendre longtemps, une éternité, tandis que les frères O'Toole continuaient à l'insulter de loin, à la harceler. Il finit toutefois par répondre à ses prières.

Il lui envoya un bien étrange messager.

— Miss Emily, ça va? chuchota soudain une voix, juste au-dessous de l'à-pic.

— Qui est là ?

— C'est moi, Jack.

— Jack, c'est bien vous ?

— Je viens de vous le dire.

— Les frères O'Toole vont nous tuer.

— Je l'ai compris quand j'ai entendu les coups de feu. Seulement voilà, je ne peux pas monter jusqu'à vous. La pente est trop raide.

— Et si vous alliez chercher de l'aide ? Travis a reçu une balle dans le dos.

— Alors il est foutu.

— Non! protesta-t-elle.

— Pas la peine de me crier dessus, ronchonna-t-il.

Voilà qu'il était vexé, à présent. Nom d'une pipe, elle n'avait pas le temps de ménager sa susceptibilité.

— Excusez-moi, balbutia-t-elle. Oh, Jack, j'ai si peur. Merci de nous avoir suivis.

— Je ne l'ai pas fait pour lui, ça non. J'ai le béguin pour vous, miss Emily, et je suis venu vous expliquer mes intentions.

— Jack, ce n'est pas le moment! Je vous en prie, allez chercher de l'aide.

— Ça vous coûtera des sous. Il faudra me rendre les cinq dollars et m'en donner cinq de plus pour que je me paye des habits élégants. Ne croyez surtout pas que j'ai envie de vous épouser. Non, j'ai une autre idée en tête.

Emily ferma les yeux. Elle connaissait suffisamment Jack pour savoir qu'il valait mieux ne pas le bousculer, même si le temps pressait.

— Vous ne voulez pas que je vous la dise, mon idée ?

— Mais si, Jack, bien sûr, répondit-elle d'une voix où vibrait une irrépressible note d'hystérie.

— Je souhaite que vous dîniez avec moi dans la salle à manger de l'hôtel de Pritchard. Vous y entrerez à mon bras et vous n'aurez pas le droit de décamper avant que je vous y autorise. Voilà... Marché conclu?

— Marché conclu, Jack.

— Bon, j'y vais.

— Hâtez-vous, et soyez prudent...

Travis gémissait, mais elle était tellement occupée à guetter les frères O'Toole qu'elle ne se retourna pas vers lui.

— Tout ira bien, murmura-t-elle. Tenez bon, Travis.

Elle aperçut Clifford qui se faufilait à toute allure entre les arbres. Des tremblements si violents la secouaient, qu'elle dut tenir le fusil à deux mains et tendre les bras pour le stabiliser. Les larmes ruisselaient sur son visage.

Travis ouvrit les yeux. Il était incapable de bouger. Quelque chose de brûlant, comme un fer rouge, le rivait au sol.

Il essaya de discerner ce qui l'entourait. Emily était assise devant lui. Mon Dieu, elle l'avait traîné jusque dans cette crevasse. La mémoire lui revenait à présent... Le coup de feu, la chute de cheval. Les frères O'Toole qui les pourchassaient...

— Emily, bredouilla-t-il. Partez...

— Tout ira bien, mon amour. Dormez, je veille sur vous.

Non, non... C'était à lui de la protéger, il ne voulait pas dormir. Mais des vagues noires, à nouveau, l'engloutissaient...

Emily priait. La nuit ne tarderait plus à tomber, et les secours arriveraient trop tard. Une seule pensée la soutenait: elle mourrait en défendant celui qu'elle aimait.

9

Des détonations toutes proches arrachèrent Travis à sa torpeur. Il dut fournir un effort considérable pour soulever ses paupières et, quand il y parvint enfin, il crut voir un ciel bleu.

Soudain, ce ciel bougea. Quelle étrange chose ! Et ces murmures, d'où venaient-ils? Il banda ses dernières forces pour tenter de comprendre. A travers le voile qui brouillait sa vision, il distingua vaguement quelqu'un qui se penchait sur lui... un homme grand, au regard d'azur. Cole ? Non, ce n'était pas son frère.

L'étranger le souleva de terre. La tête de Travis ballottait, mais il s'efforçait de garder les yeux ouverts, rivés sur l'objet qui dépassait de la poche de l'inconnu. Une montre ?

Il entendit Emily chuchoter. Elle demandait à l'homme s'ils auraient le temps d'atteindre l'auberge des Perkins avant la nuit. Elle l'appelait «Monsieur Ryan». Alors, dans l'esprit de Travis, la lumière se fit.

Ce regard bleu, ce boîtier en or...

La boussole de Cole !

Furieux, Travis poussa un sourd grognement et tenta de saisir le cadeau destiné à son frère. Mais il était si faible qu'il ne pouvait même pas bouger la main.

Épuisé, il sombra à nouveau dans l'inconscience.

Il se réveilla en sursaut, pour découvrir Millie Perkins qui approchait un rasoir de son visage. D'instinct, il lui asséna un coup sur la main. Le rasoir atterrit sur la commode, rebondit et heurta bruyamment le sol.

Millie recula d'un bond.

— Mazette, tu as de sacrés réflexes ! Je constate que tu as finalement décidé de revenir parmi les vivants.

— Je suis chez toi depuis combien de temps ?

— Près de quatre jours. Tu avais besoin de dormir pour récupérer, nous a dit le docteur. Il avait raison, tu m'as l'air d'avoir retrouvé ton mauvais caractère. Je m'apprêtais à te raser, figure-toi. Tu ressembles à un ours.

Travis frotta sa mâchoire hérissée de barbe.

— Je le ferai moi-même, grommela-t-il en bâillant et s'étirant. J'ai été blessé?

— Et comment ! Tu as reçu une balle dans le dos, sur le côté heureusement. Le docteur te l'a retirée, il nous a assuré qu'il n'y avait aucun risque d'infection. Tu as eu de la chance. Ton ange gardien a bien veillé sur toi.

— Sans doute, répondit-il avec un pâle sourire.

Il regarda autour de lui. Il était couché dans le lit où Emily avait passé la nuit, lors de leur séjour à l'auberge.

— Où est-elle ?

Millie hésita.

— Je suppose que tu parles d'Emily? Tu n'as aucun souvenir de ces quatre derniers jours? Non, évidemment. Elle est restée à ton chevet du matin au soir, à se tourmenter et à prier pour toi. Hier, le docteur lui a dit que tu serais bientôt guéri.

— Où est-elle ? répéta-t-il.

Quelque chose clochait. Millie n'osait pas le regarder en face et tortillait nerveusement son tablier.

— Elle... elle est partie.

Il repoussa ses couvertures d'un geste brusque. Millie se détourna si précipitamment qu'elle manqua perdre l'équilibre. Il se rendit alors compte qu'il était nu comme un ver. Épuisé, il s'appuya au montant du lit.

— Bon sang, je me sens faible...

— Naturellement, avec tout le sang que tu as perdu ! Tu es tombé de cheval et tu t'es cogné le crâne sur un rocher.

— Je suis tombé de cheval ?

Si Cole apprenait ça, il en rirait jusqu'à la fin de ses jours.

— Tu peux te retourner, ajouta-t-il. Je me suis couvert.

Millie pivota, cramoisie.

— C'est Emily, l'ange qui a veillé sur toi, Travis. Elle t'a mis à l'abri, elle t'a défendu. Permets-moi de te dire qu'aucune femme au monde ne t'aimera jamais autant. Si tu la laisses t'échapper, tu n'es qu'un idiot.

— Je te rappelle qu'elle voulait épouser O'Toole! Et tu sais pourquoi? Parce qu'elle cherche un mari fortuné avec une belle maison.

Cette simple idée l'enrageait. Et maintenant, Emily l'avait quitté sans un mot? Quel genre de femme était-elle ? Une écervelée, impolie de surcroît.

— Elle n'avait pas l'intention d'épouser O'Toole! objecta Millie avec véhémence. Elle me l'a confié le matin de votre départ.

— Mais non ! Elle a renoncé à son projet quand elle les a vus, lui et sa cahute sordide.

— Quelle tête de mule! À ta place, je m'extirperais de ce lit et je me dépêcherais de la rejoindre avant qu'il ne soit trop tard.

— C'est ce que je compte faire, juste pour lui expliquer ce que je pense de son attitude. Je parie qu'elle s'est éclipsée au milieu de la nuit ?

— Pas du tout, elle est partie au grand jour. Elle a décidé de retourner chez elle, à Boston. Elle semble résolue à rester célibataire, à cause de tout ce qui lui est arrivé, la pauvrette. Seulement, tôt ou tard, un homme qui saura s'y prendre réussira à la mener à l'église. Mais, bien sûr, tu t'en moques ?

Il ne répondit pas à cette question dérangeante.

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas prévenu qu'elle avait changé d'avis avant que je l'emmène chez O'Toole?

— Parce qu'elle voulait faire les choses comme il faut et déclarer en face à ce rat qu'elle ne serait jamais son épouse !

— Ce rat ?

— C'est comme ça qu'elle l'appelle.

Il soupira.

— Je résume la situation: elle pensait devoir des explications à cette ordure, mais elle est partie sans attendre mon réveil. C'est ça?

— Elle a reconnu que son maudit orgueil l'avait précipitée dans ce bourbier et qu'elle en avait tiré une bonne leçon. Par contre, j'ignore pourquoi elle était si pressée de s'en aller. La diligence ne sera à Pritchard que dimanche. Si j'étais toi, j'irais là-bas tout de suite.

— Je compte retourner d'abord à Golden Crest pour descendre les O'Toole.

— Ne te fatigue pas, ils sont déjà morts. Un charmant monsieur les a tués pour toi. Et lui a la loi de son côté, ajouta Millie avec un sourire franchement moqueur.

— Il est encore ici ?

— Non, il t'a amené chez nous, et il ne s'est pas attardé. Mais il est repassé hier. Emily lui a demandé de l'accompagner à Pritchard.

— Tu l'as laissée partir avec un inconnu?

— Pour nous, ce n'est plus un inconnu, Travis. John a longuement discuté avec lui. Mon cher John ne voulait pas que je reste à l'auberge toute seule. Des bandits se cachent dans les collines. Des voleurs, qui ont assassiné une jeune mère et sa petite fille.

Travis ferma les yeux et poussa à nouveau un lourd soupir.

— Ce type... il s'appelle Daniel Ryan, n'est-ce pas?

— Eh oui...

— Je me souviens de sa figure, maintenant, et de ses yeux bleus. Et il avait la boussole de mon frère !

— Effectivement, il l'a montrée à Emily. Il a dit qu'il tenait à la rendre lui-même à sa propriétaire... Ne me regarde pas avec cet air furieux, Travis. Ce shérif vous a sauvés tous les deux, Emily et toi.

— Sacrebleu, pesta-t-il. Je ne peux même plus tuer ce maudit Ryan !

— Il ne manquerait plus que ça! Pour te consoler, sache qu'Emily lui a tiré dessus. Elle l'a pris pour l'un des frères O'Toole. Ryan a été un peu surpris par cet accueil.

Il se mordit la lèvre pour ne pas rire.

— Moi, ça ne m'étonne pas. Elle tire sur tous les hommes qu'elle rencontre.

— Ce que tu es borné, Travis Clayborne ! tonna Millie. Tu vas à Pritchard, oui ou non ?

— Sors d'abord de cette chambre si tu ne veux pas voir mon anatomie.

Avec un petit cri d'horreur, Millie se rua hors de la pièce et claqua la porte.

Quand il eut fini de se raser et de s'habiller, Travis était d'une humeur de dogue. Il ne parvenait pas à chasser Emily de son esprit.

Il prit sa décision en descendant à la cuisine. Il se rendrait à Pritchard pour passer un bon savon à cette ingrate d'Emily Finnegan. Et il l'obligerait à lui dire adieu, c'était quand même la moindre des politesses.

Il n'en demandait pas plus. Certainement pas !

10

En ville, on ne parlait que de ça. Les gens avaient commencé à se rassembler au milieu de l'après-midi et, bientôt, l'hôtel de Pritchard fut bondé; le trop-plein se déversait dans la rue, jusque sur le trottoir d'en face.

Les boutiques étaient fermées, les habitants avaient abandonné leurs tâches quotidiennes. Il ne s'agissait pas de manquer un événement pareil.

A six heures pile, en ce samedi, Jack Hanrahan, surnommé N'a-qu'un-œil, fit son entrée dans le hall de l'hôtel. Il était aussi pimpant qu'un homme peut l'être.

L'argent se mit aussitôt à changer de mains. Certains avaient parié que Jack ne se montrerait pas, les autres avaient misé sur sa venue. Olsen, le propriétaire de l'établissement, qui se méfiait du jeu, n'en avait pas

moins gagné une coquette somme en faisant payer l'accès à la salle à manger. Ceux qui désiraient être placés non loin de Jack Hanrahan et d'Emily Finnegan devaient vider leurs bourses pour s'offrir ce privilège insigne. Au cas où miss Finnegan ne tiendrait pas sa promesse - quelle femme sensée s'imposerait pareille épreuve ? - Olsen avait posé sur le comptoir un écriteau signalant aux clients qu'ils ne seraient pas remboursés.

Olsen n'éprouvait aucun remords de plumer ainsi ses amis et voisins, car ce jour était historique : Jack avait pris un bain.

La vue du montagnard, propre comme un sou neuf, coupa le souffle à l'assemblée. Assurément, ce spectacle valait bien l'argent dépensé ! Jack arborait une chemise blanche empesée, une lavallière bleu pâle, un pantalon sans le moindre faux pli, et des souliers cirés.

La foule l'acclama lorsqu'il enfila la veste noire qu'il portait sur le bras, car il faisait trop chaud dehors, et rajusta le bandeau dissimulant son œil crevé.

Cette métamorphose n'avait cependant pas entamé son tempérament ombrageux. Tandis qu'il se frayait un chemin parmi les badauds, il dardait sur eux un regard féroce ; les spectateurs agglutinés s'écartaient au fur et à mesure pour lui livrer passage.

Olsen, lui, tremblait du bout des orteils à la pointe des cheveux. Il ne voulait surtout pas se trouver dans les parages, au cas où miss Finnegan changerait d'avis. En conséquence, il envoya un domestique à l'étage pour annoncer à lajeune femme l'arrivée de son chevalier servant. Lui se cacha prudemment derrière son comptoir.

Et' soudain miss Emily apparut. L'argent aurait derechef recommencé à changer de mains, si les messieurs présents avaient pu ébaucher un mouvement. Mais ils étaient tétanisés, bouche bée devant l'éblouissante créature immobile en haut de l'escalier.

Elle était d'une beauté rayonnante dans sa robe de bal en soie dorée chatoyante, dont le sage décolleté, qui mettait son cou de cygne en valeur, était conçu de sorte à faire rêver les hommes et calmer la jalousie des dames. Le bustier moulait des formes parfaites, lajupe s'enroulait en plis souples autour de ses chevilles, révé-

lant des sandales également dorées. Impériale, elle descendit l'escalier à pas lents.

Travis l'observait, dissimulé dans l'alcôve voisine du comptoir. Si les spectateurs étaient fascinés par la toilette d'Emily, lui fut surtout touché par le sourire qui illumina le regard de la jeune femme quand elle aperçut Jack.

Il se renfonça dans l'ombre pour la regarder passer. Il n'était là que pour intervenir en cas de besoin. Cette soirée appartenait à Jack Hanrahan; Travis, lui, se réservait la matinée du lendemain.

Sidéré, il vit Jack s'avancer et tendre galamment le bras à Emily qui s'y appuya avec une grâce exquise.

Tout à coup, Travis eut du mal à respirer. Le sang bourdonnait à ses tempes. La chaleur, se dit-il en desserrant le col de sa chemise - ce qui ne servit strictement à rien.

Pour les habitants de Pritchard qui travaillaient dur et n'avaient guère de distractions, le spectacle était une véritable féerie, car non seulement Jack mangea avec son couteau et sa fourchette, mais il attendit patiemment, sans rouspéter, que les serveurs dégagent le centre de la salle afin qu'Emily et lui pussent danser.

Ils étaient le seul couple à évoluer sur le parquet ciré, au son de la musique que jouait l'orchestre de Billie Bob et Joe Boy. Jack, à la surprise générale, se révéla un excellent danseur. Il n'écrasait pas les pieds de sa cavalière, et à en juger par l'air radieux de miss Finnegan, celle-ci passait une merveilleuse soirée.

A une heure du matin, Jack ramena la jeune femme dans le hall. Il lui prit délicatement la main, se pencha et lui baisa le bout des doigts. Il lui murmura quelque chose qui la fit éclater de rire. Quand elle l'embrassa sur la joue, il sourit de toutes ses dents.

Puis, lorsqu'elle eut disparu en haut de l'escalier, il pivota et se dirigea vers la sortie d'un pas décidé, la mine réjouie. Une fois dans la rue, il jeta son bandeau, lança sa lavallière dans l'abreuvoir réservé aux chevaux, et accrocha sa veste à un piquet.

Un discret soupir de soulagement parcourut la foule. Le Jack Hanrahan que tous connaissaient était de retour.

Emily venait de se coucher, les couvertures remontées jusqu'au menton, lorsqu'elle entendit les pieds d'une chaise ou d'un fauteuil racler le plancher du couloir. Elle se releva d'un bond, et courut vérifier qu'elle avait bien verrouillé sa porte.

Elle colla l'oreille au battant, mais le silence régnait à présent. Alors elle regagna son lit et laissa libre cours à son chagrin. Avec un peu de chance, quand elle aurait pleuré toutes les larmes de son corps, elle pourrait oublier Travis...

Hélas, sangloter éperdument n'effaça pas l'image de l'homme si séduisant qui lui avait volé son cœur.

Et maintenant, il était temps de rentrer à la maison.

11

Elle avait trop dormi. Si elle ne se dépêchait pas, elle manquerait la diligence. Elle n'avait même pas le temps de déjeuner, ce qui l'arrangeait, car elle avait l'estomac trop noué pour ingurgiter ne fût-ce qu'une bouchée. Elle s'habilla en hâte, fourra ses affaires dans ses sacs, et descendit quatre à quatre à la réception pour demander qu'on lui porte ses bagages.

Heureusement, la rue étant déserte, Emily n'eut pas à faire la causette avec les passants. Aujourd'hui, elle n'était pas d'humeur à bavarder.

Elle n'avait pas davantage envie de rentrer chez ses parents, pourtant elle s'en allait. Revoir sa famille serait une joie, se répétait-elle pour se convaincre. En vain. Tout simplement, elle n'avait pas le choix. Si elle restait ici, elle finirait fatalement par se jeter au cou de Travis. Or il n'en était pas question.

La diligence avait du retard. Emily commençait à trépigner lorsque le véhicule apparut en ferraillant, dans un nuage de poussière.

Le conducteur, un homme grand et efflanqué, à la

mine sévère, sauta à terre, rajusta son bandana bleu et souleva poliment son chapeau.

— Je ne suis pas en avance, madame. Installez-vous à l'intérieur pendant que je remplis ma gourde d'eau. Ensuite, je vous donnerai mes instructions.

Il revint quelques instants plus tard et, tout en chaigéant les sacs d'Emily sur le toit, débita à toute allure :

— Vous entendez des coups de feu, vous vous ratatinez sur le plancher. Vous ne regardez jamais par la vitre de la portière, jamais. C'est très important, surtout ne l'oubliez pas. En principe, on ne devrait pas avoir d'ennuis, mais il vaut mieux s'attendre à tout. Si vous avez envie de faire une petite halte, là, vous passez la tête par la vitre et vous criez très fort. Mais j'espère que vous n'aurez pas besoin de vous arrêter, parce que dans ce cas j'arriverai très en retard au prochain relais.

— Je n'en aurai pas besoin, promit-elle.

— Vous avez votre billet ?

— Oui, dit-elle en le lui tendant, après quoi elle se radossa à la banquette de cuir chauffée par le soleil.

Il lui lança un regard aigu.

— Quelque chose ne va pas, madame ? Vous avez les larmes aux yeux. Ça ne me regarde pas, bien sûr, sauf si vous êtes malade. Là, il faut me prévenir.

— Non, monsieur, je me sens très bien. J'ai seulement un grain de poussière sous la paupière.

— Inutile de m'appeler monsieur. Kelley suffira. Si jamais vous aviez la nausée, vous criez très fort. Sauf si vous entendez des coups de feu. Dans ce cas, vous vous cachez. Souvenez-vous bien de ça, c'est capital, madame.

Il referma la portière, se hissa sur son siège, fit tourner les chevaux et redescendit la grand-rue, prenant peu à peu de la vitesse.

Emily joignit les mains dans son giron et ferma les yeux. Elle avait pris sa décision, elle ne reverrait jamais Travis Clayborne. Avec l'aide de Dieu, elle retrouverait peut-être la paix...

Soudain, une détonation retentit. Kelley tira brutalement sur les rênes, ce qui projeta Emily vers la banquette opposée. Elle se rassit précipitamment, rajusta sa tenue. Des curieux étaient sortis de l'hôtel, mais aucun d'eux ne semblait particulièrement alarmé.

Intriguée, elle jeta un coup d'œil par la vitre de la portière. Manque de chance, Kelley la prit sur le fait.

— Ah ça mais, je vous avais recommandé de ne pas vous montrer! s'indigna-t-il.

— Monsieur Kelley, que nous arrive-t-il ?

— Travis Clayborne, madame. Voilà ce qui nous arrive !

Elle n'eut pas le temps de réagir que la voix de Travis tonnait :

— Emily Finnegan, descendez de cette diligence! J'ai à vous parler.

Ce commandement la surprit à tel point qu'un instant, elle se recroquevilla sur la banquette. Puis elle se rapprocha prudemment de la portière et vit Travis qui marchait au beau milieu de la rue.

Elle crut que son cœur allait fondre dans sa poitrine. Il était si beau... et fou de rage. Indubitablement, lui qui avait frôlé la mort était maintenant tout à fait rétabli.

Elle poussa un soupir. Malgré la terrible appréhension que lui inspirait cette perspective, elle allait devoir lui dire adieu. Elle ne pleurerait pas. Elle s'acquitterait de cette corvée le plus vite possible. Mieux, elle irait à sa rencontre, lui serrerait la main et poursuivrait sa route.

Elle changea d'avis en discernant dans les yeux de Travis une lueur belliqueuse de très mauvais augure. Anxieuse, elle referma la portière.

— Monsieur Kelley, faites-le déguerpir.

— Je vous demande pardon, madame, mais personne n'oserait dicter leur conduite aux frères Clayborne. A votre place, j'obéirais.

— Je vous attends, Emily! hurla à nouveau Travis.

Telle une condamnée partant vers l'échafaud, elle sortit de la diligence.

— Ne vous avisez pas de repartir sans moi, monsieur Kelley!

— Ça dépendra de Clayborne, madame.

Elle secoua la tête, maugréant entre ses dents :

— Si cet homme me fait pleurer, je jure que je lui chipe son fusil et que je le tue.

— Ça m'étonnerait que Travis vous permette de lui prendre son arme, objecta le conducteur qui avait entendu.

Ignorant ce commentaire, Emily s'arrêta à deux mètres de Travis et leva une main, pour l'implorer de ne pas avancer davantage. Naturellement, il n'en tint aucun compte.

— Vous alliez le faire, n'est-ce pas, Emily?

— Quoi donc ?

— Me quitter sans me dire au revoir.

— Baissez le ton, Travis, tout le monde nous observe...

Elle se tourna vers les badauds groupés sur le trottoir.

— Ne restez pas plantés là, s'il vous plaît ! leur lança-t-elle d'un ton revêche. Circulez !

Comme personne n'ébauchait le moindre mouvement, elle serra les dents et reporta son attention sur Travis.

— Vous vous trompez, j'avais l'intention de vous faire mes adieux.

— Vraiment? Vous comptiez agiter la main par la vitre de la portière ?

— Non, je comptais vous écrire une lettre.

Il fronçait les sourcils, l'air mauvais.

— Une lettre ?

Un instant, elle faillit battre en retraite puis se ravisa. Ah non ! Il essayait de l'intimider, or elle n'était pas disposée à supporter son sale caractère.

C'était elle qui avait le cœur brisé, nom d'une pipe ! Lui n'avait reçu qu'une petite balle de rien du tout dans le dos.

— Vous étiez prête à vous rendre à Golden Crest pour expliquer à O'Toole, face à face, que vous ne vouliez plus l'épouser, mais moi, je n'ai pas droit à la même considération !

— Millie vous a tout raconté.

— Effectivement! Si vous m'aviez prévenu plus tôt...

— Vous ne m'auriez pas emmenée là-bas.

— Non ! Avez-vous seulement une idée de ce qui aurai l pu vous arriver si ces ordures avaient réussi à s'emparer de vous ?

— Oui ! s'écria-t-elle. J'en ai une idée très précise. Je sais également qu'à cause de moi vous êtes passé à un cheveu de la mort. Jamais je ne me le pardonnerai. Je n'ai qu'une excuse : je voulais me comporter dignement. Si j'avais imaginé que les O'Toole étaient de telles vermines, je ne serais pas allée chez eux... Oh, mais à quoi

bon discuter? Redites-moi que je suis folle, vous en mourez d'envie.

— Vous êtes folle, je le confirme. Vous ne possédez pas le plus petit grain de bon sens.

— Tandis que vous, vous êtes raisonnable? Au lieu de rester couché comme vous l'avait recommandé le docteur, vous parcourez des kilomètres dans le simple but de me traiter de folle.

— Ce n'est pas pour cette raison que je suis venu.

— Pourquoi, alors?

Elle nota qu'il avait de la peine à trouver une explication logique. Elle remarqua aussi que la foule avait grossi comme par enchantement autour d'eux.

Cela la mit dans une colère noire.

— Vous n'avez pas de travail? Que faites-vous, plantés là, à écouter une conversation qui ne vous regarde pas?

Une fois de plus, personne ne bougea. Du coin de l'œil, Emily repéra un homme adossé à un poteau; les nouveaux arrivants s'arrêtaient tous devant lui pour lui remettre des pièces ou des billets.

— Eh bien, Travis ? Pourquoi êtes-vous venu ?

— Je... Il fallait queje'vous dise ce que je pense de...

— Si j'étais vous, je me tairais, coupa-t-elle. A présent, si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais regagner la diligence. Le conducteur a un horaire à respecter... Monsieur Kelley, où courez-vous ainsi ? s'indigna-t-elle, constatant que lui aussi se précipitait vers l'homme adossé au poteau.

— Ben, je vais parier, madame !

— Emily, sacrebleu ! gronda Travis. Ne vous occupez pas de ces gens, écoutez-moi.

Elle se sentit soudain si misérable qu'elle eut envie de hurler son désespoir.

— Pourquoi? Tout est votre faute. Vous vous êtes arrangé pour que je m'éprenne de vous, et maintenant je suis tellement chamboulée que je ne parviens plus à dormir ni à manger.

Elle n'eut conscience de la portée de son aveu qu'en entendant une femme soupirer béatement :

— Elle l'aime...

Travis, lui, se rengorgeait. À nouveau, elle leva la main pour l'empêcher d'avancer.

— Je surmonterai mon chagrin. D'ailleurs, mes sentiments pour vous ne changent rien. Je retourne à Boston.

— Non...

— Si, et vous ne m'en dissuaderez pas !

— Bien parlé, ma belle ! déclara une spectatrice. Ne laissez pas un homme vous mener par le bout du nez !

— Si elle l'aime, elle devrait rester, objecta une autre.

Les hommes approuvèrent. Emily, rouge de honte, dévisagea celle qui lui conseillait de ne pas partir.

— Vous ne comprenez pas, lui chuchota-t-elle. Si je reste, je déshonore mes parents etje deviens une... une...

La femme écarquilla les yeux.

— Vous voulez dire que vous vivriez dans le péché ?

— Exactement.

— Dans ce cas, il faut absolument rentrer chez vous.

Exaspéré, Travis fourrageait dans ses cheveux. La pensée de perdre Emily le dévastait, mais il ne savait pas comment l'obliger à demeurer près de lui.

Dieu qu'elle était têtue !

— Vous m'aimez, pourtant vous fuyez. J'ai bien compris?

— Parfaitement. Je vous aime et je fuis. Cela me paraît tout à fait sensé.

— Tiens donc ! bougonna-t-il.

Pivotant sur ses talons, elle fendit la foule pour rejoindre la diligence. Travis lui emboîta le pas.

Les spectateurs les suivirent.

— Je me suis promis de ne plus commettre d'acte inconsidéré, Travis. Rester ici serait une sottise et, de plus, ce serait indécent. Je rentre chez moi.

Travis avait l'impression de ne plus s'appartenir. La laisser partir le paniquait. Il était en proie à une peur odieuse, qui lui faisait honte.

Mais sans elle, il ne pourrait pas vivre.

Cette vérité le frappa comme la foudre. Il s'arrêta net.

— Ça alors, souffla-t-il. Je l'aime.

Emily était douce, généreuse et aimante. Il voulait la garder près de lui jusqu'à la fin de ses jours.

D'abord, cependant, il fallait l'empêcher de monter dans cette maudite diligence.

Il lui agrippa le bras, attendit avec patience qu'elle ait terminé de protester, de tempêter.

Quand elle se tut enfin, elle leva vers lui un regard circonspect. Il souriait.

— Vous n'êtes pas de mon avis ? demanda-t-elle.

— Si...

— Elle s'en va! cria quelqu'un, noyé dans la masse des badauds.

— Elle serait déshonorée si elle restait ! rétorqua une femme.

— *Amen!* brailla quelqu'un.

Ils avaient atteint la diligence. Travis ouvrit la portière. Emily lui tendit la main. '

— Au revoir, Travis. Pourquoi souriez-vous?

— Je suis heureux.

Ces mots déchirèrent le cœur de lajeune femme. Elle laissa retomber sa main.

— Je vous écrirai.

— Ce serait gentil.

— Vous répondrez à mes lettres ?

— Bien sûr.

Il n'y avait plus rien à ajouter. Elle se détourna pour grimper dans la diligence.

— Une chose encore, dit-il.

— Oui?

— Donnez-moi un baiser d'adieu.

12

Elle avait épousé un fou. Elle était si heureuse qu'elle riait toute seule et chantonnait, tant son cœur débordait de joie.

Maintenant, elle attendait que son époux la rejoigne. Immobile devant la fenêtre de la chambre, à l'auberge des Perkins, elle se brossait les cheveux. La lune était ronde, le ciel piqueté d'étoiles, l'air embaumait le pin, les grillons donnaient la sérénade. Cette nuit était magique.

La rose à longue tige, d'un rose tendre, que Travis lui

avait offerte avant la cérémonie, s'épanouissait dans un vase. Emily la prit et en huma longuement le parfum.

En entendant la porte s'ouvrir, elle se retourna. Travis entra. Quand il vit cette femme si belle qu'il avail réussi à conquérir, sa gorge se noua.

— Bonsoir, madame Clayborne.

Elle éclata de rire, et il eut l'impression qu'un chaud soleil l'enveloppait.

— Ne sois pas nerveuse, murmura-t-il avec un sourire.

— Pourquoi penses-tu que je suis nerveuse ?

— Tu as jeté ta brosse à cheveux par la fenêtre.

— Je voulais que tout soit parfait.

— Tu es parfaite.

0 Dieu, qu'elle aimait cet homme...

Il retira sa chemise, ses chaussures, et s'approcha d'elle.

— Tu n'es pas vraiment anxieuse, n'est-ce pas, ma chérie ?

— Juste un peu, avoua-t-elle. Je sais à peu près ce qui va se passer, mais...

— Tu veux dire que tu n'as pas étudié à fond le sujet? la taquina-t-il.

— Non, mais j'imagine que toi, tu ne t'en es pas privé...

Il lui prit la rose des mains.

— C'est toi que j'aime, Emily. Seulement toi. Souhaites-tu que je t'explique en détail ce que j'ai l'intention de faire ?

— Non, murmura-t-elle, je préfère que tu me le montres.

Il la coucha doucement sur le lit et s'allongea sur elle. De délicieux frissons la parcoururent quand il lui mordilla le cou. Bientôt elle se pressa contre lui, brûlante et passionnée.

Quand le plaisir les unit, elle poussa un cri de pur ravissement. Il l'étreignit de toutes ses forces. Jamais auparavant il n'avait connu un tel bonheur.

Bras et jambes mêlés, ils reprirent leur souffle.

— J'espère que tu regrettes, maintenant, de m'avoir fait attendre si longtemps? murmura-t-il.

— Deux semaines, ce n'était pas si long.

Durant ce laps de temps, il s'était révélé l'homme le plus romantique du monde. Il l'avait courtisée - pour se venger, plaisantait-il. Elle lui avait imposé cette attente afin qu'il soit vraiment sûr de vouloir vivre toute son existence à ses côtés.

Elle craignait que le désir ne l'aveugle et qu'il ne voie en elle que des qualités. La veille, il l'avait rassurée en lui énumérant, d'un tonjoyeux, tous les défauts qu'il lui connaissait. La liste était longue, Emily avait quelque peu protesté. Elle affirmait que, contrairement à ce qu'il prétendait, elle était docile et pas du tout entêtée.

— Sais-tu ce que je pense, Travis? Le baiser d'adieu que tu m'as demandé, quand je m'apprêtais à monter dans la diligence, nous a conduits tout droit à l'église... et dans ce lit.

— Je savais ce que je faisais, figure-toi. Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

— Emily?

— Oui?

— Donne-moi encore un baiser d'adieu...

Douglas Clayborne

1

La petite dame allait s'attirer de sérieux ennuis. Personne au monde ne braquait un fusil sur Douglas Clayborne sans s'en repentir amèrement. Dès qu'il aurait réussi à la désarmer, il lui ferait passer un sale quart d'heure !

En attendant, il comptait l'étourdir de paroles pour l'inciter à se montrer, à sortir de cette écurie. Il continuerait à parler jusqu'à ce qu'il soit assez près pour lui sauter dessus. Il déchargerait cette fichue carabine et la réduirait en miettes. Sauf si c'était une Winchester. On n'abîmait jamais une Winchester, on la gardait pour soi.

Il la distinguait à peine. Elle était accroupie, tapie dans l'ombre, le canon du fusil appuyé sur la barrière en planches. La lampe à pétrole, accrochée à un poteau à l'autre bout de l'écurie, ne diffusait qu'une faible lumière. Douglas, qui se tenait sur le seuil et tentait de progresser, millimètre par millimètre, n'y voyait pas grand-chose.

Une pluie drue lui cinglait le dos. Il était trempé jusqu'à la moelle, de même que Brutus, son alezan. Il devait absolument desseller son cheval et le bouchonner sans tarder. Seulement, la femme ne semblait pas disposée à le laisser faire.

Un éclair zébra le ciel, le tonnerre gronda. Brutus se cabra, hennit, secoua la tête avec fureur. A l'instar de son maître, il avait les nerfs à fleur de peau.

Un œil rivé sur la carabine, Douglas chuchota quelques mots pour l'apaiser.

— Vous êtes Isabel Grant? demanda-t-il ensuite.

Un gémissement rauque lui répondit. Il crut d'abord l'avoir effrayée - il avait parfois tendance à parler sur un ton un peu brusque - et s'apprêtait à reposer la question

plus gentiment, quand il l'entendit haleter. Il se figea, tendit l'oreille. Elle haletait bel et bien. Voilà qui était bizarre. Elle n'avait pas bougé d'un pouce, pourquoi serait-elle essoufflée ?

— Vous êtes bien l'épouse de Parker Grant ? lança-t-il.

— Vous savez qui je suis. Déguerpissez ou je vous tire dessus. Et ne refermez pas la porte, je veux vous regarder partir.

— Madame, j'ai une affaire à régler avec votre mari. Dites-moi juste où il est. Il ne vous a pas prévenue de ma visite? Je m'appelle Douglas Clayborne etje...

— Peu m'importe! s'écria-t-elle. Vous faites partie de la bande de Boyle, ça me suffit. Fichez le camp !

Manifestement, elle était paniquée. Il soupira :

— Ne vous mettez pas dans cet état, madame. Je m'en vais, je m'en vais... Auriez-vous l'amabilité d'informer votre mari que je l'attends en ville, afin de lui donner le reste de la somme que je lui dois pour l'étalon arabe? Mais il faudra que j'examine l'animal, comme nous en étions convenus. Vous vous souviendrez de tout ça ?

— Il vous a vendu un cheval ?

— Oui, il y a deux mois. Un étalon arabe.

— Vous mentez! Parker n'aurait jamais vendu l'un de mes chevaux !

Bon sang, il n'était pas d'humeur à parlementer avec cette folle !

— J'ai les papiers qui le prouvent. Contentez-vous de lui répéter ce que j'ai dit, d'accord?

— Vous avez acheté une bête que vous n'aviez même pas vue ?

— Mon frère l'a vue. Je me fie à son jugement.

Soudain elle éclata en sanglots. D'instinct, il fit un pas vers elle, puis réalisant qu'il avait dans l'idée de la consoler, s'arrêta net.

— Je suis vraiment navré que votre époux ne vous ait pas avertie.

— Ô Seigneur, pas maintenant...

Elle recommençait à haleter. Ça alors... Sans doute pleurait-elle à cause de son mari. Il aurait dû lui parler de cette affaire, certes. Néanmoins elle réagissait de façon excessive.

— Bah, tous les couples traversent des moments dif-

ficiles, grommela-t-il. Il avait probablement une bonne raison pour vendre l'étalon, et comme il était très occupé, il a oublié de vous prévenir. Il ne faut pas en faire une montagne.

Le halètement enfla, puis la femme émit une plainte déchirante. On aurait dit une bête blessée. Douglas n'avait qu'une envie : tourner les talons. Mais, si elle souffrait, il n'avait pas le droit de l'abandonner... Où diable était donc passé le brave Parker?

— Non, ce n'est pas possible ! hurla-t-elle.

— Qu'est-ce qui n'est pas possible ?

— Allez-vous-en!

Douglas était têtu, et il ne supportait pas qu'on lui donne des ordres.

— Je ne partirai pas avant que vous m'expliquiez qui est ce Boyle. Il vous a fait du mal ?

Isabel hésita un instant.

— Vous ne travaillez pas pour Boyle ?

— Non.

— Prouvez-le.

— Je ne peux pas, à moins que vous ne me permettiez de vous montrer la lettre de votre mari et le papier qu'il a signé...

— Restez où vous êtes !

Il n'avait pas avancé d'un pouce. Pourquoi lui aboyait-elle après ?

— Si vous voulez que je vous aide, dites-moi ce qui ne va pas.

— Rien ne va !

— Vous pourriez être un peu plus précise ?

— Il arrive, et c'est beaucoup trop tôt. Vous ne comprenez pas ? Ce doit être ma faute. Ô mon Dieu, pitié...

— Mais qui arrive ?

Nerveux, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : malheureusement, il faisait trop sombre. Le dénommé Boyle serait-il dans les parages ?

— Le bébé ! J'ai une autre contraction.

Douglas chancela, comme s'il avait reçu un coup de poing à l'estomac.

— Vous allez accoucher ? *Maintenant ?*

— Oui!

— Ah non, madame, ne faites pas ça.

Une requête absurde, évidemment! Alors il ajouta:

— Vous êtes dans les douleurs ?

— Oui, gémit-elle.

— Bon sang, posez cette carabine !

Elle ne l'entendait plus. Une telle tempête se déchaînait dans son corps qu'elle ferma les yeux et serra les dents.

Elle mesura son erreur quand elle rouvrit les paupières. Elle ne voyait plus l'étranger, cependant il n'avait pas disparu. Son cheval était toujours là.

Brusquement, on lui enleva la carabine des mains. Terrifiée, elle se rencogna dans le box.

La barrière s'ouvrit avec un grincement qui lui vrilla les tympans. L'inconnu, un homme grand et musclé qui semblait envahir tout l'espace, s'approcha. Il avait les cheveux et les yeux noirs, l'air menaçant... Oh non! S'il la tuait, le bébé mourrait dans son ventre !

Elle prit une inspiration pour hurler, sentant sa raison vaciller. «Mon Dieu, songea-t-elle, ayez pitié de moi, je ne peux plus... je ne peux plus... »

Il l'empêcha de sombrer dans la foliB par un simple geste: il lui rendit sa Winchester.

— Écoutez-moi bien, commanda-t-il. Il n'est pas question que vous ayez ce bébé maintenant.

Sur quoi, il pivota et s'éloigna.

— Vous partez ?

— Non, je déplace la lampe pour y voir mieux. Si vous êtes sur le point d'accoucher, qu'est-ce que vous fabriquez ici ? Vous ne seriez pas mieux dans un lit?

Elle se remettait à haleter. Cela le fit frémir de la tête aux pieds.

— Arrêtez, je vous l'ordonne. Je vous le répète: il n'est pas question que vous ayez ce bébé maintenant.

Quand la douleur reflua, elle murmura dans un souffle:

— Imbécile...

Elle n'avait pas tort, il devait le reconnaître.

— Attendez pour accoucher que j'aie trouvé votre mari.

— Je ne le fais pas exprès !

— Où est Parker ?

— Il n'est plus là.

— Je l'aurais parié, grogna-t-il. Celui-là, il a choisi le bon moment pour décamper.

— Pourquoi êtes-vous tellement furieux contre moi ? Je ne vous tirerai pas dessus, je vous le jure.

Il n'était pas furieux, il avait peur. Il avait aidé d'innombrables bêtes à mettre bas, cependant jamais il n'avait assisté à un accouchement. Il était effrayé - n'importe quel homme l'aurait été à sa place.

— Je ne suis pas en colère. Juste... déconcerté. Bon, je vous soutiens jusqu'à la maison, ensuite j'irai chercher le docteur.

Pourvu qu'il y ait un médecin dans cette maudite ville !

— Il ne viendra pas.

Douglas réussit enfin à décrocher la lampe à pétrole du poteau. Il se retourna et, pour la première fois, vit clairement Isabel Grant. Elle était jolie, malgré son visage déformé par la souffrance. D'adorables taches de rousseur constellaient son nez. Douglas avait un faible pour les taches de rousseur. Il appréciait aussi les cheveux roux, or les siens flamboyaient dans la lumière.

« On ne s'intéresse pas à une femme mariée ! » se tança-t-il. Toutefois, il aurait fallu être aveugle pour ne pas remarquer qu'Isabel Grant était ravissante.

Et elle avait un ventre énorme. Cette constatation le ramena à la réalité.

— Pourquoi le docteur ne viendrait-il pas ?

— Sam Boyle l'en empêchera. Le Dr Simpson m'a rendu visite une fois, alors que ma grossesse était déjà trop avancée pour que j'aille en ville. Boyle lui a dit que, s'il s'avisait de recommencer, il le tuerait. Il n'hésiterait pas... C'est un homme abominable, le maître de la ville et de tous ses habitants. Les gens d'ici sont gentils, mais ils obéissent à Boyle parce qu'ils le craignent. Je ne les blâme pas. Moi aussi, j'ai peur de lui.

— Qu'est-ce que ce Boyle a contre vous et votre mari ?

— Son ranch jouxte le nôtre, il veut agrandir ses terres pour y faire paître ses troupeaux. Il a proposé à Parker de racheter notre propriété, à un prix dérisoire. De toute façon, nous ne l'aurions vendue pour rien au monde. C'est notre foyer, notre rêve.

— Isabel, où est Parker?

Les yeux de la jeune femme s'embuèrent.

— Il est mort? ajouta Douglas dans un souffle.

— Oui... Il est enterré en haut de la colline, derrière l'écurie. On lui a tiré dans le dos.

— Boyle?

— Évidemment.

Douglas s'appuya contre le poteau, croisa les bras Exténuée, Isabel baissa la tête.

— Le shérif a mené une enquête ?

— Il n'y a pas de shérif à Sweet Creek. Boyle a dû le chasser avant que Parker et moi nous installions ici.

— Je présume que personne n'a envie de porter l'étoile...

— Vous en auriez envie, vous? balbutia-t-elle en séchant une larme qui roulait sur sa joue. D'après le Dr Simpson, Sweet Creek était une petite ville paisible, autrefois. Lui et son épouse sont mes amis. Ils essaienl de m'aider, tous les deux.

— Comment?

— Ils ont envoyé des lettres et des câbles aux villes de la région, pour réclamer du secours. La dernière fois quej'ai vu le docteur, il m'a dit qu'il avait entendu par 1er d'un marshal qui patrouille dans le coin. Il n'avait pas encore réussi à le localiser, mais il pensait que ce monsieur ne tarderait pas à voler à notre secours. Je m'efforce de ne pas perdre espoir... Malheureusement, Boyle a une vingtaine d'hommes à sa solde. Il faudrait une armée de marshals pour le vaincre.

— Je suis certain qu'il existe un moyen de...

Douglas s'interrompit brusquement. Elle ne haletait plus depuis un bon moment.

— Vous ne souffrez plus ?

Surprise, elle posa la main sur son ventre et sourit.

— Non...

Merci Seigneur, se dit-il.

— Vous êtes toute seule ici? Ne me regardez pas comme ça, Isabel. Je ne travaille pas pour Boyle, vous le savez.

Elle opina.

— La solitude m'a rendue méfiante.

Il s'évertuait à dissimuler sa colère. Une femme sur le point de mettre un enfant au monde aurait dû être entourée, soignée!

— Personne n'est passé prendre de vos nouvelles?

— Monsieur Clayborne, je...

— Douglas.

— Douglas, je crois que vous ne comprenez pas la situation. Boyle a barré la route. Nul ne vient ici sans son autorisation.

— Je suis bien venu, moi.

C'était vrai. Elle n'y avait pas songé.

— Les hommes de Boyle ont dû rentrer quand il a commencé à pleuvoir. J'ai l'impression qu'ils regagnent le ranch de leur patron dès la nuit tombée, mais je n'en suis pas sûre.

Elle se redressa péniblement, épousseta sa jupe. Tout à coup, ses jambes flageolèrent. Affolée, elle recula pour s'adosser à la paroi du box, de crainte de s'effondrer. D'une voix à peine audible, elle expliqua son problème.

Elle était rouge de honte. Douglas se précipita; gauchement, il lui posa la main sur l'épaule pour la rassurer.

— Vous avez perdu les eaux. C'est normal.

Il parlait comme un expert. En réalité, cette déclaration résumait tout son savoir en la matière.

— Non, ce n'est pas normal. Le bébé doit naître dans trois ou quatre semaines... Oh, c'est ma faute. Hier, j'ai frotté les parquets et fait la lessive. La maison était tellement sale, et j'avais besoin de m'occuper pour ne pas penser que je serais toute seule pour accoucher. J'ai eu tort de m'agiter ainsi et de...

— Vous n'avez rien à vous reprocher. Certains bébés décident d'arriver en avance.

— Vous ne croyez pas que...

— Non, vous n'êtes pas responsable. Votre bébé a pris sa décision, et même si vous étiez restée au lit, vous auriez perdu les eaux. Je vous le garantis.

— J'ai le sentiment qu'il a choisi d'arriver cette nuit.

— Ça m'en a tout l'air...

Ils chuchotaient. Lui s'efforçait de faire preuve de tact. Elle essayait de surmonter sa gêne. Si au moins il était vieux et laid... Mais il était jeune, vigoureux, très séduisant. Si elle était forcée de se déshabiller devant lui pour... Non, ce serait au-dessus de ses forces, elle en mourrait d'humiliation.

— Isabel, vous voulez bien relever le nez et me regarder? Soyez raisonnable.

Elle obéit à contrecœur, en s'empourprant de plus belle.

— Soyez raisonnable, répéta-t-il en la soulevant dans ses bras.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je vous porte jusqu'à la maison. Cramponnez vous à mon cou.

Leurs visages se touchaient presque. Lui contemplai! les taches de rousseur d'Isabel. Elle fixait le plafond.

— C'est... c'est très embarrassant.

— Que sa maman soit gênée ou pas, je crois que le bébé s'en moque.

— Attendez... reposez-moi un instant. Il faut que je m'occupe de Pégase.

— L'étalon?

— Oui.

— Vous n'êtes pas en état.

— Il s'est blessé au postérieur gauche. Je dois nettoyer la plaie avant qu'elle ne s'infecte. Ce ne sera pas long.

— Je le soignerai.

— Vous savez comment vous y prendre ?

— Bien sûr que oui. Les chevaux, ça me connaît.

Il la sentit se détendre contre lui.

— Les femmes aussi, ça vous connaît. Je me demandais...

— Oui?

— Vous avez déjà assisté à un accouchement?

— J'ai un peu d'expérience.

«Avec les juments», ajouta-t-il *in petto.*

— Si les choses tournaient mal, vous seriez capable de vous débrouiller?

— Tout se passera bien, rétorqua-t-il d'un ton ferme. Je sais que vous avez peur, que vous êtes seule...

— Je ne suis plus seule... 0 mon Dieu, vous n'allez pas m'abandonner, n'est-ce pas?

— Ne vous énervez pas. Je reste auprès de vous.

Avec un petit soupir, elle nicha sa tête au creux de l'épaule de Douglas qui franchit le seuil de l'écurie. Dehors, il pleuvait à verse. Quand ils atteignirent la

porte de ce qu'elle appelait «la maison» - une simple cabane en bois -, elle était aussi trempée que lui.

Un parfum suave imprégnait l'atmosphère de la pièce principale, éclairée par une unique lampe. Douglas remarqua, à droite de l'entrée, sur une table ovale recouverte d'une nappe à carreaux jaune et blanc, une douzaine de roses blanches épanouies dans un vase de cristal. Malgré le sort cruel qui la frappait, Isabel avait composé ce bouquet pour égayer son intérieur. Ce geste si simple, si féminin, bouleversa Douglas.

Tout était d'une propreté irréprochable. Sur le manteau de la cheminée de pierre, face à la porte, s'alignaient des photographies dans des cadres en argent. Un fauteuil à bascule garni de coussins à carreaux jaune et blanc était placé à gauche du foyer, vis-à-vis d'un siège en bois, à haut dossier, d'apparence peu solide. Sur un repose-pieds, deux aiguilles à tricoter plantées dans une pelote rouge foncé. De longs brins de laine jonchaient le tapis bariolé, confectionné avec des bouts de tissu nattés.

— Vous avez une jolie maison, dit-il.

— Merci. J'aimerais que la cuisine soit plus grande. J'ai mis ce rideau pour la cacher, elle est toujours en désordre. Je comptais la nettoyer, mais...

— Ne vous inquiétez pas.

— Vous avez vu les roses? Elles sont belles, n'est-ce pas? Ce sont des roses sauvages qui poussent au bout du champ, près de la haie. Parker en a planté à côté de la maison, mais elles ne fleurissent pas encore.

— Vous n'auriez pas dû aller les cueillir. Vous auriez pu tomber.

— J'avais besoin de respirer, j'ai horreur d'être enfermée entre quatre murs toute la journée. S'il vous plaît, reposez-moi à présent. Je me sens beaucoup mieux.

Il s'exécuta, mais continua à la tenir par le bras pour s'assurer qu'elle ne vacillait pas.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Cela ne vous ennuie pas d'allumer le feu? Les bûches sont déjà dans I'âtre.

— Vous avez transporté du bois? s'indigna-t-il.

— Vous considérez que, si le bébé arrive en avance, c'est ma faute. Je le lis sur votre figure. Ce matin, je suis

montée sur la colline pour chercher du bois. Je l'avoue Et cet après-midi, j'y suis retournée. Il fait si froid, le soir, si humide... Je n'ai pas réfléchi...

— Calmez-vous, Isabel. Beaucoup de femmes tra vaillent jusqu'à leur délivrance. Simplement, vous aurie pu glisser, tomber.

Hochant distraitement la tête, elle se dirigea vers la chambre. Il lui agrippa à nouveau le bras, l'obligea il ralentir le pas.

— Si vous continuez à me traiter comme une infirme, il me faudra une heure pour traverser la pièce

Il la précéda pour ouvrir la porte. La chambre était plongée dans l'obscurité.

— Ne bougez pas, je prends la lampe. Je ne voudrais pas que vous...

— ... tombiez? Décidément, c'est une obsession.

— Ne vous offensez pas, mais avec un ventre pareil, vous ne voyez même pas vos pieds. Le fait est que vous risquez de trébucher et de... tomber.

Elle éclata de rire; il y avait une éternité qu'elle n'avait pas ri.

— Il y a des bougies sur la commode, à votre droite.

Il se sentait empoté, désorienté. Ses mains tremblaienl, et il eut toutes les peines du monde à allumer les bon gies. Quand il se retourna, Isabel repliait déjà la courte pointe multicolore du lit.

— Au lieu de vous agiter, vous devriez d'abord ôter ces vêtements mouillés, lui dit-il.

— Et vous ? Vous avez des habits de rechange ?

— Dans les sacoches de ma selle. Si vous n'avez pas besoin de moi, je m'occupe du feu, ensuite j'irai soigner les chevaux. Les vôtres ont eu leur picotin ?

— Oui. Soyez prudent avec Pégase, il n'aime pas les étrangers.

Elle baissa les yeux.

— Vous reviendrez ?

Voilà qu'elle recommençait à s'affoler. Douglas pressentait que la nuit serait longue, et il tenait à ce qu'Isabel soit forte pour affronter l'épreuve qui l'attendait.

— Ayez confiance en moi.

— Je... oui, j'essaierai.

Il hésita, cherchant un moyen de la convaincre qu'il n'avait pas l'intention de l'abandonner.

— Voulez-vous me rendre un service? demanda-t-il.

— Bien sûr.

Il extirpa de sa poche sa montre en or qu'il tendit à la jeune femme.

— Je ne possède rien de plus précieux. Mama Rose me l'a offerte. Votre Pégase, s'il est de méchante humeur, pourrait me la casser d'un coup de sabot. Je vous la confie.

— Ne vous inquiétez pas, j'en prendrai le plus grand soin.

Dès qu'il fut sorti de la chambre, Isabel s'allongea. Pressant la montre de Douglas sur son cœur, elle ferma les yeux. Son bébé et elle étaient en sécurité. Pour la première fois depuis très longtemps, elle se sentait presque sereine.

2

Elle devenait folle, une vraie furie. Tant pis, elle s'en moquait. Elle ne se contrôlait absolument plus, et, quelque part dans son esprit, trottait l'idée qu'elle avait perdu toute dignité. Mais de cela aussi, elle se moquait.

Elle voulait mourir. Sans doute était-ce lâcheté de sa part, cependant elle n'en éprouvait pas l'ombre d'un remords. La mort la délivrerait de cette souffrance abominable, de ces contractions infernales qui se succédaient sans répit.

Il fallait simplement qu'elle vive assez longtemps pour étrangler Douglas. Il ne cessait de lui répéter que tout irait bien. Comment osait-il ! Que savait-il de ce qu'elle ressentait? Ce n'était qu'un homme, nom d'un chien, et de ce fait, elle l'estimait responsable du calvaire qu'elle endurait.

— J'en ai assez, Douglas! Vous m'entendez? J'en ai assez !

Elle vociférait.

— Encore un peu de patience, Isabel, murmura-t-il d'un ton apaisant.

Elle lui hurla d'aller se faire pendre.

En vérité, il aurait volontiers obéi. La regarder se tordre de douleur était insupportable. Il se sentait impuissant, stupide, paralysé de terreur.

En apparence, il demeurait stoïque, mais ce masque commençait à se craqueler. Il tremblait comme une feuille. Si Isabel le remarquait - ce qui ne manquerait pas de se produire tôt ou tard -, elle s'affolerait à nouveau. Il préférait de très loin, si cela pouvait la soulager, qu'elle l'accable d'insultes.

Comme elle repoussait le linge humide avec lequel il lui tamponnait le front, elle renversa la cuvette d'eau.

— Si vous étiez un gentleman, vous m'achèveriez!

— Oui, Isabel.

— Assommez-moi, au moins. Un bon coup de poing, à la pointe du menton. J'ai tant besoin de me reposer...

Il ne répliqua pas.

— Ça dure depuis combien de temps? demanda-t-elle en pleurant.

— Depuis six heures à peine.

— *A peine* ? Je vous déteste, Douglas Clayborne !

— Je sais, Isabel.

— Je n'en peux plus !

— Les contractions se rapprochent. Bientôt, vous tiendrez votre enfant dans vos bras.

— Je n'aurai pas ce bébé! cria-t-elle. C'est décidé, je n'en veux pas !

— D'accord, vous n'aurez pas ce bébé.

Elle ferma les yeux, balbutia qu'elle était désolée, qu'elle retirait toutes les injures qu'elle lui avait lancées à la figure. Il profita de cette trêve pour se lever et se diriger vers la porte. Il fallait se hâter d'essuyer l'eau répandue sur le sol et aller chercher des serviettes, avant la prochaine contraction.

— Laissez la porte ouverte, sinon vous risquez de ne pas m'entendre.

Elle plaisantait ? Tout le Montana devait entendre ses hurlements !

Mais il acquiesça docilement. Aujourd'hui, il avait appris qu'il valait mieux ne pas contredire une femme

sur le point d'accoucher. Ni tenter de la raisonner. La sagesse commandait de dire *amen* à toutes les sornettes qu'elle débitait.

Il emporta la cuvette en porcelaine dans l'alcôve dissimulée derrière un rideau et aménagée en cuisine. Il prit une pile de serviettes propres, puis revint sur ses pas. Il passait devant la cheminée quand il eut soudain la sensation que le parquet se dérobait sous ses pieds.

Seigneur, il avait un enfant à mettre au monde...

Lâchant les serviettes, il s'appuya contre le mur.

Son frère Cole lui avait enseigné une astuce, prétendument infaillible, pour se préparer à affronter par exemple une fusillade. D'après Cole, il suffisait de se représenter la pire situation possible, et ensuite de s'imaginer vainqueur. Douglas avait toujours trouvé ça absurde, néanmoins... pourquoi ne pas essayer?

«Je vais réussir... Tu parles! C'est au-dessus de mes forces... Non, non, ce ne sera pas si terrible, je m'en sortirai. Alors voilà. Je suis à Hammond, devant la taverne. Cinq... non, dix tueurs sanguinaires m'attendent à l'intérieur. Je n'ai pas le choix, il faut que j'entre. Je le sais, et je suis prêt. Ces types sont armés jusqu'aux dents, résolus à me cribler de balles. Peu importe, j'aurai le dessus. J'en cueillerai cinq avec le pistolet que j'ai dans la main gauche, les cinq autres avec celui que j'ai dans la droite, et je plongerai pour m'abriter sous une table. Ce sera simple comme bonjour. Je les aurai... »

Il inspira à fond.

« Et je mettrai ce bébé au monde, sûr et certain. »

Le truc de Cole ne marchait pas ! Douglas manquait d'air, il étouffait...

Dans la chambre, sentant venir une nouvelle contraction, Isabel ouvrait la bouche pour appeler Douglas, quand elle perçut un bruit étrange. On aurait dit que quelqu'un suffoquait... Douglas? Non, impossible. Mon Dieu, elle avait des hallucinations, son esprit avait fini par se détraquer.

A ce moment, la souffrance la submergea. Il lui sembla que son corps se fendait en deux. Un hurlement strident fusa de sa gorge.

Douglas accourut, la soutint, la serra contre lui.

— Cramponnez-vous à moi, ma douce...

Des sanglots déchirants la secouaient tout entière.

— Ça y est, Douglas. Cette fois, le bébé arrive.

Elle avait raison. Dix minutes plus tard, il tenait le fils d'Isabel dans ses mains. Le nourrisson était d'une pâleur malsaine, et tellement maigrichon que Douglas craignit qu'il ne puisse survivre. Il avait la poitrine creuse, et son premier cri fut pathétique : le miaulement d'un chaton malade.

— Il va bien? murmura Isabel.

— C'est un garçon. Je vais lui faire sa toilette. Il est très... très menu, mais je suis persuadé qu'il deviendra un robuste gaillard.

Il se demandait s'il ne lui donnait pas de faux espoirs. En toute franchise, l'enfant paraissait mal en point. Pourtant, il était parfaitement conformé, il ne lui manquait pas un doigt ni un orteil, son cœur et ses poumons minuscules fonctionnaient. Il respirait.

« Il faut que je fasse très attention, se dit-il, je pourrais lui briser les os rien qu'en le touchant... » Face à ce petit être, il était émerveillé, ému aux larmes.

— Tu vas devoir te battre, mon bonhomme, murmura-t-il d'une voix éraillée.

— Il aura de l'aide. Chaque fois qu'un enfant naît, Dieu lui envoie un ange gardien.

— Souhaitons que le sien ne tarde pas trop.

Elle sourit, car, dans son cœur, elle savait que l'ange gardien de son fils était déjà là: il s'appelait Douglas Clayborne...

Installer confortablement le bébé ne fut pas chose aisée. Douglas avait prévu d'utiliser le berceau fabriqué par le mari d'Isabel, mais il fut obligé d'y renoncer. Des clous rouillés, longs comme le doigt, dépassaient des lattes. Au moindre geste, le nourrisson aurait pu se blesser.

Il était trop exténué pour se mettre au travail tout de suite. Il enleva ses vêtements mouillés, enfila un pantalon en daim, et retourna dans la chambre afin de confectionner une couche de fortune : en l'occurrence le tiroir de la commode, qu'il garnit de serviettes recouvertes d'une taie d'oreiller.

Quand il eut terminé, Isabel dormait. Son visage serein était si fascinant... Douglas ne se lassait pas de le contempler. Dieu ! qu'elle était belle, avec ses cheveux déployés sur le drap !

Tout à coup, elle s'agita. Il se pencha, oubliant qu'il était torse nu.

— Vous vous sentez mal ? demanda-t-il, alarmé,

— Non. Asseyez-vous près de moi. Regardez-moi dans les yeux et dites-moi la vérité. Si vous mentez pour me rassurer, je m'en apercevrai... Est-ce que mon bébé survivra ?

— Je l'espère, mais honnêtement, je ne sais pas.

— Il est si petit. J'aurais dû me ménager davantage.

— Il a l'air coriace. Peut-être a-t-il simplement besoin de prendre un peu de poids.

Ces paroles la rassérénèrent.

— Oui, il deviendra vigoureux. Il a les cheveux noirs de son père... Vous ne le trouvez pas magnifique?

Elle lui avait posé cette question au moins cinq fois.

— Il est magnifique. Ça n'a pas changé depuis tout à l'heure.

— Il ne faudrait pas amener le berceau ici, près du lit ?

— Il est inutilisable, ce berceau.

Elle ne parut pas surprise.

— Où avez-vous couché mon bébé ?

— Dans la commode.

Il désigna le tiroir du bas. Elle n'avait qu'à se tourner légèrement pour voir son enfant. Elle se laissa retomber contre les oreillers.

— Vous êtes ingénieux, dit-elle, amusée.

— J'ai du bon sens.

— Oui... Je vous remercie, Douglas. C'est le Ciel qui vous a envoyé, j'ai tellement prié pour...

— Pas de larmes, Isabel. Reposez-vous.

— Cela ne vous ennuie pas de rester avec moi un moment... s'il vous plaît?

Il s'appuya contre la tête de lit et étendit ses longues jambes sur la courtepointe.

— Vous avez choisi un prénom pour votre fils ?

— Parker... en souvenir de son père.

— C'est un joli prénom.

Il bâillait à s'en décrocher la mâchoire. Il était fourbu.

Isabel songea qu'elle n'avait pas le droit de le retenir plus longtemps, cependant elle ne pouvait se résigner à lui dire de partir. Sa présence était trop précieuse. Ils avaient vécu ensemble le miracle de la naissance, jamais elle ne s'était sentie aussi proche d'un homme.

Son époux aurait compris, elle n'en doutait pas.

Elle écouta la respiration profonde et régulière de Douglas. Il s'était endormi, et elle se garda bien de le réveiller. Elle se blottit plus étroitement contre lui, glissa sa main dans la sienne.

Aussitôt le sommeil l'emporta.

3

Douglas ne savait que faire. Si Isabel lui avait dit la vérité - et il n'en doutait pas -, elle se trouvait dans une situation catastrophique. Des brigands dirigés par un individu malfaisant, le fameux Boyle, la tenaient entre leurs griffes. À cause d'eux, elle était complètement coupée de la ville, dans l'incapacité d'obtenir de l'aide, des provisions. De plus, elle venait d'accoucher. Le bébé réclamait toute son attention, et il n'était pas question de les emmener ailleurs : la mère et l'enfant étaient trop faibles pour voyager.

Un malheur n'arrivant jamais seul, la pluie tombait sans discontinuer, tantôt fine et pénétrante, tantôt diluvienne. Le mauvais temps préoccupait sérieusement Douglas car, à son réveil, quand il était sorti, il avait vu où était située la cabane.

La veille, lorsqu'il avait descendu la pente, guidé par la fragile lumière qui tremblotait dans l'obscurité, il n'avait pas mesuré l'étendue du problème. Il s'était seulement rendu compte que la maisonnette était nichée au pied des montagnes, qui l'encadraient sur trois côtés. Aujourd'hui, il avait constaté qu'elle était plantée au beau milieu d'un terrain inondable. Si les lacs et les torrents, plus haut, débordaient, l'eau dégringolerait sur la cabane pour rejoindre la rivière en contrebas.

Que quelqu'un ait eu l'idée saugrenue - et dange-

reuse - de bâtir son foyer à cet endroit... cela le dépassait. Douglas n'avait pas l'habitude de dire du mal des morts, mais selon toute vraisemblance, Parker Grant était un fieffé imbécile. En découvrant le berceau, Douglas s'était interdit de condamner le mari d'Isabel. Certains hommes n'étaient pas doués pour fabriquer des meubles. Ils ne méritaient pas la corde pour autant.

En revanche, construire une maison sur un terrain inondable...

Pas de conclusions hâtives, se gourmanda-t-il. Peut-être cette maudite cabane était-elle déjà là lorsque Grant avait acheté la propriété. Il y avait installé sa femme provisoirement, pendant qu'il érigeait une maison digne de ce nom sur un meilleur emplacement.

Douglas espérait ne pas se tromper. Avec un peu de chance - et Dieu savait qu'Isabel avait besoin d'un peu de chance -, Grant avait achevé la toiture de leur nouvelle maison. Si elle n'était pas trop éloignée, il pourrait y conduire Isabel et son fils.

Inutile de paniquer pour l'instant. Certes, de véritables mares s'étaient formées derrière la cabane et l'écurie, la terre était détrempée, on s'y enfonçait jusqu'aux chevilles, néanmoins ils avaient encore le temps de s'organiser. Et si la pluie daignait s'arrêter, le soleil d'été assécherait rapidement la prairie...

Pour se remonter le moral, Douglas décida de s'occuper des chevaux.

L'étalon arabe était vraiment magnifique, grand pour sa race, avec une belle robe grise. Douglas sentait sous sa main la force de l'animal, et sa méfiance. Comme l'avait signalé Isabel, Pégase n'aimait pas les étrangers. Heureusement, Douglas avait le don d'amadouer les bêtes rétives. Une fois que Pégase se fut accoutumé à son odeur et à sa voix, il l'autorisa à soigner sa blessure.

La jument était plus petite, délicate et gracieuse. Elle inclinait la tête comme une femme coquette, ce qui lui valut l'affection inconditionnelle de Douglas.

Ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre. Dès que Douglas les eut enfermés dans des box voisins, ils se firent des mamours. Isabel refusait à juste titre de séparer ce couple idéal. Son époux n'aurait jamais dû

vendre l'étalon sans en discuter avec elle, même s'il avait désespérément besoin d'argent...

Les réserves d'avoine s'amenuisaient. Douglas en donna une ration à sa propre monture, et aux deux chevaux arabes. A ce rythme-là, dans moins d'une semaine, il n'y aurait plus de quoi les nourrir.

Les provisions, dans la maison, n'étaient guère plus abondantes. Douglas en terminait l'inventaire, quand il entendit le bébé pleurer.

La porte de la chambre était fermée. Il toqua deux fois avant qu'Isabel ne réponde. D'une voix hachée, elle le pria de patienter.

— Voilà, vous pouvez entrer, dit-elle enfin.

Debout près de la commode, le petit Parker dans les bras, lajeune femme était vêtue d'une chemise de nuit boutonnée jusqu'au cou. Elle était magnifique. Conscient qu'il la détaillait de la tête aux pieds, Douglas détourna les yeux. Il vit une robe étalée sur le lit.

— Il vaudrait mieux que vous restiez couchée.

Isabel avait les joues rouges. Elle fixait un point sur le mur.

— Ça ne va pas ? demanda-t-il.

— Ça va très bien, rétorqua-t-elle avec nervosité. Seulement... je veux m'habiller et préparer votre petit-déjeuner.

— Soyez donc raisonnable, vous venez d'accoucher ! Je me charge du petit déjeuner. Asseyez-vous dans le fauteuil, pendant que je refais le lit.

Elle n'osa pas protester. D'un mouvement vif, elle s'assit et laissa échapper un gémissement.

— Je crois que je préfère être debout.

Il l'aida doucement à se redresser. Elle s'obstinait à ne pas le regarder en face.

— Mais pourquoi vous comportez-vous de cette façon, comme une fillette effarouchée ?

Elle devint cramoisie.

— Après ce qui s'est passé... enfin, vous comprenez.

— Eh bien, non, je ne comprends pas. Sinon, je ne poserais pas la question.

— C'est... très gênant. Nous ne nous connaissons pas et vous avez été obligé de... Quand le bébé est né, vous avez forcément vu...

Ce fut plus fort que lui : il éclata de rire.

— J'étais trop occupé pour voir quoi que ce soit, figurez-vous! Je ne me souviens que de l'enfant. J'avais peur de le lâcher.

— Sincèrement?

— Je vous le jure... Si la position assise vous est pénible, appuyez-vous contre la commode, le temps que je retape le lit. Vous êtes faible, et je n'ai pas envie que vous tombiez.

— Parker est agité, bafouilla-t-elle pour changer de sujet.

Douglas s'approcha, considéra le nourrisson qui dormait comme un bienheureux.

— Il a l'air tranquille.

Ils se dévisagèrent, se sourirent. Douglas fut le premier à se détourner. Il songea qu'elle avait des yeux extraordinaires, d'une étonnante couleur mordorée. Et ces taches de rousseur... de quoi damner un saint !

Elle avait aussi des mains fines, racées. Il l'avait remarqué lorsque, folle de douleur, elle avait essayé de le griffer.

Tandis qu'il se hâtait de refaire le lit, elle se mit à énumérer les qualités que possédait le petit Parker. Il était intelligent, vif, curieux, etc. Bref, c'était déjà un génie en herbe.

Comme elle vacillait sur ses jambes, Douglas lui prit le bébé des bras.

— Je vous rejoins dans la cuisine, balbutia-t-elle. Je vous aiderai à préparer le petit déjeuner.

— Je vous répète que ce n'est pas la peine. Est-ce que Parker aura le lait qu'il lui faut?

— Il l'aura... bientôt.

— Je vous en prie, surmontez cette gêne ridicule. Je veux être certain qu'il n'y aura pas de problème.

— Le docteur m'a tout expliqué en détail. Ce soir, normalement, je serai en mesure d'allaiter mon bébé.

Il opina.

— Si vous saignez, vous me préviendrez, n'est-ce pas ?

— Douglas...

— Je pense à Parker, l'interrompit-il. Il serait plus sage d'aller chercher le docteur, pour qu'il vous exa-

mine tous les deux. Je pourrais l'amener ici en cachette, cette nuit.

— Ce n'est pas nécessaire. J'ai promis de vous avei tir si j'avais un malaise.

Il recoucha l'enfant dans le tiroir de la commode, puis incita Isabel à s'allonger.

— Mais... je ne suis pas fatiguée!

Elle continua à protester jusqu'à ce qu'il la borde dans son lit. Puis, sur la pointe des pieds, il sortit de la chambre. Quand il referma la porte, la jeune femme dormait déjà.

Elle prit son petit déjeuner en début de soirée: un toast brûlé et de la bouillie d'avoine visqueuse bien sucrée. Douglas était très fier de lui : sa bouillie sem blait appétissante à souhait.

Isabel la trouva répugnante. Mais comme il s'était donné beaucoup de mal, elle l'avala sans rechigner, à s'en rendre malade, et le remercia avec effusion.

Il la débarrassa du plateau, puis s'assit au bord du lit.

— Il faut que nous discutions.

Elle replia sa serviette, la posa dans son giron.

— Vous allez partir.

— Isabel...

Elle était pâle comme la mort.

— Oh, je ne vous le reproche pas, murmura-t-elle.

— Vos provisions sont quasiment épuisées, je ne peux pas rester là à me rouler les pouces. Mais je ne pars pas, Isabel.

— C'est vrai?

— Oui.

— J'avoue que je n'ai presque plus de farine, ni de sucre.

— Je compte aller en ville.

— Ils ne vous laisseront pas revenir.

— Écoutez-moi, rétorqua-t-il en lui pressant la main. Ne vous inquiétez pas, c'est mauvais pour vous. Je n'ai pas l'intention de me faufiler dans le bazar de la ville en plein jour. Je ne suis pas si bête.

— Alors comment...

Il lui sourit avec malice.

— J'agirai de nuit.

Elle tressaillit, scandalisée.

— Vous comptez cambrioler le magasin de M. Cooper?

— Nous sommes à court de nourriture, etj'ai besoin de quelques vêtements. Je n'ai qu'une chemise et qu'un pantalon de rechange. Je laisserai l'argent sur le comptoir.

— Oh, non! M. Cooper saura que quelqu'un s'est introduit dans le bazar, et il le dira à Boyle. Il lui dit tout. Douglas, c'est trop dangereux. Ils devineront que vous êtes le coupable, et que vous avez pris mon parti. Attendez... j'ai une idée. Cachez l'argent sous les papiers que Cooper entasse sur son bureau, derrière le comptoir. Il finira bien par le trouver, et tant pis s'il ne comprend pas comment ces dollars ont atterri là. Nous, nous saurons que nous n'avons rien volé, nous aurons la conscience tranquille.

— Pourquoi Cooper raconte-t-il tout à Boyle ?

— Oh, il n'est pas le seul. Rares sont ceux qui résistent à ce tyran. Heureusement, le Dr Simpson en fait partie. Il a menti à Boyle pour me donner du temps, me permettre d'imaginer un moyen de fuir. Il a prétendu que le bébé ne naîtrait pas avant la fin du mois de septembre.

— Excellent. Nous nous arrangerons pour que Boyle croie à cette fable le plus longtemps possible. Si je ne me trompe pas, le docteur vous a rendu visite une fois ?

— En effet.

— Vous a-t-il dit où étaient postés les guetteurs ?

— Il a dit qu'ils ne risquaient pas de mourir d'épuisement, parce qu'ils restent plantés sur la colline juste à l'extérieur de la ville, pour bloquer la route qui mène ici. Ils se relaient.

— Je les ai aperçus en venant. Mais je me demandais s'il n'y en avait pas d'autres, autour de la maison. Dans l'obscurité, il se peut que je ne les aie pas repérés.

— À mon avis, il n'y en a pas d'autres. Pourquoi me surveilleraient-ils? Ils savent bien que je ne peux pas bouger. Si je tentais de m'enfuir en direction de l'ouest, il me faudrait une semaine pour atteindre la ville la plus proche. Dans mon état, ce serait trop risqué. Et je n'aurais qu'une autre solution : passer par Sweet Creek.

— S'il n'y a personne dans les environs, tant mieux.

— Pourquoi?

— Cela me donnera la possibilité de sortir les chevaux de l'écurie pour qu'ils se dégourdissent les pattes. Mais d'abord, je dois m'assurer que ces types occupenl toujours les mêmes postes de guet.

— Quand comptez-vous partir ?

— Dès que la nuit sera tombée. Vous tiendrez le coup, toute seule ?

— Oui... Douglas, chevaucher dans le noir est périlleux, vous risquez de vous rompre les os.

— Je n'aurai aucun problème, rétorqua-t-il avec une conviction quelque peu forcée. Maintenant, décrivez-moi Sweet Creek.

Elle avait une mémoire impressionnante. Elle lui dépeignit chaque bâtisse de la ville, lui expliqua même comment Cooper rangeait ses marchandises dans son magasin.

— Où est située la demeure du Dr Simpson ? Je voudrais savoir combien d'hommes il a sur le dos.

Elle lui indiqua où habitait le docteur, puis ajouta:

— Sans le chariot, vous ne pourrez pas rapporter grand-chose, or il n'est pas question que vous le preniez. Les guetteurs vous entendraient arriver, les roues grincent affreusement.

— Je réparerai ça. Ne vous tracassez pas, et surtout ne m'attendez pas avant l'aube. Je vous laisserai la carabine et des munitions, au cas où Boyle se manifesterait... Isabel, l'idée de vous quitter m'est insupportable, mais...

Brusquement, elle noua les bras autour de son cou.

— Revenez, je vous en supplie. Je sais que cette histoire ne vous concerne pas, seulement...

— Calmez-vous, murmura-t-il en la serrant contre lui. Je reviendrai, je vous le promets.

Elle ne se résignait pas à le lâcher. Comment osait-elle se reposer ainsi sur lui? Dieu, elle se détestait! Jamais elle n'avait demandé à son mari de la protéger, parce qu'elle le savait faible, vulnérable. Douglas, lui, semblait si fort, si sûr de lui....

— Le petit Parker a besoin de vous, jusqu'à ce que je recouvre mes forces.

— Je reviendrai, répéta-t-il. Allons... il va'falloir que je me mette en route. Faites-moi une liste de ce qui vous manque. Ce serait bête d'oublier quelque chose.

— La liste est dans le tiroir de la cuisine, balbutia-t-elle. Je l'ai commencée voici plusieurs semaines. C'était... ma liste de vœux.

Elle détourna la tête. Les larmes roulaient sur ses joues pâles.

— Non, ma douce... ne pleurez pas.

— Excusez-moi, aujourd'hui je suis un peu émotive.

Il se leva, vérifia que Parker dormait paisiblement, puis extirpa de sa poche sa montre en or qu'il posa sur la commode.

— Vous savez ce dont vous avez besoin, Isabel ?

— J'ai tout noté sur ma liste.

— Je ne vous parle pas de provisions.

— Ah...

— Vous avez besoin de confiance. Profitez de mon absence pour la trouver, cette confiance. Sinon je vous jure qu'à mon retourje vous donne une fessée.

Il était en colère, ce qui - étrangement - la réconforta. Il reviendrait, ne fût-ce que pour la punir d'avoir douté de lui. Il était orgueilleux, arrogant même. Et merveilleux... Il se conduisait comme un époux et un père.

— Je ne voulais pas vous offenser, souffla-t-elle.

— Eh bien, c'est raté.

— Pardonnez-moi, dit-elle d'un air faussement contrit. J'apprendrai à avoir confiance. Juré.

Elle le regarda; une flamme brillait dans ses yeux mordorés.

— Soyez prudent, mon cher Douglas...

4

Les vieilles habitudes avaient la peau dure. Douglas n'avait jamais oublié comment crocheter une serrure ou s'introduire en catimini dans un bâtiment. Après l'orphelinat, quand il traînait dans les rues de New York, sa dextérité et son talent de pickpocket lui avaient

permis de survivre. Puis la chance avait voulu qu'il ren contre ses frères et sa petite sœur, et qu'ils s'installenl ensemble dans l'Ouest.

Ce soir, son expérience de voleur de pommes s'avérail fort utile. De même que la pluie, qui incitait les noc tambules à rester au coin du feu. Quant aux hommes de Boyle, ils ne représentaient pas un réel problème. Douglas avait dissimulé le chariot dans une sorte de cuvette, au pied de la colline surplombant Sweet Creek, où ils étaient postés.

Sans bruit, il grimpa la pente et s'aplatit sur le sol pour écouter les quatre types bavarder. Il espérait gla ner quelques renseignements sur leur patron. Il n'ap prit rien d'intéressant. Quand ils ne se lamentaient pas, sous prétexte que Boyle leur avait assigné une mission indigne d'eux, ils s'amusaient à comparer les quantités de whisky qu'ils étaient capables d'ingurgiter. Ils étaient d'une stupidité accablante. Au bout d'une vingtaine de minutes, ils décidèrent d'aller se coucher. Ils en avaient assez d'être trempés jusqu'aux os, et Boyle ne saurait jamais qu'ils avaient quitté leur poste...

Leur désertion facilita la tâche de Douglas. Il fit, à cheval, six voyages entre le bazar et le chariot, qu'il rem plit de provisions. Après quoi il traversa la ville pour se rendre chez le Dr Simpson.

Il passa par-derrière pour pénétrer dans la maison car, comme Isabel l'avait prévu, le médecin était surveillé de près. Un sbire de Boyle battait la semelle devant le cot tage, de l'autre côté de la rue, un fusil dans une main, une bouteille d'alcool dans l'autre.

Douglas avait oublié que Simpson était marié - pour tant Isabel le lui avait dit. Mme Simpson, pelotonnée contre son époux, lui tournait le dos. On ne voyait d'elle qu'une touffe de cheveux grisonnants.

Pour réveiller le docteur, Douglas plaqua une main sur sa bouche.

— Je suis un ami d'Isabel Grant, chuchota-t-il. Descendez avec moi au rez-de-chaussée.

Le docteur, qui avait un certain âge, était apparem ment accoutumé à ce qu'on le tire du sommeil en pleine nuit. Il se leva sans discuter.

Sa femme n'ouvrit même pas une paupière. À pas de

loup, Simpson guida Douglas jusqu'à son bureau. Il tira les rideaux et alluma une bougie.

— Vous êtes vraiment un ami d'Isabel ?

— Oui.

— Quel est votre nom ?

— Douglas Clayborne.

— Vous n'avez pas l'intention de lui attirer des ennuis ?

— Non, je vous l'assure.

Le docteur ne semblait pas convaincu.

— Je cherche à l'aider, insista Douglas.

— Hmm... Vous n'êtes pas du coin, n'est-ce pas? Comment connaissez-vous notre Isabel ?

— En fait, je viens juste de la rencontrer. Son mari m'a vendu un étalon arabe voici deux mois, mais à ce moment-là j'étais débordé de travail. Je ne suis arrivé qu'hier.

— Et vous avez de l'amitié pour Isabel ?

— Oui.

Le docteur le dévisagea longuement, en se frottant le menton. Puis il hocha **la** tête.

— Bon... Isabel a grand besoin d'un ami comme vous, mon garçon. Un costaud qui n'a pas l'air commode. J'espère que, quand il s'agira de la protéger, vous ne mollirez pas. Vous savez vous servir de ce fusil que vous tenez ?

— Oui.

— Vous êtes rapide, vous ne loupez pas votre cible ?

Douglas ne se vexa pas, il savait que le docteur ne pensait qu'à la sécurité d'Isabel.

— Je ne suis pas maladroit.

— J'ai vu votre pistolet sur le guéridon du vestibule. Vous savez aussi vous en servir ?

— C'est mon arme préférée.

— Pourquoi?

— Elle est plus efficace, monsieur. Si je tire sur quelqu'un, je suis sûr de le tuer.

— Parfait, parfait, rétorqua Simpson avec un sourire réjoui.

Il s'assit à son bureau et invita Douglas à prendre place en face de lui.

Celui-ci refusa d'un geste.

— Comment se porte notre chère Isabel ? Ah, comme j'aimerais pouvoir lui rendre visite... Je présume qu'elle a des difficultés à se mouvoir, maintenant.

— Elle a accouché cette nuit.

— Bonté divine, elle a accouché ? Mais le bébé est né beaucoup trop tôt! C'est un garçon, une fille?

— Un garçon.

— Vivant?

— Oui, mais il est affreusement menu... Il a à peine assez d'énergie pour crier.

Simpson se renversa contre le dossier de son fauteuil, dodelinant de la tête.

— C'est un miracle qu'il ait survécu. Il est faible, évidemment. Mais vous paraît-il malade ?

— Je ne sais pas... Il passe son temps à dormir.

— Il tète ?

— Il essaie.

— Bien, très bien. Le lait de sa maman le remplumera. Dites à Isabel de le nourrir, si possible, toutes les heures jusqu'à ce qu'il soit plus vigoureux. S'il refuse le sein, ou s'il vomit, alors nous aurons de quoi nous inquiéter. Il n'est pas question de donner des médicaments à un nourrisson. Il ne nous restera plus qu'à prier. Un simple courant d'air pourrait le tuer, veillez donc à le tenir au chaud. C'est extrêmement important, mon garçon.

— J'y veillerai.

— Je ne voudrais pas vous décourager... néanmoins, vous devez comprendre et accepter la réalité telle qu'elle est. Ce bébé risque de mourir, malgré tous vos efforts.

— Je préfère ne pas envisager cette éventualité.

— Si cela se produisait, il vous faudrait soutenir Isabel. Les amis sont là pour ça.

— Comptez sur moi.

— Elle n'a pas de problème particulier pour l'instant ?

— Le travail a été un calvaire. Je crois qu'à présent elle va plutôt bien.

— Vous l'avez assistée pendant l'accouchement?

— Oui.

— Elle n'a pas eu de déchirures ?

— Elle a perdu beaucoup de sang, c'est tout ce que je

peux dire. Je n'ai aucune expérience dans ce domaine. Quand je lui demande comment elle se sent, elle devient rouge comme un coquelicot et change de sujet.

— Elle est pudique... Mais, si quelque chose n'allait vraiment pas, elle vous le dirait pour le salut de son enfant. Essayez de la rassurer, de la réconforter. Isabel possède une grande force d'âme. Toutefois, dans l'immédiat, elle est vulnérable. Les jeunes mamans ont tendance à être excessivement sensibles. La moindre vétille les bouleverse. La femme de Paul Morgan a pleuré pendant un mois entier. Elle a failli rendre son mari complètement fou. Elle sanglotait sans arrêt, pour rien, parce qu'elle était heureuse ou triste. Et puis elle s'est calmée. Notre Isabel a des ennuis infiniment plus sérieux à affronter. Boyle qui ne la lâche pas d'une semelle, son enfant qui est entre la vie et la mort... Vous avez l'intention de demeurer auprès d'elle?

— Je ne la quitterai pas jusqu'à ce que le bébé soit tiré d'affaire. Combien de temps cela prendra, à votre avis?

— Au moins huit semaines, peut-être dix... Il y a une chose qui m'intrigue, mon garçon. Comment avez-vous réussi à atteindre le ranch d'Isabel ?

— Il faisait sombre, et j'ai suivi la route la plus directe. Ensuite il a commencé à pleuvoir. J'ai failli me retrouver nez à nez avec les guetteurs de Boyle. Ils étaient tellement soûls qu'ils ne m'ont pas entendu. Je me suis demandé ce qu'ils fabriquaient là, mais je n'ai pas cherché d'explication. Heureusement.

— Vous êtes sûr de pouvoir retourner chez Isabel?

— Certain.

— J'aimerais être plus jeune et plus agile : je vous accompagnerais. Mais, à mon âge, je ne me sens pas le courage de parcourir le trajet en pleine nuit. En plus, je vous avoue que j'ai peur des chevaux. Chaque fois que j'ai voulu monter sur le dos d'une de ces maudites bêtes, je me suis cassé la figure. Maintenant je me déplace en boghei, et c'est ma femme qui attelle les chevaux. D'ailleurs, si j'allais là-bas, Boyle en serait informé, et il se vengerait sur ma Trudy... Non, je ne peux pas courir ce risque. Je remercie le Ciel de vous avoir envoyé ici.

— De toute façon, vous avez dit tout à l'heure que

l'enfant était trop petit pour que vous lui donniez des médicaments.

— Certes, cependant je souhaiterais être aux côtés d'Isabel. Trudy et moi la considérons comme notre fille. Après le décès de Parker, je l'ai suppliée de venir s'installer chez nous. Elle m'a opposé un refus catégorique. «Je me débrouillerai toute seule...» Elle n'avait que cette phrase à la bouche. Trudy a insisté. Elle a même déniché un joli petit cottage près d'ici. Nous voulions qu'Isabel élève son enfant à Sweet Creek. Elle aurait été indépendante, mais au moins nous aurions pu l'aider.

À l'évidence, le docteur éprouvait pour Isabel une grande affection. Douglas en fut touché.

— Ne vous inquiétez pas, je prendrai soin d'elle et du bébé.

— Vous avez remarqué combien elle est belle ?

Surpris par cette question, Douglas laissa échapper un rire nerveux.

— Oui... j'ai remarqué.

— Alors je me vois obligé de vous demander quelles sont vos intentions, mon garçon.

— Pardon?

— Je vais être brutal. Ça ne vous plaira pas, mais tant pis... Quand elle sera rétablie, avez-vous l'intention de folâtrer avec elle ?

— Euh... non, bredouilla Douglas, éberlué.

Simpson haussa un sourcil dubitatif. Il pria son interlocuteur - qui s'exécuta comme un automate - de remplir deux verres de brandy. Puis il soupira :

— Ça pourrait bien arriver quand même, fiston.

— Je ne connais Isabel que depuis...

— Vous m'avez promis de ne pas la quitter avanl huit ou dix semaines, coupa le docteur. Vous êtes un homme de parole, n'est-ce pas ?

— Je ne l'abandonnerai pas, mais cela ne signifie pas que...

— Il faut que je vous parle d'un individu que j'ai croisé un jour, à River's Bend.

Douglas sentait l'énervement le gagner. Il n'avait pas envie qu'on lui raconte une histoire - il n'était plus un gamin, que diable ! Il voulait des informations sur Boyle. Cependant, à l'évidence, le docteur n'était pas pressé. Il

sirotait son brandy, rassemblait ses souvenirs, le regard dans le vague.

Douglas était bien élevé, il respectait les personnes âgées. Alors il rongea son frein.

Le récit de Simpson dura un bon quart d'heure. Trois couples, surpris par une terrible tempête de neige, avaient dû passer tout un hiver ensemble dans une baraque de mineurs. Au retour du printemps, ils s'étaient séparés en se jurant une amitié éternelle. Cinq ans plus tard, le docteur avait rencontré par hasard l'un des rescapés et l'avait interrogé sur son aventure. Il avait découvert avec stupeur que ce monsieur ne se rappelait même plus le nom de ses compagnons.

— Et voilà, conclut Simpson. Vous allez rester un long moment auprès d'Isabel, et j'aimerais que vous gardiez cette histoire dans un coin de votre tête. Pendant des mois, cet homme avait considéré les autres comme des frères. Pourtant, dès qu'ils sont sortis de son existence, il les a effacés de sa mémoire.

— Je comprends...

— Vraiment? Il est facile d'aimer Isabel. Mais je songe au futur, à ce qu'il adviendra quand vous rentrerez chez vous, après l'avoir délivrée de Boyle. Car vous réglerez son compte à ce bandit, n'est-ce pas ?

Douglas réprima un soupir de soulagement. Simpson en arrivait enfin au plus important.

— Je l'espère. Dites-moi ce que vous savez sur lui.

— Ce type est un monstre, rétorqua le docteur avec dégoût. S'il m'a laissé en vie, c'est uniquement parce qu'il pense qu'un jour il aura peut-être besoin de mes services. Les médecins qui souhaitent s'installer dans nos contrées ne sont pas légion. Par contre, il n'hésiterait pas à s'en prendre à ma Trudy. Oh non, il n'hésiterait pas...

— Isabel m'a expliqué que peu d'habitants de Sweet Creek ont le courage de résister à Boyle. Vous êtes l'un d'eux. Pourquoi les autres se soumettent-ils?

— Ils ont peur. Quelques braves gens ont tenté de se révolter, et l'ont payé très cher. Le pauvre Wendell Border a eu les poignets cassés; il avait confié à un soi-disant ami qu'il projetait d'alerter le marshal qui traque les bandits à travers tout le territoire. Ce marshal est une légende vivante, un héros. Hélas, Wendell n'a pas

eu la possibilité de se lancer à sa recherche. La bande de Boyle lui est tombée dessus. Pendant que je le soignais, je lui ai promis de trouver une solution.

— Vous aviez l'intention de chercher vous-même le marshal ?

— Non. Je suis trop vieux pour battre la campagne... Ma Trudy a eu une meilleure idée. Deux fois par semaine, je me rends à Liddyville visiter des malades. Ce n'est qu'à deux heures de Sweet Creek en boghei. Ma femme m'a conseillé d'envoyer de là-bas des câbles à tous les shérifs de la région. J'ai aussi télégraphié à deux pasteurs dont Wendell m'avait parlé, en leur demandant de nous aider à localiser le marshal. Je n'ai toujours pas de nouvelles, mais je suis sûr que si le Texan est informé de nos problèmes, il viendra. Surtout s'il sait qu'une mère et son nouveau-né sont en danger.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que...

— Si l'on en croit la rumeur, l'interrompit Simpson, le marshal a accidentellement provoqué la mort de plusieurs femmes avec leurs enfants, au Texas, alors que des malfaiteurs dévalisaient une banque. Il ignorait que ces malheureux étaient à l'intérieur, qu'ils servaient de boucliers aux bandits. Quand il s'est rué dans la banque avec ses adjoints, une fusillade a éclaté. À ce qu'on raconte, ces otages auraient été tués de toute manière, mais le marshal se sent responsable. Il est bourrelé de remords. Voilà pourquoi je suis certain qu'il viendra à notre rescousse. Si seulement je connaissais son nom... ça nous faciliterait la tâche.

— Il s'appelle Daniel Ryan. Mes frères l'ont cherché, eux aussi...

Douglas se tut. Les marches de l'escalier craquaient

— Aurions-nous réveillé votre épouse ?

— Possible...

— Voudriez-vous lui dire de poser ce fusil ?

— Sacrebleu, vous avez des yeux derrière la tête ! s'exclama le docteur, stupéfait. Trudy, lâche cet engin et approche, que je te présente un ami d'Isabel.

Douglas pivota et salua la vieille dame.

— Je suis navré de vous avoir dérangés, votre mai i et vous.

Trudy se précipita pour lui serrer la main. Malgré sa petite taille, elle avait une poigne de fer.

— C'est le Ciel qui vous envoie! Doc et moi, nous avons tellement espéré un miracle. Oh, je sais que vous n'êtes pas le marshal. Notre pasteur nous l'a décrit: c'est un grand blond au regard bleu d'azur. Tous les dimanches, nous prions pour que cet homme nous porte secours. Travaillez-vous avec lui ?

— Non, madame.

— Quel dommage ! murmura-t-elle, atrocement déçue. Mais vous aiderez quand même notre chère petite ?

Douglas lui sourit.

— Oui, je l'aiderai.

Elle lui serra à nouveau la main, si fort qu'il réprima un tressaillement.

— Doc, je m'en vais dans la cuisine. Vous, ne partez pas tout de suite. Je vous donnerai quelques bricoles à emporter.

— Tu seras forcée de travailler dans le noir, Trudy.

— Bah, je me débrouillerai. J'allumerai une bougie dans le vestibule. Ça ne se verra pas de l'extérieur.

— Madame, j'aimerais rejoindre Isabel le plus vite possible...

Elle hocha vigoureusement la tête et sortit au pas de course du bureau.

— Profitez-en pour vous reposer, gloussa le docteur. Ma Trudy ne vous laissera pas quitter cette maison sans un sac rempli de nourriture. Asseyez-vous donc confortablement, et expliquez-moi pourquoi vos frères ont eu besoin de l'intervention du Texan.

— Ryan leur a rendu service. En fait, il a sauvé la vie à Travis.

— Vous teniez par conséquent à le remercier.

— Oui... Nous voulions aussi récupérer une boussole qu'il... qu'il a empruntée.

— Ah bon? Comme c'est curieux.

— Je vous raconterai toute l'histoire une autre fois... Un détail me préoccupe. Je sais qu'il y a un bureau de poste à Sweet Creek. Pourquoi expédiez-vous vos câbles de Liddyville ?

— Si vous avez vu le bureau de poste, c'est que vous

êtes entré dans l'arrière-boutique du bazar. Pour quelle raison ?

— Pour prendre quelques provisions.

— Personne ne vous a repéré ?

— Non.

— Tant mieux, répliqua Simpson, baissant la voix. Vous avez cassé un carreau? Démoli la serrure ?

Douglas, offensé, pointa le menton.

— Non, évidemment! Cooper ne se rendra pas compte de mon passage, sauf s'il dresse l'inventaire complet de ses marchandises.

Simpson jubilait.

— Bravo, mon garçon! Je regrette seulement que vous n'ayez pas dévalisé Vernon Cooper. Son frère Jasper dirige le bureau de poste, et ces deux vauriens son! à plat ventre devant Boyle. Personne ici n'ose télégraphier, parce que Boyle en serait aussitôt averti. Voilà pourquoi je vais à Liddyville. Trudy et moi nous approvisionnons là-bas. Nous préférerions mourir de faim plutôt que d'engraisser les Cooper.

— Si Ryan arrête Boyle et le traîne enjustice, l'homme qui a eu les poignets cassés acceptera de témoigner?

— Hélas, je crains que Ryan ne soit obligé de trouver un autre moyen pour débarrasser la ville de ce bandit. Wendell est trop terrifié, il ne témoignera pas. Il a une femme et deux fillettes. S'il parle, sa famille en supportera les conséquences. Pauvre Wendell... Il se préparait à moissonner dans une quinzaine de jours. Maintenant, ses récoltes pourriront sur pied.

— Personne ne lui donnera un coup de main ?

— Ils ont peur, s'ils lèvent le petit doigt, que Boyle ne devienne enragé.

— Pourquoi ce type convoite-t-il la propriété d'Isabel ?

— Il veut soi-disant y mettre ses bêtes. Il a d'immenses prairies autour de son ranch, mais il les loue à des étrangers qui achètent des troupeaux au Texas et les amènent ici, où l'herbe est bonne. Il a gagné des fortunes depuis une dizaine d'années. Seulement il est d'une cupidité maladive, il n'en a jamais assez.

— Isabel n'a pas le droit de l'empêcher de faire paître le bétail sur ses terres. Je suppose qu'il le sait?

— En réalité, c'est elle qu'il veut. Il raconte partout

qu'un jour elle lui appartiendra. Ce porc se pavane dans les rues et invite tous ceux qu'il rencontre à son mariage. C'est une obsession.

— Qu'est-ce qu'il attend alors? Dans la situation où elle est, il pourrait la forcer à l'épouser.

— Vous ne comprenez pas la mentalité de Boyle. Il est vaniteux. Il s'évertue à la pousser à bout, pour qu'elle le supplie de la prendre pour femme,

— Est-ce lui qui a assassiné Parker?

— S'il n'avait pas reçu une balle dans le dos, j'aurais pensé que Parker s'était tué par accident, par maladresse. Je ne suis pas du genre à dire du mal des morts, Dieu m'en garde. Je me borne à constater un fait : Parker ne savait rien faire de ses dix doigts. Il avait de grandes idées, ça oui. Il entourait Isabel d'attentions. Et il était gentil avec Paddy, ce vieux fou, alors que Boyle ne le supportait pas.

— Boyle ne supportait pas qu'on soit gentil avec un vieillard ?

— Bizarre, n'est-ce pas ? Paddy était d'origine irlandaise. Du plus loin que je me souvienne, il a toujours vécu à Sweet Creek. Il y a une dizaine d'années, Boyle s'est installé sur les terres quijouxtent la propriété d'Isabel. Il a construit une grande maison de deux étages, pareille à celles que l'on voit dans l'Est. Il l'a remplie de meubles flambant neufs qu'il avait fait venir d'Europe par bateau, et ensuite il a organisé une fête pour montrer son palais à tous les habitants de la ville. Paddy lui-même était convié. Cette nuit-là, il s'est passé quelque chose entre les deux hommes. Nul ne se rappelle les avoir vus ensemble, mais, à partir de ce moment, Boyle s'est acharné sur Paddy. On traitait l'Irlandais de fou, parce qu'il s'en moquait. Un jour que je le soignais - il avait pris une raclée, comme d'habitude - savez-vous ce qu'il m'a dit? «C'est moi qui rirai le dernier», il a dit. Or il ne se trompait pas.

— Comment ça ?

— Ce que vous êtes pressé, fiston ! Laissez-moi donc parler. Paddy souffrait d'une grave maladie des poumons, il était mourant. Il a tenu le coup jusqu'à un certain samedi soir. Le samedi, Boyle allait toujours au saloon pour jouer aux cartes. Il se trouve que j'étais là

aussi, ce fameux soir. Paddy est entré, il vacillait -je me demande où il avait puisé la force de se traînerjusqu'au saloon. Il s'est couché sur le sol, ajoint les mains sur sa poitrine, comme s'il était déjà dans son cercueil, et il a annoncé qu'il était prêt à rendre l'âme. Boyle a bondi sur lui, il nous a tous repoussés, il s'est accroupi près de Paddy, l'a agrippé par sa chemise et secoué comme un prunier en hurlant : «Dis-le-moi, vieux cinglé ! Dis-moi qui c'est! »

— Et alors? murmura Douglas, captivé par cet étrange récit.

— Alors Paddy a adressé un grand sourire édenté à Boyle et lui a chuchoté quelques mots à l'oreille. Ensuite il a éclaté de rire. Le Seigneur m'est témoin, Paddy est mort en riant! Boyle a perdu la tête. Il s'est mis à frapper le cadavre, à le couvrir d'insultes. Deux de ses hommes ont dû l'empoigner pour que le croque-mort puisse accomplir son travail. L'un des types a demandé à Boyle pourquoi il n'avait pas tué l'Irlandais avant, puisqu'il le haïssait autant. Boyle, qui était ivre de rage, a répondu qu'il ne pouvait pas le tuer sans savoir... Le lendemain, Trudy et moi sommes allés dire un dernier adieu à Paddy. Je vous le jure : il avait encore ce grand sourire aux lèvres. N'est-ce pas incroyable ?

Douglas opina, et le docteur poussa un soupir.

— Dès la semaine suivante, Boyle commençait à harceler Isabel et Parker Grant. Personne ne l'a vu descendre Parker, mais chacun pense qu'il l'a fait. Il s'attendait à ce que notre chère petite, enceinte et désemparée, lui saute au cou. Il s'est fourré le doigt dans l'œil. Isabel n'a rien d'une fragile créature. Elle est vulnérable à cause du bébé, naturellement, et Boyle se figurait qu'il la piégerait sans difficulté, avec tout son argent et son pouvoir. ..

— Il veut vraiment l'épouser?

— Oh, oui ! Mais il a sans doute décidé de patienter jusqu'à la naissance de l'enfant. C'est un malin, Boyle. La plupart des mères se jetteraient dans les flammes pour sauver leur bébé. Isabel est une femme d'honneur. Hélas, la nature l'a dotée d'une beauté redoutable. J'ai menti à Boyle, j'ai prétendu qu'elle n'accoucherait pas

avant fin septembre. Apparemment, il m'a cru. J'espère que cela nous laissera un peu de répit.

— Doc, le paquet est prêt ! annonça Trudy depuis la cuisine.

Simpson se leva.

— Que puis-je faire pour vous aider, mon garçon?

— Je vous serais reconnaissant de télégraphier à mes frères que je suis retenu ici.

Le docteur lui tendit un crayon et une feuille de papier.

— Notez-moi tout ça, j'enverrai le câble demain matin à la première heure.

— Vous allez à Liddyville le lundi ?

— Le mardi et le vendredi, en principe. Mais j'inventerai un prétexte quelconque.

— Non, ne changez rien à vos habitudes.

— Vous projetez de faire venir des renforts ?

— Le plus tôt sera le mieux.

— Ne vous précipitez pas trop. J'ai oublié de vous donner un renseignement important. Boyle ne tardera pas à partir pour le Dakota: toute sa famille s'y rassemble une fois l'an. Depuis qu'il s'est installé ici, il a toujours assisté à ces réunions. Mieux vaut éviter qu'il engage d'autres brigands, or il ne s'en privera pas s'il apprend qu'Isabel a des alliés.

— Combien de temps sera-t-il absent?

— Ça dépend. L'année dernière, il y est resté six semaines. L'année précédente, seulement trois semaines. Comme il est, paraît-il, celui qui a le mieux réussi, il aime bien prolonger son séjour pour en mettre plein la vue à ses cousins.

— Je rédige un deuxième message que vous enverrez plus tard. Si vous avez des nouvelles de Ryan, avertissez-moi. Je souhaiterais discuter avec lui.

— Comment ferai-je pour vous prévenir?

— Je reviendrai ici chaque lundi à la nuit tombée.

— Fiston, ne vous bercez pas d'illusions. Nos chances de localiser le marshal sont minces.

— Écoutez-moi, docteur. Si je ne suis pas à notre rendez-vous du lundi, vous saurez qu'il y a un problème, et vous expédierez ce deuxième message. C'est bien clair?

— Oui. Surtout, soyez prudent en venant ici.

— Entendu. Je voudrais bien vous amener Isabel et le bébé...

— Renoncez à cette idée. Pendant son absence, Boyle chargera l'un de ses hommes de la surveiller. Si jamais elle quittait sa maison, ils réduiraient cette ville en cendre rien que pour la retrouver. Boyle a des complices à Liddyville, il ne serait pas sage d'y conduire Isabel. Les autres villes sont à plusieurs jours de route. Voyager serait néfaste pour le bébé. Vous êtes coincé, mon garçon. Cachez-vous : tant que les autres ne vous verront pas, ils n'importuneront pas Isabel. Ne vous avisez pas de provoquer ce monstre.

Douglas secoua la tête.

— Je ne suis pas d'accord. Quand Isabel et son fils seront en sécurité, je pourrai provoquer Boyle. En vérité, je suis impatient de l'avoir en face de moi.

Le docteur sentit un frisson lui parcourir l'échiné. Il suivit Douglas dans la cuisine.

— Quand l'heure sonnera, vous aurez besoin d'aide. Boyle a vingt-quatre hommes sous ses ordres.

— Je ne suis pas inquiet. Mes frères viendront.

— Combien en avez-vous ? demanda Trudy.

— En comptant mon beau-frère, nous serons cinq.

Le docteur le dévisagea d'un air incrédule.

— Cinq contre vingt-cinq ?

Douglas esquissa un sourire malicieux.

— C'est amplement suffisant.

5

Douglas fut de retour au ranch alors que l'aube pointait. Avant de décharger les provisions et de dételer le cheval, il se précipita vers la cabane.

Isabel était debout devant la cheminée, le fusil chargé. Quand elle entendit Douglas l'appeler à voix basse, elle lui ouvrit et se jeta dans ses bras, malgré ses vêtements trempés.

— Je suis si contente...

Elle le tenait par la taille, pressant le canon de l'arme

dans son dos. Il lui prit doucement la carabine et la posa sur la table. Elle continuait à l'étreindre.

— Je ne comprenais pas pourquoi vous restiez si longtemps, souffla-t-elle. Mais je savais que vous reviendriez, j'en étais sûre.

— Je suis heureux de l'entendre, Isabel... Vous tremblez comme une feuille. Lâchez-moi, que je remette une bûche dans l'âtre. Il faut vous ménager, sinon vous allez tomber malade.

— Je n'ai pas froid... C'est seulement le soulagement. Je me suis tellement inquiétée pour vous.

— Moi aussi, je me suis inquiété pour vous, marmonna-t-il.

Elle se cramponnait à lui, le visage contre son torse sculpté par les muscles.

— Vous avez eu des problèmes ?

— Aucun. J'ai pris tout ce que vous aviez noté sur votre liste, et quelques bricoles supplémentaires. Ensuite je suis passé chez le docteur.

— Mais Boyle a dit que ses hommes surveillaient le cottage jour et nuit! s'exclama-t-elle, alarmée.

— Ils ne m'ont même pas aperçu. J'ai également rencontré Mme Simpson. Elle vous envoie du lait frais et un gros sac de nourriture.

— Elle est si gentille...

— Quant au docteur, il m'a donné de précieux conseils.

— Vous êtes vraiment dégourdi, Douglas.

«Et sincère, et terriblement séduisant... » ajouta-t-elle *in petto.*

— Comment avez-vous réussi à vous introduire dans le magasin, puis chez Simpson, sans vous faire repérer?

— J'ai crocheté les serrures.

— Dieu du ciel, vous savez crocheter une serrure !

— Il y a longtemps - très longtemps -j'étais un voleur.

Elle éclata de rire. Il ne comprit pas sa réaction, mais il aima son rire. Clair etjoyeux, il cascadait comme un ruisseau.

Troublé, il s'écarta et la prit par la main pour la ramener dans la chambre.

— Vous avez dormi ?

— Pas beaucoup. Le bébé non plus, il vient juste de se calmer.

— Le Dr Simpson veut que vous le nourrissiez, si possible, toutes les heures. Il a tété ?

— Oui...

— Vous croyez qu'il a eu... assez de lait?

— Oui, et il n'a pas vomi.

Elle était toute rouge, timide et fière à la fois. Ils échangèrent un sourire.

— A présent, recouchez-vous.

— Je ne vous aide pas à décharger le chariot?

— Certainement pas !

— Oh, j'ai failli oublier. Je vous ai préparé un petit repas. Il est dans la cuisine.

— Je le dégusterai quand j'aurai tout rentré et bouchonné Brutus.

— Vous avez pensé à payer M. Cooper? Je n'ai jamais volé quoi que ce soit, etje n'ai pas l'intention de commencer maintenant.

— Je lui ai donné exactement ce qu'il méritait.

En réalité, il n'avait rien laissé à Vernon Cooper, pas un sou. Cooper avait pris le parti de Boyle : lui et son frère Jasper, l'abominable postier, méritaient d'être chassés de la ville à coups de pied dans les fesses...

Isabel était trop excitée pour s'abandonner au sommeil. Néanmoins, elle fit semblant de dormir pendant que Douglas s'affairait. Chaque fois qu'il entrait ou sortait, le plancher, devant l'âtre, craquait. Quel bruit rassurant... Elle compta ses allers et retours: six en tout. Ne portait-il donc qu'un seul sac à la fois ?

Finalement, elle l'entendit pousser le chariot dans l'écurie. N'y tenant plus, elle se releva, enfila sa robe de chambre, glissa ses pieds dans des chaussons, et trottina jusqu'à la pièce voisine.

Là, elle crut défaillir de bonheur. Sur la table, sur les quatre chaises, sur le sol, s'entassaient des marchandises. Elle s'avança, réprima une exclamation en découvrant un pot rempli de beurre - du bon beurre frais ! - puis un autre plein de café. Du bout des doigts, éblouie, elle toucha toutes ces merveilles. Viande de bœuf séchée, jambon, bacon, harengs marinés enveloppés dans du papier blanc, qui dégoulinaient sur la nappe à

carreaux. Il n'existait rien d'aussi beau que ces taches sur la nappe...

Soudain, elle se sentit observée et pivota vivement. Douglas s'encadrait dans la porte, un sac dans les bras. Elle se demanda à quoi il songeait. Il arborait une étrange expression, comme s'il ne savait quelle attitude adopter. Mais il y avait de la tendresse dans ses yeux, et Isabel devina qu'il ne la gronderait pas.

— J'ignorais que vous étiez là, balbutia-t-elle.

— Je vous regardais. Vous avez l'air d'une petite fille le matin de Noël.

Il était bouleversé. Depuis combien de temps manquait-elle du strict nécessaire, auquel tout être humain sur cette terre avait droit? Se rendait-elle compte qu'elle serrait un sac de farine contre sa poitrine comme si c'était un trésor, et que des larmes baignaient ses joues ?

— Il y a d'autres provisions dans la cuisine, dit-il.

— Encore ? s'écria-t-elle.

— Mais oui, venez voir...

Sans lâcher son fardeau, elle le suivit vers l'alcôve dont il tira le rideau. La cuisine était tellement exiguë qu'il n'y avait pas la place pour deux personnes. Douglas s'effaça pour la laisser passer.

— Mon Dieu, du sel, du poivre, de la cannelle... Oh, Douglas! Vous êtes sûr que nous avons les moyens de nous offrir tout ça ?

Elle levait vers lui son adorable visage. Un homme pouvait se noyer dans ces grands yeux mordorés. Se perdre à jamais dans la contemplation de ces taches de rousseur...

— Vous êtes sûr que nous pouvons ? répéta-t-elle.

Il sursauta.

— Quoi donc ?

— Nous offrir tout ça.

— Cooper vendait ces marchandises au rabais.

Il réussit à énoncer ce mensonge sans pouffer de rire.

— Ah, tant mieux.

Ils se regardaient. Avec douceur, il essuya les larmes de la jeune femme. Brusquement, elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa.

— Qu'est-ce qui me vaut ce baiser?

— Vous êtes si bon pour moi et pour mon fils. Bien-

tôt, je vous le promets, je recouvrerai mes forces. Jamais auparavant je n'avais dépendu de quelqu'un.

— Et votre mari ?

— Parker possédait de nombreuses qualités. Je regrette que vous ne l'ayez pas connu, vous l'auriez apprécié. C'était un brave homme... Maintenant, Douglas, il faut vous reposer.

Elle se détourna et regagna la chambre. Elle n'avait pas répondu à sa question. Était-ce délibéré ?

Il dormit quasiment toute la journée, sur sa couverture étendue devant l'âtre. Ce fut le petit Parker qui le réveilla par ses vagissements.

Isabel, dans la cuisine, donnait au bébé son premier bain.

S'étirant et bâillant, Douglas la rejoignit.

— Eh bien, il s'exprime avec plus de vigueur, aujourd'hui !

— Il est fâché, il n'aime pas l'eau.

Douglas remarqua que le bébé frissonnait.

— Nom d'une pipe, j'aurais dû entretenir le feu !

— Vous aviez besoin de repos.

— Il ne faut pas qu'il ait froid, le docteur l'a bien spécifié.

Isabel ne l'écoutait que d'une oreille.

— Voilà, il est tout propre. Allons, mon cœur, c'est fini, ne t'énerve pas... Douglas, vous me passez cette serviette, s'il vous plaît?

Promptement, il attrapa la serviette, la coinça sous son menton et prit le bébé avec précaution. Isabel le frictionna, le langea. Les lèvres de l'enfant bleuissaient.

— Dépêchons-nous de le réchauffer, grommela-t-il, inquiet. Déboutonnez votre robe de chambre et votre chemise de nuit, et glissez-le contre vous.

Cette fois, Isabel n'hésita pas, elle avait oublié sa pudeur.

— Il est glacé. J'ai eu tort de le baigner, il ne peut même plus crier.

— Ne vous tourmentez pas, il ira mieux dans un instant.

— C'est ma faute, gémit-elle. Mais pourquoi ai-je fait ça?

— La prochaine fois, nous le baignerons devant le feu.

— Oh, murmura soudain la jeune femme, il s'est arrêté...

— De respirer ?

— Non, de frissonner. Je crois qu'il s'est endormi.

Douglas se pencha pour étudier la frimousse du bébé pressée contre le sein crémeux de sa maman.

— C'est vrai, il dort... Voilà un homme qui a de la chance.

— Un tout petit homme, rectifia-t-elle en s'empourprant. Oui, nous avons tous les deux de la chance: grâce à vous, nous ne sommes plus seuls.

— Vous n'allez pas vous remettre à pleurer, au moins ?

— Je ne pleure jamais.

Il crut qu'elle plaisantait, mais non : elle parlait sérieusement.

— Il m'est très difficile de montrer mes émotions, ajouta-t-elle. Vous ne l'aviez pas remarqué?

— Euh... pas vraiment.

— Pourriez-vous me rendre un service, s'il vous plaît ? J'ai deux ou trois chaises qui sont un peu bancales. Je vous serais reconnaissante de m'expliquer comment les réparer.

— Je les réparerai moi-même. Vous avez autre chose à rafistoler ?

Il s'avéra que tout ou presque dans la cabane nécessitait des réparations. Isabel n'aurait pas la possibilité d'emporter ses pauvres meubles lorsqu'elle quitterait cet endroit, néanmoins Douglas décida de s'atteler à la tâche. Pour le moment, il préférait ne pas lui parler de l'avenir. Mieux valait attendre qu'elle soit rétablie, qu'elle ait retrouvé son équilibre.

— Est-ce que les hommes de Boyle surveillent la maison? demanda-t-elle.

— Hier soir ils n'étaient pas là, mais peut-être viennent-ils dans les parages de temps en temps. Je ne me hasarderai pas à vérifier. Le docteur m'a conseillé de me cacher le jour et de travailler la nuit, il a raison. Tant que Boyle vous croira seule, il patientera.

— Et les chevaux? Ils ne supporteront pas de restei enfermés dans l'écurie.

— Je les sortirai quand l'obscurité sera tombée. J'ai rangerai le corral. Cessez donc de vous tracasser.

— Comment puis-je vous aider?

— En reprenant des forces.

Douglas n'ayant pas l'étoffe d'un cuisinier, il se contenta de couper en tranches le jambon et le pain offerts par Trudy Simpson, et d'ouvrir un pot de pickles chipé au bazar. Il donna à Isabel un grand verre de lait Elle protesta - pas question de gaspiller le précieux breuvage - mais il l'obligea à boire. Il lui rapporterait du lait dès qu'elle en manquerait.

Après quoi, il lui ordonna d'aller s'allonger.

Une heure plus tard, elle le rejoignait, Parker calé contre son épaule. Tout en regardant Douglas réparer une chaise, elle arpentait la pièce pour apaiser le bébé qui s'agitait. Elle paraissait épuisée.

Les autres sièges attendraient, décida Douglas qui se lava les mains et saisit doucement l'enfant.

— Je m'occupe de lui.

— Je ne comprends pas ce qu'il a. Il a tété, je l'ai changé, pourtant il ne veut pas s'endormir.

— Il est de mauvais poil, voilà tout.

Elle pivota sur ses talons, hésita.

— Je reste avec vous et...

— Au lit! commanda-t-il. Si j'ai un problème, je sais où vous trouver.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas malade ?

— Certain.

Elle hocha la tête.

— Alors... bonne nuit.

Douglas s'installa dans le fauteuil à bascule et se mit à bercer le nourrisson. Il avait si souvent bercé sa sœur, autrefois... Dieu que les années avaient passé vite! Bientôt, Mary Rose deviendrait mère à son tour. Quand elle était petite, il lui racontait des histoires. Sa voix, ses récits la calmaient - ou l'ennuyaient tellement qu'elle ne tardait pas à sombrer dans le sommeil. Il fit de même avec Parker. Le bébé s'endormit aussitôt.

Il faisait nuit, c'était l'heure de travailler... Douglas se prépara mentalement, car dès qu'il franchirait le

seuil, la colère l'envahirait. Il constaterait à nouveau que cette maudite cabane se dressait au milieu d'un terrain inondable. Peu lui importait que le mari d'Isabel l'ait construite ou pas, qu'il y ait installé sa femme enceinte pendant qu'il bâtissait une autre maison sur les hauteurs. Cet homme avait mis sa jeune épouse en danger. Pourquoi? Ne l'aimait-il donc pas?

Hélas, l'incompétence de Parker Grant ne s'arrêtait pas là. Il avait aménagé un corral - ou ce qui ressemblait à un corral - or la première bourrasque de vent en avait abattu la clôture. Les clous qui dépassaient des planches avaient vraisemblablement blessé Pégase. Dans ce cas, la plaie risquait de s'infecter. Douglas devait interroger Isabel pour en avoir le cœur net et, éventuellement, changer d'onguent. Il attendrait cependant qu'elle se réveille...

Elle se leva au point du jour, le petit Parker blotti dans ses bras. Les flammes crépitaient allègrement et répandaient autour de la cheminée une douce lumière.

Douglas s'empressa de lui avancer une chaise.

Elle considéra la bouillie d'avoine gluante et le toast brûlé sur la table.

Elle avait coiffé ses cheveux roux en une longue natte qui lui descendait jusqu'aux reins. Des boucles duveteuses encadraient son visage. Elle avait l'air d'une madone.

Comme il la regardait fixement, elle piqua un fard et bafouilla :

— Je... Parker n'a pas voulu faire son rot.

Avec précaution, il saisit le bébé.

— Vous pouvez vous asseoir?

— Oui, je me sens beaucoup mieux.

Douglas resta debout, tapotant doucement le dos de l'enfant. Pour ne pas l'offenser, lajeune femme se résigna à manger la bouillie, avalant une grande lampée d'eau après chaque cuillerée.

— Vous devriez boire du lait à tous les repas, dit-il. J'en rapporterai lundi prochain.

— Il y a quelques mois, nous avions deux vaches laitières.

— Que sont-elles devenues ?

— Je l'ignore. Elles ont disparu.

— Vous pensez que Boyle les a volées ?

Elle haussa les épaules.

— Parker ne semblait pas particulièrement surpris. Je présume qu'il avait oublié de refermer la porte de l'étable. Il était... un peu distrait.

— Ces vaches se seraient perdues dans la campagne ?

— Possible.

Elle baissa le nez, visiblement embarrassée. Douglas se mordit les lèvres. Honnêtement, son mari avait été une vraie calamité.

— Et la cabane? Ce n'est pas Parker qui l'a cons truite, n'est-ce pas ?

— En effet. Comment le savez-vous ?

La cabane était trop solide pour être l'œuvre de Grant. Douglas ravala cette réponse pour ne pas lui faire de peine.

— Il était en train d'en bâtir une autre sur les hauteurs, je suppose ?

— Pas du tout. Quelle étrange idée ! Nous étions installés ici.

Elle voulut se lever, mais il posa une main ferme sur son épaule.

— Terminez votre petit déjeuner, vous avez besoin de vous requinquer... Dites-moi, comment Pégase s'est-il blessé ?

— Les hommes de Boyle s'amusaient à tirer en l'air. Pégase a eu peur, il a rué et s'est cogné contre la porte de l'écurie.

— C'est un clou rouillé qui lui a entaillé la cuisse?

— Non.

A cet instant, le bébé émit un rot tonitruant. Isabel sourit avec tendresse, comme si son fils venait d'accomplir un exploit inouï.

— Douglas, je ne peux plus avaler la moindre bouchée.

Cette fois, elle se redressa sans lui laisser le temps de réagir.

— Ce soir, je préparerai le dîner. J'adore cuisiner. Ça... ça me détend.

Elle mentait mal. Il éclata de rire.

— Ma bouillie est donc si mauvaise ?

— Vous avez déjà goûté du plâtre? rétorqua-t-elle avec malice.

Ils étaient face à face, les yeux dans les yeux.

— Vous devriez vraiment arrêter.

La voix de Douglas était si caressante qu'elle frémit tout entière.

— Que dois-je arrêter? souffla-t-elle.

— D'embellir...

Il fut le premier à se ressaisir, à détourner le regard. II soupira et pivota vers la fenêtre.

Soudain, un mouvement du côté des arbres attira son attention. Il se figea. Un cavalier descendait le sentier qui serpentait à travers la prairie. Boyle, sans aucun doute.

Il s'agissait d'abord et avant tout de ne pas effrayer Isabel. Sans cesser d'observer l'homme qui approchait, Douglas murmura :

— Vous pensez que le bébé va dormir un moment?

— Oui, il n'a quasiment pas fermé l'œil de la nuit.

Elle lui reprit l'enfant qu'il tenait toujours et regagna la chambre, où il la suivit. Lorsqu'elle eut couché le petit Parker dans son berceau improvisé, il lui annonça d'un ton anodin qu'ils avaient de la visite.

Isabel ne flancha pas.

— J'ai combien de temps ? demanda-t-elle en déboutonnant sa robe de chambre qu'elle jeta sur le lit.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Je m'habille et je sors.

— Pas question! Vous ne bougez pas d'ici.

— Douglas, soyez raisonnable. S'il me voit, il s'en ira. Je l'accueille toujours sur le seuil de la maison, avec ma carabine... Il faut le convaincre queje suis enceinte. Donnez-moi une ceinture de Parker. Dans le coffre, derrière la porte. Ne restez pas planté là comme un piquet, remuez-vous! Il n'aime pas qu'on le fasse attendre.

— Vous ne...

Elle posa un doigt sur ses lèvres pour l'interrompre.

— Si je ne sors pas, il tirera en l'air. C'est une manie, chez ces types-là. Le bruit réveillera mon fils. Vous voulez qu'il entende le bébé pleurer? Allons, aidez-moi à me préparer. Je vous en prie.

— Je vais tuer cette ordure. D'accord?

— Non.

— Ce sera un combat à la loyale. Je le provoquerai.

Elle secoua frénétiquement la tête.

— Ne soyez pas si borné ! Il se défilera, il n'est pas si bête. De toute façon, ce n'est pas le moment de discuter. Vous n'aurez qu'à vous poster derrière la fenêtre. S'il devient violent, vous vous montrerez et vous le ferez déguerpir. Mais vous ne le tuerez pas. C'est bien compris ?

Douglas fulminait, les mâchoires crispées.

— Je rêve de le cribler de...

— Vous en rêvez, mais vous ne le ferez pas. Promis ?

— Mmm, grogna-t-il.

Elle leva les yeux au ciel.

— La ceinture, vite !

Il ôta la sienne, la lui tendit.

— Je refuse que vous portiez quelque chose qui appartenait à Grant.

Malgré son étonnement, elle jugea préférable de ne pas le contrarier davantage. Elle le poussa hors de la pièce et acheva de s'apprêter.

Elle le rejoignit alors que Boyle atteignait le bas de la colline.

— Ai-je l'air vraiment enceinte ?

— Mmm...

Elle lui toucha le bras.

— Vous devriez me regarder avant de répondre.

A contrecœur, il lui lança un coup d'œil. Elle avait revêtu un corsage blanc et une jupe bleu sombre qui moulait son ventre renflé. De l'avis de Douglas, elle était beaucoup trop jolie. Cherchait-elle à séduire ce satané Boyle?

Non, probablement pas... Elle était naturellement ravissante, et lui ne voyait pas comment l'enlaidir, à moins de lui mettre un sac sur la tête !

— Boutonnez votre corsage.

— Il est boutonné.

— Non, pas jusqu'en haut.

Il glissa son pistolet dans l'étui attaché à sa cuisse et, de ses doigts malhabiles, batailla avec le bouton du col de lajeune femme.

— Ce n'est pas la peine de vous exhiber.

Sa main frôlait le menton d'Isabel. Comment pouvait-on avoir la peau si douce ?

— Ne craignez rien, il ne me fera pas de mal, murmura-t-elle.

— J'y veillerai. Et si je dois le tuer, je ne veux entendre aucun reproche.

— D'accord...

— Allez-y, il arrive.

Lorsque Douglas eut repris son poste de guet, elle se dirigea vers la porte et tourna la poignée.

— Bon, je sors...

— Isabel?

— Oui?

— Ne vous avisez surtout pas de lui sourire.

6

Boyle était plus laid que les sept péchés capitaux, avec sa figure ravagée par la petite vérole, ses yeux rapprochés, ses lèvres trop minces qu'il semblait avaler dès qu'il fermait le bec. Il avait l'air d'un poulet acariâtre.

Douglas ne fut pas surpris par son aspect physique. Un individu qui en était réduit à terroriser une femme pour lui passer la bague au doigt avait, par définition, un sérieux problème avec le beau sexe. Celles qui possédaient un brin de jugeote voyaient aussitôt que cette repoussante trombine cachait une âme noire comme l'encre.

Douglas priait pour que ce monstre ébauche un geste, pose ne fût-ce qu'un doigt sur la crosse de son pistolet. Hélas, Boyle ne lui accorda pas ce plaisir. Il ne lança même pas un regard en direction de la fenêtre. Il contemplait fixement sa proie.

Isabel se tenait bien droite, la tête haute.

— Je vous ai interdit de pénétrer dans ma propriété. Allez-vous-en.

— Est-ce ainsi qu'on parle à son futur époux, ma poulette ? Et moi qui suis en train d'organiser une magnifique fête pour vous. Vous me paraissez soucieuse,

aujourd'hui. Auriez-vous peur d'être toute seule quand vous mettrez votre marmot au monde ?

— Vous avez dix secondes pour décamper, sinon je n'hésiterai pas à me servir de cette carabine.

— Si vous me tirez dessus, vous vous retrouverez en prison.

— Aucun jury ne me condamnerait. Tous les habitants de Sweet Creek vous haïssent autant que moi. Et maintenant, laissez-moi tranquille.

Il agita un index menaçant.

— Faites attention à ce que vous dites, mignonne. Je n'aime pas les insolentes. Lorsque nous serons mariés, je vous rabattrai le caquet. Car vous me supplierez à genoux de vous épouser, je vous le garantis. Ce n'est qu'une question de temps.

Quand elle arma sa carabine, il éperonna son cheval et s'en fut au galop.

— Je reviendrai ! cria-t-il par-dessus son épaule, et il éclata d'un rire gras.

Douglas le garda dans sa ligne de mire jusqu'à ce qu'il ait atteint le milieu de la prairie. Isabel rentra et referma la porte.

— Ce qu'il est laid, marmonna-t-il.

— Ça oui... Je crois que j'aurai la paix pendant une dizaine de jours.

— Mmm... Restons prudents. D'après le Dr Simpson, Boyle partira bientôt pour le Dakota, où sa famille se réunit chaque année.

— Il part ? Quelle merveilleuse nouvelle !

— Toujours d'après Simpson, il s'absente généralement un mois ou deux. Mais il ne faut pas pour autant baisser la garde.

— Bien sûr que non... Puis-je vous poser une question?

— Mmm...

— Vous comptez rester là longtemps, le nez collé à la fenêtre ?

— J'attends que Boyle soit en haut de la colline.

— Quelle mouche vous pique, Douglas ? Vous avez dit que Boyle ne devait pas vous apercevoir, que tant qu'il me croirait seule dans cette maison, il patienterait...

— C'était avant de découvrir que, lorsqu'il vous rend visite, vous lui faites la causette.

— Mais je ne...

— Je n'aime pas ça, figurez-vous.

'Elle leva les yeux au ciel.

— J'avais compris, *figurez-vous* ! Pourtant je continuerai, que cela vous plaise ou non.

— Nous en discuterons plus tard. Essayez de ne pas vous énerver, Isabel. Le docteur affirme que, dans votre état, ce n'est pas recommandé.

— Je ne suis pas malade, bon sang! Vous avez sans doute remarqué que je suis plus vigoureuse. Mon fils aussi, d'ailleurs.

— Parker aura besoin de huit semaines pour prendre des forces, rétorqua-t-il d'un ton ferme,

— Ça m'étonnerait !

— Huit semaines à compter du jour de sa naissance, insista-t-il, buté.

— Quand nous quitterez-vous ?

Il la regarda avec un grand sourire.

— Dans huit semaines. Ou peut-être plus tard... A propos, Isabel, vous et votre bébé viendrez avec moi. Je vous emmène loin d'ici.

— Ah non ! Je n'abandonnerai pas ma maison. C'est clair? Jamais personne ne me chassera de chez moi!

Voilà, elle était bouleversée. Sa voix grimpait dans l'aigu, des larmes brillaient dans ses yeux.

— Vous ferez comme vous voudrez, mentit-il. Vous avez tout le temps de réfléchir, rien ne presse.

— Vous ne pouvez pas demeurer avec nous jusqu'à la fin du monde. Je vous assure que je serai bientôt rétablie, et que Parker débordera d'énergie. Nous nous débrouillerons très bien... Vous nous manquerez, cependant.

«Vous nous manquerez terriblement», ajouta-t-elle en pensée.

Mû par une irrésistible impulsion, il se pencha pour l'embrasser sur le front.

— J'ai l'impression, ma douce, que vous n'êtes pas douée pour le calcul. Je ne pars pas avant huit semaines. Cela fait combien de jours, hein?

Il la taquinait, et elle ne savait comment réagir. Son mari ne plaisantait jamais, il prenait tout au tragique.

Jamais, par exemple, il n'avait flirté avec elle. Tandis que Douglas...

Mieux valait qu'elle mette un peu de distance entn eux. Quand elle était près de lui, comme en cet instant, ses idées s'embrouillaient.

— C'est vous qui décidez, bredouilla-t-elle. Si cela ne vous ennuie pas de rester, je ne m'en plaindrai pas Nous... enfin, je serai contente de vous avoir ici.

Elle mentait. Elle ne serait pas contente, elle serait folle dejoie !

— Si vous vous reposiez, maintenant?

Il lui parlait, mais elle ne l'entendait plus. Elle s'inter rogeait. Pourquoi un homme aussi séduisant, qui frôlait sans doute la trentaine, était-il encore célibataire ? Ou peut-être se trompait-elle ? Peut-être avait-il une fiancée qui attendait patiemment son retour?... Oui, c'était pro bable. Une femme élégante et raffinée, avec des cheveux blonds comme les blés, impeccablement coiffés. Le contraire d'elle-même, en somme.

— Pourquoi m'avez-vous embrassée ? murmura-t-ellc

— J'en avais envie. Ça vous a embêtée ?

— Non... ça ne m'a pas embêtée.

Elle devait absolument s'arracher à son hébétude! Il était grand temps de regarder la réalité en face. Elle n'était plus une jeune fille naïve qui attendait le prince Charmant. Elle était veuve, mère d'un enfant qui n'avait plus qu'elle au monde. Elle ne pouvait réécrire son his toire, changer son passé. Le destin, dans sa bienveil lance, lui avait donné pour époux un ami très cher, puis un fils qu'elle adorait par-dessus tout.

Pourtant... quel mal y avait-il à imaginer un avenii qui ne serait jamais le sien? À se demander quel goût aurait l'existence auprès d'un homme comme Douglas ? Il était si fort, si viril et sensuel... Jamais elle n'avait connu quelqu'un qui lui ressemble.

Il devait être un merveilleux amant...

Dieu du ciel, à quoi songeait-elle ? Elle perdait l'esprit

— Je... je crois que je vais me reposer, bafouilla t-elle.

Cette déclaration parut amuser Douglas.

— Excellente idée !

Elle se détourna, trébucha contre quelque chose qui

traînait par terre, n'y prêta pas attention et se dirigea vers la chambre. Douglas lui emboîta le pas.

— Ça va, Isabel?

— Oui.

— Vous me semblez distraite.

— J'ai besoin d'une petite sieste. Je viens d'accoucher, il faut que je me ménage...

Il s'appuya au chambranle de la porte. Elle se mordit la lèvre.

— S'il vous plaît, je voudrais un peu d'intimité pour me déshabiller. Je vous rendrai votre ceinture tout à l'heure.

— Elle est dans l'autre pièce, par terre, avec les serviettes que vous avez utilisées pour vous faire une silhouette de femme enceinte.

Effarée, elle tâta son ventre. Seigneur Dieu, il avait jraison!

— Vous voulez bien me dire à quoi vous pensiez, il y a un instant? demanda-t-il.

Elk se sentit rougir.

— A... à des choses.

— Vous appelez ça « des choses » ?

— Je pensais aux chevaux, rétorqua-t-elle précipitamment. À Pégase et Minerve. Minerve, c'est lajument arabe.

- Ah...

Pourquoi ne la laissait-il pas tranquille ? Sa façon de la dévisager la désarmait complètement.

— Vous savez, murmura-t-il en lui effleurant la joue, j'ai un faible pour les taches de rousseur. Les vôtres me rendent fou...

Il lui planta un baiser fougueux sur la bouche, puis ajouta :

— Moi non plus, je ne peux pas m'empêcher de rêver...

Avec un clin d'œil, il pivota sur ses talons. Elle referma la porte, s'adossa au battant.

Bonté divine, comment avait-il deviné à quoi elle songeait? Elle avait honte, jamais plus elle n'oserait le regarder en face.

Elle s'écroula sur le lit en gémissant, sans prendre la peine de se dévêtir ni d'ôter ses chaussures. Deux

minutes plus tard, elle dormait. Une pensée continuai! pourtant à percer le brouillard de son esprit.

Douglas aimait les taches de rousseur.

7

Il aimait aussi jouer. Le soir au dîner, il lui demanda si, par hasard, elle n'aurait pas un jeu de cartes. Elle en avait un. Il proposa une partie de poker.

— Vous connaissez ?

— Oui, oui. Je ne suis pas mauvaise.

Le défi était lancé. Ils firent cinq parties, avant que Parker ne réclame sa tétée. De toute façon, il étail temps pour Isabel de se coucher, elle n'en pouvait plus.

Elle insista pour qu'il note sur un bout de papier la somme qu'elle lui devait.

— Je vous paierai demain, quand nous nous serons affrontés aux échecs.

— Vous êtes également douée pour les échecs ? s'exclama-t-il en riant.

— Vous verrez bien.

Douglas excellait aux échecs. Il le lui prouva dès le lendemain en la battant à plate couture. Il gagna cinq fois de suite.

A la fin de la semaine, la dette d'Isabel se montait à mille dollars.

Douglas décida alors de modifier les règles. Désormais, déclara-t-il, le gagnant aurait le droit de poser n'importe quelle question, même indiscrète. Le perdant serait obligé d'y répondre.

Tout à coup, Isabel se révéla beaucoup plus talen tueuse. Douglas, vaincu à trois reprises, ne tarda pas à comprendre.

— Jusqu'ici, vous m'avez volontairement laissé gagner, n'est-ce pas?

— Certains hommes adorent gagner.

— La plupart des hommes aiment que leur adversaire se défende. A partir de maintenant, on joue à la loyale. D'accord?

— D'accord. Nous devrions peut-être tout recommencer. Hier soir aussi, je vous ai laissé gagner.

Il déchira le bout de papier et lui tendit les cartes qu'elle battit avec la dextérité d'un joueur professionnel. Il éclata de rire.

— Espèce de petite tricheuse !

— Je vous avais prévenu : je ne suis pas mauvaise.

— Sans blague.

Elle remporta avec brio la partie suivante, et s'empressa de poser sa question.

— Si je me rappelle bien vos paroles, vous avez été voleur. Je veux savoir où et quand.

— Quand j'étais un jeune garçon, j'ai vécu dans les rues de New York. Je chipais tout ce dontj'avais besoin.

Isabel écarquillait des yeux incrédules. Elle ne semblait pas choquée, cependant.

— On ne vous a jamais arrêté ?

— Non. J'ai eu de la chance...

Ensuite, comme elle continuait à gagner, elle l'interrogea sur sa famille. Il expliqua comment Travis, Cole, Adam et lui avaient résolu de vivre ensemble, lorsqu'ils avaient découvert un bébé abandonné, une petite fille, dans une ruelle.

Isabel, fascinée, le bombardait de questions. Une heure s'écoula ainsi. Il lui parla de Harrison, le mari de sa sœur, et d'Emily que Travis venait d'épouser. Enfin, attendri, il évoqua sa chère Mama Rose.

— À la réflexion, c'est quand même bizarre... Figurez-vous que je suis ici à cause de Mama Rose. Elle avait entendu dire que vos chevaux arabes étaient splendides, elle tenait à ce queje les voie. Commej'étais trop occupé à ce moment-là, j'ai demandé à Travis d'assister à ma place à la vente aux enchères.

— Parker a vendu Pégase aux enchères ? Ce n'est pas possible. Il n'a quitté Sweet Creek qu'une fois, pour consulter un avocat à River's Bend. Paddy l'accompagnait.

Douglas réalisa, trop tard, qu'il avait abordé un sujet épineux.

— Ils se sont probablement arrêtés en chemin... À propos, d'après le Dr Simpson, Paddy était complètement fou. C'est vrai ?

— Non, mais tout le monde en ville le croyait. Il étail juste un peu spécial. Je le connaissais bien, puisqu'il venait dîner chez nous au moins quatre fois par semaine. Il était néanmoins plus proche de Parker que de moi. Ils passaient des nuits entières à bavarder, à chuchoter comme deux conspirateurs. Ils étaient liés par une étrange amitié.

— Parker vous a dit de quoi ils discutaient?

— Non, c'était un secret. Il avait promis à Paddy de ne révéler à personne ce qu'ils complotaient... L'Irlandais me manque beaucoup. Il avait bon cœur. Saviez-vous qu'il était ici avant même que Sweet Creek ne devienne une ville ?

— Non, je l'ignorais. Est-ce que... Parker avail d'autres secrets ?

— Si vous insinuez qu'il aurait pu vendre Pégase derrière mon dos, vous vous trompez. Jamais il ne m'aurait fait une chose pareille. Lui et moi, nous avons grandi ensemble dans un orphelinat, près de Chicago. Il savait combien je suis attachée à ces chevaux. Les sœurs me les ont offerts pour que je ne démarre pas dans l'existence les mains vides. C'était ma dot, en quelque sorte.

— Comment les religieuses s'étaient-elles procuré l'étalon et la jument?

— Un homme leur en avait fait don, pour les remercier. Il était très malade, il n'avait pas de parents, et l'idée de mourir dans la solitude le terrifiait. Elles l'ont recueilli et veillé jour et nuit.

Comme les yeux d'Isabel s'embuaient, Douglas chan gea de sujet.

— J'ai satisfait votre curiosité en ce qui concerne ma famille ?

Elle fronça les sourcils, secoua la tête.

— Pas tout à fait... Comment Travis a-t-il rencontré son épouse Emily ?

Il lui raconta l'histoire. Quand il se tut, Isabel demanda :

— Et vous avez tous de l'affection pour Emily ?

Il fut surpris, car une note d'inquiétude perçait dans sa voix. Craignait-elle qu'Emily n'ait été rejetée par la tribu ? Pourquoi ?

— Oui, nous l'aimons énormément.

— Je suis sûre que je l'aimerais aussi, rétorqua-t-elle en étouffant un bâillement. Je propose que nous en restions là pour ce soir. Nous ferons une autre partie demain, d'accord?

— Quand j'aurai réparé toutes les chaises. J'en ai encore trois à rafistoler.

— Je m'en suis chargée.

Il la dévisagea d'un air ahuri.

— Franchement, Douglas, vous me. considérez comme une incapable ? Je pense m'en être plutôt bien tirée. Constatez par vous-même.

Il ne la crut pas avant d'avoir vérifié.

— Par tous les saints, vous vous débrouillez mieux que moi!

— Souvenez-vous : j'ai observé comment vous vous y preniez.

Il se rappelait, en effet, qu'elle l'avait regardé travailler, et fut ému qu'elle se soit donné tant de mal pour qu'il puisse se consacrer à d'autres tâches.

— Allez dormir, à présent, vous l'avez bien mérité. Vos paupières se ferment toutes seules.

— J'avoue que je suis fatiguée. Bonne nuit, Douglas.

— Bonne nuit, ma douce.

Les quatre semaines qui suivirent s'écoulèrent comme un rêve. Douglas ne voyait pas les jours passer, il n'en revenait pas de se sentir aussi bien chez Isabel. Il avait l'impression d'être dans un cocon. C'était à la fois perturbant et délicieux.

Du coucher du soleil à l'aube, il vaquait à ses occupations. Une fois par semaine, en plein jour - au risque d'être vu -, il allait chasser ou pêcher dans un ruisseau qu'il avait découvert, à l'ouest de la propriété. La nuit, avec son cheval Brutus, il montait dans les collines pour s'assurer que les hommes de Boyle n'étaient pas plus nombreux. Ensuite il coupait du bois et nettoyait les box de l'écurie.

Sa relation avec Isabel avait évolué de façon subtile. Au début, il plaisantait pour la réconforter. A présent, il la taquinait parce que son sourire l'enchantait.

Il n'aurait pas su expliquer comment cela s'était produit, mais il ne la considérait plus comme une jeune mère. Elle était devenue à ses yeux une femme merveilleuse, extraordinairement attirante. Tout en elle lui plaisait. Il adorait sa façon de parler, de bouger, de rire. Comme l'avait dit le Dr Simpson, il était facile d'aimer Isabel. Douglas avait la tête et le cœur à l'envers. Il n'y pouvait rien.

A l'instar de deux vieux époux, ils jouaient aux cartes le soir, en attendant que les ténèbres enveloppent les montagnes et que Douglas soit en mesure de sortir. Souvent le petit Parker leur tenait compagnie, ils le berçaient à tour de rôle.

La plupart du temps, c'était Isabel qui gagnait, car Douglas était distrait. Il contemplait les taches de rousseur de sa compagne, au lieu de se concentrer sur les cartes qu'il avait dans les mains.

Boyle n'avait pas reparu. Pas encore. Dès qu'il pensait à cet infâme individu, Douglas s'énervait. Il brûlait de donner une bonne leçon à ce lâche qui terrorisait Isabel...

— Hé, cette fois vous avez gagné! Pourquoi faites-vous cette triste mine ?

— Vous m'avez dit que Boyle venait vous voir tous les quinze jours...

— En principe, oui.

— Pourquoi ne s'est-il pas montré? Je sais par le Dr Simpson qu'il n'est toujours pas parti pour le Dakota. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— Je l'ignore, et je m'en moque. Nous aviserons en temps et en heure... Posez-moi votre question, ensuite je prendrai ma revanche avant que Parker ne réclame sa tétée.

— Pourquoi avez-vous baptisé vos chevaux arabes Pégase et Minerve ?

— Quand j'étais écolière, je raffolais de la mythologie. Minerve est une divinité romaine qui représente la sagesse. Les sœurs, à l'orphelinat, me répétaient sans cesse que j'avais grand besoin de m'assagir. Il est vrai qu'à l'époque, je n'avais guère de plomb dans la cervelle... Quant à Pégase, selon la légende, c'était un magnifique cheval ailé. Un jour qu'il s'abreuvait à une

source, il fut dompté par un héros, Bellérophon. Je trouvais ça tellement romantique...

Elle éternua, s'excusa.

— À vos souhaits... Dites-moi, est-ce que Parker vous a domptée, ou est-ce vous qui l'avez apprivoisé?

— Du plus loin que je me souvienne, Parker a toujours été mon meilleur ami. Les sœurs l'appelaient le Petit Rêveur. Je crois que, dans leurs bouches, ce n'était pas un reproche. Il y avait en lui tant de bonté... Il voulait changer le monde. Les problèmes sociaux le passionnaient.

— Et vous, vous le passionniez ?

— Vous n'aviez droit qu'à une question. Mélangez les cartes, s'il vous plaît.

Elle se repliait dans sa coquille. Il n'aurait pas dû la harceler, mais c'était plus fort que lui.

Elle éternua à nouveau.

— À vos souhaits, marmonna-t-il.

Il fit le maximum pour remporter la partie suivante et être autorisé à l'interroger.

— Comment était votre vie à l'orphelinat?

— Très agréable. Les sœurs nous considéraient comme leurs propres enfants. Elles étaient sévères - comme le sont tous les parents, je suppose - mais affectueuses.

— Vous ne vous sentiez pas trop solitaire ?

— Non, pas vraiment. Parker était mon confident. J'ai eu de la chance, comme vous quand vous avez rencontré vos frères et votre sœur.

— Je comprends...

Ils continuèrent à jouer. Une heure plus tard, Douglas put enfin poser une autre question.

— Ça n'a pas été difficile d'épouser votre meilleur ami?

— Au contraire. Mon mari était un homme merveilleux, je ne lui connaissais que des qualités. Il savait tout faire.

Croyait-elle vraiment à cette fable ? Elle en avait l'air... Aussi Douglas se garda-t-il de la contredire. Mais, à son avis, Parker ne savait *rien* faire.

— Mmm... C'était un saint?

Elle pointa le menton.

— Il était mon plus cher ami.

— Cela signifie qu'il n'était pas votre amant?

— Vous devenez indiscret.

Elle avait raison, ce qui n'empêcha pas Douglas d'insister.

— De quoi avez-vous peur, Isabel? Parler franchement de votre époux n'est pas une trahison. Cela dit, ce doit être étrange de... dormir avec son meilleur ami.

— Vous prétendez qu'on ne peut éprouver de l'amitié envers son compagnon ?

— Ça ne suffit pas. Il faut autre chose pour former un couple.

— Quoi donc, je vous prie ?

Il se pencha vers elle :

— La magie...

— Arrêtons là cette discussion absurde. Vous n'avez pas connu Parker, par conséquent vous n'avez aucune idée de ce qu'était notre mariage.

— Oh, que si ! J'en ai une idée très précise.

— Ah oui? riposta-t-elle. Et sur quoi vous fondez-vous pour étayer votre jugement?

Le ton sarcastique d'Isabel l'agaça prodigieusement, au point qu'il perdit toute prudence.

— Sur votre façon de réagir par rapport à moi. Ce qui vous arrive vous effraie.

Elle crispa les poings.

— Et que m'arrive-t-il ? Je vous écoute, vous qui savez tout !

— Je suis entré dans votre vie... voilà ce qui vous arrive.

— Il est tard, dit-elle, bondissant sur ses pieds. Je vais me coucher.

— C'est ça : courez vous cacher.

— Ce n'est pas mon genre !

Elle s'obligea à marcher dignement, lentement. Cela lui coûta un effort inouï, tant elle avait envie de détaler comme un lapin !

11

Le petit Parker, de l'avis de Douglas, ne prenait pas assez de poids. Il avait à présent six semaines, or il restait aussi fragile, malingre, qu'au moment de sa naissance. Isabel protestait : son fils était plus vigoureux, et il avait bon appétit.

Douglas se fiait au Dr Simpson, l'expert, qui avait ordonné que l'on garde le bébé dans la maison pendant huit semaines. Pourquoi huit semaines, et non sept, ou neuf? Mystère... Mais Douglas suivrait les directives du médecin, malgré sa hâte de partir.

Si Parker ne tombait pas malade, sa mère et lui pourraient voyager dans une quinzaine de jours. D'ici là, le temps s'améliorerait peut-être. Il pleuvait moins, cependant il faisait froid, humide. On se serait cru en plein automne. Douglas veillait à ce que l'enfant soit toujours chaudement vêtu.

Le bébé n'était pas son seul souci. En vérité, vivre sous le même toit qu'Isabel le mettait au supplice. Son parfum le grisait, il rêvait de caresser sa peau douce, soyeuse...

Mais il ne céderait pas à la tentation. Il ne voulait pas se compliquer l'existence, aussi travaillait-il sans répit pour oublier ses obsessions.

Un matin à l'aube, alors qu'il avait nettoyé l'écurie de fond en comble, il rentra dans la cabane et trouva Isabel assise à la table. Elle avait les cheveux en broussaille, les yeux battus, le nez rouge comme un lumignon.

— Parker vous a empêchée de dormir?

Elle éternua.

— Non, je suis un peu enrhumée.

— Vous devriez vous recoucher.

— Pas question, dit-elle.

Elle n'avait pas l'habitude de se dorloter, cela ne changerait pas maintenant. Après la lessive, le repassage, elle prépara le repas. Incapable d'avaler la moindre bouchée, elle se fit du thé, et déclara qu'elle allait se mettre au lit.

Elle avait jeté sur ses épaules, par-dessus sa robe de chambre, un vieux plaid dépenaillé qui traînait sur le sol. Elle se prit les pieds dans les franges et aurait laissé tomber son plateau si Douglas ne l'avait rattrapé au vol.

— Je vous l'apporte, Isabel. Il faudrait quand même que vous mangiez un morceau. Un toast, peut-être ?

Cet homme n'avait donc que des toasts à proposer?

— Peut-être, s'il n'est pas brûlé, répliqua-t-elle d'un ton aigre.

Il hocha la tête.

— Vous êtes malade, parce que vous vous épuisez à la tâche.

— Ce n'est qu'un rhume. Mon Dieu, j'espère que Parker ne va pas l'attraper. Que ferons-nous s'il a de la fièvre ?

Douglas préférait ne pas envisager cette éventualité. Si le bébé refusait de s'alimenter, comme sa mère, il ne survivrait pas.

— Eh bien, nous le soignerons, répondit-il, placide.

Quand il pénétra dans la chambre avec le plateau, quelques minutes plus tard, Isabel était couchée et semblait assoupie. Elle ouvrit aussitôt les yeux.

— Je ne dors pas.

Il lui retapa ses oreillers, posa le plateau dans son giron.

Naturellement, le toast était brûlé. Cependant, à côté de la tasse et de la soucoupe dépareillées, il y avait une rose blanche... Du coup, le moral de la jeune femme remonta en flèche. Elle grignota avec plaisir le pain carbonisé.

— Vous avez mal à la gorge ? murmura-t-il.

— Non, cessez donc de vous inquiéter.

— Isabel, j'adore m'inquiéter, d'accord? C'est ma spécialité.

Elle tapota le bord du lit, pour l'inviter à s'asseoir auprès d'elle, puis huma la rose délicatement parfumée.

— D'accord, vous êtes un anxieux. Et un roman tique...

Timidement, elle lui effleura la joue. Il ne s'était pas rasé. Il avait l'air d'un pirate. Superbe et dangereux.

Elle se rappela la frayeur qu'elle avait éprouvée, le soir où il était arrivé. Elle revoyait sa silhouette impo-

santé qui se découpait dans la lumière des éclairs. Elle avait réellement cru qu'il allait la tuer... jusqu'à ce qu'il lui rende sa carabine. Elle aurait pourtant dû deviner qu'il ne lui ferait pas de mal. Il avait parlé à son cheval, affolé par l'orage, avec tant de douceur...

— Isabel, arrêtez de rêvasser et buvez votre thé avant qu'il ne refroidisse.

— On ne vous a jamais dit que vous étiez trop autoritaire ?

— Jamais.

— Eh bien, je serai la première à vous le dire : vous êtes insupportablement autoritaire. Vous vous souvenez de la nuit où nous nous sommes rencontrés ?

Quelle question! Chaque fois qu'il y pensait, il était saisi de tremblements.

— Je ne suis pas près de l'oublier ! railla-t-il.

— Ce n'était quand même pas si terrible.

— Oh que si !

— J'étais... difficile?

— Oh oui !

— Ce n'était certainement pas pire que les autres accouchements auxquels vous avez assisté. N'est-ce pas ?

— J'ai assisté à d'autres... accouchements, mais...

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— J'étais pire que les autres ?

— Incontestablement.

— Pourquoi?

— Les autres n'ont pas essayé de me lacérer la figure.

— Je n'ai jamais...

— Si, si.

— Qu'ai-je encore fait d'abominable? Répondez, je ne me fâcherai pas.

Elle but une gorgée de thé.

— Allez-y, je vous écoute !

— Vous m'avez accusé de tous les crimes de la terre.

Une étincelle brillait dans les yeux de Douglas.

— Quels crimes ?

— Attendez que je réfléchisse. La liste était tellement longue que je m'y perds... Ah, ça me revient. Vous m'avez reproché de vous avoir mise enceinte.

Isabel sursauta, reposa la tasse sur le plateau.

— Ce n'est pas vrai...

— Vous avez presque failli me convaincre. Je vous ai présenté des excuses, ajouta-t-il avec un sourire mah cieux. Pourtant j'étais innocent, reconnaissez-le. Si je vous avais fait l'amour, croyez-moi, je m'en serais sou venu...

Isabel rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— A part ça, de quoi vous ai-je accusé ?

— D'être responsable de vos souffrances.

— Vous vous répétez.

— Pardonnez-moi, mais ce reproche m'est resté eu travers du gosier.

— Passons à la suite, voulez-vous ?

— Voyons voir. S'il pleuvait à torrents, c'était ma faute. Si vous aviez eu une enfance malheureuse, c'étaii également ma faute.

— Je n'ai pas eu une enfance malheureuse.

— Comment pouvais-je le deviner? Je me suis excusé, forcément.

Cette fois, n'y tenant plus, elle éclata de rire.

— Vous exagérez! Avouez-le, les femmes que vous avez aidées à accoucher étaient aussi pénibles que moi.

— Je vous jure que non.

— Vous n'avez donc eu affaire qu'à des anges, de purs esprits ?

Avant de répondre, par précaution, il s'empara du plateau qu'il posa sur la table de chevet.

— Eh bien, il s'agissait plutôt de... femelles.

— C'est-à-dire?

— Des juments.

Isabel en demeura un instant bouche bée. Par bonheur, elle ne se mit pas en colère. Au contraire, elle pouffa de rire.

— Seigneur, vous deviez avoir aussi peur que moi !

— Tout juste.

— Aviez-vous la moindre idée de ce qu'il fallait faire ?

— Pas la moindre.

Elle riait si fort que les larmes lui montaient aux yeux. De crainte de réveiller Parker, elle pressa une main sur sa bouche.

— Vous étiez si... rassurant...

— Je claquais des dents.

— Vous?

— Oui, moi. Vous aviez l'air d'une furie, j'étais terrorisé...

— Vous exagérez encore, vous me "taquinez. Je me rappelle très bien ce qui s'est passé. Je me contrôlais parfaitement. Je me souviens d'avoir crié une ou deux lois, pour que vous m'entendiez parce que vous étiez dans l'autre pièce. Ce n'était pas si grave.

— Isabel, ôtez-moi d'un doute. Nous parlons bien de votre accouchement, pas d'un thé dansant?

Elle esquissa une grimace.

— Je n'ai jamais été invitée à un thé dansant. Sachez que j'ai oublié mes petites douleurs car, en échange, j'ai reçu le plus beau cadeau du monde. Il est merveilleux,

— Qui?

— Mon fils, évidemment ! De qui d'autre pourrais-je parler ?

— De moi...

Elle aurait à nouveau éclaté de rire, si un éternuement ne l'en avait empêchée. Douglas lui tendit un mouchoir propre, puis lui ordonna fermement de dormir et se résigna à la laisser seule.

Fort heureusement, Isabel fut rétablie au bout de deux jours, et le petit Parker n'attrapa pas son rhume.

Le lundi en fin d'après-midi, Douglas, éreinté, sommeillait dans le fauteuil à bascule, avec le bébé dans les bras, quand il entendit des chevaux approcher.

Isabel préparait le dîner. Elle repéra aussitôt les visiteurs indésirables, se précipita pour saisir l'enfant et courut s'apprêter.

Débitant un chapelet d'affreux jurons, Douglas se campa devant la fenêtre pour observer Boyle et un inconnu - sans doute un membre de la bande - qui traversaient la prairie. Cette fois, il les accueillerait en personne. Isabel ne sortirait pas. Cette histoire avait assez duré.

La jeune femme le vit dégainer son pistolet avec une froide détermination. Inutile d'être devin pour comprendre ce qu'il avait en tête.

Mentir était un péché, mais elle n'avait pas le temp', de prier le Ciel de la pardonner.

— Douglas, nous avons un problème. Je crois qu< Parker a la fièvre, j'aimerais que vous lui tâtiez le fronl Je me trompe peut-être... Vous m'entendez, Douglas ' Ne vous occupez pas de Boyle, il n'a qu'à attendre! conclut-elle d'une voix vibrante.

Alarmé, il verrouilla la porte et se rua dans la chambre Aussitôt, Isabel empoigna la carabine. Elle devait abso lument sortir avant qu'il ne réalise qu'elle l'avait berné. Il serait fou de rage.

Boyle brandissait son arme pour tirer en l'air, comme à son habitude, quand elle apparut sur le seuil. D'une main, elle tenait la poignée de la porte. Le fusil étail coincé sous son bras.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lança-t-elle.

Boyle lui adressa un sourire qui lui donna envie de vomir. L'inconnu, qui montait un cheval noir, ricanail Le bord de son chapeau masquait ses yeux, pourtant Isabel sentait son regard rivé sur elle.

— Recevoir les gens avec une carabine, ce n'est pas très correct, Isabel.

— Quittez ma propriété, Boyle !

— C'est moi qui décide. Je suis là pour vous avertir de mon départ. Ne vous réjouissez pas trop vite, je revien drai. Je dois rejoindre ma famille qui se réunit une fois par an. Je resterai absent six semaines, peut-être plus. Comme je ne voudrais pas que vous vous sentiez trop seule, j'ai chargé ce monsieur - qui est mon nouveau bras droit - de veiller sur vous. Il s'appelle Spear.

Se tournant vers son comparse, il lui ordonna de saluer sa future épouse, puis reporta son attention sur Isabel.

— Spear vous aura à l'œil. J'ai posté quelques-uns de mes hommes, là-haut dans la montagne. Eux aussi vous surveilleront jour et nuit. Vous voilà rassurée, pas vrai? Comme ça, vous ne penserez pas à décamper avant mon retour. L'année prochaine, je vous emmène- rai avec moi dans le Dakota. Vous comprenez ce que je vous dis, ma poulette ?

— Allez-vous-en! hurla-t-elle, furibonde.

— Je suppose que, quand je vous reverrai, vous aurez

ondu votre œuf. Vous aurez à nouveau votre jolie silouette. Ce sera le moment pour vous de songer à l'avenir. Vous me supplierez de vous épouserJe vous l'assure.

Elle arma sa carabine, le doigt sur la détente.

Boyle fit faire demi-tour à son cheval, et l'éperonna. Spear l'imita.

— Elle a mauvais caractère, je vous l'avais bien dit ! Mais elle me suppliera à genoux, devant toute la ville. Je vous le garantis !

Isabel n'entendit pas la réponse de Spear : le rire gras de Boyle couvrait sa voix. Elle demeura immobile devant la cabane, rassemblant son courage pour affronter Douglas.

Elle serait volontiers restée là toute la journée, mais la porte s'ouvrit, et deux mains pareilles à des serres la tirèrent à l'intérieur.

Les serviettes qui rembourraient sa taille tombèrent sur le sol. D'un coup de pied, elle les envoya valser à l'autre bout de la pièce. Les yeux de Douglas jetaient des éclairs. Isabel n'avait que deux solutions : battre en retraite ou attaquer. Elle opta pour la deuxième.

Les poings sur les hanches, elle le foudroya du regard.

— Écoutez-moi bien, monsieur Clayborne. Si vous étiez sorti à ma place, vous auriez tenté de les abattre, et l'un d'eux aurait pu vous tuer. Que serions-nous devenus, Parker et moi, je vous le demande ? Vous oubliez que Boyle a des amis. Ils seraient accourus pour le venger. Nous aurions eu une vingtaine d'hommes à affronter, tout en protégeant un nourrisson. Je ne me défends pas trop mal avec une carabine - comme vous, je suppose -, cependantje suis réaliste : jamais nous n'aurions réussi à les descendre tous ! Est-ce que cette idée commence à entrer dans votre cervelle ?

Non, apparemment.

— S'il revient, je vous interdis de lui parler.

— Nom d'un chien, ce que vous êtes têtu !

— Vous m'avez menti! Promettez-moi de ne plus jamais me refaire un coup pareil.

— Bravo! A force de vociférer, vous avez réveillé le bébé. Allez le chercher.

— Je ne bougerai pas, et vous non plus, tant que je

n'aurai pas votre promesse. Imaginez-vous combien j'ai eu peur, quand vous m'avez dit que Parker était ma lade? Ne vous avisez pas de me servir un autre men songe de cet acabit, sinon...

— Je n'hésiterai pas à mentir encore, pour que nul ne se doute de votre présence ici... Cessons de nous chamailler, nous devrions plutôt sauter de joie. Boyle s'en va. C'est une formidable nouvelle!

— J'attends.

— Oh, d'accord. Je ne vous mentirai plus... Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, mon fils m'appelle.

— Je m'occupe de lui.

En fait, Parker était simplement mouillé, et dès que Douglas l'eut langé, il se rendormit comme un bienheureux...

Douglas n'arrivait pas à chasser de son esprit l'image de Spear. Cet individu, à l'évidence, était encore plus dangereux que Boyle.

Au dîner, il ne prononça pas un mot. Intriguée par son silence, Isabel lui demanda à quoi il pensait.

— À Spear. Il m'inquiète davantage que Boyle.

— Je ne partage pas votre opinion. Boyle est un être cruel et sans cœur.

— Oui, mais il est lâche.

— Sur quoi fondez-vous ce jugement?

— Quand on s'amuse à terroriser une femme, on n'a rien dans le ventre. Je n'aurai pas de mal à me débarrasser de lui, maintenant que je connais son point faible.

— Vous ne le tuerez pas ! Vous passeriez le reste de votre vie en prison... ou vous vous balanceriez au bout d'une corde.

Elle frissonna.

— Je ne le tuerai pas. Je lui infligerai un châtiment bien pire. Etj'ai hâte de lui régler son compte.

— Qu'est-ce que vous lui ferez?

— Vous verrez.

— C'est légal, au moins?

Il haussa les épaules, puis changea de sujet.

— Je me demande si Boyle a engagé d'autres hommes.

— Du genre de Spear?

— Oui... Puisque Boyle a eu l'amabilité de nous avertir que plusieurs types surveilleraient le ranch, je monterai dans les collines, la nuit, pour écouter un peu ce qu'ils racontent.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Absolument. Parker aura bientôt deux mois. D'après le Dr Simpson, il sera assez costaud pour voyager... Il prend du poids, votre fils?

— Évidemment.

Douglas secoua la tête d'un air sceptique.

— Quand je le tiens dans mes bras, il ne me semble pas plus gros qu'un poussin.

— Vous oubliez que vous êtes un colosse. Alors, bien sûr, il vous paraît plus léger qu'une plume. Moi qui suis sa mère, je sais qu'il est chaque jour plus vigoureux que la veille. N'empêche qu'il est encore trop tôt pour l'exposer au vent glacé du soir.

— Nous serons peut-être obligés de courir ce risque.

— Je ne le mettrai pas en danger !

— Et en restant ici, vous ne le mettez pas en danger?

— Je n'ai pas envie d'en discuter pour l'instant.

— Dommage, rétorqua-t-il sèchement, car nous allons en parler. Il faut vous montrer raisonnable. Mes frères m'aideront à vous protéger, l'enfant et vous, toutefois il est préférable de partir pendant l'absence de Boyle. Je vérifierai qu'il a vraiment levé le camp avant de...

— Non, non ! Parker est trop petit. Nous attendrons davantage.

— Et si le docteur estime que nous pouvons l'emmener sans risque pour sa santé, vous vous inclinerez ?

Elle$_x$ ne répondit pas immédiatement.

— À condition que vous ne tentiez pas d'influencer le Dr Simpson, que vous n'exerciez aucune pression sur lui.

Il opina à contrecœur.

— Vous savez ce que vous ferez, quand vous aurez quitté cet endroit ?

Elle n'avait pas pris de décision. Soit elle retournerait à Chicago et enseignerait dans l'orphelinat où elle avait grandi, soit elle chercherait un poste de maîtresse d'école à Sweet Creek, ou à Liddyville.

L'avenir ne l'effrayait pas. C'était l'idée de tirer un

trait sur son passé qui la déchirait. Elle n'était pas stupide cependant, elle admettait qu'il était impératil d'abandonner le ranch. Un jour ou l'autre, une inondation emporterait la cabane comme un fétu de paille Isabel en était consciente, néanmoins la perspective de faire ses paquets et de s'en aller lui donnait un atroce sentiment d'échec. En achetant ces terres et cette maison, Parker avait réalisé son rêve. Il avait défendu son bien avec tant d'acharnement qu'il en était mort. Trouverait-elle la force de fouler aux pieds le rêve de sou cher ami ?

Jamais Douglas ne comprendrait l'angoisse qui la tenaillait.

— Je n'ai pas envie d'en discuter pour l'instant.

— Vous serez bien obligée, à un moment ou un autre, de penser à votre avenir.

Elle se leva d'un bond et se réfugia dans la cuisine.

— J'ai le temps de me décider, maintenant que Boyle est parti.

— Non, vous n'avez pas le temps, sauf si vous ave/ perdu l'esprit et si vous croyez tout ce que dit ce fumier...

— Vous aimez les gâteaux? Je vais en faire un, vous le goûterez quand vous rentrerez de Sweet Creek.

— Pour l'amour du Ciel, vous devez regarder la réalité en face, au lieu de faire des gâteaux !

— Je veux faire un gâteau, articula-t-elle d'une voix sourde, monocorde. Ça me permet de réfléchir, de résoudre mes problèmes... Vous aimez les pâtisseries, oui ou non?

Elle paraissait au bord de l'explosion, capable - s'il répondait non - de saisir sa carabine et de lui tirer dessus ! Il abdiqua.

— Oui, j'adore.

Quelques minutes plus tard, il quittait le ranch. Il épia longuement les hommes de Boyle, postés sur les collines, avant de se rendre à Sweet Creek. Quand il arriva chez Simpson, minuit avait sonné.

Le docteur l'attendait, assis à la table de la cuisine, une tasse de café fumant dans une main, un pistolet dans l'autre.

— Vous êtes en retard. Servez-vous du café, mon garçon. Comment va le bébé ?

Douglas s'écroula sur une chaise.

— Parker va bien, mais Isabel s'est enrhumée. Que ferons-nous si ça arrive au petit ?

— Gardez-le bien au chaud et...

— On le garde au chaud ! Vous n'avez que ça à suggérer? Et s'il a la fièvre?

— Douglas, ce n'est pas la peine d'aboyer comme si vous vouliez me manger tout cru. On ne donne pas de médicaments à un nourrisson. Il faut seulement espérer qu'il ne tombera pas malade.

— Je veux les emmener tous les deux loin de ce maudit trou à rats qu'elle appelle sa «maison». En étant prudent, est-ce que je ne pourrais pas...

Simpson l'interrompit d'un geste.

— L'enfant a survécu jusqu'ici, mais c'est déjà un miracle. Vous réalisez qu'en l'exposant au vent et au froid, vous tenteriez le diable ? Et d'ailleurs, où les emmèneriez-vous ? Pas à Liddyville, où Boyle a des amis. Nous en avons déjà parlé et je vous le redis : c'est trop dangereux.

Douglas sentait la migraine lui comprimer les tempes.

— Quelle poisse ! pesta-t-il.

— Isabel est pressée de partir?

— Elle sait qu'elle n'aura pas le choix, mais elle refuse de songer à son avenir. C'est exaspérant.

— Mmm... Hélas, j'ai de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Boyle a engagé un type, un certain Spear, qui m'a l'air teigneux. J'ai interrogé les gens à droite à gauche : il paraîtrait que Boyle a rencontré ce triste sire lors d'une de ses réunions de famille, dans le Dakota... A propos, Boyle s'en va demain matin. Le dénommé Spear le remplacera pendant son absence.

Le docteur but une gorgée de café et ajouta :

— Personne en ville ne soupçonne que vous vous cachez chez Isabel. Le temps joue en notre faveur : vous avez un bon mois devant vous pour engraisser le bébé et déguerpir avant le retour de Boyle.

— Vous m'aviez dit que Parker serait en état de voyager à l'âge de huit semaines.

— J avais ajouté que, s'il avait dix semaines, ce serail encore mieux.

— Je n'ai qu'à faire venir des renforts et...

— Réfléchissez, mon garçon. Vous ne souhaitez pas qu'Isabel et son fils se retrouvent au beau milieu d'uni' fusillade, n'est-ce pas? Non, évidemment. Voyez dont le bon côté des choses.

Ignorant le regard noir que lui lançait Douglas, le docteur poursuivit tranquillement :

— Vous vous êtes très bien débrouillé jusqu'à présent, je suis sûr que vous pouvez tenir encore un peu. Ensuite, vous alerterez vos renforts, et vous lèverez l'ancre, avei Isabel et son fils. Boyle ne sera pas dans les parages, cela vous facilitera la tâche. Ce n'est pas tragique.

— Oh si, c'est tragique...

— Elle met vos nerfs à rude épreuve, pas vrai, mou garçon ? gloussa Simpson.

Douglas haussa les épaules.

— Je le lis sur votre figure, ajouta le vieil homme Vous ne seriez pas sur le point de tomber amoureux d'elle, par hasard ?

— Non ! rétorqua Douglas avec véhémence.

Ce n'était pas un mensonge. Il n'était pas «sur le point» de tomber amoureux d'Isabel. Pour son mal heur, il l'aimait déjà.

9

Douglas vivait un enfer. Jamais auparavant il n'avait ressenti pareille frustration et, inutile de le préciser, cela lui déplaisait au plus haut point. La plupart du temps, il était fâché contre Isabel. Heureusement, elle ne s'en rendait pas compte, pas plus qu'elle ne remar quait qu'il la dévorait des yeux chaque fois qu'ils étaient dans la même pièce.

Le docteur avait raison quand il affirmait que la nature avait doté lajeune femme d'une beauté redoutable.

Il s'efforçait de se tenir loin d'elle. Il n'essayait plus

de lui faire prendre conscience qu'il existait entre eux une forte attirance physique. C'était indigne de lui.

D'ailleurs, elle n'était visiblement pas prête à admettre que son mariage n'avait pas été très satisfaisant, et que bon défunt époux était affligé de défauts grands comme des montagnes. Elle le mettait sur un piédestal. Douglas considérait que Parker Grant avait été, entre autres, ignorant, incompétent et cinglé. Mais il gardait son opinion pour lui. Quel droit avait-il de critiquer un mort? Isabel était libre de vouer un culte à sa mémoire.

Car, à l'évidence, elle l'aimait toujours.

Douglas n'était pas très logique, il le reconnaissait. Il avait toujours apprécié les êtres loyaux et fidèles. Comme les membres de sa famille... et Isabel.

Oui, Isabel. Elle faisait preuve d'une loyauté sans faille envers son mari disparu et, à la vérité, Douglas n'en attendait pas moins d'elle. Il aurait été déçu qu'elle se comporte autrement. Cependant... était-elle obligée de lui rester obstinément fidèle? Elle avait donné son amour, sa confiance, son inébranlable soutien à un homme qui avait échoué sur tous les plans.

Mais peu importait. Dès que le bébé serait assez solide, il emmènerait la mère et le fils loin de Sweet Creek, il débarrasserait la ville de Boyle et de ses tueurs, après quoi il rentrerait à la maison, chez lui. D'ici là, il était résolu à se montrer courtois mais distant avec Isabel...

C'était plus facile à dire qu'à faire.

Ses journées étaient un calvaire. Dès qu'il s'endormait, des rêves torrides venaient le tourmenter. Il ne parvenait pas à contrôler ses pensées les plus intimes, si bien qu'il en arrivait à redouter de fermer les yeux.

Isabel compliquait encore les choses en insistant pour qu'il profite du lit, au lieu de s'étendre par terre sur sa couverture. Elle avait des arguments valables. Puisqu'elle se levait à l'aube, au moment où il se couchait, ils n'avaient qu'à installer le « berceau» de Parker dans la grande pièce. Ainsi, Douglas pouvait se reposer sans être dérangé.

Il ne voulait pas s'enfermer dans la chambre où flottait un parfum suave et enivrant, mais il se serait fait hacher menu plutôt que de l'avouer à Isabel. De toute lâçon, elle ne comprendrait pas. Résultat, il passait des

heures à s'agiter sur le lit, à serrer les dents et à se demander si un homme pouvait endurer un tel supplice sans craquer nerveusement.

Le bébé était son unique consolation. Cet adorable bonhomme se cramponnait à la vie de toutes ses forces, il se battait comme un vaillant petit soldat. Et il avait un sacré caractère! Douglas pensait que la personnalité d'un enfant ne s'affirmait pas avant l'âge de cinq ou six mois, pourtant le fils d'Isabel se révélait aussi extraordinaire que l'avait été Mary Rose, sa sœur, quand elle était encore dans les langes.

Si Parker était plus menu, plus fragile que Mary Rose autrefois, il n'en menait pas moins par le bout du nez les deux adultes qui l'entouraient. Il lui suffisait d'ouvrir la bouche et de hurler.

Il avait conquis le cœur de Douglas. Certes, quand le nourrisson piquait une crise au milieu de la nuit, que Douglas le berçait et le promenait dans la pièce, il l'aurait volontiers bâillonné pour soulager ses tympans et savourer un instant de silence. Mais lorsque Parker dormait comme un ange dans ses bras, il se sentait viscéralement lié à ce petit être. Il en était bouleversé. Il avait mis ce bambin au monde et, à l'instar d'un père, il espérait le regarder grandir.

Oui, Parker le rendait heureux. Contrairement à sa mère. Il avait beau se répéter qu'elle était intouchable, inaccessible, ça ne marchait pas. Elle l'obsédait, il ne pensait qu'à elle...

Isabel voyait les choses d'un autre œil. Elle était convaincue que Douglas avait hâte de se débarrasser d'elle. Il ne la supportait plus, il l'ignorait alors qu'elle s'évertuait à attirer son attention. Si elle le frôlait par inadvertance - ou parfois délibérément -, il sursautait et se hérissait.

Son attitude la perturbait plus qu'elle ne voulait l'admettre. Et ce n'était pas le pire. Cet homme lui inspirait des rêves... indécents. Pourquoi ne rêvait-elle pas de son époux, son cher ami ?

Douglas était tout le contraire de Parker. Ce dernier, malgré sa douceur et sa gentillesse, n'avait jamais eu les pieds sur terre. Tandis que Douglas était passionné, incroyablement viril, intelligent et plein de bon sens. Il

n'avait peur de rien. Pour la première fois de son existence, Isabel avait le sentiment d'être auprès de quelqu'un qui pouvait assumer ses responsabilités.

Elle le désirait comme jamais elle n'avait désiré son mari : c'était pour elle le plus douloureux. Parker et elle voulaient un enfant, ils avaient donc fait le nécessaire pour cela, mais sans enthousiasme. Lorsqu'elle avait compris qu'elle était enceinte, elle avait éprouvé une indicible joie. Et du soulagement... Ils n'étaient plus obligés d'accomplir le devoir conjugal.

La jeune femme n'avait jamais réellement songé au plaisir physique, qu'elle ne connaissait pas... jusqu'à ce que Douglas entre dans sa vie.

Elle s'efforçait de lui trouver des défauts, pour le détester et pour cesser de s'abandonner à ces rêveries absurdes. En vain. Elle redoutait surtout leur séparation prochaine.

Bref, elle nageait en pleine confusion. Le Bon Dieu ne devait plus savoir que faire de ses prières. Un jour, elle l'implorait d'emporter Douglas à l'autre bout du monde. Le lendemain, elle le suppliait de le lui laisser encore un moment. Heureusement, le Seigneur avait le pouvoir de démêler les écheveaux les plus embrouillés.

Un après-midi, alors que la lumière déclinait déjà, Douglas la surprit en train de prendre son bain.

Présumant qu'il dormait, puisque la porte de la chambre était fermée, elle avait - preste et silencieuse comme une souris - rempli d'eau le grand baquet métallique qu'elle avait fait chauffer dans l'âtre.

Les cheveux retenus sur le sommet du crâne par un ruban, elle s'était plongée dans l'eau avec volupté et avait fermé les yeux...

Soudain, le plancher craqua.

Elle rouvrit les paupières. Douglas émergeait de la chambre.

Tous deux se figèrent, se regardèrent.

Il n'avait pas mis de chemise. Elle vit la toison noire, pareille à du velours, sur sa poitrine. Son pantalon de daim qui lui moulait les hanches... et qui n'était même pas boutonné. Elle referma les yeux.

— Un peu de correction, s'il vous plaît, bredouilla t-elle d'une voix rauque. Vous avez oublié de boutonnei votre pantalon.

Elle se moquait de lui? Il n'était pas nu comme un ver. Tandis qu'elle... Il s'était empressé de détourner le regard, néanmoins il avait eu le temps d'apercevoir des épaules dorées, de petits orteils roses... et le reste.

Ses seins, notamment, semés de taches de rousseui semblables à des grains de sable...

Pivotant sur ses talons sans un mot, il regagna la chambre à grands pas et claqua violemment la porte

Le bruit réveilla le bébé, ce qui exaspéra Isabel. Elle était tellement furieuse contre Douglas qu'elle faillit se ruer dans la pièce voisine, pour déclarer à ce mufle qu'elle en avait assez d'être traitée comme une lépreuse.

Parker ne la laissa pas faire. Il agitait ses poings minuscules et s'époumonait pour avoir son lait. Il gesti culait dans son berceau de fortune qui était posé sur la table. Pourquoi fallait-il que son enfant chéri dormi' dans un tiroir de commode, hein? Qu'est-ce que Don glas attendait pour y remédier?

Elle langea son fils, puis s'installa dans le fauteuil à bascule pour lui donner le sein. À mi-voix, elle lui énu méra ses griefs à l'égard de Douglas. Parker la dévisa geait fixement, tout en tétant. Quand il fut repu, il se rendormit.

A cet instant, Douglas reparut. Elle n'osa pas lui adresser la parole, de crainte de l'abreuver d'insultes. Elle devait d'abord se calmer.

Sans un mot, elle recoucha Parker dans son tiroir. Le repas était quasiment prêt. Elle avait confectionné un ragoût, il ne lui restait qu'à réchauffer les biscuits et à mettre le couvert.

Douglas décréta qu'il n'avait pas le temps de dîner, que le travail l'appelait. Lui aussi était fou de rage, elle le sentait, cependant il demeurait imperturbable. Il méri tait des gifles. Pourquoi était-il si stoïque ? Pourquoi ne perdait-il jamais le contrôle de lui-même? C'était inhu main!

Il affichait en permanence une patience intolérable. Isabel en aurait pleuré de fureur. Du coup, elle brûla les biscuits. Il les avalerait quand même, dût-elle les lui

enfourner dans le gosier. Et il mangerait le ragoût qui avait mitonné pendant des heures !

D'accord, elle s'emballait, elle n'était pas raisonnable. Tant pis. C'était bon de s'énerver, de pester, de sentir le sang bouillonner dans ses veines. De se sentir vivante...

Après réflexion, elle décida de lui apporter son dîner dans l'écurie, en gage de paix. Cette attention le dériderait certainement. Ensuite elle lui demanderait pourquoi, depuis quelque temps, il se conduisait comme un ours mal léché.

Elle attacha ses cheveux avec un ruban blanc, saisit le plateau et, après avoir vérifié que Parker dormait paisiblement, se dirigea vers l'écurie.

Tout en marchant, elle réfléchissait à ce qu'elle allait ire : « J'ai pensé que vous aviez peut-être faim, alors... »

Non, non. Elle voulait paraître détachée, un rien hautaine. «Je vous laisse le plateau près de la porte. Si vous avez faim, servez-vous... » Oui, c'était beaucoup mieux.

Pointant le menton, elle pénétra dans l'écurie. Les manches retroussées, Douglas vidait des baquets d'eau dans une cuve en métal. Il se redressa, fit rouler ses épaules pour les décontracter, s'essuya les mains avec une serviette accrochée au poteau, puis se dirigea vers le box de Pégase.

Isabel s'avança pour voir l'étalon. Douglas chuchotait des paroles apaisantes au cheval, qui se laissait caresser avec un plaisir évident...

Douglas savait que la jeune femme l'observait. Elle avait fait un tel raffut en entrant, qu'il aurait fallu être sourd comme un pot pour ne pas l'entendre. Elle marmonnait entre ses dents, et maintenant, apparemment, elle avait du mal à tenir le plateau. Le verre tintait contre l'assiette, les couverts tressautaient.

Il préférait juguler sa colère avant de lui parler. S'il la regardait, il allait exploser, lui dire des méchancetés, après quoi il se sentirait coupable et serait malheureux comme les pierres.

— Douglas... vous comptez m'ignorer longtemps?

Il se retourna à contrecœur.

— J'essaie de comprendre pourquoi vous ne respectez jamais vos promesses. Vous n'avez donc aucune mémoire ? Vous m'aviez juré de ne pas sortir de la mai-

son le soir, parce que je ne peux pas veiller sur vous. Je n'ai pas le don d'ubiquité, figurez-vous.

Elle se débarrassa du plateau et se percha sur le siège du chariot, rangé dans un coin.

— J'ai pensé que vous auriez faim, alors je...

— Vous m'aviez donné votre parole, coupa-t-il abrup tement. Et pourquoi ? Parce que nous étions convenus que sortir de la maison pouvait être dangereux pom vous.

— Cessez de me traiter comme une enfant ! Je sais ce que je vous ai promis. Je me souviens même vous avoir expliqué que, la nuit, les hommes de Boyle s'enivrent el que parfois ils viennent rôder dans la prairie...

— Vous oubliez un détail.

— Ah oui ?

Il lui lança un regard noir.

— Oui ! Vous m'avez dit qu'une fois, ils avaient tenté de forcer votre porte !

Il avait raison. Elle était imprudente, écervelée. Elle aurait dû rester auprès du bébé pour le protéger... 0 mon Dieu, la Winchester ! Elle l'avait laissée près de la fenêtre...

— Je n'ai pas réfléchi, je le reconnais. Vous êtes content? Ces temps-ci, j'ai la tête ailleurs... Bon, je vais rejoindre mon fils.

Elle pivota, s'éloigna au pas de course.

— Isabel, où est la carabine ?

Elle ne répondit pas. Il lui posait cette question pou: l'humilier, l'effrayer. Bravo, il avait mis dans le mille ! Mais c'était sa faute: s'il ne l'avait pas tourmentée, elle n'aurait jamais commis une telle bêtise.

En trois enjambées, Douglas la dépassa et s'élança vers la cabane. Parker dormait dans son tiroir posé sur la table.

Tous deux, soulagés, le contemplèrent un instanl. Douglas songea que l'heure était venue de discuter sérieusement. Il allait d'abord se décrotter, puis assié-rait Isabel sur une chaise et l'obligerait à prendre des décisions concernant l'avenir.

Il s'empara d'une épaisse serviette propre, d'un pain de savon, et retourna dans l'écurie.

Là, il se frictionna de la tête aux pieds, mais l'eau gla

cée ne calma pas la fièvre qui le brûlait chaque fois qu'il pensait à Isabel. Il aurait pu se rouler dans la neige, cela n'aurait rien changé.

Il devait s'éloigner de cette femme le plus vite possible, malheureusement il n'avait pas le droit de l'abandonner tant qu'il ne l'aurait pas installée en sécurité. Mais il avait suffisamment patienté. Avant l'aube, le problème serait réglé. Il avait hâte de retrouver sa sérénité, et de fuir Isabel avant qu'elle ne le transforme en fauve enragé.

Il enfila des vêtements propres, éteignit la lampe à pétrole, et regagna la maison.

La jeune femme l'attendait.

— Nous avons à parler, chuchota-t-il. J'enlève Parker de là.

— Vous le remettez dans la commode ? riposta-t-elle d'un ton acide.

— Isabel, ce n'est pas le moment de faire votre mauvaise tête, nous...

— C'est moi qui fais ma mauvaise tête? Ça alors, vous ne manquez pas de toupet ! Laissez ce tiroir sur la table, je veux vous montrer quelque chose...

Elle l'entraîna dans la chambre, ferma la porte. D'un geste théâtral, elle désigna la couverture de Douglas étendue sur le sol, à côté du lit.

— Auriez-vous la bonté de me dire pour quelle raison vous dormez par terre? Je crois savoir pourquoi, mais j'aimerais entendre votre explication.

— Pourquoi, à votre avis ? grogna-t-il.

— Parce que l'idée de vous coucher dans mon lit vous répugne tant que vous préférez vous casser les reins sur le plancher ! Je me trompe ?

— Oui.

Il ricanait, le goujat !

Elle contourna le lit, comme on se réfugie derrière une barrière pour échapper à un taureau sur le point de charger.

— Inutile de me ménager. Je sais que vous ne supportez pas d'être ici, avec moi. Quand je suis dans la même pièce que vous, ça vous rend malade. Qu'ai-je fait, Douglas, pour vous inspirer un tel dégoût ? Non, ne

répondez pas. Vous voulez partir. C'est cela que vous allez m'annoncer, je suppose?

Il était abasourdi. Comment pouvait-elle être aussi naïve ? Elle mélangeait tout, elle embrouillait tout. Personne ne lui avait donc jamais dit combien elle étail belle?

— Vous n'avez vraiment aucune idée de ce que je ressens ? marmonna-t-il.

Elle prit une profonde inspiration.

— Pardonnez-moi, je me conduis comme une harpie. Sans vous, je ne sais pas ce que Parker et moi serions devenus. J'étais tellement désarmée, impuissante... Je devrais vous remercier, au lieu de vous houspiller. Ma seule excuse, c'est que, ces derniers temps, je me sens perdue...

— Mais pourquoi ?

— Regardez autour de vous. Ma vie est un désastre. Je n'ai plus rien à quoi me...

— Allons, Isabel, tout n'est pas si sombre.

— Si ! rétorqua-t-elle d'une voix aiguë. Mon fils dorl dans un tiroir de commode, il n'a même pas de berceau ! Quand il pleut, je suis terrifiée. Cette maudite maison est construite sur un terrain inondable, croyez-vous que je l'ignore ? Les gens, en ville, répétaient à Parker que s'installer ici était une folie, mais il tenait mordicus à leur prouver qu'ils avaient tort. Il n'était pas parfait, je l'admets... Vous êtes satisfait? Vous non plus, vous n'êtes pas parfait. Vous êtes méchant, et tellement raisonnable que ça me donne envie de mordre !

— Vous hurlez, ma douce.

— Ne m'appelez pas «ma douce»! Pourquoi faut-il que vous soyez toujours maître de vous ?

— Je peux parler, s'il vous plaît ? Vous me bombardez de reproches et vous ne me permettez pas de répondre.

Isabel poussa un soupir résigné.

— Vous n'imaginez pas à quel point votre attitude est... frustrante!

Ricanant à nouveau, il s'approcha d'elle.

— Vous voulez savoir ce qu'est la frustration ? Vous n'avez qu'à me regarder. Si vous n'avez pas saisi ce que j'éprouve quand je vous vois, c'est que vous êtes complètement idiote.

Les mots jaillissaient, il ne pouvait plus les retenir.

— Je dors par terre parce que les draps du lit sont imprégnés de votre parfum, et que je suis incapable de fermer l'œil! Je ne pense qu'à une chose: vous faire l'amour.

Il la poussait contre le mur, ses yeux étincelaient.

— Vous avez peur, n'est-ce pas ? Vous êtes choquée ? Pourquoi souriez-vous, nom d'une pipe? Je veux vous faire l'amour. Vous m'entendez? Cela ne vous effraie pas ?

Elle secoua lentement la tête.

— Isabel, je vous en supplie... ordonnez-moi de sortir de cette chambre.

— Restez...

— Vous ne comprenez pas ce que...

Elle noua les bras autour de son cou.

— Oh, si, je comprends, souffla-t-elle.

— J'ai essayé de m'éloigner de vous...

— Ah oui ?

— Je n'ai pas eu la force de résister à vos adorables...

— ... taches de rousseur?

Il tressaillit.

— Oui, vos taches de rousseur. Un homme finit toujours par céder à la tentation, et quand je vous ai vue dans votre bain, je...

— Douglas, allez-vous vous décider à m'embrasser?

Leurs lèvres se joignirent. Celles d'Isabel avaient le goût du miel.

Jamais ils ne surent quand ni comment ils se dévêtirent et tombèrent, étroitement enlacés, sur le lit.

Dieu, comme il l'aimait... Elle était la femme qu'il attendait depuis toujours. Elle était parfaite, pareille à une statue de chair modelée par un sculpteur. Sa peau avait la douceur de la soie, ses seins ressemblaient à deux fruits tendres et délicieux.

Surtout, elle ne jouait pas les pudibondes. Elle vibrait, tremblait et gémissait avec toute la passion qui sommeillait depuis tant d'années au tréfonds de son être.

Il la dévora de baisers, promenant sa bouche sur ses épaules, ses bras graciles, son ventre...

— Qu'est-ce que vous faites? balbutia-t-elle d'une voix rauque.

— Je veux goûter chacun de ces grains de sable que le Bon Dieu a répandus sur votre corps. On dirait des paillettes d'or... des étoiles précieuses...

Jamais on ne lui avait murmuré à l'oreille des mots aussi romantiques.

— Oh oui...

Elle sentit ses sens se déchaîner dans une ivresse ardente. Et quand, n'y tenant plus, il la posséda enfin, elle crut que mille soleils éclataient sous ses paupières closes, qu'un flot de lumière radieuse l'inondait tout entière...

Lorsqu'ils eurent repris leur souffle, il lui caressa la joue avec une infinie tendresse.

— Ça va, ma douce ?

Pour toute réponse, elle poussa un soupir alangui.

Avoir fait découvrir le plaisir à cette femme ravissante, qu'il aimait à la folie, emplit Douglas d'un bonheur ineffable.

Épuisée, elle s'endormit bientôt, ses jambes fuselées glissées entre les siennes, le visage niché au creux de son cou.

Elle lui appartenait. Pour un instant seulement...

10

Couché dans la chambre obscure, avec Isabel tout contre lui, Douglas ruminait ses remords. Jamais il n'aurait dû lui faire l'amour. Il avait profité d'elle, alors qu'elle était vulnérable et dépendait complètement de lui pour protéger son fils. Il s'était conduit de manière indigne.

Seigneur, pourquoi n'avait-il pas réfléchi avant de la prendre dans ses bras ? Il avait commis une faute impardonnable, pourtant il savait que jamais il n'oublierait les instants fabuleux qu'ils avaient vécus ensemble dans ce lit. Ce souvenir le hanterait jusqu'à son dernier souffle.

Maintenant, il allait devoir l'obliger à regarder en face la vérité. Les circonstances les avaient poussés l'un vers l'autre, mais ailleurs, à un autre moment, Isabel l'aurait

à peine regardé. Dès qu'elle sortirait de ce piège, qu'elle retrouverait sa liberté, elle le comprendrait.

Douglas était tout le contraire du défunt Parker Grant, auquel elle était tellement attachée. Ce dernier avait été un rêveur, un idéaliste. Douglas, lui, avait l'âme ancrée dans la réalité. Jusqu'à cette nuit, il avait toujours été raisonnable...

Le bébé s'agita dans son tiroir, l'arrachant à sa sombre méditation. Il changea les langes du bambin, puis le berça en lui expliquant à voix basse son chagrin. Il lui sembla que Parker l'écoutait avec une certaine compassion.

Il songea que bientôt il se séparerait de cet ange qu'il avait vu naître, et qu'il considérait comme son fils. Ce serait une déchirure de plus...

Quand le nourrisson se fut rendormi, il baisa son front délicat, lui murmura qu'il l'aimait de tout son cœur, et le recoucha.

Puis, doucement, il secoua Isabel pour la réveiller. Elle l'agrippa par le cou, essaya de l'attirer contre elle, mais il résista. Il devait sortir.

— Tu es obligé de surveiller les hommes de Boyle toutes les nuits ?

— Oui.

Elle était trop engourdie pour protester. Elle se leva et l'accompagna jusqu'à la porte afin de verrouiller la serrure derrière lui.

— Combien de temps resteras-tu dehors ?

— Comme d'habitude. J'écouterai ce qu'ils racontent, ensuite je reviendrai.

— Ils n'ont encore jamais rien dit de capital.

— Peut-être que, cette nuit, je glanerai quelques informations.

Elle bâilla, promit de demeurer sur le qui-vive pendant son absence, et l'embrassa.

— Sois prudent.

Elle s'appuyait contre lui. Il dut fournir un effort considérable pour ne pas étreindre ce corps si désirable, chaud et parfumé.

Une heure plus tard, il se félicitait d'avoir résisté la tentation. Les hommes de Boyle étaient d'humeiu bavarde. Comme à l'accoutumée, ils étaient aussi à moi tié soûls. Cette nuit, cependant, ils ne rouspétaient pas contre Boyle qui les forçait à faire le pied de grue pendant que les habitants de Sweet Creek ronflaient dan.' leurs lits. Isabel était la cible de leurs critiques. Si cette satanée bonne femme était moins têtue, disaient-ils, ellr réaliserait que Boyle était riche et puissant, et elle arrêterait de jouer les mijaurées. Le patron voulait qu'elle le supplie à genoux de l'épouser. Elle finirait par capituler, évidemment. Alors, qu'est-ce qu'elle attendait?

Douglas avait déjà entendu ce discours, mais ce soir il lui parut particulièrement virulent et venimeux. Soudain, l'un des types proposa d'aider Spear à réaliseï son plan: il voulait s'introduire dans le ranch d'Isabel, enlever la jeune femme et la conduire chez Boyle.

— Spear cherche à impressionner le patron. S'il lui apporte cette donzelle sur un plateau, Boyle lui donnera une grosse prime, à ce qu'il dit. Il s'est engagé à la partager avec nous.

Deux des hommes étaient opposés à ce projet. L'uu fit remarquer qu'ils n'avaient pas été payés depuis uu mois, qu'ils devraient se serrer la ceinture jusqu'au retour de Boyle : pourquoi alors risquer leur peau ?

Douglas comprit que, malgré leurs réticences, ils redoutaient Spear. La peur les pousserait à se ranger derrière le second de Boyle.

Il tremblait de rage et brûlait de se précipiter vers ces brigands pour les étriper. Il réussit néanmoins à se contrôler : Isabel et Parker passaient avant tout. Il fallait d'abord les mettre en sécurité...

Le temps pressait, désormais. Résolu à appeler ses frères à la rescousse, Douglas se rendit chez le Dr Simpson.

Comme il l'avait prévu, le docteur rouspéta.

— Boyle ne sera pas là avant une ou deux semaines, et ce bébé a besoin de prendre encore un peu de poids. Il est trop fragile.

Douglas campa sur ses positions.

— Vous savez ce qui se passera si Spear s'attaque au ranch d'Isabel ? Je l'abattrai, et ensuite Boyle nous tom

liera dessus avec une vingtaine d'hommes au moins. Parker n'aura pas la moindre chance de s'en tirer. Ne me dites pas que j'ai tort. Demain, vous enverrez le télégramme.

— Le Seigneur vous vienne en aide, mon garçon.

Par le passé, Douglas avait toujours eu tendance à se montrer excessivement brusque ; en d'autres termes, il avait un caractère de cochon. Le lendemain matin, lorsqu'il parla à Isabel, sa nature reprit hélas le dessus.

Il faisait les cent pas devant la cheminée, quand la jeune femme le rejoignit. Elle tenait dans les mains sa boîte à couture, qu'elle posa sur la table avant de sauter au cou de Douglas.

Il la repoussa, l'assit sur une chaise. Surprise, elle le dévisagea.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Nous... Ça ne va pas du tout.

Elle écarquilla des yeux incrédules.

— Pardon ?

— Ça ne va pas, répéta-t-il, borné. Je n'aurais pas dû te faire l'amour cette nuit. Essaie de le comprendre. J'ai profité de toi, c'est indigne. Et arrête de secouer la tête, s'il te plaît. J'ai raison. J'aurais pu te mettre enceinte, nom d'une pipe ! Il n'est pas question que ça se reproduise.

Il y avait tant de colère dans sa voix... Elle eut l'impression que son cœur se déchirait.

— Ne compte pas sur moi pour comprendre, balbutia-t-elle. Pourquoi me dis-tu des horreurs pareilles? Pourquoi es-tu si cruel ?

— Ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà. Je pourrais te fournir une centaine de bonnes raisons pour te prouver que...

— Une seule bonne raison me suffira.

— Tu te sentais redevable à mon égard.

Elle haussa les épaules.

— Bien sûr que j'ai une dette envers toi, mais ce n'est pas pour ça que je me suis donnée à toi. Par pitié, ne me torture pas. Ce qui s'est passé entre nous n'était pas honteux... C'était merveilleux... et tendre... et...

Les larmes aux yeux, elle détourna la tête. Les mo-

ments qu'ils avaient partagés ne signifiaient donc rien pour lui ? Non, elle refusait de le croire.

— Dès que tu auras retrouvé ta liberté, cet intermède ne sera plus qu'un...

— Un intermède? souffla-t-elle. Seigneur Dieu, quand cesseras-tu d'être toujours si raisonnable, quand écouteras-tu ton cœur?

— Si j'avais été raisonnable, je vous aurais emmenés loin d'ici depuis belle lurette, Parker et toi! Et je ne t'aurais pas touchée !

— Je ne serais pas partie, de toute façon. C'était trop dangereux pour mon fils. La sagesse me commandai! de rester ici... Et cette nuit, je te désirais autant que tu me désirais.

Elle s'élança vers lui, tenta de le serrer dans ses bras. A nouveau, il la repoussa.

— Non... Nous avons été le jouet de circonstances que nous ne contrôlions pas. Tu étais désespérée, je t'ai aidée, tu as confondu la gratitude et l'amour. On ne construit pas une union durable sur des fondations aussi peu solides. Avec le temps, l'éloignement, tu comprendras que j'ai raison. Tu dois poursuivre ta route avec ton fils, Isabel.

— Sans toi ?

— Sans moi.

Pour lui, la discussion était close, et elle était trop anéantie pour insister.

Elle se dirigea vers la chambre, priant qu'il la suive, qu'il prononce une parole - une seule - afin de ranimer en elle la petite flamme de l'espoir.

Mais il garda le silence. Elle se retourna vers lui, résolue à le supplier encore, cependant les mots demeurèrent bloqués dans sa gorge.

Elle le regarda longuement. Tête basse, il avait posé les mains sur le manteau de la cheminée, comme s'il craignait de s'effondrer. Un pli amer marquait le coin de ses lèvres.

Il semblait souffrir.

Il venait de lui dire adieu...

— Douglas, si je t'avoue que je t'aime, est-ce que ceki a un sens pour toi ? Est-ce que cela compte ?

Il ne répondit pas.

11

Durant les deux jours qui suivirent, Isabel et Douglas firent tout leur possible pour s'éviter. Elle songeait sans cesse à ce que serait l'avenir sans lui, et s'efforçait désespérément d'accepter son départ. Sans succès : cette perspective la terrorisait.

Lui, de son côté, ne pensait qu'à les protéger, à les garder en vie jusqu'à l'arrivée des renforts.

Il ne lui avait pas encore parlé de la discussion qu'il avait surprise, du plan de Spear; il ne lui avait pas dit non plus qu'il avait alerté ses frères. Dieu lui en était témoin, il avait pourtant essayé. Mais chaque fois qu'il abordait le sujet, elle le plantait là et courait se réfugier auprès de son fils.

Comme il avait perdu le sommeil, il s'affairait toute la journée et, la nuit, montait dans les collines épier les hommes de Boyle.

Isabel, pour sa part, confectionnait des gâteaux. Le deuxième jour, au crépuscule, quatre tartes et deux cakes s'alignaient sur la table.

Lorsque Douglas s'apprêta à sortir, elle était dans la cuisine en train de pétrir de la pâte,

— Tu pourrais lâcher ce machin une seconde et m'écouter ?

— Mmm...

Inutile de la prier de le regarder. Oh, il savait qu'elle était blessée, mais se rendait-elle compte au moins qu'elle compliquait les choses à plaisir? Enfin... ce n'était pas la peine d'entamer une discussion. Si elle fondait en larmes, il ne le supporterait pas. Il avait pris sa décision et s'y tiendrait, car il était convaincu d'avoir choisi la meilleure solution. Plus tard, elle comprendrait et pardonnerait.

— Si tu n'es pas trop fatiguée, je pense que ce serait une bonne idée d'emballer les affaires que tu souhaites emporter quand nous partirons.

— Je ne suis pas fatiguée.

— Parfait. N'oublie pas de fermer la porte à clé.

— Personne ne surveillera la maison cette nuit. Il pleut.

— Je vais quand même m'en assurer.

— Je t'aime, Douglas... bredouilla-t-elle. Je n'arrive pas à...

— Tu es bouleversée, coupa-t-il, ne parlons pas de ça. Quand tu seras plus...

— Raisonnable?

— Oui, exactement.

Elle faillit lui lancer à la figure le saladier plein de pâte Elle se contrôla cependant, et le suivit jusqu'à la porte.

Là, elle attendit qu'il l'embrasse, ce que naturelle ment il ne fit pas. Dès qu'elle eut tourné la clé dans la serrure, elle éclata en sanglots.

L'amour n'était-il pas censé apporter le bonheur et la joie ? Comment persuader Douglas que ce qu'ils avaient partagé était bien réel ? Pourquoi foulait-il aux pieds le cadeau que le Ciel leur avait offert? Il l'aimait, pourtant, elle le savait. Mais il était convaincu d'avoir agi de manière méprisable, d'avoir abusé d'elle. Il se trompait Hélas, il était tellement orgueilleux, entêté... Avec le temps et l'éloignement, y verrait-il plus clair, ou bien continuerait-il à penser qu'il avait eu raison de rompre ?

« Seigneur, supplia-t-elle en silence, ne le laissez pas nous abandonner, Parker et moi. Aidez-le à corn prendre que nous sommes faits l'un pour l'autre... »

La perspective d'un avenir sans Douglas était si désespérante qu'Isabel se jeta sur le lit en pleurant.

Elle n'entendit pas les hommes de Boyle arriver. Son dain, des coups de feu éclatèrent, des balles ricochèrent sur la cabane. Ils encerclaient la maison, vociféraient des obscénités.

Mon Dieu, le bébé...

Gémissant comme une bête traquée, elle saisit son fils, l'enveloppa de ses bras, et s'adossa à la cloison qui séparait les deux pièces. Si une balle traversait le mur, elle la recevrait dans le corps, elle servirait de boucliei à son enfant.

Le vacarme des détonations était assourdissant. Par ker se mit à pleurer, mais Isabel ne tenta même pas de le consoler. Elle ne pensait qu'à une chose : trouver pour lui une cachette sûre.

«Mon Dieu, aidez-moi à le protéger... aidez-moi...»

L'armoire. Elle s'élança, ouvrit les portes, balança frénétiquement toutes les chaussures rangées au fond du meuble.

— Chut, mon cœur, tais-toi... murmura-t-elle en urrachant sa robe de chambre du cintre pour la disposer sur le bois.

Elle y coucha Parker, puis referma les portes en veillant à ce qu'un filet d'air pénètre dans l'armoire.

Moins d'une minute s'était écoulée depuis la première salve. Vite, vite ! se répétait Isabel. Elle regagna la pièce principale, moucha les bougies et arma sa carabine. Plaquée contre le mur, elle s'avança vers la fenêtre.

A ce moment, les carreaux volèrent en éclats, un bougeoir dégringola de la cheminée et roula sur le sol.

Puis ce fut le silence, terrifiant. Était-ce terminé, ou rechargeaient-ils leurs armes ? S'ils étaient ivres, ils se lasseraient vite et s'en iraient.

«Pitié, Seigneur, pitié. Qu'ils s'en aillent...»

Elle s'approcha encore de la fenêtre. Avec le canon de la carabine, elle souleva légèrement le rideau.

Dehors, il faisait sombre comme dans un puits. Le tonnerre grondait au loin, la pluie tombait.

Tout à coup, un éclair zébra le ciel, et Isabel les vit clairement. Ils étaient six, alignés devant la porte.

Dans la lueur tremblante de l'orage, le visage de Spear était blafard, il avait le regard étincelant d'un démon.

Elle se rejeta en arrière, se mordit les lèvres pour ne pas hurler. C'est cet homme-là qu'elle tuerait le premier.

Une voix lui parvint, tranchante comme une lame :

— Tu te souviens de moi, espèce de sorcière? Je m'appelle Spear, et, maintenant, je suis celui qui décide. Je t'attends. Tu as compris ? Je vais compterjusqu'à dix. Si tu ne veux pas que je te troue la peau, tu as intérêt à sortir de là.

Sa voix était glacée, haineuse. Il n'avait manifestement pas bu, ce qui le rendait encore plus dangereux.

— Un... deux... trois...

— Dis donc, Spear! cria l'un de ses comparses. Ce ne serait pas un gosse qui brame ?

— La garce ! beugla un autre. Le marmot est né !

Douglas contourna lentement l'écurie. Il était dan», une telle rage qu'il avait du mal à se maîtriser, à ne pat» se précipiter.

— Il faut que l'un de nous entre là-dedans et s'en: pare du bébé, suggéra l'homme qui se tenait à gauclu de Spear. Comme ça, elle nous suivra, ajouta-t-il avec un gloussement nerveux. Vas-y, Spear. Moi, je préfèn ne pas affronter cette tigresse.

— Je vais les chercher tous les deux, déclara celui qui était à la droite de Spear. J'ai pas peur !

Là-dessus, il se mit à glapir :

— Quelque chose m'a mordu ! A lajambe !

— Ne raconte pas d'âneries, Benton! Les serpents ne se baladent pas la nuit. Tu as la frousse, c'est tout

Spear descendit de cheval.

— Bouclez-la, vous deux, que j'entende cette sorcière I

— Tu crois qu'elle nous invitera à prendre le thé? ricana quelqu'un.

Benton fit faire demi-tour à sa monture et s'éloigna en direction des collines. Il pleurnichait et reniflait Douglas se demanda si cet ivrogne allait bientôt réali ser qu'il avait un poignard planté dans la cuisse !

Spear demeurait immobile. A l'évidence, il hésitait a pénétrer dans la maison.

Douglas ne le laisserait pas ébaucher un mouvement, et s'il était forcé de le tuer, il n'en aurait aucun regret Jamais cet infâme personnage ne poserait la main sui Isabel et son bébé !

«Bouge, Spear. Bouge...»

Le bandit dégaina son pistolet. Fatale erreur... Don glas lui tira une balle dans lajambe droite.

Ah, ça faisait du bien.

Spear ne fut pas de cet avis. Avec un hurlement stri dent, il tomba à genoux. Puis, se redressant tant bien que mal, il pivota en brandissant son arme.

Douglas visa lajambe gauche. Spear s'écroula, le ne/ dans la boue.

— Quelqu'un a envie d'être infirme pour le reste de sa vie ?

Le ton implacable de Douglas, joint aux cris de dou leur de Spear, persuadèrent les autres de renoncer.

Spear se traînait sur le sol, criant à ses hommes de se battre. Il roula sur le côté, pistolet au poing.

Douglas l'acheva d'une balle en plein front. L'un des membres de la bande voulut dégainer à son tour, mais sa main n'atteignit jamais le holster. Un flot de sang gicla de son épaule.

— Jetez vos armes, tous ! commanda Douglas.

Il attendit qu'ils aient obéi, puis demanda :

— Isabel, ça va ? Et le bébé ?

— Oui... répondit-elle d'une voix tremblante. Nous sommes sains et saufs.

Quelques secondes plus tard, la lumière de la lampe à pétrole éclairait la cour.

— On a des amis dans les collines ! se vanta l'un des prisonniers. Vous auriez intérêt à ficher le camp avant qu'ils arrivent et vous descendent !

— Je parierais qu'il est seul, chuchota un petit malin.

— À ta place, je ne miserais pas là-dessus, bougre d'imbécile ! intervint une voix dans l'obscurité.

Cole... Douglas fut si heureux de l'entendre qu'il faillit éclater de rire. Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que ses frères étaient là, derrière lui. Ils s'étaient approchés sans bruit, à pas de loup. Comme de vrais hommes de l'Ouest.

— Vous en avez mis, du temps ! bougonna-t-il.

— J'ai dû rassembler tout le monde, rétorqua Adam.

— Bon, tu les liquides, ces types ? Puisque ton pistolet est bien chaud, autant terminer le travail.

— Il ne les liquidera pas, Cole. Ce serait illégal.

— Content que tu sois venu, Harrison, dit Douglas.

— Monsieur, laissez-nous partir! A l'heure qu'il est, Benton a déjà prévenu les autres.

— Dieu qu'ils sont bêtes ! soupira Adam.

— Je présume que le dénommé Benton est le malheureux qui a un poignard fiché dans la cuisse, dit Harrison. Travis s'est lancé à sa poursuite. Il a pensé que tu aimerais récupérer ton couteau, qui taille si bien.

Douglas lança son pistolet à Cole.

— Ligotez-les et enfermez-les dans l'écurie.

Isabel apparut sur le seuil de la cabane, la carabine dans les mains. Elle regarda les Clayborne, l'un après

l'autre, puis reporta son attention sur les hommes d< Boyle.

— Où est-il ? articula-t-elle, frémissante de rage.

— Qui?

— Spear. Tu l'as tué? Peu importe. Je me moqiu qu'il soit mort ou non. Je vais le trouer comme une pas soire.

Douglas lui prit la Winchester et la tendit à Adam.

— Tu ne troueras personne.

— Oh que si! Je veux les cribler de balles. Tous, autant qu'ils sont.

Elle l'agrippa par la chemise.

— Il faut que je tire sur quelqu'un, Douglas. Ils... ils ont réveillé mon bébé... et ils ont...

Elle ne put continuer. Rétrospectivement, la peur lui coupait le souffle. Le visage inondé de larmes, elle s'ap puya contre Douglas.

— On s'en va d'ici. J'accepte, je suis d'accord. Nous partons... oui, nous partons.

12

La cuisine des Simpson était pleine de monde. Trudy s'affairait à préparer du café pour ses hôtes. Ces hommes, les frères de Douglas, étaient venus à Sweet Creek afin d'aider Isabel, cela faisait d'eux des êtres d'exception

Ils chuchotaient pour ne pas réveiller le petit Parkei qui dormait, pelotonné contre l'épaule de Cole.

Le docteur les rejoignit un moment plus tard. Il jela sur la table, devant Douglas, un gros paquet de papiers entouré d'un ruban rose.

— Je les ai pris à Isabel. Il est plus d'une heure du matin, etje l'ai trouvée en train de les feuilleter au lieu de se reposer. Vous n'avez qu'à les lire pour elle. Il doil y avoir là-dedans les documents concernant cette mau dite propriété. Je suggère que vous les brûliez.

— Comment se sent-elle? demanda Trudy.

— Ereintée, mais en bonne santé. Ne t'inquiète pas pour notre chère petite.

— C'est un miracle que son fils ait survécu, soupira-t-elle en disposant du jambon et des biscuits sur la nappe. Il n'est pas plus gros qu'un chaton. Jamais je n'ai vu de bébé aussi minuscule.

Le docteur s'assit entre Adam et Harrison.

— Il n'a pas encore assez de gras sur les côtes, effectivement... Vous saisissez, Douglas? Isabel et son enfant doivent rester ici. Parker n'est pas en état de voyager, un souffle de vent l'expédierait dans la tombe. Aussi, j'aimerais savoir ce que vous comptez faire quand les ennuis nous tomberont dessus.

— Vous parlez de Boyle et de sa bande ? questionna Harrison.

Douglas avait déjà tout raconté à ses frères. Ceux-ci avaient hâte de rencontrer l'homme qui tenait Sweet Creek sous sa coupe et terrorisait les habitants. Cole était le plus impatient. Il s'étaitjuré de mettre un terme au règne de ce tyran.

— Je veillerai à ce que la fusillade ne se déroule pas en ville.

— Et comment allez-vous réussir ce tour de force? bougonna le docteur.

— Madame Simpson, intervint brusquement Cole, vous voulez bien arrêter de me dévisager, s'il vous plaît? Ça me rend nerveux.

Trudy éclata de rire.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Vous ressemblez au marshal Ryan comme deux gouttes d'eau. Vous avez la même couleur de cheveux, les mêmes yeux, et vous êtes aussi grand que lui.

— Mais vous n'avez jamais vu Ryan, madame.

— Notre pasteur nous l'a décrit en détail et, tous les dimanches pendant le sermon, il nous raconte l'un de ses exploits.

— Il ne devrait pas plutôt vous lire la Bible? s'étonna Adam. Pourquoi vous parle-t-il du marshal?

— Pour nous donner de l'espoir, répondit Trudy, au bord des larmes. Tout le monde ici a besoin d'espoir. Lorsque Cole est entré dans ma cuisine, que le plancher a tremblé sous ses pas de géant, naturellement j'ai cru que c'était Ryan. Voilà pourquoi je l'ai embrassé.

— Madame, je ne fais pas trembler les planchers, je

marche normalement. Et je n'apprécie pas qu'on me compare à Daniel Ryan.

— Cet homme est une légende, pourtant! Il se couvre de gloire partout où il passe et...

— Pardonnez-moi, coupa Adam, je ne pense pas que ce soit une bonne idée de chanter les louanges de Ryan en présence de Cole. Il n'aime pas beaucoup le marshal. En réalité, il ne l'aime pas du tout.

Stupéfaite, Trudy pressa une main sur sa gorge.

— Oh, ce n'est pas possible ! Je ne connais personne qui n'aime pas ce héros.

Douglas n'écoutait pas la conversation. Il contemplail le paquet de papiers que Parker Grant avait laissé à son épouse. Il n'avait aucune envie de les feuilleter, car chaque fois qu'il songeait au défunt, la colère l'envahissait. Parker avait fait subir à Isabel trop d'épreuves.

Il tendit le paquet à Adam.

— Lis ça, trie les documents importants.

Aussitôt, Adam les donna à Harrison.

— Tu es l'avocat de la famille. À toi de les lire.

— Il faut vraiment le faire maintenant?

— Isabel cherche la promesse de vente pour les chevaux arabes, répondit le docteur. Elle a une idée derrière la tête, mais j'ignore laquelle. Elle est parfois un peu butée. Vous savez comment sont les dames quand elles ont leurs...

— Doc, surveille ton langage ! gronda Trudy.

— J'allais simplement dire : quand quelque chose les chiffonne.

Elle le toisa avec un reniflement de mépris. Prudent, il changea de sujet.

— Où avez-vous mis l'étalon et la jument?

— Travis a décrété qu'il s'en occupait, répliqua Adam. Ces bêtes sont magnifiques.

Harrison, penché sur la table, épluchait les papiers Douglas entreprit d'expliquer au docteur qu'il allait devoir modifier ses habitudes :

— Vous ne bougerez pas d'ici jusqu'à ce que nous soyons débarrassés de Boyle.

— Et si quelqu'un tombe malade ? s'insurgea Simpson. Je serai bien obligé d'aller le soigner.

— Dans ce cas, deux de mes frères vous escorteront.

Cole, tu resteras en ville avec Adam. Vous veillerez à ce que personne ne s'approche de cette maison.

— Il faudra peut-être tuer quelques membres de la bande, fit remarquer Cole d'un air gourmand.

— Eh bien, vous les tuerez.

— Qui est Patrick O'Donnell? s'enquit Harrison à brûle-pourpoint.

Le docteur sursauta.

— Vous vous intéressez à ce fou d'Irlandais? Vous connaissiez le vieux Paddy ?

— Non, monsieur. Mais il y a là son testament, signé de son nom et...

Simpson lui coupa la parole.

— Mon garçon, laissez-moi vous raconter l'histoire de Paddy l'Irlandais, celui qui a ri le dernier...

Douglas fit signe à Harrison de lui donner le testament, afin de le parcourir tandis que le médecin se lançait dans son récit favori.

Les frères, fascinés, l'écoutèrent sans souffler mot. Douglas, lui, était fasciné par le document qu'il avait dans les mains. Incrédule, il relut trois fois la description de la propriété que Parker Grant avait héritée de Patrick O'Donnell.

Puis il se mit à rire aux éclats. Il essaya d'expliquer aux autres la raison de son hilarité, mais il hoquetait et s'étranglait.

— Mon garçon, grommela le docteur, j'ai la nette impression que vous êtes aussi fou que l'Irlandais. Qu'est-ce qui vous amuse tant?

Douglas lui tendit les papiers. L'instant d'après, Simpson se tordait de rire à son tour.

— Doux Jésus, il y a une justice ici-bas ! gloussa-t-il en s'essuyant les yeux.

— Vous avez attrapé un coup de lune, tous les deux ? demanda Trudy.

Cole s'était levé et arpentait la pièce en berçant Parker.

— Vous avez réveillé le bébé, avec vos beuglements ! tonna-t-il. Le pauvre petit n'aime pas ça du tout.

Adam se redressa, saisit l'enfant avec précaution.

— Tu l'as eu assez longtemps. A moi, maintenant.

— Paddy n'était pas fou, ma bonne Trudy, déclara Simpson. Au contraire, il était très malin.

— Ainsi que Parker Grant, reconnut Douglas.

Il s'adossa à son siège et secoua la tête.

— Des années avant que Boyle ne s'installe dans la région, Paddy avait acquis des terres...

Le docteur poursuivit :

— Boyle ne s'est jamais soucié de la loi. Il prenait ce dont il avait envie, un point c'est tout. Cela n'a pas changé, d'ailleurs. Bref, peu de temps après son arrivée, il lui vint la fantaisie de se construire une grandi maison sur la colline, à la sortie de la ville. Chaque jour, qu'il pleuve ou qu'il vente. Paddy allait là-bas pour observer le chantier. Les gens trouvaient ça bizarre, forcément. Il a fallu plus d'un an pour achever cette demeure. Deux étages, des pièces immenses pleines de meubles. Le lustre qui éclaire la salle à manger a été expédié de Paris, vous vous rendez compte! Boyle était fier comme un paon.

— Où s'est-il procuré l'argent nécessaire pour bâtir un tel palais ? demanda Adam.

— Il louait les prairies à ces manitous étrangers qui se mettent à élever du bétail parce que c'est rentable. Les troupeaux arrivent du Texas pour brouter l'herbe tendre de notre Montana qui n'a pas sa pareille. Boyle a gagné une fortune.

— Sauf que cette fortune ne lui appartenait pas, enchaîna Douglas. Paddy était le propriétaire légitime des terres sur lesquelles Boyle a construit son château

— Il a dû le révéler à Boyle le soir de la réception, car à partir de ce moment-là, il n'a pas cessé de se faire rosser. Je l'ai recousu et pansé des centaines de fois.

— Pourquoi Boyle ne l'a-t-il pas abattu, tout simplement ? demanda Cole.

— Paddy avait sans doute consulté un avocat qui a rédigé ses dernières volontés. Il était suffisamment ruse pour ne pas asticoter Boyle sans avoir pris ses précautions. Et comme ce fou d'Irlandais aimait s'amuser, je suppose qu'il a refusé de dire à Boyle qui hériterait du ranch après sa mort. Il ne lui a pas dit non plus où était caché le testament. Il était retors, notre vieux Paddy.

— Et qui a hérité ? questionna Adam.

— J'ignore à qui il désirait léguer ses biens au départ, mais quand il a rencontré Parker et Isabel, il a modifié

son testament. Ils étaient tellement gentils avec lui qu'il a décidé de tout leur laisser.

— Par conséquent, la belle maison et les prairies sont à Isabel ?

— De même que l'argent qu'a rapporté la location des pâturages, renchérit Harrison.

Douglas hocha la tête.

— Soit Paddy a finalement confié à Boyle le nom de son héritier, soit Parker l'a fait après le décès de son ami. Ils ont eu tort. Ils auraient dû recourir à la justice.

— Je vous le répète, rétorqua Simpson, Boyle se fiche de la loi comme de sa première chemise.

Harrison protesta.

— Un bon avocat aurait trouvé une solution pour confisquer l'argent déposé à la banque. Boyle aurait été contraint de passer devant un tribunal et de gagner le procès pour pouvoir récupérer son magot. Or il aurait perdu, naturellement, et un homme sans le sou n'a pas les moyens d'engager une bande d'assassins pour exécuter le sale boulot à sa place...

Subitement, les frères Clayborne bondirent sur leurs pieds. Douglas et Cole dégainèrent leur pistolet, et foncèrent vers la porte de derrière. Adam disparut dans le vestibule avec le petit Parker, tandis que Harrison se campait devant Mme Simpson.

Ils se figèrent, silencieux. Trudy sursauta violemment lorsqu'un sifflement retentit au-dehors, près de la fenêtre.

Une seconde plus tard, Travis entrait d'un pas chaloupé, visiblement fatigué mais satisfait. Il asséna une claque dans le dos de Douglas, ôta son chapeau pour saluer Mme Simpson, et s'écroula sur une chaise.

On le présenta au docteur et à son épouse, qui se rua aussitôt sur ses fourneaux.

— Vous avez faim, jeune homme? Je vous prépare nn casse-croûte.

— Ne vous dérangez pas, madame.

Le docteur lui remplit une tasse de café.

— Vous mangerez quand même, mon garçon. Ma Trudy manie merveilleusement la poêle à frire.

— Bien, monsieur. Je mangerai.

— Tu as récupéré mon poignard ? demanda Douglas.

— Oui. J'ai attaché Benton au poteau de l'écurie. Les

autres ne supporteront pas longtemps ses couinements Je n'avais jamais vu un homme pleurnicher comme ça. Brrr... c'en était dégoûtant.

Cole éclata de rire.

— Nous t'avons entendu arriver, Travis. Tu te fais vieux.

— Tu rigoles ? Je voulais que vous m'entendiez.

Adam les rejoignit.

— Parker a faim, annonça-t-il.

Douglas lui prit le bébé des bras et fit un pas en direc tion du vestibule, avec l'intention de monter à l'étage.

Trudy s'interposa, l'air scandalisé.

— Où allez-vous, Douglas? Pas dans la chambre d'Isabel, j'espère? Ce ne serait pas convenable.

— Il a accouché notre chère petite ! lui rappela son époux. S'il la voit en chemise de nuit, je ne pense pas que ce soit si grave. Il a vécu avec elle pendant deux mois.

— Il a accouché Isabel parce qu'il n'y avait personne d'autre pour le faire. Maintenant, les choses sont différentes. Donnez-moi cet enfant.

Douglas obéit, songeant qu'il était préférable de se tenir loin d'Isabel. Il l'avait profondément blessée en l'obligeant à regarder la réalité en face. Avec le temps, elle comprendrait qu'il avait abusé d'elle. Et elle le haïrait, hélas...

Il s'appuya contre le mur, les bras croisés, fixant le vide. Il essayait d'imaginer ce que serait sa vie future, sans Isabel et le bébé.

Harrison l'arracha à ses sombres réflexions :

— Tu as mis un bébé au monde ? Toi ?

— Oui.

— Explique-moi comment ça se passe.

— Pourquoi ? intervint Adam.

— Je souhaite me préparer pour la naissance de mon fils ou de ma fille. Je suis un peu... anxieux. Je supporte mal l'idée que ma femme souffre.

Soulagé par cette diversion, Douglas s'assit près de son beau-frère.

— Tu es anxieux? Je croyais que tu n'avais pas de nerfs.

Harrison haussa les épaules.

— Explique-moi comment c'était.

Douglas opta pour la franchise. Il se pencha et murmura:

— C'était l'enfer.

— Qu'est-ce qu'il a dit? grogna Cole.

— Que c'était l'enfer, répéta Adam. Arrête de plaisanter, Douglas. Harrison est blanc comme un linge.

Les frères s'esclaffèrent.

— Ce n'était pas si terrible, à la réflexion, rectifia Douglas. Au début, j'ai eu très peur, mais ensuite j'étais trop occupé pour me poser des questions. Isabel a été très courageuse, et quand j'ai tenu Parker dans mes mains...

Ses frères le dévisageaient, attendant qu'il achève sa phrase. Il garda le silence. Ce souvenir leur appartenait, à Isabel et lui, et il n'aurait pas autre chose à emporter lorsqu'il quitterait Sweet Creek.

— C'était comme un miracle, Harrison, déclara-t-il simplement. Ne t'inquiète pas. D'ailleurs, tu n'auras pas à t'en mêler. Mama Rose sera là.

Harrison secoua la tête.

— Je compte demeurer auprès de mon épouse, quand l'heure de la délivrance sonnera.

Trudy reparut et servit une autre tasse de café à ses invités.

— Merci, dit Cole. Pour en revenir à nos problèmes, il y a une chose que je ne comprends pas.

— Laquelle ? s'étonna Adam.

— Que les habitants de Sweet Creek soient aussi veules et qu'ils se laissent piétiner par un seul type.

— Un type avec une vingtaine de brigands à sa solde ! corrigea le docteur d'un ton véhément. Il n'y a pas de poltrons à Sweet Creek, mais la plupart des hommes sont éleveurs ou cultivateurs. Ils ne savent pas se battre. Vous n'avez qu'à interroger le pauvre Wendell Border.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Adam.

— Wendell sortait de l'église avec son épouse et ses deux petites filles, lorsque les sbires de Boyle l'ont empoigné. Ils l'ont forcé à s'agenouiller devant leur chef. Comme Wendell refusait d'implorer son pardon, ce monstre a ordonné qu'on lui brise les deux poignets. Les gens ont tenté de s'interposer, mais ces assassins

ont dégainé leurs armes et menacé de les abattre. La femme et les enfants du pauvre Wendell ont dû assister au spectacle. Ce fut une triste journée pour nous tous.

— Vous comprenez maintenant pourquoi j'étais si heureuse, quand j'ai cru que vous étiez le marshal Ryan? intervint Trudy.

Les yeux de Travis s'arrondirent.

— Je parie que tu as adoré qu'on te confonde avec Ryan, Cole!

— Tout le monde en ville commettra la même erreur que moi ! se défendit Trudy.

Ce fut cette innocente remarque qui donna à Douglas l'idée d'un plan ingénieux.

— Docteur, y a-t-il une prison à Sweet Creek ?

— Oui, à l'autre bout de la ville. Elle est vide depuis que l'ancien shérif a rendu son étoile et quitté la région comme s'il avait le diable aux trousses... Pourquoi cette question ?

— Grâce à Cole, la prison ne restera pas longtemps déserte. Je préfère ne pas entrer dans les détails, docteur. Cela risquerait de vous attirer des ennuis.

— Très bien. Suis-moi, Trudy, ces messieurs ont besoin de discuter. J'ai l'impression que, demain, nous aurons du pain sur la planche. Il vaut mieux nous reposer.

Douglas attendit que leurs hôtes se soient retirés pour expliquer son plan à ses frères.

— D'après Mme Simpson, tous les habitants de cette ville prient le Seigneur de leur envoyer Daniel Ryan pour les sauver.

— Et alors ? grommela Cole.

Douglas lui adressa un sourire espiègle.

— Alors, leurs prières vont être exaucées...

Le vendredi matin à dix heures précises, Daniel Ryan - alias Cole Clayborne - descendait la grand-rue de Sweet Creek en direction du bureau de poste. Là, il colla le canon de son pistolet sur la tempe de Jasper Cooper, lequel se montra soudainement tout à fait coopératif et expédia illico un télégramme à Samuel Boyle, l'infor mant que ses biens avaient été confisqués.

Au même instant, Harrison pénétrait dans la banque et présentait aux employés un document d'aspect officiel, les sommant de transférer l'argent de Boyle dans un établissement bancaire de Liddyville, où il serait bloqué jusqu'à ce que le tribunal détermine à qui il appartenait. Le papier portait la signature d'un juge, mais nul ne parvint à la déchiffrer.

Heureuse coïncidence, le banquier détestait Boyle. Il parcourut le document d'un œil distrait et s'empressa de transférer les fonds, en riant dans sa barbe. A l'instar du faux Daniel Ryan, il s'amusait comme un petit fou.

Les caissiers l'aidèrent à fabriquer une énorme pancarte, qu'ils clouèrent à un poteau devant la banque, et sur laquelle ils inscrivirent que Boyle n'avait plus un sou.

La rumeur se répandit comme une traînée de poudre. En moins de deux heures, une quinzaine d'hommes de Boyle fuirent la ville et s'évaporèrent dans la nature. Ceux qui résolurent d'attendre leur maître furent arrêtés par le marshal Ryan, flanqué de ses deux adjoints, et jetés en prison.

Les Clayborne contrevenaient sans vergogne à la loi, ce que Harrison leur signala à plusieurs reprises. Cole risquait vingt ans de travaux forcés pour avoir usurpé les pouvoirs d'un officier fédéral, et Harrison partagerait son cachot pour avoir rédigé de faux documents.

Cole s'en souciait comme d'une guigne. Il espérait que Ryan aurait vent de la supercherie et se lancerait à sa poursuite. Ainsi, il pourrait enfin récupérer la boussole que le marshal avait prise à Mama Rose...

Douglas, lui, partit au-devant de Boyle. Il interdit à ses frères de l'accompagner et refusa de leur expliquer ce qu'il projetait. Il pria simplement le Dr Simpson de se débrouiller pour que Wendell^Border amène sa petite famille à l'église, le dimanche. À onze heures tapantes, Wendell devrait se tenir en haut des marches. Il y aurait une surprise pour lui.

Ce dimanche-là, naturellement, la demeure du Seigneur était bondée. Le pasteur, Thomas Stevenson, fut tellement stupéfait et ravi qu'il décida d'en profiter au maximum. Renonçant au sermon qu'il avait préparé, il

parla de l'enfer. Il tempêta, menaça, brandit le poing, lâcha même quelques jurons au passage : ceux qui n'assisteraient pas régulièrement à l'office seraient condamnés à rôtir dans les flammes infernales jusqu'à la fin des temps !

Soudain, Wendell Border et les siens se levèrent.

Le pasteur s'interrompit en pleine envolée lyrique.

— C'est l'heure, Wendell?

— Oui.

L'assemblée, retenant son souffle, regarda Wendell descendre l'allée centrale. Mme Border avait glissé son bras sous celui de son mari, les deux fillettes trottinaient derrière eux.

Jamais les habitants de Sweet Creek - même ceux qui étaient doués d'une imagination débridée - n'auraient pu deviner ce qui les attendait.

Sam Boyle marchait au milieu de la grand-rue, suivi de Douglas qui l'aiguillonnait avec le canon de son fusil.

Les gens se mirent à rire. Ah, Boyle ne faisait plus le fier, à présent ! Il n'avait pour tout vêtement qu'un caleçon crasseux. Les cailloux entaillaient ses pieds nus, la morve lui coulait du nez.

Non, il ne terroriserait plus personne, pas même les enfants. Qui aurait peur d'un froussard qui pleurait à chaudes larmes ?

Le bandit monta les marches en geignant, puis il s'agenouilla devant Wendell et implora son pardon. Mais Wendell, qui n'était pas d'humeur magnanime, garda le silence.

Les citoyens de Sweet Creek chassèrent Boyle de la ville. Si jamais il revenait - ce qui était peu probable -, on le traînerait devant un tribunal.

Peter Collins, le palefrenier, déclara qu'il était prêt à remplir les fonctions de shérif. Cole, le faux Daniel Ryan, lui fit prêter serment en bonne et due forme.

Quelques heures plus tard, les frères Clayborne saluaient la compagnie et se mettaient en route. Douglas, lui, laissait son cœur à Sweet Creek.

11

Reprendre la vie quotidienne ne fut pas facile. Douglas travaillait comme une brute pour s'empêcher de songer à Isabel. Les affaires étaient florissantes, les gens venaient de très loin - de New York, même - pour voir les splendides chevaux qu'élevaient les frères Clayborne.

Ils achetèrent d'autres terres pour agrandir le ranch. Cole et Adam capturaient des chevaux sauvages afin de les dompter.

Douglas s'échinait de l'aube au crépuscule. Hélas, le temps, la distance et un labeur exténuant n'apaisaient pas l'atroce douleur qu'il éprouvait.

Il se répétait inlassablement qu'il avait eu raison de quitter Isabel. Pourquoi donc souffrait-il ainsi ?

Ses frères l'évitaient autant que possible. Adam l'avait surnommé l'Ours, sobriquet qui, de l'avis de tous, lui convenait parfaitement. Il grognait, ronchonnait, se fâchait contre son entourage - sauf contre sa sœur et Mama Rose -, ne souriait plus et refusait de confier à quiconque les raisons de sa méchante humeur.

Ses frères savaient pourtant ce qui le tracassait, car ils avaient rencontré Isabel Grant. Cinq minutes leur avaient suffi pour comprendre que Douglas était amoureux de cette ravissante jeune femme. Elle était gentille, généreuse, et manifestement beaucoup plus intelligente que Douglas. Elle, au moins, n'essayait pas de dissimuler ses sentiments.

Pourquoi était-il si bête, si obstiné ? Quand se déciderait-il à agir, au lieu de se morfondre ?

Cole décréta qu'il lui faudrait trois mois et paria cinq dollars. Travis posa dix dollars sur la table : d'ici deux mois, Douglas serait mûr. Adam critiqua vertement ses frères : ils devraient avoir honte, Douglas endurait un calvaire! Puis il dit que, vu son caractère de cochon, quatre mois seraient nécessaires, et il misa vingt dollars.

Douglas n'était pas au courant de ces paris. Six semaines s'étaient écoulées depuis son départ de Sweet

Creek, or le souvenir d'Isabel et de Parker le hantail jour et nuit. Il se demandait combien de temps encore il résisterait.

Il s'apprêtait à quitter Hammond pour se rendre à River's Bend où se déroulait une vente aux enchères, lorsqu'il reçut un câble d'Adam lui intimant de rentrei à la maison sans délai.

Douglas présuma que sa sœur était sur le point d'ae coucher prématurément. Mary Rose avait fait jurer ù ses frères d'être là quand elle mettrait son premiei enfant au monde. Personnellement, elle n'avait pas besoin d'eux, mais elle s'inquiétait pour son mari. Haï rison se rongeait les sangs : la présence des Clayborne devrait le rassurer.

Douglas arriva à Rosehill vers trois heures de l'après midi. Un soleil de plomb lui brûlait les épaules, il ne s'était pas rasé depuis deux jours, et il rêvait d'un bon bain et d'une boisson fraîche.

Il était au pied de la colline lorsqu'il aperçut Pégase qui paradait dans le corral. Plissant les paupières, il vit également Adam et Cole, installés à l'ombre de la véranda, les bottes sur la balustrade.

Comme il descendait de cheval, les portes de l'écurie s'ouvrirent. Travis apparut, menant Minerve par la bride

— Une belle jument, hein? lança-t-il.

Abasourdi, Douglas articula d'une voix rauque :

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ici ?

Travis haussa les épaules.

— Pose la question à Adam. Il est sans doute mieux informé que moi.

Douglas fonça vers la maison. Avant même qu'il ail prononcé un mot, Adam lui tendit une bière glacée.

— Tu sembles avoir soif.

— Moi, je trouve qu'il a plutôt l'air malade, dit Cole

— Comment sont-ils arrivés ici? coassa Douglas.

— Qui donc ?

— Les chevaux arabes.

— A pied, je suppose, gloussa Cole.

— En sabots, renchérit Adam.

Ils pouffèrent de rire. Douglas était figé, les bras bal lants. Il y avait une telle angoisse dans son regard qu'Adam eut pitié de lui.

— Cole, on devrait peut-être arrêter de se moquer.

— J'estime qu'il mérite de souffrir. Depuis un mois et demi, il nous pourrit la vie. En plus, j'ai perdu mon pari, ou je le perdrai dès qu'il la verra.

— Elle est venue ici ?

— Elle est venue ici, acquiesça Adam.

— Et maintenant, où est-elle ?

— Inutile de hurler. Nous ne sommes pas sourds.

— Isabel Grant est une femme pétrie de contradictions, déclara Cole. Elle paraît douce et innocente, mais elle a ses mauvais côtés, ce qui d'ailleurs la rend très sympathique... N'empêche que tu as intérêt à réfléchir avant d'aller la chercher. Elle n'est pas commode.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Isabel n'a aucun défaut. Elle est parfaite, nom d'une pipe ! Elle est pleine de bonté, de gentillesse et de...

— Générosité ? suggéra Adam.

— Oui, de générosité.

— Je suis d'accord avec toi. Cependant, je pense aussi que Cole n'a pas tort. Cette dame a ses mauvais côtés. Elle souhaite te donner les deux chevaux arabes pour te remercier, d'où je conclus qu'elle est effectivement généreuse. N'est-ce pas, Cole?

— Absolument. Mais elle est venue ici pour te tuer, Douglas. D'où je conclus qu'elle n'est pas commode... Adam, je n'aurais peut-être pas dû l'aider à charger sa Winchester ?

— Non, tu n'aurais certainement pas dû.

— Elle est encore là ? gronda Douglas.

Il se ruait vers la porte quand Adam répondit :

— Oui, elle est là.

— Si elle te tue, nous pourrons quand même garder l'étalon et lajument! lança Cole. Isabel nous l'a promis.

Douglas était déjà dans le vestibule. Il fouilla le salon, la bibliothèque, la salle à manger, les chambres du premier étage. En vain.

Dépité, il redescendit et entra dans la cuisine. Mama Rose, debout devant ses fourneaux, se retourna. Elle tenait Parker dans ses bras.

Douglas, pétrifié, contempla le bébé.

— Quel adorable poupon, n'est-ce pas, Douglas? Il gazouille comme un oiseau et sourit tout le temps.

Du bout des doigts, il effleura les cheveux soyeux de l'enfant.

— Où est sa mère ? s'enquit-il d'une voix étranglée

— Dans l'écurie. A ta place, je serais prudent. Elle est fâchée contre toi.

— Il paraît, oui ! répliqua-t-il avec un grand sourire

Il sortit par la porte de derrière, contourna la maison et fonça vers les écuries. Un sifflement strident le stoppa net dans son élan.

Il pivota. Isabel, sous la véranda, le fusillait du regard

Douglas sentit ses jambes se dérober sous lui, il ne pouvait plus faire un pas. Isabel semblait furieuse., c'était la plus belle femme du monde. La femme de ses rêves, celle qu'il aimait.

Au diable le sens de l'honneur et autres fadaises! Il ne la laisserait plus jamais s'éloigner de lui.

Il s'avança. Relevant légèrement sa longue jupe, elle posa un pied sur la première marche du perron.

— Isabel, n'oubliez pas votre Winchester !

— Ah oui... Merci, Cole.

Elle s'empara de la carabine qu'il lui tendait et acheva de descendre l'escalier.

Elle s'approcha de Douglas qui la contemplait avec amour, s'immobilisa à cinq mètres de lui.

— Reste où tu es, Douglas Clayborne. J'ai quelque chose à te dire, et tu vas m'écouter.

— Tu m'as manqué, Isabel.

— Toi, tu ne m'as pas manqué du tout. J'ai attendu, attendu... J'étais si sûre que tu reviendrais. Tu m'as brisé le cœur, Douglas. Tu as été tellement cruel avee moi. Tu te souviens des paroles que tu as prononcées avant de me quitter? Chaque mot est gravé dans ma mémoire. Tu m'as dit que je devais retrouver ma liberté, que je t'oublierais. Eh bien, tu t'es trompé. Je n'ai rien oublié... Et toi?

— Moi non plus, Isabel, je n'ai rien oublié. J'allais justement...

— Tu n'as jamais avoué que tu m'aimais, coupa-t-elle. Moi, je ne t'ai pas caché mes sentiments. Je t'ai mais, je t'aime encore, et je t'aimerai jusqu'à la fin de mes jours. Il fallait que je te le dise. J'espère que tu es aussi malheureux que moi, sale tête de mule !

Il ébaucha un mouvement. Elle recula, leva la main.

— Ne bouge pas, laisse-moi parler. Je n'en suis qu'au préambule. J'ai préparé mon discours pendant des semaines, et tu l'entendras jusqu'au bout. Comment as-tu osé prétendre que je m'étais donnée à toi pour te manifester ma gratitude? Au début, j'étais furieuse que tu aies pu croire une chose pareille, mais en y repensant, j'ai réalisé que tu avais raison.

Il tressaillit.

— Non, j'avais tort...

— Tu avais raison ! répéta-t-elle. Je t'étais redevable, voilà pourquoi j'ai couché avec toi. L'amour n'avait rien à voir là-dedans.

— Isabel, tu ne...

— Veux-tu cesser de m'interrompre ? Après ton départ, j'ai eu tout le temps de réfléchir. Je me suis dit que j'avais une dette envers le cher Dr Simpson. Eh oui... J'ai donc couché avec lui pour le remercier. Trudy a trouvé ça très bien de ma part. Ensuite j'ai pensé qu'il me fallait témoigner ma reconnaissance à Wendell Border. Après tout, ce brave homme avait aussi tenté de m'aider... Ce n'est pas drôle, Douglas, je te prie de ne pas sourire.

— Tu as couché avec Wendell ?

— Évidemment. Son épouse a été ravie. Voilà... Les chevaux arabes t'appartiennent. Ils sont inséparables, or Parker t'avait vendu Pégase. De toute façon, je n'ai pas de place pour eux.

— Tu possèdes la moitié du Montana.

— Non, ce sont les sœurs qui m'ont élevée qui possèdent la moitié du Montana. Elles s'installeront prochainement, avec les enfants, dans le «château» du vieux Paddy. La location des pâturages leur procurera un joli revenu. L'orphelinat s'appellera le Foyer Paddy, les sœurs me l'ont promis.

— Tu leur as tout donné? Et ton fils? Comment vas-tu...

— Je ferai la classe aux orphelins. Je gagnerai assez d'argent pour que Parker et moi vivions confortablement.

— Isabel... tu me permets de t'embrasser, s'il te plaît ?

— Non, je n'ai pas terminé. Je te signale que j'ai une dette envers chacun de tes frères qui sont venus à ma

rescousse. Par conséquent, je vais de ce pas couchei avec eux. C'est normal. Ensuite, je te tirerai une balle dans la tête pour te punir d'être aussi borné.

Elle se détourna :

— Cole ? Vous pouvez m'accorder quelques minutes ?

Hilare, Douglas l'agrippa par le bras et l'attira contre lui.

— Isabel, je t'adore. Je t'ai aimée à la minute où je t'ai vue, je t'aime et je t'aimerai jusqu'à la fin de mes jours. Nous ressemblons à tes chevaux arabes, ma touli belle. Nous sommes inséparables. Sans toi et Parker, j'ai souffert comme un damné... Oh non, ne pleure pas J'allais venir te chercher, je te le jure. Je devenais fou, loin de toi et du bébé.

— Tant pis pour toi. Cette fois, c'est moi qui te quitte

Il l'enlaça et baisa ses lèvres tendres.

— Non, tu ne me quitteras pas. Nous sommes faits l'un pour l'autre.

Elle se blottit dans ses bras, lui rendit son baiser.

— Tu seras moins stupide, à l'avenir?

— J'essaierai, répondit-il en riant.

— Je retourne quand même à Sweet Creek, et tu ;is intérêt à me suivre. Sinon, je te jure que tu t'en repen tiras. Tu vas me faire la cour, m'emmener au salon di thé et au bal. Que cela te plaise ou non !

— Je crois que j'ai une meilleure idée. Épouse-moi, ma douce Isabel...

Adam Clayborne

1

Rosehill, Montana, printemps 1881

Il la trouva couchée dans son lit.

Adam Clayborne était revenu à la maison sans prévenir, quarante-huit heures avant la date prévue. Il comptait rentrer le vendredi, mais ses affaires étant réglées, il se sentait patraque et en avait assez de dormir à la belle étoile. Il rêvait de s'étendre sur son matelas moelleux, entre des draps qui sentaient le propre.

Il savait que la demeure était bondée, car le week-end suivant on devait célébrer l'anniversaire de Mama Rose. Ses frères et sa sœur étaient déjà là pour tout préparer. La majorité des habitants de Blue Belle était invitée, ainsi qu'une trentaine de personnes venues des environs, y compris de Hammond. Mama Rose s'était fait beaucoup d'amis depuis qu'elle s'était installée au ranch, plus d'un an auparavant. Elle appartenait à la chorale de la paroisse, qui comprenait cinquante hommes et femmes, lesquels assisteraient bien sûr à la fête.

Il était plus de minuit quand Adam eut dessellé, bouchonné son cheval. Il but un grand verre d'eau fraîche dans la cuisine. Le silence régnait dans la maison. Il ôta ses bottes pour ne pas faire de bruit, monta l'escalier et se dirigea vers sa chambre au bout du couloir. Il n'alluma pas la lumière, car le clair de lune qui entrait par la fenêtre ouverte lui permettait de distinguer les contours des meubles.

Il jeta sa chemise sur un fauteuil, étira ses bras, bâilla. Quel bonheur d'être enfin chez soi ! Fourbu, déjà à moitié endormi, il se laissa tomber sur le grand lit pour enlever ses chaussettes. Mais ce ne fut pas sur le lit qu'il

s'assit. Ce fut sur un corps doux et chaud, parfumé... indiscutablement féminin.

La dame poussa un petit cri. Adam, un affreux juron.

Geneviève Perry s'était réveillée en sursaut, avec l'impression qu'un immeuble venait de s'écrouler sur elle. D'instinct, elle rua pour se débarrasser de ce poids qui lui écrasait les jambes. Puis elle se redressa sur son séant, agrippa le drap qu'elle serra contre sa poitrine, et jeta un coup d'œil à l'homme étalé par terre.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? chuchota-t-elle.

— J'essaie de me coucher.

— Adam?

— Oui, je suis Adam. Et vous, qui êtes-vous ?

Elle se leva, lui tendit la main.

— Je m'appelle Geneviève. Enchantée de vous rencontrer. Votre mère m'a beaucoup parlé de vous.

Il était éberlué. Il faillit même éclater de rire, tant la situation était farfelue. Cette femme avait-elle conscience d'exhiber ses bras et sesjambes nus ? Et le reste... car à l'évidence elle ne portait pas grand-chose sur elle, hormis ce drap qu'elle tenait comme un bouclier.

— Je serai ravi de vous serrer la main quand vous serez décemment vêtue.

— Oh... mon Dieu.

— Vous ne souhaitez pas, je suppose, que j'allume la lumière ?

— Non, non, s'il vous plaît! Je suis en chemise de nuit. Vous devriez sortir de ma chambre avant que quelqu'un ne vous découvre ici. Ce ne serait pas convenable.

Il grimaça, agacé.

— Je vous signale que c'est *ma* chambre. Et je vous prie de ne pas parler si fort, vous allez réveiller toute la maisonnée. Je n'aimerais pas que mes frères accourent et voient ce qui se passe ici.

— Il ne se passe rien.

— Certes... Geneviève.

Il se rassit, les paumes à plat sur ses genoux, résolu à se montrer patient, à attendre qu'elle lui explique ce qu'elle fabriquait dans son lit.

Elle s'accoutumait à la pénombre et distinguait clairement, à présent, l'homme qui hantait ses rêves depuis deux ans. Il était superbe. Il ressemblait à ces statues

antiques qu'elle avait si souvent admirées dans les musées. Il avait le front carré, de hautes pommettes, le nez droit, une bouche parfaitement modelée. Et ses yeux... Ses yeux semblaient vraiment magnifiques, intenses et brûlants.

Elle ne pouvait s'empêcher de le contempler. Il était plus grand qu'elle ne l'avait imaginé, plus athlétique. On sentait en lui une force extraordinaire. C'était un félin: s'il vous sautait dessus, vous n'aviez pas le temps de réagir... Cette pensée la fit frissonner. Elle n'aurait pas cru qu'il pût être dangereux, ni qu'il pût se mettre en colère. Or il était visiblement exaspéré.

Seigneur, et elle qui avait l'air de la parente pauvre de la famille, fagotée comme l'as de pique. Elle portait sa vieille chemise de nuit fanée, qu'elle adorait et dont elle refusait de se débarrasser, parce qu'elle était tellement douillette. Elle remonta le drap jusque sous son menton, pour dissimuler l'encolure effilochée.

Elle aurait dû être terrifiée, pourtant elle n'éprouvait pas la moindre anxiété. Au contraire, elle avait envie de rire. Elle connaissait Adam mieux que quiconque, mieux même que ses frères : elle avait lu toutes les lettres qu'il avait écrites au fil des ans à sa chère Mama Rose.

— Ne vous inquiétez pas, murmura-t-elle, je ne vais pas crier, appeler à l'aide. Je sais qui vous êtes, je n'ai pas peur.

Les mâchoires d'Adam se crispèrent.

— Pour quelle raison auriez-vous peur? Dites-moi... pourquoi dormez-vous dans mon lit ?

— La chambre d'amis étant occupée, votre mère m'a proposé de réinstaller ici. Je suis arrivée sans l'avertir. Elle m'avait invitée à Rosehill voici plus d'un an, mais des circonstances indépendantes de ma volonté ont fait que je n'ai pas pu venir avant.

Subitement, Adam comprit qui était Geneviève. Il se redressa d'un bond et, en deux enjambées, traversa la pièce.

Geneviève saisit le négligé posé au pied du lit, l'enfila. Puis elle s'immobilisa. Elle n'allait quand même pas lui courir après.

— Attendez ! Votre mère ne vous a pas prévenu que j'étais conviée à Rosehill?

— Non.

Adam parlait sur un ton revêche, et en était conscient. Il se reprochait de n'avoir pas deviné immédiatement qu'elle était la Geneviève dont Mama Rose lui avait tant parlé. Son accent chantant, typique du Sud, aurait pourtant dû le mettre sur la voie.

Il posait la main sur la poignée de la porte quand Geneviève insista :

— Votre mère ne vous a pas expliqué ?

Il pivota lentement sur ses talons.

— Qu'y avait-il à expliquer ?

Elle s'avança pour se camper dans la lueur bleutée du clair de lune. Alors, pour la première fois, il vit clairement son visage, et comprit qu'il n'était pas au bout de ses peines.

Indubitablement, Geneviève Perry était la plus belle femme du monde. Ses courts cheveux noirs encadraient un visage angélique, en forme de cœur. Les pommettes saillantes, un petit nez adorable, une bouche pulpeuse qui aurait enflammé l'imagination de l'homme le plus raisonnable, et un sourire radieux, innocent... De quoi damner un saint.

Il baissa les yeux. Bonté divine, une biche lui aurait envié ses longues jambes fuselées !

— Qu'est-ce que Mama Rose était censée m'expliquer? reprit-il, bourru.

Elle lui sourit, et ce sourire était un enchantement. 11 se crispa. Toutes les fibres de son corps lui commandaient de sortir d'ici avant de tomber sous le charme

— Adam, je suis votre future épouse...

Une bouffée de panique le saisit. Il ouvrit la porte à la volée, si brutalement qu'il manqua arracher les gonds Hélas, il lui fut impossible de fuir. Ses frères, Travis et Cole, lui barraient le passage. Sans chemise, pieds nus, ils se ruèrent dans la pièce. Travis avait l'arme au poing

— Qu'est-ce que... marmonna Cole qui s'arrêta net, déconcerté.

— Range ce fichu pistolet, Travis, ordonna Adam.

— On a entendu un bruit terrible, se justifia Cole.

— Je suis tombé par terre.

Les deux frères le dévisagèrent d'un air ahuri. Travis fut le premier à ricaner.

— Comment tu t'es débrouillé ?

— Peu importe, grommela Adam.

Travis s'approcha de Geneviève.

— Ça va? Vous n'avez rien?

— Évidemment qu'elle n'a rien, rétorqua Adam.

— Pourquoi tu es revenu si tôt? demanda Cole.

— Laisse-moi tranquille !

— Qu'est-ce que tu fabriques dans la chambre de Geneviève ? insista Cole.

— Je te rappelle que c'est ma chambre. Personne ne m'avait averti qu'elle dormirait dans mon lit.

Cole émit un petit gloussement.

— Eh bien, ça a dû être une jolie surprise...

— Messieurs, auriez-vous la bonté de vous retirer, je vous prie ?

Geneviève regretta aussitôt d'avoir énoncé cette requête, car les trois frères, qui l'avaient presque oubliée, reportèrent leur attention sur elle. Gênée, elle se glissa entre les draps, comme une souris se réfugie dans son trou.

Cole s'approcha.

— Adam ne vous a pas effrayée, au moins ?

Elle tressaillit; il n'était qu'à quelques centimètres du lit.

— Cela ne vous ennuie pas de reculer, Cole ?

— Vous êtes embarrassée? Pourquoi?

— Vous vivez ici depuis une semaine, dit Travis. Vous savez qu'avec nous, vous êtes en sécurité.

— Vous n'auriez pas un petit creux, les enfants? lança Cole pour faire diversion.

— Moi, je mangerais volontiers un morceau, approuva Travis. Et vous, Geneviève ?

— Non merci.

Adam grinçait des dents, tant il était furieux. Il avait hâte d'entraîner ses frères hors de cette pièce pour déverser ce qu'il avait sur le cœur.

— Vous n'avez pas été présçjités dans les formes, tous les deux, poursuivit Travis. C'ést le moment ou jamais, n'est-ce pas?

— Nom d'une... grogna Adam.

— Cessez donc de taquiner votre frère, coupa Geneviève d'une voix où vibrait une note amusée.

— Cela ne prendra qu'une minute, s'obstina Travis. Geneviève, permettez-moi de vous présenter l'aîné des Clayborne, celui qui de nous tous a le plus mauvais caractère. Il s'appelle Quincy Adam Clayborne. Mon cher Adam, je te présente Geneviève Perry, qui a parcouru un long chemin depuis La Nouvelle-Orléans en Louisiane. Tu aurais intérêt à faire sa connaissance sans tarder, vu qu'on est déjà en train de préparer votre mariage... Bonne nuit, Geneviève. A demain matin.

— Bonne nuit, répliqua-t-elle.

Adam n'appréciait pas du tout les bouffonneries de ses frères. D'une bourrade, il poussa Cole et Travis dans le couloir, referma la porte de la chambre, et les somma de lui expliquer pourquoi Geneviève était au ranch.

— Mama Rose l'a invitée, répondit Travis.

— Oui, il y a plus d'un an. Pourquoi a-t-elle décidé de venir à Rosehill maintenant ?

Cole haussa les épaules.

— Peut-être que ce n'était pas possible avant, qu'elle avait des problèmes urgents à régler.

Adam secoua la tête. Il était trop éreinté pour discuter plus longtemps.

— Où vais-je dormir, hein?

— La chambre d'amis est occupée, rétorqua Cole. A moins que tu ne veuilles la partager avec notre neveu ? Parker fait ses dents : compte sur lui pour te réveiller aux alentours de quatre heures.

— Ses parents ne peuvent pas le garder avec eux?

— Mama Rose a pensé que Douglas et Isabel avaient mérité un peu d'intimité.

Travis bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Geneviève est jolie, pas vrai? Ne nie pas, je suis sûr que tu l'as remarqué.

— J'ai remarqué, oui, soupira Adam.

Il commençait à descendre l'escalier, lorsque Cole lui lança :

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire, avec elle ?

— Rien du tout.

— Elle est venue jusqu'ici pour t'épouser. Quand Mama Rose a suggéré que le mariage ait lieu en juin, Geneviève n'a pas protesté.

— Quel sac de nœuds, gémit Adam. Je n'y comprends rien.

— Bon, moi, je vais me recoucher! annonça Cole.

Travis suivit Adam dans le vestibule, au rez-de-chaussée.

— Nous l'aimons beaucoup, tu sais. Si tu acceptais d'ouvrir un peu ton esprit, tu l'aimerais aussi. Elle a un formidable sens de l'humour, et quand tu l'entendras chanter... Seigneur, on croirait un oiseau ! Il faut que tu apprennes à la connaître avant de...

— Je ne me marierai pas avec elle,

s — Personne ne t'y oblige, Adam.

— Pourquoi vous ne m'avez pas prévenu qu'elle était ici?

— Je te signale qu'on ignorait où tu étais.

— Vous aviez une semaine pour me trouver !

— N'aboie pas comme ça, tu as l'air d'un chien enragé. On ne te forcera pas à lui passer la bague au doigt.

— Ça suffit, j'ai sommeil.

En désespoir de cause, Adam finit par atterrir dans le baraquement où l'on accueillait les cow-boys de passage. Une demi-heure plus tard, il essayait encore de s'installer confortablement sur le matelas étroit. Il était trop grand pour cette couchette, il avait les pieds dans le vide et, chaque fois qu'il se tournait, il s'affalait sur le sol.

De toute façon, il ne réussirait pas à dormir, il était trop préoccupé. Les mains jointes derrière la tête, il réfléchit à la situation. Il en voulait à Mama Rose de se mêler ainsi de ses affaires. Comment diable allait-il se dépêtrer du bourbier où elle l'avait fourré ?

Quoique... Geneviève ne s'attendait sans doute pas à l'épouser simplement parce que Mama Rose lui avait soufflé cette brillante idée... Les femmes modernes n'acceptaient plus les mariages arrangés, et quel fils doué d'un minimum de jugeote permettrait à sa mère de lui choisir une compagne ?

Il lui incombait de faire comprendre à Geneviève que leur union était inenvisageable. Oui, il aurait une longue discussion avec elle. Il lui dirait que, depuis longtemps, il avait résolu de demeurer célibataire. Il était trop

ancré dans ses habitudes, il aimait passionnément la solitude. En d'autres termes, il n'avait pas l'étoffe d'un mari. Il se tenait à l'écart des gens et ne supportait que les membres de sa famille.

Désormais, ses frères étaient rarement à Rosehill, et depuis que sa sœur Mary Rose avait eu son bébé, Mama Rose passait le plus clair de son temps avec sa petite-fille. Harrison, le beau-frère d'Adam, avait construit une belle demeure à la sortie de Blue Belle pour y abriter les trois femmes de sa vie. Mama Rose s'y plaisait davantage qu'au ranch, trop isolé à son goût.

Adam n'était cependant pas un ermite. Il avait en permanence une vingtaine d'employés à diriger, ses journées étaient bien remplies, et le soir il appréciait de rentrer seul dans la grande maison vide. Certes, les autres considéraient qu'il menait une existence trop monotone, mais cela lui convenait, et c'était l'essentiel

Quand il était plus jeune, il brûlait de découvrir le monde. Il avait renoncé à ce rêve absurde; c'était désormais à travers les livres qu'il voyageait. Cole lui reprochait de vivre comme un vieillard. Adam le laissait dire. Il était serein, satisfait de son sort, et le serait à nouveau dès qu'il aurait dissipé ce malentendu.

Il parlerait à Geneviève après la fête d'anniversaire, décida-t-il. Il serait courtois, mais ferme.

Comme la jeune femme semblait intelligente, elle admettrait certainement qu'il avait raison. Il ne voulait surtout pas la blesser ni se quereller avec elle. Il n'était pas de ces hommes cruels qui prennent plaisir à briser le cœur des femmes, néanmoins il ferait le nécessaire pour éviter un désastre.

Pourvu qu'elle ne fonde pas en larmes, qu'elle ne pique pas une crise de nerfs! Pourtant, même si elle devenait hystérique, il resterait inébranlable. Elle finirait bien par se consoler et l'oublier.

C'était aussi simple que ça.

2

Elle ne pouvait pas l'épouser, cette situation était grotesque! Sitôt qu'elle aurait l'occasion d'être seule avec lui, elle le lui dirait sans détour. Il n'était plus question pour elle de se marier avec qui que ce soit, elle avait trop de problèmes sur le dos. Mais quand elle parlerait à Adam, elle n'entrerait pas dans les détails. Elle déclarerait simplement que ce mariage était inenvisageable. Après quoi, elle s'en irait.

Certes, avant que sa situation ne prenne un tour catastrophique, elle avait caressé l'idée de l'avoir pour mari. Elle en avait même rêvé, à force de lire les lettres qu'il écrivait à sa mère. Et puis le révérend Ezekiel Jones avait fait irruption dans sa vie. Elle avait été si naïve, si sotte... Il n'était plus question à présent de devenir la femme d'un homme aussi honorable qu'Adam Clayborne.

Une fois qu'elle se serait acquittée de la pénible tâche de lui annoncer qu'elle avait changé d'avis, elle espérait retrouver un peu de sérénité. Dieu savait qu'elle le méritait...

Cependant, pour cette conversation avec Adam, elle avait besoin d'un minimum d'intimité. Or la grande demeure bourdonnait comme une ruche où s'agitaient les membres de la famille, leurs conjoints et leurs enfants. Quand Adam n'était pas au milieu des siens, il accueillait les amis qui défilaient du matin au soir, les étrangers qui s'arrêtaient au ranch pour se rafraîchir, engloutir un casse-croûte et faire un brin de causette. Chez les Clayborne, les inconnus de passage étaient toujours les bienvenus.

En tant que maître de maison, Adam s'efforçait de se montrer hospitalier. Il s'évertuait également à éviter Geneviève. Celle-ci l'avait vite compris, car chaque fois qu'elle le croisait dans une pièce, il s'enfuyait à toute allure, en marmonnant des excuses peu convaincantes.

Son attitude l'aurait presque offensée si elle n'avait deviné, à ses regards méfiants, qu'il était aussi mal à l'aise qu'elle-même.

Hélas, le temps filait et elle devrait bientôt partir Elle avait fait un serment qu'elle respecterait coûte que coûte. Elle s'était attardée à Rosehill plus longtemps que prévu et se sentait affreusement coupable: elle allait décevoir les Clayborne. Elle était venue se réfugier chez eux sous un prétexte fallacieux. Dès qu'elle posait les yeux sur la chère Mama Rose, elle sentait ses épaules se voûter sous le poids de ses mensonges.

La gentillesse que lui témoignaient les Clayborne avi vait encore ses remords. Ils l'avaient accueillie à bras ouverts, et traitée comme un membre de la famille Mama Rose chantait ses louanges sur tous les tons. Elle répétait que Geneviève était bonne et généreuse, qu'elle possédait une âme noble. Comment réagirait-elle si elle savait la vérité ?

L'opportunité de parler à Adam en privé se présenta le jour de l'anniversaire de Mama Rose. Geneviève des cendait l'escalier, lorsqu'elle aperçut Adam qui entrait dans la bibliothèque. Dieu soit loué, il était seul. Ras semblant son courage, elle s'apprêta à le rejoindre...

Deux heures plus tard, elle en était encore à tente i d'atteindre la bibliothèque. Tout d'abord, elle avait été détournée de son chemin par la sœur d'Adam, qui l'avait priée de veiller à ce que les hommes disposent correctement les tables du pique-nique. Mary Rose, elle, devait nourrir et changer sa fille. En une semaine, les deuxjeunes femmes s'étaient liées d'amitié, et Gene vièvе avait naturellement accepté de lui rendre ce ser vice. Là-dessus, Douglas, le frère d'Adam, lui avait demandé d'avoir l'amabilité de s'occuper de Parker, son fils de dix mois, pendant qu'il aidait les autres à ins taller l'estrade destinée à l'orchestre.

Parker était un délicieux bambin, et Geneviève se chargea de lui avec plaisir. Le bébé avait un caractère plutôt farouche. Il traversait ce que ses parents appe laient sa «période sauvage», c'est-à-dire qu'il se mettait à hurler dès qu'un étranger s'approchait. Cependant, quand il avait vu Geneviève, il s'était aussitôt entiche d'elle et avait tendu ses menottes avec une exclamation

impérieuse pour qu'elle le prenne dans ses bras. Elle portait alors un collier composé de perles colorées qùe, supposait-elle, l'enfant avait confondues avec des bonbons.

Elle envisagea d'emmener le chérubin aux cheveux bouclés dans la bibliothèque, mais y renonça. Il les empêcherait de discuter. Vu le joyeux brouhaha qui régnait alentour, si Geneviève tentait de le coucher dans son lit, il piquerait une crise de rage. Elle se résigna donc à s'asseoir avec lui dans le fauteuil à bascule de la véranda, pour observer l'agitation ambiante.

Un sifflement strident la fit soudain sursauter.

— Harrison, viens nous aider ! vociféra Cole. Amène Adam !

La porte-moustiquaire s'ouvrit, et le mari de Mary Rose apparut, sa fille Victoria calée sur sa hanche. D'un air penaud, il se campa devant Geneviève qui, comprenant immédiatement ses intentions, installa le bambin sur son genou gauche afin de faire de la place pour son adorable cousine âgée de sept mois.

— Ça ne vous embête pas de tenir Victoria un moment? s'enquit Harrison avec son accent écossais. Elle a tété, elle est changée. Mon épouse est à la cuisine, mais si vous ne...

— Je me débrouillerai, rassurez-vous.

Harrison ôta sa veste qu'il jeta sur la balustrade et dévala les marches de la véranda.

Geneviève, elle, avait fort à faire, car Parker s'était mis en tête de mordre Victoria. Il finit par y renoncer, se fourra le pouce dans la bouche et le suça goulûment.

Travis, qui arrivait au pas de course, eut un sourire attendri.

— Vous savez vous y prendre avec les petits.

— Apparemment...

Elle éclata de rire, car ses deux protégés avaient levé le nez en même temps et la regardaient d'un air béat.

— Ils sont adorables, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Oui... Quand même, ce n'est pas juste que Parker ait déjà cette tignasse bouclée alors que Victoria n'a sur le crâne qu'un duvet de poussin. Ils sont aussi différents que le jour et la nuit.

— Vous avez raison... Où courez-vous comme ça?

— Je vais chercher mon marteau dans la cuisine, ensuite j'arracherai Adam à ses livres. L'orchestre arrivera à trois heures, il faut que nous soyons prêts.

Restée seule, Geneviève berça les bébés. La brise embaumait les fleurs des champs, les montagnes se découpaient au loin contre le ciel bleu. On se serait cru au paradis.

Elle entonna une comptine française du temps de son enfance, que sa mère lui chantait chaque soir avant de la border dans son lit. Les paroles étaient simples, la mélodie fraîche etjoyeuse. Cette chansonnette ranimail le souvenir d'une époque heureuse et insouciante.

Geneviève ferma les yeux et, pendant quelques brefs et précieux instants, ne se sentit plus seule au monde. Elle était de retour dans la maison d'autrefois, elle humait le parfum de lilas de sa mère, entendait le rire de son père, savourait l'atmosphère paisible de leur foyer. Ils étaient à nouveau près d'elle, ces deux êtres qui l'avaient tendrement aimée...

Adam, derrière la porte-moustiquaire, l'observait. Elle avait une voix merveilleuse, pure et claire, qui vous enveloppait tel un voile de lumière. La voix d'un ange. Il aurait voulu que jamais ce chant ne s'arrête.

Il n'était pas le seul à être ému. L'un après l'autre, les hommes qui s'affairaient dans la cour abandonnèrent leur travail pour écouter. Harrison reposa son marteau. Travis, qui portait une poutre sur l'épaule, se tourna vers la véranda et se figea, sans se soucier de la sueur qui ruisselait sur son front, du soleil qui lui brûlait les épaules. Douglas, des clous coincés entre les lèvres, s'immobilisa lui aussi.

Les employés lâchèrent leurs outils et, ensemble, s'avancèrent, comme attirés par une force mystérieuse.

Les bébés, quant à eux, s'endormirent au milieu du premier couplet.

Ce fut seulement lorsque Geneviève se tut qu'elle prit conscience du silence alentour. Elle rouvrit les paupières et tressaillit en découvrant tous ces gens qui la regardaient. L'un des hommes applaudit, mais son compagnon le gratifia d'une bourrade, les sourcils froncés. Pour la remercier cependant de leur avoir offert ce moment de bonheur, tous lui sourirent.

Gênée, elle inclina la tête, détourna les yeux... et vit Adam qui la contemplait. Elle se sentit rougir.

Lui aussi souriait. Elle en fut tellement étonnée qu'elle lui rendit instinctivement son sourire. Il semblait... heureux. Il n'avait plus son habituelle expression froide et distante, voire un peu menaçante. Il était encore plus séduisant qu'à l'ordinaire, en admettant que ce fût possible.

Il poussa la porte-moustiquaire et s'approcha de la jeune femme qui cessa de bercer les enfants. Il fixait sur elle son regard noir comme la nuit, empli d'une douceur infinie. Elle se sentir rougir jusqu'à la racine des cheveux. Elle avait atrocement chaud, soudain.

« Ressaisis-toi, se tança-t-elle, tu te comportes comme une écolière, comme la gamine timide et empotée que tu étais naguère.» Elle n'oublierait jamais le jour où elle avait chanté pour la première fois avec la chorale de la paroisse : elle était si affolée qu'elle avait accumulé les fausses notes. Pourvu qu'il ne se rende pas compte qu'il la troublait au point de lui faire perdre tous ses moyens...

Sans crier gare, il s'agenouilla devant elle... et prit le petit Parker endormi dans ses bras. Puis il se redressa et tendit la main à Geneviève qui la saisit pour se redresser, tenant Victoria contre sa poitrine. Ils n'échangèrent pas un mot.

Quelques minutes plus tard, les deux bébés étaient couchés dans leurs lits. Geneviève se penchait pour baiser le front de Victoria quand, du coin de l'œil, elle vit Adam sortir de la chambre sur la pointe des pieds.

«Ah non! pensa-t-elle. Cette fois, tu ne m'échapperas pas. »

Relevant légèrement sa jupe, elle se lança à sa poursuite.

Il l'attendait sur le palier, ce qu'elle ignorait. Lorsqu'elle atteignit le bout du couloir, elle percuta violemment ce mur de chair. Sous le choc, il faillit basculer par-dessus la rampe. Heureusement qu'il était grand et robuste !

Déséquilibré, il émit une sourde exclamation et agrippa la jeune femme pour l'empêcher de dégringoler l'escalier.

Geneviève marmonna quelques excuses puis, son

sens de l'humour reprenant le dessus, elle éclata de rire.

— Je ne voulais pas que vous vous en alliez avant que... Oh, je suis désolée, Adam. Je vous ai heurté comme un boulet de canon. Ça va? Je ne vous ai pas fait mal ?

— Vous êtes toujours aussi pressée ?

Ses yeux noirs brillaient de malice et de tendresse Elle se sentit fondre. Si elle ne lui débitait pas illico le dis cours qu'elle avait préparé, elle se retrouverait mariée avec lui en un rien de temps. Mais pourquoi, Seigneur, avait-il tant de charme ?

— Je... Vous m'avez posé une question?

— Je vous ai demandé si vous étiez toujours aussi pressée.

— Moi? Non...

— Il faut que nous parlions, n'est-ce pas, Geneviève ?

Elle hocha frénétiquement la tête.

— Oui, il le faut.

— En privé, si possible.

— Oui, en privé.

— Vous n'êtes pas bien ? Vous me paraissez nerveuse.

— Ah oui ? Je vous parais nerveuse ?

Il opina. Elle inspira profondément. « Cesse de répé ter chacune de ses paroles, se gourmanda-t-elle, tu as l'air d'un perroquet. Ou d'une cruche. »

— J'avoue que je suis un peu nerveuse, en effet Savez-vous ce que je pense ?

— Non.

— Je crois que, vous et moi, nous n'avons pas démarré du bon pied.

— Vraiment?

— Absolument, et c'est ma faute. Je n'aurais pas dû vous annoncer tout à trac que j'étais votre future épouse. Cela vous a causé un choc, forcément... Si, si, ne prétendez pas le contraire. Vous ne vous attendiez pas à me trouver couchée dans votre lit. Vous semblie/ horrifié, et vous n'aviez qu'une envie: fuir à toutes jambes. Votre comportement ne m'a pas offensée, quoique, à la réflexion, j'aurais pu être humiliée ou du moins... Pourquoi souriez-vous?

Il se garda bien de lui dire que son attitude l'amusait

D'abord elle riait, puis elle se drapait dans sa dignité... Elle était irrésistiblement drôle. Mais il préférait se taire, de crainte de la blesser. A l'évidence, Geneviève prenait au sérieux la question de leurs fiançailles.

Cette histoire était vraiment absurde ! Tout cela parce que Mama Rose avait la mauvaise manie de se mêler de ce qui ne la concernait pas. Il irait la voir pour lui demander de ne plus fourrer son nez partout.

Mais une chose après l'autre. D'abord, mettre une distance respectable entre Geneviève et lui, car ils étaient presque collés l'un à l'autre. Bizarrement, il ne se résignait pas à s'écarter. Elle embaumait le lilas, un parfum suave, délicieusement féminin. Lui qui, en principe, dédaignait ce genre de frivolités, avait remarqué et apprécié sa tenue : une jupe blanche et un corsage à col montant immaculé, qui rehaussait son teint. Elle était charmante, ravissante. A croquer.

Il s'ébroua pour s'arracher à sa rêverie.

— Si nous descendions dans la bibliothèque ?

— La bibliothèque? Oui, nous devrions descendre dans la bibliothèque.

— Excellente idée, plaisanta-t-il.

Quelle gourde! songea Geneviève. Elle recommençait à jouer les perroquets, tant la voix grave de cet homme la perturbait. Et son odeur... il sentait le soleil, le grand air.

Elle poussa un soupir.

— Je redoutais ce moment.

— Quel moment?

— Notre conversation. Enfin... allons-y.

À l'entendre, on aurait cru qu'elle montait à l'échafaud! Côte à côte, ils gagnèrent le rez-de-chaussée. Adam ouvrit une porte, dans un recoin du vestibule, et s'effaça pour la laisser entrer.

Elle s'immobilisa, fascinée par le décor. Du sol au plafond, les murs étaient couverts de rayonnages en merisier sur lesquels étaient rangés des centaines de livres ancien[A]. D'autres volumes s'entassaient sur le plancher, devant les fenêtres.

La bibliothèque ressemblait à l'homme qui en avait fait son refuge. Geneviève savait déjà combien il aimait

la lecture. Sans doute avait-il lu plusieurs fois chacun de ces ouvrages.

Il l'invita à s'asseoir. Elle choisit l'un des deux pro fonds fauteuils de cuir placés face au bureau, se posa au bord du siège, les genoux et les chevilles serrés, le dos bien droit, les mains jointes.

Mais elle ne put garder cette position très longtemps Tandis qu'il s'installait confortablement à sa table, elle se mit à battre du pied, les yeux baissés pour se reme morer le discours qu'elle avait élaboré avec tant de soin.

Mieux valait qu'il parle le premier, décida-t-elle Quand il aurait terminé, elle lui expliquerait - le plus gentiment possible - que sa situation avait changé el qu'elle n'était plus en mesure de l'épouser. Elle déploie- rait toute sa diplomatie pour ne pas froisser son orgueil de mâle.

Adam la dévisageait, attendant patiemment qu'elK prenne la parole. Comme le silence se prolongeait, il comprit que c'était à lui de commencer. Il savait exac- tement ce qu'il avait à dire, vu qu'il y réfléchissait depuis plusieurs jours. Pourquoi lui était-il si difficile d'amorcer le sujet?

Il toussota. Le pied menu de Geneviève accéléra la cadence.

— Je... je ne connais pas précisément l'accord que vous aviez conclu, Mama Rose et vous, cependant je..

Elle se dressa d'un bond.

— Oh, Adam, je ne peux pas ! C'est simple : je ne peux pas.

— Pardon?

— Je ne peux pas vous épouser. Je le ferais volontiers, mais c'est impossible. J'aurais voulu tout vous expliquei avant, seulement je préférais ne pas vous en parlei devant votre famille, et d'ailleurs vous m'avez évité» pendant des jours entiers - d'où j'ai conclu que vous n'étiez pas vraiment désireux de vous marier avec moi Tout cela est plutôt déplaisant, n'est-ce pas ? Votre mère nous a mis tous les deux dans l'embarras. Sommes-noir fiancés ou non? Non, bien sûr que non. Si je vous confesse que je souhaite devenir votre femme, ou du moins que je le souhaitais, serez-vous surpris? Poui

l'amour du Ciel, ne prenez pas cet air ahuri. Je dis la vérité. Les choses ont changé, voyez-vous. Il faut renoncer à ce projet de mariage. Car même si vous désiriez m'épouser, vous découvririez les problèmes dans lesquels je me débats et vous seriez horrifié. Vous saisissez? J'essaie de vous empêcher de commettre une terrible erreur. Je suis navrée de vous décevoir. Sincèrement. Vous devrez m'oublier. Un cœur brisé finit toujours par se consoler... Voilà, j'ai dit ce que j'avais à dire. Notre mariage n'aura pas lieu, et je vous demande pardon de vous avoir donné de faux espoirs. C'était égoïste et cruel de ma part.

Elle s'interrompit, consciente d'avoir jacassé comme une pie, incapable d'ordonner ses pensées. Sans doute Adam la jugeait-il incohérente, complètement folle. Il demeurait impassible, trop abasourdi, vraisemblablement, pour réagir. Mortifiée, elle se plongea dans la contemplation d'une carte accrochée au mur, derrière lui.

— Je dois «vous oublier» ? marmonna-t-il.

Par chance, il n'y avait pas trace d'ironie dans sa voix. Geneviève hocha la tête d'un air solennel.

— Oui.

— Ah... Et vous prétendez m'avoir donné de faux espoirs. Quand avez-vous fait cela, exactement?

— La nuit où nous nous sommes rencontrés, répondit-elle, les yeux toujours rivés sur la carte. Je vous ai dit que j'étais votre future épouse. C'était un mensonge.

— Ah oui, je me souviens.

Elle osa lui lancer un bref coup d'œil. L'expression de son visage la rasséréna, elle eut l'impression que ses nerfs se dénouaient.

— Vous êtes toujours aussi tranquille en toute circonstance ?

— Hélas, non, rétorqua-t-il en riant.

— Je crois que si. Vous n'avez pas un caractère colérеux, n'est-ce pas ?

— Vous voulez me mettre en colère ?

— Surtout pas ! Vous produisez sur moi un étrange effet! Je suis très à l'aise avec votre famille, mais vous...

— Moi?

Elle haussa les épaules.

— Votre mère ne m'avait pas prévenue que vous étiez si séduisant. Cela ne change rien, notez. Je ne peux pas vous épouser. De toute façon, je n'épouserais jamais quelqu'un à cause de son aspect physique. L'expérienci m'a appris que les apparences sont trompeuses.

— Mama Rose ne m'avait pas prévenu non plus qui vous étiez ravissante... Rasseyez-vous et expliquez-moi donc vos problèmes.

Geneviève sursauta.

— Des problèmes? Qu'est-ce qui vous fait penseï que j'ai des problèmes?

— Vous venez juste de me le dire, répliqua-t-il patiemment.

Elle ne s'en souvenait pas.

— J'ai parlé à tort et à travers, parce que j'étais anxieuse. Peut-être l'avez-vous remarqué. Je tenais à ce que vous me compreniez. Etje craignais de vous frois ser. Cela n'a pas été le cas, j'espère?

— Rassurez-vous, je ne suis pas froissé, répondit-il, de plus en plus amusé. Mais je pourrais peut-être vous aider, insista-t-il, si vous m'expliquiez ce qui vous préoccupe.

Elle secoua la tête. Elle ne voulait pas lui mentir Mais elle ne voulait pas non plus lui avouer la vérité, sinon il se sentirait obligé de s'en mêler et s'attirerail des ennuis.

— Je n'ai aucun souci, déclara-t-elle avec assurance

Il ne parut pas convaincu. Une fois de plus, elle essaya de changer de sujet, désignant le mur derrière lui :

— Votre mère m'avait montré cette carte à l'époque où elle l'a achetée pour vous. Pourquoi l'avez-vous encadrée et accrochée à cet endroit? Ce n'est pas poui cela qu'on vous l'a offerte. Vous étiez censé l'emportei lorsque vous partiriez à la découverte du vaste monde

Adam était conscient qu'elle cherchait à noyer le pois son, ce qui piquait sa curiosité. En général, il n'était pas indiscret, mais elle était l'invitée de la famille, l'amie di Mama Rose, et si elle traversait des moments difficiles, il avait le devoir de l'aider.

Néanmoins, il ne parvenait pas à proire qu'elle se soil mise dans une situation délicate. Elle était si douce, • i innocente, elle avait certainement mené une existenct très protégée. Quel genre de problème pouvait-elle avoi i '

— Auriez-vous par hasard laissé tomber un chevalier Servant lorsque vous avez quitté La Nouvelle-Orléans ?

Elle écarquilla les yeux.

— Non... Je ne suis pas restée assez longtemps là-bas pour rencontrer quelqu'un. Pourquoi cette question?

— Simple curiosité.

— Vous vous intéressez toujours autant à vos invitées?

— Seulement à celles à qui je suis fiancé, plaisanta-t-il.

— Nous *étions* fiancés, se hâta-t-elle de rectifier, nous ne le sommes plus.

— C'est vrai, rétorqua-t-il en riant. Combien de temps avez-vous séjourné à La Nouvelle-Orléans?

— Deux semaines.

— Vous avez eu le loisir de visiter la ville ?

— Je n'étais pas là-bas pour me promener. Je chantais dans une chorale et... ensuite, je suis partie. A votre tour, maintenant. Pourquoi n'avez-vous pas abandonné le ranch pour voyager? Vous le désiriez pourtant, je le sais, car j'ai lu toutes les lettres que vous avez écrites à Mama Rose.

Il arqua les sourcils.

— Vraiment? Mais en quoi cela...

— J'aime beaucoup Mama Rose, l'interrompit-elle, et j'avais envie de tout savoir sur sa famille. Nous nous sommes connues à l'église. Puis je suis entrée dans la chorale et nous avons entrepris une tournée de concerts.

— Vous avez une très belle voix. Avez-vous déjà songé à enseigner la musique ?

— Non, je rêvais de faire carrière sur scène. Heureusement, j'ai recouvré ma lucidité. Je ne chante plus qu'à l'église, pour les fidèles. Et à l'occasion, pour les enfants, ajouta-t-elle avec un sourire. Mais vous ne m'avez pas répondu. Pourquoi avez-vous renoncé à voyager ?

— Il me suffit de tourner la tête et de regarder cette carte pour découvrir le monde, ou bien d'ouvrir l'un de mes livres.

— Ce n'est pas pareil. Vous vous contentez de peu, Adam. Pensez à toutes les aventures que vous auriez pu vivre. Qu'avez-vous fait de votre rêve? Vous l'avez donc oublié? Votre mère, elle, y songeait sans cesse, voilà

pourquoi elle vous a offert cette carte. Elle m'a montre tous les cadeaux qu'elle destinait à ses fils et à sa fille, 01 chacun avait une signification particulière. Mary Rosi- porte la broche de sa mère, car elle est la gardienne des traditions familiales. Douglas a sa montre en or. Travis m'a confié qu'il ne se séparait jamais de son livre. Hier soir, je l'ai surpris en train de relire *La République.* Il n'y a que la boussole de Cole que je n'ai pas vue.

— Lui non plus ne l'a pas vue.

— Comment ça? s'étonna-t-elle. Mama Rose ne la lui a pas donnée ?

— La boussole et son boîtier en or ont été volés, ou empruntés, à Mama Rose.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Les versions diffèrent. Cole affirme qu'il s'agit d'un vol, les autres ont tendance à penser que c'est un emprunt. Je reconnais que, quand Mama Rose nous a expliqué ce qui s'était passé, nous avons d'abord partagé l'avis de Cole. Depuis, nous avons révisé notre position

— Racontez-moi ça.

Elle se rassit, les mains jointes dans son giron.

— Mama Rose attendait le train dans une gare quel conque. Elle a montré la boussole et le boîtier à l'un de ses compagnons de voyage qui, lui aussi, venait dans le Montana. D'après elle, ils avaient noué une relation amicale.

— Votre mère a d'ordinaire un excellent jugement sur les êtres humains.

— Je suis d'accord avec vous. Elle nous a dit qu'il avait fait preuve de beaucoup de gentillesse.

— Il a su gagner sa confiance, rétorqua-t-elle avei un hochement de tête qui laissait entendre qu'elle sai sissait parfaitement la situation.

— Oui, elle avait confiance en lui.

— Et je parie qu'ensuite il l'a trahie? suggéra-t-elle d'un ton amer.

Adam fut intrigué par sa réaction. Elle paraissait pro fondément touchée.

— C'est l'opinion de Cole, en tout cas... Cela vous est-il arrivé, Geneviève? Avez-vous accordé votre confiance à quelqu'un qui vous a trahie ?

Elle tressaillit.

— Nous parlons de votre mère, pas de moi.

— En êtes-vous sûre ?

— Absolument. Cette histoire me révolte. Avez-vous alerté les autorités ? Il y a sans doute un moyen de récupérer la boussole.

— Alors, vous pensez vous aussi que cet homme l'a volée ?

— Je n'ai aucun doute là-dessus. Le boîtier avait de la valeur. Je vous le dis : par les temps qui courent, il ne faut se fier à personne.

Il réprima un nouveau sourire. Elle ne connaissait pas la moitié des faits, et elle tirait déjà des conclusions catégoriques. Elle ressemblait à Cole. A l'instar de ce dernier, elle envisageait *a priori* le pire.

— Vous me semblez aussi désabusée que Cole sur la nature humaine.

— Je le suis. Je présume que les représentants de la loi sont également persuadés que cette boussole a été volée. Que comptent-ils faire ?

— Eh bien, c'est assez compliqué.

— Pourquoi?

— L'homme qui détient la boussole *représente* la loi.

Elle pressa une main sur son cœur.

— Qui est cet individu ?

— Un officiel fédéral des États-Unis. Il s'appelle Daniel Ryan.

— Le voleur est un marshal ? s'exclama-t-elle, médusée. Quelle honte ! Votre mère doit être anéantie.

— Pas du tout! Elle est convaincue qu'il n'a jamais eu l'intention de garder la boussole. Il y avait un monde fou sur le quai de la gare, Ryan et elle ont été séparés au moment où il admirait l'objet. Elle pense qu'il la rapportera dès qu'il aura réglé des affaires plus urgentes. Cole lui reproche d'être d'une naïveté désolante. D'après la description qu'elle nous a fournie de Ryan, nous trouvons bizarre qu'il ait pu se laisser entraîner par la foule. II est grand et costaud.

— Comme vous ?

Il haussa les épaules.

— A peu près.

Elle rumina un instant, puis décréta :

— Il a volé cette boussole.

— Pour vous aussi, Mama Rose est trop naïve ?

Geneviève se redressa et se mit à arpenter la pièce.

— Il faut pourtant qu'elle garde sa confiance envers Daniel Ryan, murmura-t-elle.

— Pourquoi?

— Parce que, sinon, elle devra admettre qu'on l'a dupée, ce qui est extrêmement pénible. Elle se sentira sotte, coupable. Oh oui... Elle en perdra le sommeil.

Elle se mordit les lèvres, embarrassée.

— Que je m'enflamme ainsi doit vous paraître étrange. Mais votre mère est si bonne, si généreuse, je ne supporte pas l'idée qu'on ait profité d'elle. Je ne vous conseille pas, toutefois, d'essayer de rattraper ce Ryan. Cela ne servirait qu'à aggraver les choses.

— Pour quelle raison ?

— Ce serait sa parole contre celle de Mama Rose.

— Et comme il est marshal, il aurait la loi de son côté ?

— Naturellement. Croire le contraire serait stupide. Ryan a du pouvoir, de l'influence, et si Mama Rose n'imagine pas quelque astuce pour le démasquer, elle n'aboutira à rien.

Adam se leva à son tour et contourna le bureau.

— Dites-moi, Geneviève... vous est-il arrivé de démasquer quelqu'un qui...

Il s'interrompit brusquement. La jeune femme se dirigeait vers la porte.

— Ne vous enfuyez pas ! Je ne serai plus indiscret, je vous le promets.

Elle hésita, la main sur le bouton de la porte.

— Vos affaires ne me regardent pas, insista-t-il. Je pensais simplement être en mesure de vous aider.

— Je n'ai pas besoin de votre aide.

Il s'appuya contre la table, croisa les bras.

— Visiblement, non.

Elle fit un pas vers lui.

— Je vous remercie cependant de vous soucier de moi. Ne me prenez pas pour une ingrate.

— Loin de moi cette pensée.

Soulagée, elle s'approcha encore.

— Vous embaumez le lilas, murmura-t-il. Ce parfum me plaît.

— Merci, répliqua-t-elle en souriant. Et merci de m'avoir offert votre soutien. C'est très aimable de votre part, mais comme je n'ai aucun problème, je suis bien forcée de refuser.

Elle mentait mal. Chaque fois qu'elle prétendait n'avoir aucun souci, elle détournait les yeux. Il ne la contredirait pas, néanmoins. S'il s'avisait d'exprimer son scepticisme, elle se sauverait en courant.

— Donc, je résume : vous n'avez ni problème ni besoin d'aide.

— Exactement.

— Vous êtes comme Mama Rose. Elle nous a extorqué la promesse de ne pas rechercher Ryan, mais à présent que nous savons où il est, Cole a un mal fou à tenir parole.

— Où est ce marshal ?

— A quelque cent cinquante kilomètres d'ici, à Crawford. Il habite normalement au Texas, mais il a déserté son bureau pour traquer une bande de voleurs qui se cache dans les montagnes. Il semble déterminé à ramener ces bandits jusqu'au Texas où ils seront jugés.

— Vous ne pourriez pas aller à Crawford pour avoir une petite conversation avec lui? Quand il saura qui vous êtes, il vous rendra la boussole.

— Non, nous avons juré d'attendre qu'il l'apporte ici. J'espère qu'il le fera, un jour ou l'autre. D'ailleurs, les circonstances ont changé. Cole est aujourd'hui le seul à vouloir encore se lancer à sa poursuite.

— En quoi les circonstances sont-elles différentes?

— Ryan a sauvé la vie de Travis.

— Vraiment? s'exclama-t-elle, stupéfaite. Racontez-moi ça !

Il lui relata la fâcheuse rencontre de Travis avec les frères O'Toole.

— Ils lui ont tendu une embuscade et lui ont tiré dans le dos. Sans Ryan, Travis ne s'en serait pas sorti.

— Pourquoi avoir passé ce fait sous silence ? Maintenant, me voilà contrainte de revoir mon opinion. Le marshal n'a pas volé la boussole. C'est un homme d'honneur, il l'a prouvé en volant à la rescousse de Travis. Ce n'est pas bien, Adam, de me l'avoir dépeint comme un coupable.

Elle le taquinait, ses yeux pétillaient de malice. Elle était belle, et son sourire avait l'étrange pouvoir d'affoler le cœur d'Adam. Elle devait avoir la peau douce. S'il l'embrassait - il en avait très envie -, il la choquerait terriblement. Cela ne l'empêchait toutefois pas d'y songer...

Il secoua la tête pour chasser cette pensée importune.

— C'est vous qui avez tiré vos conclusions sans me laisser le temps de vous exposer tous les détails.

Elle éclata de rire.

— Je reconnais que je m'emballe pour un rien. Bon, je ne m'inquiéterai plus pour Mama Rose... Je vous ai retenu trop longtemps, on vous réclame dehors.

Ellejeta un dernier coup d'œil à la carte murale.

— A votre place, je la retirerais de son cadre. Votre mère ne veut pas que vous renonciez à votre rêve, el moi non plus. Il faut voir de vos yeux tous les lieux enchanteurs dont on parle dans les livres. Si jamais votre route vous mène à Paris, n'oubliez pas de me rendre visite.

Elle se détourna. Mû par une force irrésistible, il lui saisit la main.

— Vous comptez aller en France ?

— Oui. Mon grand-père vit à Paris, et il est le seul parent qui me reste.

— Quand partirez-vous ?

— D'ici à quelques jours.

Cette nouvelle le perturba, réaction qui le plongea dans un abîme de perplexité. Il aurait dû se réjouir d'être débarrassé d'elle... N'est-ce pas?

A la réflexion, pourquoi n'avait-il pas sauté de joie quand elle lui avait annoncé qu'elle ne l'épouserai! pas ? Puisqu'il avait décidé que ce mariage n'aurait pas lieu, en aucun cas...

Il s'embrouillait, ce qui l'agaça. Réprimant un soupir, il lâcha la main de la jeune femme et la regarda franchir le seuil de la bibliothèque.

Après quoi, il se remit au travail. Ses fiançailles avec Geneviève Perry étaient définitivement rompues.

C'était aussi simple que ça.

10

La fête venait juste de commencer.

Les invités étaient venus nombreux, et tout le monde semblait s'amuser. Adam et Cole se tenaient près de l'estrade où les musiciens avaient pris place, regardant les couples virevolter au rythme des airs entraînants que jouait l'orchestre de Billie Bob et Joe Boy. Isabel et Douglas passèrent en tournoyant, suivis par Travis et son épouse Emily. Tous les quatre riaient aux éclats. Mama Rose, assise à une table entre Dooley et Ghost - deux amis de la famille - affichait un sourire ravi. Elle marquait la cadence en tapant du pied et en frappant dans ses mains.

Cole pinça son frère.

— Ce n'est pas Clarence, là-baS, qui descend la colline ?

Adam plissa les paupières pour mieux distinguer le cavalier qui approchait.

— Si, on dirait bien que c'est lui...

— Il avait pourtant refusé notre invitation, sous prétexte qu'il devait travailler au bureau de poste. Il faut qu'il y ait quelqu'un en permanence. Il apporte peut-être un câble.

— Ou il a trouvé une bonne âme pour le remplacer.

Cole adressa un petit signe à Douglas et à Isabel qui repassaient devant eux, tournant toujours comme des toupies.

— Je n'aurais jamais cru que Douglas ou Travis se marieraient, et regarde-les... Ils roucoulent comme des pigeons.

— Ils sont heureux, tout simplement. Et toi, Cole? Penses-tu trouver un jour la femme de ta vie ?

— Oh, non! répondit-il avec véhémence. Je n'ai pas l'étoffe d'un mari. Toi, en revanche... Où en es-tu avec Geneviève ? Tu as discuté avec elle ?

— Oui.

— J'espère que tu as fait les choses en douceur. Elle est charmante, je n'aimerais pas la voir souffrir.

— Ne t'inquiète pas pour elle. Vous vous êtes tous fourvoyés à son sujet. Elle m'a parlé : elle non plus ne veut pas se marier.

— Pourquoi ça ?

— Sa situation a changé, paraît-il. D'ailleurs, nous n'avons jamais été vraiment fiancés. Ce n'était qu'une lubie de Mama Rose. Elle est résolue à nous arrachei au célibat, c'est une idée fixe.

— Tu as dû être content que Geneviève refuse de te mettre le grappin dessus.

Adam haussa les épaules. Il faillit mentir, puis songea qu'il aurait du mal à abuser son frère, lequel le connais sait très bien. En outre, si quelqu'un pouvait le com prendre, c'était Cole.

— Je n'ai été ni content ni soulagé. En fait, j'ai en une réaction pour le moins bizarre.

— C'est-à-dire?

— Figure-toi que j'ai ressenti de la colère.

Cole écarquilla les yeux.

— De la colère ?

— Oui... Geneviève ne s'en est pas rendu compte, heureusement.

— Mais... c'est absurde! Depuis des jours, tu t'ingénies à éviter cette femme, et maintenant tu me dis que tu désires l'épouser?

— Je n'ai pas dit ça.

— Alors pourquoi tu as réagi de cette façon ?

— Je l'ignore, marmonna Adam avec un lourd soupir.

— Tu as l'intention de danser avec elle ?

— Je ne me suis pas posé la question. Je ne sais même pas où elle est.

Cole désigna la véranda. Mary Rose et Geneviève disposaient des tartes sur la table réservée aux desserts. Toutes deux avaient noué un tablier blanc autour de leur taille. La première portait son nouvel ensemble bleu, la seconde était en rose tendre. Elles étaient ravissantes.

Adam ne parvenait pas à détacher son regard de Geneviève qui, le sourire aux lèvres, bavardait avec Mary Rose.

— Elle est belle, n'est-ce pas? lança Cole.

— Oui, elle l'est...

— Elle est grande.

— Tu trouves ?

Adam détourna les yeux pour observer les musiciens, mais Cole ne se laissa pas décourager.

— Je t'assure qu'elle est grande. Regarde: Mary Rose est obligée de lever la tête pour lui parler.

— Et alors, qu'est-ce que ça prouve ? Mary Rose est petite.

— Ne t'énerve pas ! Je ne critique pas : personnellement, j'apprécie les femmes grandes... Tu as remarqué comme elle est bien faite ?

— Évidemment queje l'ai remarqué. A quoi tujoues, Cole ? Tu veux que je me mette en rogne ?

— Non, j'essaie de t'amener à réaliser que les créatures comme Geneviève ne courent pas les rues. Elle est vraiment adorable.

— Eh bien, tu n'as qu'à l'épouser!

Cole éclata de rire.

— Elle te plaît, pas vrai ?

— Bon sang de bois...

— Ça va, j'arrête de t'asticoter.

Adam s'éloignait lorsque Cole ajouta :

— Cette fois, c'est sûr, Clarence vient par ici.

— Il a sans doute quelque chose à dire à Harrison, hasarda Adam, voyant que leur beau-frère s'avançait pour serrer la main au postier.

— Erreur...

Effectivement, Clarence pivotait vers Geneviève pour lui tendre une enveloppe. Elle confia la tarte qu'elle tenait à Harrison, s'essuya les doigts sur son tablier, puis saisit le câble.

— Je suis certain que ce sont de mauvaises nouvelles, décréta Cole, toujours pessimiste.

— Peut-être pas, rétorqua Adam sans conviction.

— Les bonnes nouvelles n'arrivent jamais par le télégraphe. Ça coûte trop cher... Non, je te garantis que c'est une mauvaise nouvelle. Un décès, vraisemblablement. Tu devrais aller la réconforter.

— Vas-y, toi.

— C'est toi qui étais fiancé avec elle.

— Ne recommence pas ! Il n'y a jamais eu de fiançailles.

Lorsque le messager redescendit les marches de la véranda, Adam distingua clairement son expression.

— Clarence a la frousse.

Cole opina.

— En tout cas, il a hâte de partir.

— Pourquoi elle n'ouvre pas cette enveloppe ? Qu'est-ce qu'elle attend ?

— Elle rassemble son courage. Personne n'est pressé de recevoir une tuile sur la tête.

— Nous ne devrions pas l'épier ainsi.

— Pourquoi pas ?

— C'est indiscret. Elle a besoin de tranquillité.

Adam la regarda glisser l'enveloppe dans la poche de son tablier, puis débarrasser Harrison de la tarte qu'elle posa sur la table. Après quoi, elle s'éloigna.

Adam se contraignit à reporter son attention sur les danseurs. En vain. Il ne cessait de jeter des coups d'œil furtifs en direction de Geneviève.

Celle-ci s'était immobilisée à l'extrémité du corral, près des écuries. Elle extirpa l'enveloppe de sa poche, la déchira, lut le message.

Cole avait raison: à l'évidence, les nouvelles étaienl mauvaises. Malgré la distance qui les séparait, Adam perçut le désarroi de lajeune femme. Elle chancela, s'ap puya contre la barrière. La peur se lisait sur son visage.

— Il y a un problème, dit Cole. Tu devrais aller lui parler.

— Visiblement, elle préfère rester seule. Si elle se confie à nous et si nous pouvons l'aider, nous le ferons.. Ne me regarde pas comme ça, Cole ! Il n'est pas ques tion que je m'immisce à nouveau dans sa vie privée, el je te conseille de suivre mon exemple.

— Pourquoi « à nouveau» ?

— Peu importe.

Soudain, Isabel se campa devant Adam, réclamai il une danse. Emily, quant à elle, agrippa Cole par le bras et l'entraîna sur le parquet.

Adam continuait à surveiller Geneviève. Elle froissa le câble, le remit dans sa poche, puis se perdit dans la foule.

Quand la danse s'acheva, il se lança à sa recherche Ce fut à cet instant que Harrison l'intercepta pour lui

annoncer que Mama Rose s'apprêtait à déballer ses cadeaux. Comme la famille lui offrait un voyage en Ecosse, Harrison avait décidé de jouer de la cornemuse. Ce serait sympathique, n'est-ce pas? Adam ne put l'en dissuader. Traînant les pieds, il rejoignit sa sœur et ses frères à côté de l'estrade. A voix basse, il demanda à Cole s'il n'avait pas aperçu Geneviève.

Cole secoua la tête. Il ouvrait la bouche pour ajouter qu'elle était probablement dans la maison, mais Harrison se mit à souffler dans son maudit instrument. Le son était tellement strident qu'il n'y avait plus moyen de s'entendre.

— Il a fait des progrès, n'est-ce pas? s'écria Mary Rose.

— Non ! vociférèrent en chœur ses quatre frères.

Elle ne s'offensa pas et continua à sourire tendrement à son cher cornemuseur. Elle se contenta d'asséner un coup de coude à Douglas lorsqu'il plaqua les mains sur les oreilles de son épouse, pour lui protéger les tympans.

Geneviève, elle, était cachée au milieu des invités. Elle regardait la famille Clayborne - les quatre frères côte à côte, Emily et Isabel appuyées contre leurs maris. Ils étaient vraiment cocasses, tous les six. Surtout Adam. Il arborait un sourire stoïque, comme les autres ; cependant, chaque fois que Harrison tentait d'émettre une note aiguë, et ratait son coup, il tressautait comme si on l'avait piqué avec un aiguillon.

Ces gens étaient tellement gentils et loyaux. Malgré la souffrance visible que leur causait cette parodie de musique écossaise, ils soutenaient Harrison. Ils l'applaudiraient à tout rompre quand il aurait enfin terminé, et clameraient à tous les vents qu'il jouait comme un dieu. Voilà ce que devait être une famille unie.

Dieu, comme elle les enviait... Elle aurait aimé rejoindre Adam et glisser son bras sous le sien. Elle aurait tant voulu porter son nom, devenir son épouse bien-aimée.

Mais ce n'était qu'une chimère. En pensée, elle dit adieu à Mama Rose, puis se détourna et s'en fut.

10

La fête battit son plein jusqu'après minuit.

Des cavaliers porteurs de torches éclairaient le chemin pour les habitants de Blue Belle qui souhaitaient rentrer chez eux. Ceux de Hammond s'installèrent à Rosehill pour la nuit, sur des matelas alignés dans le salon, la salle à manger et la véranda. Cole céda son lit aux Cohen et Adam prêta l'étroite couchette, qui lui avait martyrisé le dos durant toute la semaine, au vieux Corbett. Les deux frères étaient ravis : il préféraient de beaucoup dormir dehors.

Adam s'en fut dès l'aube, avec trois de ses employés, rassembler les mustangs qui broutaient l'herbe tendre de Maple Valley. L'après-midi touchait à sa fin lorsqu'il retourna à Rosehill.

Cole l'attendait sous la véranda. Il lui tendit une bière et s'assit sur la première marche. Il ne tourna pas longtemps autour du pot.

— Geneviève est partie.

Adam ne réagit pas. Il ôta son chapeau, le jeta sur un fauteuil, s'assit près de son frère et but une grande lampée de bière.

— Il a fait une chaleur infernale, aujourd'hui, marmonna-t-il.

— Tu as l'air fatigué.

— Je le suis. Les invités ont débarrassé le plancher?

— Oui, les derniers ont levé l'ancre vers midi.

— Quand comptes-tu te mettre en route pour le Texas ?

— Demain.

Plusieurs minutes s'écoulèrent en silence. Adam contemplait les montagnes, au loin, et s'efforçait d'oublier l'étau qui lui avait comprimé le cœur dès que Cole avait annoncé la nouvelle. Pourquoi Geneviève était-elle partie si brusquement, sans même lui dire au revoir? Peut-être n'aurait-il pas dû la harceler avec ses questions ; mais, nom d'une pipe, elle avait laissé entendre

, qu'elle avait des ennuis, alors naturellement, il l'avait interrogée pour savoir s'il pouvait l'aider...

Non, il n'était pas responsable de son départ précipité.

C'était le télégramme qui l'avait poussée à s'enfuir. Quand elle l'avait lu, la peur s'était inscrite sur son visage. Adam regrettait à présent de ne pas lui avoir parlé à ce moment-là, de ne pas avoir insisté pour qu'elle se confie à lui.

Il poussa un soupir.

— Bon sang de bois, marmonna-t-il.

— Pardon?

— Rien. Geneviève a dit au revoir à quelqu'un, avant de s'en aller?

— Non, à personne. Mama Rose en est toute retournée. Elle prétend que ça ne lui ressemble pas de disparaître sans remercier ses hôtes. Elle dit que c'est une jeune femme bien élevée, aux manières raffinées. Moi, j'ai l'impression que ce télégramme l'a affolée. Mama Rose, elle, pense que c'est toi qui l'as chassée de la maison.

Adam roula des yeux furibonds.

— Geneviève a dû se faire raccompagner par certains des invités, hier soir. Elle est trop intelligente pour partir toute seule.

— Possible... C'est quand même bizarre. Elle était censée se rendre à Sait Lake avec les Emmerson, or ils ne quitteront pas la ville avant demain.

— Sans doute ont-ils décidé d'avancer leur départ.

— Pour voyager de nuit? Ils ne sont pas cinglés. D'ailleurs, ils ont dormi ici.

Le malaise d'Adam s'accrut encore. Serait-elle vraiment partie seule ? Cette simple pensée le glaçait. Non, elle n'aurait pas fait ça. Elle était trop sensée pour commettre pareille folie. Elle avait forcément conscience des périls qui guettaient une voyageuse solitaire. Les femmes étaient rares dans ces régions reculées, et les créatures aussi ravissantes que Geneviève étaient considérées comme des trophées de choix par les hommes frustes, pour ne pas dire primitifs, qui vivaient dans les montagnes.

— Son départ ne paraît pas te briser le cœur, déclara Cole qui scrutait son frère.

Adam haussa les épaules d'un air indifférent.

— C'est sa vie. Geneviève est libre.

— Et si elle est perdue en pleine nature ?

— Je n'y peux rien.

Cole esquissa un sourire rusé.

— Ça ne marche pas, Adam.

— Qu'est-ce qui ne marche pas ?

— Ta prétendue indifférence. Tu es inquiet, ne soutiens pas le contraire.

Adam acquiesça à contrecœur.

— J'aimerais bien savoir ce qu'il y avait sur ce maudit télégramme. Ce qui lui a fait si peur. L'un de ses proches est peut-être tombé malade. Cela pourrait angoisser une femme, non ?

— Un homme aussi serait angoissé. Tu crois qu'elle a des problèmes ?

— Ce n'est certainement pas grave. J'ai eu le sentiment que quelque chose n'allait pas, mais elle a refusé mordicus de l'admettre. Elle m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit qu'elle n'avait pas besoin d'aide. Qu'il s'agissait d'une peccadille.

— Elle était sincère, selon toi ?

— Oui, je suppose. Elle a mené une existence très protégée, je ne vois pas comment elle se serait attiré des ennuis sérieux.

— Geneviève est très intelligente. Néanmoins, même les gens intelligents sont capables des pires bêtises, quand ils ont peur.

— Quel genre de bêtises ?

— Chevaucher la nuit tout seul, par exemple.

— Non, non. Je suis sûr qu'elle n'aurait pas pris ce risque.

— Si j'étais toi, je me rendrais en ville et j'aurais une petite conversation avec Clarence. Quand tu le veux, tu peux être franchement intimidant. Je parie que tu réussiras à lui tirer les vers du nez. II te révélera le contenu du télégramme.

— S'il le fait, il perdra son emploi. Un télégramme est confidentielle te le rappelle.

— Et alors ?

— Alors, Clarence a un sens aigu de l'honnêteté, rétorqua Adam, crachant ces mots avec amertume.

Il se leva, saisit son chapeau et se dirigea vers le vestibule.

— Bon, j'ai perdu assez de temps...

— Où vas-tu ?

— Je change de chemise etje me mets au travail. J'ai des tonnes de paperasse qui m'attendent, j'en ai pour des heures. Et demain, il faut que je commence à dresser les mustangs, pour qu'on puisse les présenter à la vente aux enchères du mois prochain, etje...

— Tu pars à sa recherche, n'est-ce pas?

Adam lança à son frère un regard noir, signifiant qu'il avait intérêt à ravaler ses questions stupides.

— A ton avis, gros malin ?

Sur quoi, il s'engouffra dans la maison. Il monta dans sa chambre, retira sa chemise et fit sa toilette. Il aurait juré que la serviette était imprégnée d'un parfum de lilas... L'unique trace du passage de Geneviève dans cette pièce.

Sa valise avait disparu, de même que ses robes dans l'armoire, les bijoux et les épingles à cheveux qu'il avait remarqués la veille, sur la commode.

Elle ne lui avait rien laissé. Pourtant, son sourire restait gravé dans la mémoire d'Adam, et il ne s'effacerait pas de sitôt...

Pour ne plus penser à elle, il décida de s'occuper l'esprit. Il descendit dans la cuisine afin de manger un morceau, avant de s'enfermer dans son bureau. Mary Rose était assise à la table, penchée sur une feuille de papier. Elle releva le nez pour sourire à son frère.

— Tu as faim? J'ai fait de la soupe, mais elle n'est pas aussi bonne que celle de Mama Rose.

— Je croyais que Harrison et toi étiez rentrés chez vous..

— Nous partirons dans quelques minutes. Il faut d'abord que je recopie cette recette. Installe-toi, je te sers un bol de ma soupe. Tu veux bien la goûter, n'est-ce pas ?

— Très volontiers.

Elle se redressa, saisit le tablier posé sur le dossier de sa chaise. Adam bondit sur ses pieds.

— Le tablier !

Mary Rose examina son tablier d'un air perplexe.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a ?

— Pas le tien, rétorqua-t-il avec impatience. Celui que portait Geneviève. Il était à elle ?

— Non, je lui ai prêté celui de Mama Rose. Je ne tenais pas à ce qu'elle salisse sa robe et...

— Elle te l'a rendu ? coupa Adam.

— Naturellement. Quelle mouche te pique ?

— Où est-il?

— Le tablier?

— Oui ! Où est-il ?

Éberluée, Mary Rose contemplait son frère, toujours si calme, impassible, et qui soudain semblait sur le point d'exploser.

— Mais pourquoi t'énerves-tu à propos d'un tablier?

— Je né m'énerve pas. Réponds-moi : où est-il ?

Elle fronça les sourcils, pour lui signifier qu'elle n'appréciait pas du tout ce ton brusque.

— Je suppose qu'il est pendu avec les autres dans le débarras.

Adam s'élança vers la pièce attenante. De plus en plus médusée, Mary Rose lui emboîta le pas et s'immobilisa sur le seuil, observant son frère qui fourrageait parmi les vieux manteaux, chapeaux, écharpes, et les faisait valser au fur et à mesure.

— Ne jette pas tout par terre, s'il te plaît... Adam, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Où est-il, bon Dieu !

— A ta gauche, le petit tablier blanc aux poches brodées. Qu'est-ce qu'il a de si particulier?

Adam décrocha le tablier et fouilla vivement les poches. Il faillit pousser un cri de triomphe lorsqu'il sentit sous ses doigts un bout de papier chiffonné. Ainsi qu'il l'espérait, dans sa hâte de partir, Geneviève avait oublié le télégramme.

Il défroissa le papier, lut le message.

— Bordel de...

— Surveille ton langage, je te prie, dit Mary Rose en s'approchant, dévorée de curiosité.

Elle ne fut pas assez rapide. Adam avait déjà replié le télégramme.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un câble.

— Il appartient à Geneviève! J'étais là quand Clarence le lui a remis. Tu devrais avoir honte, Adam. Tu n'avais pas le droit de le lire !

À cet instant, Cole apparut. Il s'empressa d'intervenir :

— Il avait le devoir de le lire... Qui le lui a envoyé, Adam?

— Une femme nommée Lottie.

Adam regarda son frère, qui comprit aussitôt que le problème était grave.

— Je sais de quoi il s'agit ! déclara Mary Rose.

Adam se tourna vers elle.

— Vraiment?

— Oui.

— Et tu n'en as parlé à personne ?

— Ne grogne pas comme ça, comme si tu voulais me manger toute crue ! Geneviève m'a expliqué que son amie allait avoir un bébé. Son mari devait envoyer un câble pour dire si c'était un garçon ou une fille.

— Vraiment? répéta Adam, maussade.

— Oui, et elle a eu une fille. Je ne vois pas pourquoi tu te mets dans un état pareil à cause de...

Cole lui posa une main sur l'épaule pour l'interrompre.

— C'est grave? demanda-t-il à Adam.

Sans répondre, son frère lui tendit le télégramme. Cole le lut à voix haute :

— « Sauve-toi, fuis. Ils savent où tu es. Ils viennent te chercher. »

— Mon Dieu! murmura Mary Rose. Pourquoi quelqu'un voudrait-il du mal à une jeune femme aussi charmante ?

— Adam, tu t'es fourré le doigt dans l'œil : elle a un *sérieux* problème.

— Elle m'a dit qu'elle n'en avait pas.

— Elle t'a menti.

— Merci, j'avais saisi.

Mary Rose secouait la tête, incrédule.

— Elle devait avoir une bonne raison pour ne pas nous impliquer dans cette histoire.

— Nous sommes impliqués quand même, si on vient la chercher ici, objecta Cole.

— Je pensais que nous étions devenues de bonnes

amies. Elle se comportait comme si elle n'avait aucun souci... Tu vas essayer de la retrouver, Adam?

— Oui, évidemment.

— Mama Rose sera folle d'inquiétude quand elle apprendra ça.

Adam darda sur sa sœur un regard sévère.

— Elle ne l'apprendra pas. Inutile de la tourmenter.

— Tu as raison, répliqua Mary Rose. Je ne lui dirai rien.

Adam pivota pour sortir, mais elle le retint par le bras.

— Pourquoi es-tu tellement fâché ?

— Ça ne m'arrange pas de tout abandonner pour me lancer à la poursuite de cette femme. Cole, il faut que tu repousses ton voyage au Texas d'une semaine ou deux.

— Entendu.

— Et si quelqu'un s'amène ici pour chercher Geneviève...

— Je saurai quoi faire.

Un quart d'heure plus tard, furibond, Adam quittai! Rosehill. Geneviève Perry allait se repentir d'être partie comme une voleuse, sans dire au revoir !

5

Geneviève déployait des efforts considérables pour contrôler sa frayeur. Peine perdue, elle claquait des dents. Assise en tailleur devant son pitoyable feu de camp, elle tenait un fusil dans une main et une grosse branche dans l'autre. Il n'y avait pas d'étoiles dans le ciel, et il faisait si sombre qu'elle ne voyait rien au-delà du petit cercle de lumière que dessinait le brasier.

Jamais auparavant elle n'avait eu peur du noir, pas même quand elle était enfant, mais à cette époque elle vivait en ville, dans une belle et solide demeure aux portes soigneusement verrouillées, avec un père et une mère qui veillaient sur elle. Maintenant, elle était seule en pleine nature, cernée par les bêtes sauvages qui rôdaient en quête de nourriture. Elle sentait leur présence. C'était horrible.

La nuit, la forêt s'animait comme par enchantement. Le moindre son prenait une ampleur inouïe. Une brindille craqua... Geneviève sursauta, le cœur battant. Cette brindille s'était brisée sous la patte d'un animal, elle en était sûre ! Elle se mit à prier : « Seigneur, faites qu'il ne soit pas énorme, dangereux, faites que ce soit... un lapin ! » Qu'adviendrait-il si un ours ou un fauve des montagnes se montrait? Elle n'avait aucune envie de lui servir de dîner. Elle ne voulait pas mourir.

Elle s'adossa à un tronc d'arbre, étendit ses jambes avec précaution, croisa les chevilles et s'ordonna fermement de se ressaisir. Cette nuit ne serait pas pire que les deux précédentes. Elle n'avait qu'à garder les yeux ouverts, l'esprit clair, rester aux aguets. Pas question de sommeiller...

Elle n'entendit pas Adam approcher. Brusquement, il surgit auprès d'elle, s'accroupit et lui prit son fusil.

La surprise lui fit pousser un hurlement. Elle se recula vivement, se cogna la tête contre l'arbre, cria à nouveau. Il lui semblait que son cœur palpitait dans sa gorge. Comment avait-il réussi à jaillir ainsi de l'obscurité, comme un diable de sa boîte, sans un bruit?

Il ne lui adressa pas la parole. Il posa sur le sol l'arme que Geneviève contempla un long moment, hébétée. Puis elle chercha son regard.

Elle n'avait jamais, de toute son existence, été aussi heureuse de voir quelqu'un. Lui, en revanche, ne paraissait pas content du tout. A en juger par ses mâchoires crispées, il était même furieux.

Elle aurait aimé lui sauter au cou, l'embrasser. Au lieu de quoi, elle pressa une main sur sa poitrine et dit d'une voix hachée :

— Adam, vous avez failli me faire mourir de peur...

Silence. Elle inspira, balbutia :

— Je ne vous ai pas entendu arriver.

— Je l'espère bien.

Ils se dévisagèrent durant ce qui sembla une éternité, sans un mot. Lui essayait de se calmer. Il se répétait qu'il l'avait retrouvée à temps, qu'elle n'avait rien subi d'abominable, qu'elle était saine et sauve. Le soulagement attisait pourtant sa colère, il avait envie à la fois de l'embrasser et de la secouer comme un prunier pour

lui apprendre à être raisonnable. Il résista bravement à ces deux tentations.

Des larmes de gratitude brillaient dans les yeux de la jeune femme.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici? grommela-t-il.

— Je campe. Et vous ?

— Je suis venu vous chercher.

— Vraiment? s'étonna-t-elle. Pourquoi?

Il répondit par une autre question.

— Pourquoi avez-vous quitté le ranch en catimini?

Elle détourna la tête, fixa son regard sur les flammes.

— J'ai estimé qu'il était temps pour moi de partir.

— Ce n'est pas une réponse !

— Ne parlez pas si fort, chuchota-t-elle.

— Pourquoi?

— Je ne tiens pas à ce que les animaux nous...

Elle s'interrompit.

— Oui? insista-t-il.

— Si nous sommes trop bruyants, ils sauront que nous sommes là et ils risquent de...

— Ils n'ont pas que des oreilles, ils ont surtout du flair, rétorqua Adam en réprimant un sourire.

— Tout à l'heure, j'ai entendu un couguar.

— Il ne vous embêtera pas.

— Vous êtes sûr?

— Certain.

Elle se détendit et, d'instinct, se rapprocha de lui. Leurs bras se frôlaient.

— Pourquoi êtes-vous partie au milieu de la nuit sans prévenir personne ? Pourquoi étiez-vous si pressée ?

Il voulait voir si elle lui avouerait enfin la vérité. Pour une menteuse de son acabit, ce serait un exploit, songea-t-il, échauffé par un regain de fureur.

— Je comprends que vous soyez fâché contre moi...

— Ça oui ! Je suis très fâché.

— Mais pourquoi ?

— Vous imaginez ce qui aurait pu vous arriver ? Une belle femme ne se promène pas sans escorte dans ces contrées sauvages. A moins que vous n'ayez décidé de vous suicider? C'est ça? Je vous croyais intelligente... Franchement, que vous ayez commis pareille folie me dépasse. Vous n'avez donc pas conscience du danger?

— Je suis parfaitement capable de prendre soin de moi, et si vous avez parcouru tout ce chemin dans le simple but de me sermonner, vous n'avez qu'à retourner chez vous. Je ne vous retiens pas.

Elle avait essayé de riposter du tac au tac, de se dresser elle aussi sur ses ergots, cependant elle n'était pas persuadée d'avoir réussi son coup. Il la trouvait belle... Ce qualificatif, noyé dans un flot de reproches, l'avait totalement désarçonnée. Personne ne lui avait jamais dit qu'elle était belle, et elle-même jugeait son physique plutôt déplorable. Elle était trop grande, trop maigre, elle avait les cheveux trop courts.

Pourtant, Adam la trouvait belle...

Pendant ce temps, il la considérait avec attention, étonné par son brusque changement d'attitude. Elle avait le regard dans le vide, une ombre de sourire jouait sur ses lèvres pulpeuses. Elle semblait rêvasser.

Puis elle soupira. Un long et doux soupir de femme comblée. « Allons bon, se tança-t-il, voilà que tu divagues, toi aussi. »

— Vous étiez sur le point de m'expliquer pourquoi vous avez quitté le ranch en pleine nuit, sans avertir personne, grommela-t-il.

Elle tressaillit, brutalement ramenée à la réalité par ce ton rogue.

— Je suis partie dans la soirée, pas en pleine nuit. Je vous jure que je souhaitais vous saluer avant mon départ, mais je n'en ai pas eu le temps.

— Hmm... Je répète ma question: pourquoi étiez-vous si pressée ?

— Je ne vous répondrai pas.

—' Hmm... Dans votre précipitation, vous avez oublié quelque chose.

— Quoi donc ?

— Le télégramme.

Elle ferma les yeux.

— Vous l'avez lu, je suppose ?

— Oh oui, je ne m'en suis pas privé !

A cet instant, elle perçut un léger bruissement et crispa les mains sur la branche qu'elle tenait comme un gourdin.

— Vous avez entendu ?

— Ce n'est que le vent qui agite les feuilles.

— Je n'en suis pas si sûre, bredouilla-t-elle.

— Moi, j'en suis certain. Vous n'avez pas souvent dormi à la belle étoile, n'est-ce pas ?

— Je l'admets. C'est une expérience nouvelle pom moi.

— Vous tremblez.

— Il fait un peu froid, non ? J'avoue quej'étais plutôt nerveuse, avant votre arrivée. Je ne le suis plus à pré sent. Votre présence me rassure, Adam, même si vous êtes manifestement furieux contre moi.

— Il y a une ville à moins de huit kilomètres d'ici. Les Garrison y habitent, ce sont des gens charmants qui louent des chambres aux voyageurs. Si vous aviez demandé...

— Je ne peux pas me permettre de dépenser trop d'argent, l'interrompit-elle. Le voyage jusqu'à Rosehill m'a coûté plus cher que prévu. En outre, si je prenais une chambre, c'en serait fini de l'aventure. Or moi, je suis résolue à accumuler les expériences. Contraire-ment à vous, je ne me contente pas de découvrir la vie dans les livres.

Adam préféra ignorer cette pique.

— Vous devriez poser cette branche... Qu'est-ce que vous comptiez en faire ?

— J'avais l'intention de la brandir pour chasser les animaux.

Comme il la considérait d'un air accablé, elle pointa le menton.

— Eh bien quoi ? Ce n'est pas si absurde !

— Je vous rappelle que vous avez un fusil.

— Je sais, mais j'espérais ne pas avoir à l'utiliser. Les bêtes sauvages sont chez elles dans ces bois, moi je ne suis qu'une intruse.

— Vous êtes-vous déjà servie d'une arme ?

— Non.

Cette réponse redoubla la colère d'Adam. C'était un miracle qu'il l'ait retrouvée indemne. N'avait-elle donc rien dans la tête ?

— Ce sont vos frères qui vous ont forcé à partir à ma recherche, n'est-ce pas?

Cette réflexion était tellement saugrenue qu'il faillit éclater de rire.

— Je suis là parce que je l'ai décidé. Mais arrêtez de noyer Je poisson. Qui est-ce qui vous veut du mal ?

— A part vous ?

— Répondez-moi, Geneviève.

— Personne ne me veut du mal.

— Il vous arrive parfois d'être sincère ?

— Oui. En principe je le suis. Mais là, c'est mon affaire, pas la vôtre, et je ne tiens pas à ce que vous y soyez mêlé.

— Trop tard, je le suis déjà.

Elle secoua la tête.

— Vous allez tout me raconter, ordonna-t-il.

— Non! Vous n'avez pas le droit de vous immiscer dans ma vie. Vous risqueriez d'en subir les conséquences, voire d'être tué. Je ne le permettrai pas. Moins vous en saurez, mieux cela vaudra. Tout cela ne vous regarde pas.

— D'après la dénommée Lottie, la personne qui vous persécute est en route pour Rosehill. Par conséquent, je suis concerné.

— Je me suis enfuie justement pour qu'on ne me trouve pas au ranch. J'ai veillé à ce qu'on me voie quitter Blue Belle, et quand j'ai pris la direction de l'ouest, j'ai laissé des traces de mon passage faciles à repérer.

— Ensuite, vous êtes revenue sur vos pas et vous avez mis le cap au sud.

— Effectivement.

— Qui est Lottie ?

— Une amie que j'ai connue lorsqu'elle est devenue membre de notre chorale. Elle est très gentille, mais elle a tendance à exagérer.

— Vraiment?

— Je vous assure : personne ne me veut du mal.

Adam posa une main sur celles de la jeune femme, qu'elle avait nouées sur ses genoux.

— Je vous le demande une dernière fois : expliquez-moi vos ennuis. Et dites-moi qui vous traque ainsi.

Elle était trop lasse pour continuer à lutter; de toute façon, Adam la pousserait dans ses retranchements jusqu'à ce qu'elle abdique.

— Le prédicateur, souffla-t-elle.

Il arqua les sourcils.

— Le prédicateur ?

— Ezekiel Jones... Ce n'est pas son vrai nom. Un jour, il a déclaré qu'il avait eu une révélation et il a décidé de se faire appeler Ezekiel, en hommage au prophète de la Bible. Lui et quelques-uns de ses compères venaient à l'église que je fréquentais régulièrement... comme votre Mama Rose. C'est là que je l'ai rencontrée. Je ne l'ai jamais interrogée à ce sujet, mais je parierais qu'elle appréciait Ezekiel. Tout le monde l'aimait. Il avait le don de la parole et beaucoup de charisme.

Une larme roula sur sa joue. Adam glissa un bras autour de ses épaules et l'attira doucement contre lui.

— Pourquoi ce prédicateur vous persécute-t-il ?

— Je chantais dans sa chorale.

Il l'étreignit un peu plus fort, pour l'inciter à poursuivre. Elle était exaspérante ! Il fallait avoir la patience d'un saint pour lui soutirer des informations.

— Donc, il vous persécute parce que vous chantiez dans sa chorale.

— Je ne crois pas qu'il me ferait du mal. Il veut juste me récupérer.

— Pourquoi?

— Je suis son gagne-pain. Quand je chante, l'assemblée est plus nombreuse.

— Ah, je comprends. Et les dons aussi sont plus nombreux, n'est-ce pas ?

— Il semble que les gens aiment bien ma voix, expliqua-t-elle avec embarras.

— Ça ne me surprend pas.

Elle lui sourit.

— Ah?

— Cela prouve qu'ils ont bon goût.

Elle laissa échapper un petit soupir.

— Vous savez quoi, Adam? Avec vous, je me sens vraiment en sécurité.

Il se mit à rire. Maintenant qu'il connaissait le problème, sa colère refluait. Ce n'était pas si grave, au bonidu compte. Une vétille qu'il réglerait sans difficulté.

— Vous vous sentez en sécurité? Eh bien, vous ne

vous doutez pas de ce que j'avais dans la tête en venant ici. Sinon, vous trembleriez comme une feuille.

— Qu'aviez-vous dans la tête ?

— Peu importe. Vous m'avez tout raconté?

— Oui, naturellement.

— Vous ne m'avez rien caché ?

— Dieu, que vous êtes soupçonneux ! Je ne dissimule aucun secret, vous savez tout ce qu'il y a à savoir. Promis, juré.

— Si c'est la vérité...

— Ça l'est, coupa-t-elle avec conviction.

— Alors le problème est facile à résoudre.

— Vous croyez ?

— Absolument. Je ne comprends pas pourquoi vous ne m'avez pas parlé de cet Ezekiel, à Rosehill. Cela nous aurait simplifié les choses.

— Je vous ai déjà expliqué la raison de mon silence, Je ne voulais pas que vous soyez impliqué dans cette histoire. Ezekiel Jones n'est pas un homme très recommandable, Adam. Il n'accepte pas qu'on lui dise non.

— Vous lui avez dit non ?

— Oh oui ! soupira-t-elle.

— Et alors ?

— Il m'a enfermée à double tour dans une chambre.

— Vraiment? rétorqua Adam d'une voix sourde où vibrait une note glaciale.

L'expression de son regard fit tressaillir Geneviève. Cet homme pouvait être redoutable, songea-t-elle. Heureusement qu'il était de son côté.

Elle se frictionna les bras.

— J'ai sauté par une fenêtre pour leur échapper, à lui et à ses deux sbires. J'ai déchiré ma plus jolie jupe.

— Vous auriez dû nous en parler plus tôt. Si vous ne désiriez pas vous confier à moi, vous n'aviez qu'à vous adresser à Harrison. Il est avocat, il aurait certainement trouvé un moyen légal pour décourager cet individu.

— Aurait-il pu empêcher Ezekiel de me pourchasser, de me menacer?

— Non, mais moi je le peux, murmura-t-il.

— Comment?

Il ne répondit pas.

— Je vous interdis de faire quoi que ce soit, Adam.

Ezekiel ignore où je suis. Dès mon arrivée à Sait Lake, je prendrai le train pour New York, et je serai débarrassée de lui pour de bon.

— Geneviève, si je vous ai retrouvée, pourquoi ce prédicateur en serait-il incapable ?

— Parce que vous avez passé la majeure partie de votre vie dans ces montagnes. Vous savez traquer une proie, la suivre à la trace. Ezekiel est un citadin. Il ne me rattrapera pas, et il n'ira pas jusqu'à la côte Est, simplement pour m'obliger à reprendre ma place dans sa chorale.

— Sait Lake n'est pas tout près. Vous devrez d'abord passer par Gramby, puis Juniper Fails, obliquer à nouveau vers le sud pour traverser Middleton, tourner à l'est en direction de Crawford, et ensuite aller tout droil jusqu'à Sait Lake. Cela représente quatre bonnes journées de route. Et Jones risque fort de vous rejoindre dans l'une ou l'autre des villes que je vous ai citées.

— En admettant qu'il soit vraiment à ma poursuite.

— Seriez-vous anxieuse si je vous disais que vous n'avez qu'un jour d'avance sur lui ?

— Oui... Cet homme est une plaie. S'il me pourchassait, vous le sauriez ?

Bien sûr qu'il le saurait. Après avoir passé des années dans ces contrées, un homme acquérait une sorte de sixième sens. Cela commençait par un picotement à la nuque, une sensation de malaise au creux de l'estomac. Celui qui ressentait cela n'avait plus qu'à retourner sur ses pas, pour vérifier si son instinct ne le trompait pas. C'était précisément ce qu'avait fait Adam, en venant ici, et il avait constaté que trois individus suivaient la jeune femme. Ezekiel et ses sbires. Jones n'était peut-être pas doué pour ce genre d'exercice, mais l'un de ses acolytes connaissait son boulot sur le bout des doigts. Si Geneviève restait là, ses trois poursuivants la rejoindraient dès le lendemain, probablement en fin d'après-midi.

Il envisagea un instant de l'avertir, puis décida de se taire pour la laisser dormir tranquillement. Elle paraissait exténuée, elle avait besoin de repos. À chaque jour suffisait sa peine.

Il ne répondit donc pas à sa question.

— A Gramby, vous pourriez prendre la diligence qui

vous mènerait directement à Sait Lake. Avez-vous suffisamment d'argent pour le billet?

— J'en ai juste assez pour le train.

— Vous prendrez quand même la diligence. Je vous donnerai les quelques dollars que j'ai sur moi. La banque était fermée quand j'ai quitté Blue Belle, et je n'ai pas attendu qu'elle rouvre ses portes.

Elle bâilla à s'en décrocher la mâchoire, s'excusa, puis décréta d'une voix pâteuse :

— Je n'ai jamais emprunté un *cent* à qui que ce soit. Je me débrouillerai.

Elle posa la tête sur l'épaule d'Adam, se pelotonna contre lui. Comment, dans ces conditions, se concentrer sur leur conversation? Elle embaumait le lilas, sa peau était délicate comme de la soie. Il lui effleura le bras et réprima un sourire en la sentant frissonner.

Elle était aussi douce qu'un petit chat... et plus têtue qu'une mule.

— Je suis bien contente que vous soyez là, dit-elle. A Gramby, quand il faudra nous séparer, cela m'attristera. Car vous m'accompagnerez jusqu'à Gramby, ajouta-t-elle d'un ton catégorique.

— Ah bon?

— Si vous ne le faisiez pas, vous vous tracasseriez. Considérez ce voyage comme une aventure, Adam.

— Vous aimez l'aventure, n'est-ce pas?

— Oh oui, j'adore.

— Dans ce cas, félicitez-vous de ne pas vous marier. Vous auriez été forcée de vous ranger.

— Avec le compagnon de mes rêves, le mariage serait la plus merveilleuse aventure qu'on puisse imaginer. Quand j'aurai rencontré cet homme-là, je ne le laisserai pas m'échapper.

Adam se repentit d'avoir abordé ce sujet. Songer à Geneviève dans les bras d'un autre le hérissait. Mon Dieu, il était jaloux! Non, c'était impossible...

— Dormez, maintenant, grommela-t-il. Vous êtes fatiguée.

— Je n'ai guère fermé l'œil depuis deux jours.

— Vous n'avez pas de couverture pour vous coucher dessus ?

— Si, mais je ne veux pas l'utiliser.

— Ne soyez pas ridicule. Dites-moi où elle est.

— Non! protesta-t-elle en lui enfonçant les doigts dans la cuisse pour l'empêcher de se lever.

Elle semblait affolée.

— Mais pourquoi ? s'étonna-t-il.

— Les serpents, répliqua-t-elle dans un souffle.

— Eh bien ?

— Ils se glissent à l'intérieur et se lovent contre vos pieds.

— Cela vous est déjà arrivé ?

— Non, mais je ne tiens pas à courir le risque. Je suis confortablement installée, et je vous prierai de ne pas toucher à ma couverture. Il m'a fallu plus d'une heure pour y ranger mes robes. Si vous la dérouliez, mes toilettes seraient toutes froissées.

Il renonça à la raisonner. Si elle préférait se casser les reins, tant pis pour elle.

— Vous êtes vraiment obstinée.

— Pas du tout, j'ai simplement du bon sens.

Il émit un reniflement sceptique, qu'elle préféra ignorer. Il se redressa, s'occupa de son cheval, et s'empara de sa propre couverture qu'il étendit sur le sol, de l'autre côté du feu. Allongé, les mains jointes derrière la tête en guise d'oreiller, il contempla le ciel d'un noir d'encre. Il réfléchissait à la manière de se débarrasser du révérend Ezekiel Jones et de ses amis.

— Adam?

— Je vous croyais endormie.

— Presque, chuchota-t-elle. Puis-je vous poser une question ?

— Allez-y.

— Avez-vous envisagé, à un moment ou un autre, de m'épouser ?

— Non.

La réponse était d'une honnêteté brutale, mais Geneviève ne parut pas s'en offusquer. Elle referma les yeux.

Il la contempla longuement. Cette femme l'attirait, le fascinait. Ce qui le déconcertait. Pour un peu, il en aurait conclu qu'il se conduisait comme un homme amoureux.

Cette pensée le fit frémir. Il menait une existence qui

le satisfaisait en tout point, et n'avait nullement le désir de la chambouler.

Le sommeil le gagnait lorsqu'il entendit Geneviève murmurer :

— Adam, je viens de rêver de vous...

6

Il lui faudrait la conduire à Gramby, il n'avait pas le choix. Sinon, elle avait raison, il se rongerait les sangs. En outre, si sa famille apprenait qu'il ne l'avait pas accompagnée et mise dans la diligence, on l'accablerait de reproches pendant des mois.

Il pouvait aussi la ramener à Rosehill et demander à Harrison d'entreprendre une action légale contre Jones et ses amis. Cependant, il avait la certitude que Geneviève s'enfuirait à nouveau et qu'il serait dans l'obligation, une fois de plus, de se lancer à sa poursuite.

Il se sentait responsable d'elle, dans la mesure où elle était seule, sans défense. Que cela lui plaise ou non, il était provisoirement lié à cette femme.

Elle avait rêvé de lui...

Ces mots ne cessaient de lui trotter dans la tête. Si elle avait voulu lui causer un choc, elle avait réussi au-delà de toute espérance ! Il en était resté bouche bée, les yeux écarquillés, attendant qu'elle s'explique. Mais elle s'était rendormie aussitôt.

Elle ne se réveilla pas lorsqu'il la souleva dans ses bras, pour l'installer confortablement sur la couverture. Il s'assit près d'elle, ôta ses bottes, étira ses longues jambes et s'adossa à un tronc d'arbre. Puis il ferma les paupières.

Même endormie, elle parvenait encore à le tourmenter. Elle s'était blottie contre lui et, alors qu'il commençait à s'assoupir, elle posa soudain sa main fine sur sa cuisse. Il sursauta, s'écarta. Une minute après, la main reprenait sa place. Il grinça des dents, tenta désespérément de chasser les pensées indécentes qui l'assaillaient. Certes, il aurait pu se réfugier de l'autre côté du feu.

mais pour une raison mystérieuse, il n'en eut ni l'envie ni la force.

Inutile de préciser qu'il fut incapable de trouver le sommeil.

Il se leva avant l'aube. Geneviève ne s'éveilla que deux heures plus tard. Elle était fraîche comme une rose, gaie comme un pinson. Lui avait les nerfs en pelote. Le matin, la jeune femme était d'humeur loquace; Adam, au contraire, s'abîmait dans le silence.

Vers midi, il en arriva à la conclusion qu'ils étaient aussi différents que le jour et la nuit. Quand il avait une tâche à accomplir, un trajet à parcourir, il ne se laissait pas détourner de son objectif. Au contraire, elle s'arrêtait toutes les cinq minutes pour s'extasier devant les fleurs qui poussaient au bord du chemin.

Il souriait rarement ; elle riait de tout. Elle le taquinait, se moquait de lui sous prétexte qu'il était trop protecteur. Elle était insouciante, et le jugeait excessivement anxieux.

Ce qui les différenciait surtout, c'était leur attitude envers les étrangers. D'instinct, il se méfiait, se tenait sur ses gardes. Elle saluait tous ceux qu'ils croisaient comme s'ils étaient de vieux amis, et leur faisait même un brin de causette.

Lorsqu'ils mirent pied à terre pour que les chevaux puissent se reposer un moment, il lui rappela le petit discours qu'elle lui avait tenu à Rosehill.

— «Par les temps qui courent, il vaut mieux ne se fier à personne.» Je répète vos paroles, vous vous en souvenez ?

— Je m'en souviens, mais je voulais dire qu'il ne fallait pas se fier à quelqu'un qui est en position de force, investi d'un pouvoir quelconque... Nous sommes encore loin de Gramby ?

— Ça dépend de vous. Si vous continuez à papoter avec tous les inconnus que nous rencontrons, nous n'y serons pas avant demain.

— Et si je ne leur parle pas ?

— Gramby est à cinq heures de route. À condition de ne pas traîner, nous pouvons y être avant le dîner.

Elle se remit en selle.

— Ai-je le choix? Si je l'avais, je préférerais prendre

mon temps. J'adore faire de nouvelles connaissances, écouter les gens... Vous aussi, à mon avis.

— Vraiment ? rétorqua-t-il, amusé malgré lui.

— J'ai vu votre bibliothèque, et j'ai remarqué qu'elle comportait de nombreuses biographies. J'en conclus que l'existence d'autrui ne vous est pas indifférente. J'aime également lire ce genre de récits, cependant j'aime surtout qu'on me les raconte de vive voix. Si vous lui témoignez de l'intérêt, un parfait étranger vous révélera d'extraordinaires histoires. Évidemment, il faut d'abord le mettre en confiance, c'est-à-dire ne pas arborer en permanence un air revêche et menaçant. On ne se confie pas à un homme armé qui semble prêt à vous tirer dessus si vous ouvrez la bouche. Vous êtes intimidant, en avez-vous seulement conscience ? Vous êtes si grand, un vrai colosse. Peut-être que si vous dissimuliez vos pistolets...

— Non, coupa-t-il d'un ton sans réplique.

— Je regrette d'être brutale, mais je ne vois pas comment vous le dire autrement : vous faites peur aux gens.

Il éclata de rire, ce qui la sidéra.

— Ça vous plaît d'effrayer le monde ?

— Je n'ai pas réfléchi à la question, mais oui, je suppose que ça me plaît.

— Pourquoi ?

— Parce que, de cette manière, on me fiche la paix. J'ai appris à ne pas nourrir d'illusions sur mon prochain. Jusqu'à ce que vous soyez dans la diligence, à Gramby, je suis responsable de votre sécurité.

— Ah, pardon... mais vous n'êtes aucunement responsable de moi.

— Vous préférez dormir dehors, ce soir?

— J'estime qu'il n'y a pas de raison de se précipiter.

— Et Ezekiel Jones? Vous ne craignez pas qu'il vous rattrape ?

— A l'heure qu'il est, il a renoncé à me poursuivre.

C'était l'occasion idéale pour lui révéler qu'elle se trompait et qu'Ezekiel était bel et bien sur ses traces. Néanmoins, une fois de plus, Adam se tut. Il ne voulait pas la perturber. Or si elle apprenait qu'il était déterminé à s'entretenir avec le prédicateur entre quatre yeux, elle piquerait une crise. Ce type la terrorisait, et

Adam était résolu à régler le problème une fois pour toutes.

Plongé dans ses réflexions, il ne prêtait plus attention à ce que disait Geneviève. Soudain, il s'aperçut qu'elle fixait sur lui un regard interrogateur. Embarrassé, il la pria de répéter sa question.

— Je vous demandais si vous aviez un emploi du temps à respecter. J'imagine que vous avez des centaines de choses à faire, au ranch.

Il haussa les épaules.

— Il y a toujours du travail.

— Vos frères s'en chargeront pendant votre absence. Ils doivent se réjouir que vous vous soyez enfin décidé à quitter Rosehill. Je sais que vous n'allez jamais au-delà des montagnes qui entourent le ranch.

— Et comment diable savez-vous ça ?

— J'ai lu toutes vos lettres à Mama Rose, je vous le rappelle. Vous vous êtes tellement échiné pour assurer la prospérité du ranch que vous avez oublié vos rêves... A propos, je ne sais pas si j'ai envie de prendre la diligence pour Sait Lake. Je vais gaspiller mon argent pour rien. Et j'ai un bon cheval, ajouta-t-elle en se penchant pour caresser affectueusement la tête de sa jument.

— J'ai écrit ces lettres quand je n'étais qu'un jeune garçon. Et je vous garantis que vous prendrez la diligence !

— La plupart de vos lettres datent de votre jeunesse, d'accord, cependant certaines sont beaucoup plus récentes. Vous les avez envoyées à votre mère voici à peine deux ans.

Il haussa à nouveau les épaules, d'un air faussement indifférent, et se mura dans le silence. Ils chevauchèrent ainsi un long moment, sans échanger un mot. Au bout d'une vingtaine de kilomètres, ils dépassèrent une famille qui marchait sur le bord de la route, derrière un chariot où s'entassaient ses maigres possessions. Geneviève demeura au côté d'Adam jusqu'en haut de la colline; là, elle fit brusquement demi-tour. Pestant entre ses dents, il l'imita.

Quand il la rejoignit, elle était en train de proposer à ces étrangers de partager leur repas. Ils étaient cinq: un jeune couple, deux fillettes de cinq ou six ans, et un

vieil homme - le grand-père des enfants, probablement, le patriarche de la famille. Les petites contemplaient Geneviève, hypnotisées, tandis que leur mère scrutait le visage du vieillard, attendant sa décision. Une expression implorante se lisait sur ses traits.

Les deux hommes étudièrent Adam avec circonspection. Le plus jeune se campa devant les fillettes, pour les protéger. Adam ne s'en offensa pas. S'il avait des enfants et qu'un inconnu armé surgisse devant lui, il se comporterait de la même façon. On ne savait jamais à qui on avait affaire.

Les petites, cependant, n'avaient pas peur de lui. Surexcitées, elles pouffaient de rire.

— Adam, déclara Geneviève, je vous présente M. James Meadows et sa famille.

Le vieillard s'avança. Grand, les cheveux blancs, il était d'une maigreur squelettique. Sans doute frôlait-il les soixante-dix ans.

Il tendit la main à Adam, qui la serra.

— Enchanté de vous connaître, monsieur.

— Appelez-moi James. Chez nous, tout le monde m'appelle comme ça, rétorqua le vieil homme avec un fort accent du Sud. Voici mon fils Will et son épouse, Ellie. Ces deux pipelettes se nomment Annie et Jessie. Elles sont jumelles, comme vous voyez, ajouta-t-il d'un ton empli de fierté. Jessie, c'est celle à qui il manque une dent.

Will s'approcha à son tour pour donner une poignée de main à Adam. Il était costaud, tanné par le soleil, manifestement habitué à travailler dur, à en juger par la taille de ses biceps.

— Vous êtes un chasseur de primes ou... un bandit?

Geneviève lança à Adam un regard appuyé dont il n'eut aucun mal à saisir le sens : « Qu'est-ce que je vous disais ? »

— Non, je suis cultivateur et éleveur.

— C'est vrai, confirma Geneviève. Bien qu'il ait effectivement la mine d'un tueur. Ses frères et lui possèdent une vaste propriété à proximité de Blue Belle.

— Vous avez des terres ? demanda James.

— Oui, monsieur.

Will s'avança, encouragé d'un signe par son père.

— Est-ce que par hasard, vous n'auriez pas besoin de bras supplémentaires ?

— J'ai toujours besoin d'aide. Vous cherchez du travail?

— Oui, monsieur. N'importe quelle tâche me conviendrait. Je ne suis pas un fainéant et je suis robuste. Très robuste.

— Dans un ranch, il ne faut pas ménager sa peine.

— Ça ne m'effraie pas.

— Eh bien, marché conclu.

— Nous voulons recommencer à zéro. Dans le Sud, voyez-vous, il n'y a plus de travail. Où se trouve exactement votre ranch ?

Adam leur expliqua comment se rendre à Rosehill.

— Comptez deux semaines de marche, conclut-il. A ce moment-là, je serai sans doute de retour, mais dans le cas contraire, dites simplement à mon frère Cole que je vous ai engagé.

La femme de Will lui agrippa le bras et l'étreignit. Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Vous pourriez m'embaucher aussi, dit James. Il me reste encore des forces.

— Pourquoi ne pas en discuter tout en mangeant? suggéra Geneviève.

Le vieux James parut sur le point de décliner l'invitation. Par pudeur, songea Adam. La famille avait, de toute évidence, vécu des temps difficiles et épuisé ses économies. Leurs vêtements, usés jusqu'à la trame, étaient tout juste bons à faire des chiffons. Les fillettes n'avaient pas de souliers. Cependant, hormis leurs pieds salis par la poussière des chemins, elles étaient d'une propreté irréprochable.

Ces gens avaient manifestement besoin de se remplir l'estomac.

— Allons, ne refusez pas, insista Geneviève. Nous avons suffisamment de provisions pour sept, et j'ai horreur de gaspiller la nourriture. N'est-ce pas, Adam ?

Toute la famille se tourna d'un bloc vers lui.

— En effet, répondit-il.

— Alors nous nous joindrons à vous avec grand plaisir, déclara solennellement James.

Will et Ellie échangèrent un sourire. Geneviève rayon-

nait littéralement, tant elle était soulagée. L'état de ces gens, leurs habits loqueteux l'avaient alarmée ; comme Adam, elle en avait conclu qu'ils mouraient de faim. Mais contrairement à lui, elle leur avait aussitôt tendu une main secourable. Elle était généreuse, pleine de compassion. Il se sentait honteux...

Ils déjeunèrent au bord d'un ruisseau, à cinq cents mètres de la route. Tandis qu'Adam s'occupait des chevaux, Ellie aida Geneviève à étendre une couverture sur le sol, et à y disposer fromage, jambon, biscuits, pommes et bananes séchées, petits pains au sucre. Ils burent l'eau fraîche et limpide du ruisseau. Bien qu'il y ait de quoi rassasier tout le monde, Geneviève se contenta de grignoter un biscuit. Quand les autres furent repus, elle les pria de garder les restes. Sinon, elle devrait lesjeter, prétendit-elle.

— De quelle façon un homme comme vous s'est-il retrouvé propriétaire d'un ranch? demanda le vieux James, que la curiosité tenaillait depuis le début.

Adam haussa les épaules. Excessivement secret, il n'avait pas l'habitude de parler de son passé. Il allait répondre qu'il avait travaillé dur et avait eu beaucoup de chance, quand Geneviève se lança sans crier gare dans le récit de sa vie.

Il en fut tellement médusé qu'il n'eut pas le réflexe de l'interrompre. Elle savait tout de lui - ce qui n'était pas le plus surprenant, puisqu'elle avait lu ses lettres et que Mama Rose n'avait pas dû se priver de combler les vides éventuels. Ce qui le sidéra fut qu'elle se rappelait une foule de détails que lui-même avait oubliés. Geneviève était une remarquable conteuse, elle avait le don de romancer une histoire. A l'entendre, Adam était un héros de légende. Ses yeux étincelaient, sa voix douce, ensorcelante, enveloppait son auditoire. Adam eut l'impression troublante qu'elle croyait à ce qu'elle disait.

Les Meadows étaient captivés. Ils regardaient Adam comme s'il venait de lui pousser une auréole sur la tête ! Affreusement embarrassé, il fixait Geneviève d'un air sévère. Elle lui renvoya un sourire radieux.

Ensuite, au lieu de se remettre en route pour Gramby, Adam fut obligé de répondre aux nombreuses questions de Will et James sur Rosehill. Geneviève, assise à son

côté, l'écoutait en silence. Puis, à brûle-pourpoint, elle émit une suggestion : pourquoi Adam ne leur donnerait il pas une avance sur leur salaire? Ce serait la meilleure manière de sceller leur accord, n'est-ce pas?

Adam comprit naturellement ses motivations. Les Meadows avaient besoin d'argent pour se nourrir. Soucieuse de ne pas blesser l'orgueil des deux hommes, elle avait imaginé cette solution.

James et Will protestèrent avec véhémence. Geneviève, craignant sans doute qu'Adam n'insiste pas, lui pinça sournoisement le bras.

Sans broncher, sans même lui lancer un coup d'œil, il lui prit la main et la broya dans la sienne. Elle laissa échapper une exclamation étouffée.

— Si vous voulez travailler pour moi, vous devez accepter de toucher une avance, dit-il à ses deux interlocuteurs.

— C'est comme ça qu'on procède, à Rosehill? s'étonna Will.

— Oui, bredouilla Geneviève.

Adam leur remit à chacun vingt dollars.

— Je vous attends au ranch à la fin du mois.

Sur quoi, il décréta qu'il était temps de partir et se leva.

La remarque que lui fit alors James Meadows le cloua au sol.

— Adam, vous avez dans le regard la noblesse qu'avait le président Abraham Lincoln quand je l'ai vu. Oui, monsieur, je n'exagère pas.

— Vous avez vu Lincoln? s'exclama Adam, stupéfait.

— Absolument. Comme je vous vois.

Adam se rassit aussitôt et, durant l'heure qui suivit, écouta avec passion le vieillard parler de celui qu'il considérait comme le plus grand président et le plus prestigieux orateur de tous les temps.

— Il était en chemin pour Gettysburg. Nous vivions alors une époque terrible, un cauchemar. Nos garçons mouraient par milliers. Les gens avaient peur, à juste titre. Et puis la guerre s'est enfin achevée, et tous se sont précipités dans les villes, en quête de travail. Nous avons longtemps connu la misère, avant que les choses ne s'arrangent.

— Et maintenant, c'est à nouveau catastrophique, intervint Will.

— D'où venez-vous exactement? questionna Adam.

— Du plus bel endroit du pays, déclara James en se rengorgeant. De Norfolk, en Virginie.

— Rosehill vous plaira aussi, assura Geneviève. On y mène une existence paisible, et je suis certaine que, bientôt, vous vous sentirez chez vous là-bas.

— Je n'en doute pas, répliqua James avec un sourire. Vous êtes déjà allé à Gettysburg, Adam?

— Non, jamais.

— Moi, j'ai arpenté tous les champs de bataille...

Adam se mit à le bombarder de questions. Il était impressionné par la mémoire du vieillard qui se souvenait de tous les combats, des dates, des lieux précis. Il lui relata même des faits qu'Adam ignorait, qu'aucun de ses livres ne mentionnait.

Tandis qu'ils discutaient de la guerre, les jumelles se perchèrent sur les genoux de Geneviève. Elle leur natta les cheveux et arracha les rubans roses qui ornaient les manches de son corsage pour attacher les tresses. Ce faisant, elle bavardait à voix basse avec Ellie.

Adam la surveillait du coin de l'œil. Il entendit l'une des fillettes déclarer que Geneviève était la plus jolie femme du monde. Il partageait cet avis.

Trois heures avaient sonné lorsque Geneviève se résigna enfin à quitter ses nouveaux amis. James les escorta jusqu'à leurs montures.

— Excusez mon indiscrétion, mais depuis combien de temps vivez-vous ensemble? Vous êtes de jeunes mariés, pas vrai ?

La jeune femme éclata de rire.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça?

— La manière dont il vous regarde.

— Et comment est-ce que je la regarde? grommela Adam.

— Comme si elle ne cessait de vous surprendre. Vous êtes perplexe, désarçonné, mais ça vous plaît. C'est ainsi que je regardais mon épouse au début - que son âme repose en paix... A la réflexion, je crois que je l'ai regardée de cette façon jusqu'au jour de sa mort. Je n'ai jamais réussi à comprendre cette femme, elle m'éton-

nait toujours ! Au fond, nous sommes restés de jeunes mariés pendant trente-deux ans.

— Quel touchant hommage, murmura Geneviève, bouleversée. Vous avez dû l'aimer infiniment.

James hocha la tête. Puis il changea de sujet :

— Si vous comptez passer la nuit dehors, je vous recommande le lac, le Miroir Bleu. Un coin magnifique et tranquille. Vous y serez bien.

Geneviève s'attendait à ce qu'Adam dise au vieux James qu'il se trompait, qu'ils n'étaient pas mariés. Il ne souffla mot. Quand elle le pinça à nouveau, discrète ment, il ne lui prêta pas attention.

— Nous dormirons à Gramby, décréta-t-il.

— Pourquoi appelle-t-on ce lac le Miroir Bleu? demanda-t-elle.

— Parce que l'eau est bleue et transparente. Il esl profond, mais on peut voir les rochers qui tapissent le fond et les poissons. Quelqu'un a accroché une corde à une branche d'arbre. Il suffit de s'y cramponner pour nager au milieu du lac.

Geneviève se tourna vers Adam.

— Et si nous...

— Non, coupa-t-il d'un ton ferme. Nous allons à Gramby.

7

Ainsi que l'avait dit James Meadows, le Miroir Bleu était d'une beauté à couper le souffle. Pareils à de hautes sentinelles, des arbres majestueux s'élevaient autour du lac. La forêt était si dense qu'à certains endroits il était impossible de se glisser entre les troncs. Les longues branches s'incurvaient gracieusement au-dessus de l'eau, évoquant des doigts fuselés et entrelacés. Le soleil mouchetait les feuilles qui brillaient comme des émeraudes.

Adam s'assit par terre, le fusil en travers des cuisses, et s'appuya contre l'énorme tronc d'un chêne centenaire. Amusé, il observa Geneviève qui s'évertuait à escalader

les racines noueuses pour se saisir de la corde mentionnée par James, accrochée à une branche basse. Mais, gênée par sa jupe qui entravait ses mouvements, elle Finit par renoncer.

— Eh bien, vous n'êtes pas content que nous ayons décidé de faire un détour? demanda-t-elle.

— Je suis surtout content que vous ayez cessé de me harceler pour me convaincre de venir ici, la taquina-t-il.

— Regardez ce que nous aurions manqué, rétorqua-t-elle avec un geste circulaire. C'est le paradis!

Il ne répondit pas, cependant il était d'accord. Il avait le sentiment d'être dans un lieu enchanté, presque irréel. Et dans cet écrin, la beauté de la jeune femme redoublait d'éclat. Son visage rayonnait d'une joie si enfantine qu'Adam en avait la gorge serrée.

Elle se laissa tomber à son côté et dénoua les lacets de ses bottines.

— A quoi pensez-vous, Adam ?

— Je me disais que vous avez gardé la faculté de vous émerveiller.

— J'ai simplement appris à ouvrir les yeux.

Il la scruta avec attention.

— Et comment l'avez-vous appris ?

Les épaules de la jeune femme se voûtèrent imperceptiblement.

— Grâce à ma famille, murmura-t-elle. Tant de gens vivent avec des œillères. Ils deviennent égoïstes, ils ne songent qu'à eux-mêmes, à assouvir leurs propres désirs. Ils oublient le reste et ensuite ils réalisent - hélas, trop tard - combien leurs proches étaient importants.

— C'est ce qui vous est arrivé ?

— Oui... J'étais tellement occupée à atteindre ce que je croyais être mon but, que je n'avais pas une minute à accorder à ceux qui m'aimaient. Maintenant, ils ont disparu.

Elle paraissait si triste soudain qu'il la prit par les épaules et l'attira contre lui.

— Je suis certain que vos parents étaient très fiers de vous.

— Sans doute l'étaient-ils, pourtant je ne le méritais pas. Je leur rendais rarement visite, et quandj'y consentais, je ne demeurais auprès d'eux qu'un jour ou deux

au maximum. Je m'habillais à la dernière mode, je minaudais, je les appelais «mère» et «père», parce que je jugeais cela plus chic. Ils ont fait preuve à mon égard d'une patience admirable. Je ne sais pas qui je cherchais à impressionner, à éblouir : eux ou moi. Je n'avais pas le temps d'y réfléchir. Je courais après la gloire el la fortune.

Elle secoua la tête, soupira en ajoutant :

— Que d'occasions perdues...

— Ils vous comprenaient, j'en suis sûr.

— Peut-être... Mais moi, je ne les comprenais pas. Mon père avait aménagé un ravissant jardin devant la maison et chaque soir, après le dîner, ma mère et lui l'entretenaient avec amour. Il y avait toutes sortes de fleurs magnifiques, une haie de rosiers. Des roses rouges. Moi, pauvre sotte, je considérais qu'ils menaient une existence mortellement ennuyeuse. Et à présent...

— Oui?

— A présent, j'aimerais avoir un jardin comme le leur. Je me suis trop dispersée. Désormais je veux savourer chaque moment, chaque minute. Plus tard, j'espère être capable d'apprendre à mes enfants à profiter pleinement du temps qui passe.

— Il me semblait que vous rêviez d'aventures...

— La vie est^en soi une aventure, Adam. Regardez autour de vous. Être ici est une aventure, que nous n'aurions pas connue si nous avions galopé jusqu'à Gramby.

— Vous marquez un point ! rétorqua-t-il en riant.

— Nous sommes bénis des dieux. En cet instant, ce lieu magique, secret, n'appartient qu'à nous...

Avec une vivacité charmante, elle bondit soudain sur ses pieds, envoya valser ses chaussures et se détourna pour retirer ses bas.

— Je vais nager. Vous venez ?

— Peut-être tout à l'heure.

Elle s'avança jusqu'au bord de l'eau qu'elle tâta d'un orteil prudent. Quelle merveille, l'eau était délicieusement tiède ! Si Geneviève avait été seule, elle se serait déshabillée et n'aurait gardé que ses sous-vêtements. Mais comme Adam la surveillait, tel un faucon guettant sa proie, elle était bien forcée de rester décente.

Elle pivota pour lui faire face, écarta largement les bras, ferma les yeux, et se laissa tomber en arrière.

Quand elle remonta à la surface, elle entendit le rire d'Adam ricocher sur les flots. Elle aurait volontiers ri avec lui, cependant elle avait trop à faire : il s'agissait maintenant de flotter, malgré ses jupons trempés qui la tiraient vers le bas. Elle réussit plus ou moins à nager, en prenant soin de demeurer près de la rive. Au bout d'un quart d'heure, épuisée, elle déclara forfait.

Sortir de l'eau ne fut pas une mince affaire. Elle fit plusieurs tentatives désastreuses, avant de se résigner à appeler Adam à l'aide. Il se précipita pour la hisser sur la terre ferme.

Alors il eut l'impression que, brusquement, ses mains n'obéissaient plus à sa volonté. Elles se posèrent sur la taille de lajeune femme, sur ses vêtements dégoulinants qui lui collaient au corps.

Elle avait renversé la tête. Il contemplait ce cou pareil à une colonne de marbre, lisse et frais. Il n'avait plus qu'une idée : goûter cette chair tendre, couvrir de baisers cette peau soyeuse. Non... En réalité, il voulait plus.

Geneviève sentait sous ses doigts battre le cœur d'Adam. Un besoin impérieux de caresser son torse musclé la tenaillait. C'était sa faute, après tout. Pourquoi fixait-il sur elle ce regard grave, brûlant, qui aurait fait fondre une statue ?

Elle aurait pu se noyer dans ses yeux sombres. Allait-il l'embrasser? S'il ne le faisait pas, elle en mourrait de dépit.

— Adam? souffla-t-elle. Que... que se passe-t-il?

Il soupira. Comment lui dire qu'elle l'avait envoûté, qu'il se demandait s'il aurait encore longtemps la force de résister? Depuis la seconde où il l'avait vue, elle occupait toutes ses pensées.

Il fallait en finir avec ce stupide engouement.

— Vous partirez demain, murmura-t-il d'un ton rude.

— Oui...

— Nous ne nous reverrons plus jamais.

— Non.

Elle traçait de petits cercles sur sa poitrine. Ses doigts menus, doux et légers comme des plumes, le rendaient fou.

— Ça vaut mieux ainsi, marmonna-t-il en resserranl son étreinte.

— Ça vaut mieux, acquiesça-t-elle, rêveuse.

Il fronça les sourcils d'un air sévère.

— Ma vie est parfaitement organisée, Geneviève. Il n'y a pas de place pour vous.

— Et dans la mienne, il n'y a pas de place pour vous

«Menteuse! se dit-elle. Menteur!»

— Adam ? Vous ne m'embrassez pas ?

— Ah non, certainement pas !

Ce fut alors qu'il l'embrassa, avec une fougue, une passion qui firent éclater, sous les paupières closes de la jeune femme, des milliers d'étoiles. Elle ne touchait plus terre, elle volait dans les cieux.

Leur baiser dura une éternité, jusqu'à ce que, pantelante, elle niche son visage au creux de l'épaule d'Adam.

— Est-ce que vous recommencerez? balbutia-t-elle.

— Non.

— C'était pourtant très agréable.

Elle pressa les lèvres sur son cou, juste sous l'oreille, là où palpitait follement une veine. Il en frémit de la tête aux pieds. Puis, lentement, il la repoussa.

— Demain, vous prendrez cette maudite diligence, et je rentrerai chez moi.

— Je sais... J'irai au Kansas.

— Non, vous êtes censée aller à Paris.

— Oui, oui... Paris.

Elle arborait une expression complètement ahurie, drôle et émouvante à la fois. Il s'obligea à reculer d'un pas pour ne pas l'étreindre à nouveau.

— Je n'aurais pas dû vous embrasser. Cela ne se reproduira pas.

— Oh, ce n'est pas grave...

— Si, c'est grave ! rétorqua-t-il sèchement. Vous tremblez, ajouta-t-il d'un ton radouci. Je vous conseille d'enlever ces vêtements trempés.

— Ce n'est pas le froid qui me fait frissonner.

— J'allume du feu.

Ce fut les derniers mots qu'il prononça. Elle n'essaya pas de le sortir de son silence, elle était trop épuisée. Elle se déshabilla derrière un buisson, s'enveloppa dans

une couverture, s'allongea et dormit jusqu'au lendemain matin.

Après un rapide petit déjeuner, Adam sella les chevaux. Puis ils s'éloignèrent du lac, de leur paradis. Au loin le tonnerre grondait, comme pour les prévenir qu'ils n'étaient pas au bout de leurs peines.

8

À Gramby, tout allait de travers.

La jolie petite ville était blottie contre le flanc de la montagne. Quelques années auparavant, sa population s'était accrue de façon considérable lorsqu'on avait prétendu qu'il y avait de l'or dans le coin. L'hôtel Pickerman, ainsi que d'innombrables bâtisses, avait été construit durant cette période de prospérité. Malheureusement, la rumeur était fausse : pas la moindre pépite à des kilomètres à la ronde. Les chercheurs d'or avaient fait leurs paquets et déguerpi aussi vite qu'ils étaient venus. Résultat, Gramby comptait à présent plus d'habitations que de personnes susceptibles de les occuper.

Des temps difficiles exigeaient des mesures radicales. L'hôtel étant très rarement complet, Ernest Pickerman, quand il était aux abois, faisait alliance avec Harry Steeple, le propriétaire du saloon voisin. Les deux hommes s'unissaient pour attirer des artistes réputés à Gramby, moyennant des cachets exorbitants. Leur collaboration était d'autant plus remarquable que Pickerman et Steeple se détestaient cordialement depuis des lustres. Ils ne pouvaient pas se voir, mais les affaires étant les affaires, ils oubliaient provisoirement leur haine afin de regarnir leurs finances.

Ils avaient donc conclu une sorte de gentlemen's agreement. Cependant, dans la mesure où ils n'étaient pas des gentlemen, rien ne les obligeait à se comporter comme tels. Toutes les indélicatesses étaient permises.

Car, pour l'heure, Pickerman et Steeple étaient sur le fil du rasoir. À deux reprises au cours du mois précédent, ils avaient collecté des fonds auprès de la popula-

tion, afin d'engager des artistes qui n'avaient pas daigne faire le trajet jusqu'à Gramby. Ni Pickerman ni Steeple n'ayant eu l'idée de restituer l'argent à leurs conci toyens, ils s'étaient rendus très impopulaires. Mais, résolus à rétablir la situation, ils s'étaient une fois de plus alliés pour frapper un grand coup.

Le hasard voulut qu'Adam et Geneviève pénètrenl dans la ville le jour où miss Ruby Leigh Diamond - la sublime Ruby Leigh, d'après la réclame - devait se pro duire au saloon. Les habitants de Gramby, malgré leurs craintes de se faire plumer, avaient payé leur billet à l'avance. Des étrangers amateurs de beaux spectacles étaient accourus de toute la région, disposés eux aussi à se ruiner pour apercevoir les jambes extraordinaires de miss Ruby Leigh.

Les deux organisateurs avaient tout prévu pour qu'il n'y ait aucune anicroche. Pickerman accueillerait l'artiste à sa descente de la diligence et la conduirait jus qu'à l'hôtel. Lorsqu'elle serait reposée, en pleine forme, il la prierait de sortir sur le trottoir de bois, où il la confierait à Steeple. Depuis dix ans, aucun des deux hommes n'avait mis les pieds dans l'établissement de son ennemi. Ce n'était pas une paire de jambes, fût-elle magnifique, qui allait bouleverser cette règle.

Une fois par semaine, la diligence accomplissait le trajet de Sait Lake City à Gramby, le terminus, puis elle embarquait les voyageurs et rebroussait chemin. Ce mardi matin, elle arriva à dix heures tapantes. Pickerman était à son poste. Il s'avança pour ouvrir la portière. Il avait les mains moites, le front luisant de sueur, il salivait à l'idée d'être le premier à entrevoir les incomparables gambettes de miss Ruby Leigh Diamond.

Hélas, hélas... Les jambes de la vedette, ainsi que le reste de sa personne, brillaient par leur absence...

D'abord, Pickerman refusa d'admettre la réalité. Il s'engouffra dans la voiture, afin de s'assurer que miss Ruby Leigh n'était pas cachée dans un recoin, un trou du plancher. Après quoi, il cracha un chapelet d'injures. La panique le saisit lorsqu'il aperçut un groupe de curieux qui approchait, à l'autre bout de la rue. Il claqua la portière, cria au conducteur de s'en aller au triple galop, et se réfugia dans l'hôtel.

Une réunion de crise eut lieu sur-le-champ. Les deux organisateurs se retrouvèrent dans l'allée qui séparait leurs établissements, afin de définir la stratégie à adopter. S'ils ne présentaient pas à leurs clients la marchandise promise, ils se balanceraient bientôt au bout d'une corde. Il s'agissait de se creuser les méninges pour imaginer une explication valable.

Par malheur, leurs méninges, même réunies, n'étaient pas plus grosses qu'un pois chiche. Il n'en sortit aucune idée lumineuse.

Affolés, trop bêtes pour inventer une histoire plausible, ils mentirent toute la journée comme des arracheurs de dents. A tous ceux qui s'arrêtaient à l'hôtel ou au saloon, ils déclarèrent que miss Ruby Leigh était bien arrivée. Oui, oui, elle était là. Elle se remettait de la fatigue du voyage.

À six heures du soir, Pickerman avait trempé trois mouchoirs à force de s'éponger le front. Steeple avait des ampoules aux orteils, car il n'avait cessé d'arpenter son saloon. Il avait décrété que son unique chance de salut était de rejeter la faute sur Pickerman, et de trucider son ennemi avant que la vérité n'éclate au grand jour. Pickerman, de son côté, était parvenu à la même conclusion.

Ils sortirent donc avec leurs pistolets dûment chargés et se dirigèrent vers le champ de tomates de Tommy Murphy, à l'orée de la ville. Au bout d'un quart d'heure, ils étaient tellement occupés à essayer de s'entre-tuer, qu'ils faillirent laisser passer la chance de leur vie. Pickerman, tapi derrière un rocher, se redressait pour tirer dans le dos de Steeple, en espérant cette fois ne pas manquer sa cible, lorsqu'il aperçut une belle cavalière qui approchait.

Aussitôt il réclama une trêve en agitant son mouchoir et, du canon de son arme, montra à Steeple la ravissante créature.

Steeple comprit tout de suite.

— Nous sommes sauvés ! vociféra-t-il.

— C'est le Ciel qui nous l'envoie! renchérit Pickerman.

Du même geste, ils rengainèrent leurs pistolets et se précipitèrent au-devant de la femme. Ils couraient si

vite qu'à chaque enjambée, leurs talons heurtaient leurs postérieurs. Quand ils atteignirent le tournant de la route poussiéreuse qui menait à Gramby, ils repérèrent Adam et s'arrêtèrent net.

Steeple leva les mains pour signifier à l'imposant étranger - un colosse - qu'il ne lui voulait pas de mal. Pickerman s'épongea le front.

— Attendez, mademoiselle ! cria Steeple. Nous avons une proposition à vous faire.

— Il y a de l'argent à la clé !

Geneviève tira sur les rênes de sa monture. Adam lui ordonna à mi-voix de continuer.

— Vous n'êtes donc pas intrigué ? demanda-t-elle, tandis que les deux compères s'échinaient à les rattraper.

— Absolument pas.

— Il a parlé d'argent. Vos fonds doivent commencer à baisser, quant à moi je suis fauchée comme les blés. Je serais stupide de ne pas au moins les écouter.

Adam haussa un sourcil incrédule.

— Vous n'avez plus le sou?

— Non, je...

— Vous avez donné votre pécule, n'est-ce pas ?

— Je ne...

— Vous l'avez donné, accusa-t-il.

— Eh bien oui ! explosa-t-elle. Je n'avais pas le choix, ils...

Elle allait expliquer que les Meadows, rencontrés la veille sur la route, étaient dans une situation désespérée, qu'on n'avait pas le droit de laisser son prochain mourir de faim, mais Adam lui coupa la parole.

— Vous n'aviez pas le choix? Pourquoi? On vous a menacée, dépouillée?

— Pas du tout, cependant...

Il prit une profonde inspiration pour se calmer.

— De quelle façon exactement comptez-vous aller à Sait Lake ?

— A cheval, riposta-t-elle. Sinon, je vendrai ma jument et j'aurai de quoi payer le billet pour la diligence. J'ai pensé à tout, figurez-vous.

— Et si on ne vous en donne pas un bon prix, de cette jument ?

— Alors, je ne la vendrai pas.

— Comment ferez-vous pour vous nourrir, vous loger, vous...

— Ne vous mettez pas en colère, c'est ridicule. Je pourrai toujours trouver du travail.

Elle se tut pour reporter son attention sur Pickerman qui arrivait à toute allure, suant et ahanant, Steeple sur les talons.

Par réflexe, Adam posa son fusil en travers de ses cuisses, le canon pointé vers le tandem à qui il ordonna de rester à distance respectueuse.

Peine perdue, les deux larrons ne l'écoutaient pas ; ils ne jetèrent même pas un coup d'œil à Adam. Ils contemplaient Geneviève d'un air extasié.

Ce fut Pickerman qui parla le premier.

— Ça vous dirait de gagner vingt dollars ?

Steeple lui flanqua un méchant coup de coude dans les côtes, et esquissa un sourire en entendant son acolyte lâcher un grognement de douleur.

— Tu aurais pu l'avoir pour dix dollars, imbécile !

Geneviève guettait la réaction d'Adam. Il ne bronchait pas, le visage empreint d'une expression dédaigneuse. Elle-même jugeait ces deux individus bizarres et plutôt cocasses. L'un était grand comme un échalas, et transpirait à grosses gouttes. L'autre, petit et corpulent, avait de toute évidence des difficultés pour marcher, car il se dandinait d'un pied sur l'autre en grimaçant.

— Que me proposez-vous au juste, messieurs? demanda-t-elle.

— Nous voulons simplement que, ce soir, vous ayez l'amabilité de distraire un peu nos clients, répondit Steeple d'un ton obséquieux.

— J'en étais sûr! rugit Adam. Geneviève, nous partons. Quant à vous deux...

Pickerman leva à nouveau les mains.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, monsieur! Nous sommes dans la mélasse, une mélasse épouvantable, et si mademoiselle ne nous aide pas, nous finirons au bout d'une corde.

Steeple opina frénétiquement du bonnet.

— Je possède le saloon voisin de son hôtel, déclara-t-il, montrant Pickerman du menton. Il y a dans mon établissement une fort belle scène, ma foi, où parfois de

grands artistes viennent se produire. Or nous avons remarqué, mademoiselle, que vous aviez de très jolies chevilles. Nous formulons des vœux pour que vos jambes soient aussi ravissantes...

— N'espérez pas voir ses jambes ! aboya Adam.

— Steeple, ferme ton clapet, ordonna Pickerman Chaque fois que tu l'ouvres, tu fâches ce monsieur Laisse-moi expliquer à ces honorables personnes ce qu'il en est.

Il s'interrompit, s'essuya le front avant de poursuivre :

— Mademoiselle, je vous jure que nous filons an mauvais coton. Nous avons déjà déçu la clientèle à deux reprises le mois dernier. Les artistes que nous avions engagés nous ont fait faux bond. Et voilà que ça recommence. Nous avions collecté des fonds pour que miss Ruby Leigh Diamond accepte de chanter et danser au saloon. Nous avons placardé des affiches dans toute la ville, histoire de mettre les gens en appétit. Et que s'est-il passé, je vous le donne en mille? Elle n'était pas dans la diligence. D'ici une heure et demie, les soupçons vont se répandre comme une traînée de poudre. Les clients comprendront vite que, ce soir, la merveille des merveilles ne sera pas sur scène.

— Effectivement, acquiesça Geneviève. C'est embêtant...

— Il vous suffit de faire semblant d'être Ruby, insista Steeple d'un ton suppliant.

— Ruby Leigh Diamond, dit-elle en se mordant les lèvres pour ne pas rire. Ce n'est certainement pas son vrai nom, je suppose.

— En réalité, elle s'appelle Alice O'Reilly, bredouilla Pickerman.

— Une Irlandaise ?

— Oui, mademoiselle.

Geneviève lui adressa un aimable sourire.

— Réfléchissez un instant, messieurs. Personne ne croira que je suis irlandaise.

— Pardonnez-nous, mademoiselle, gémit Steeple, mais vous ne mesurez pas la gravité de notre situation. Si nous ne trouvons pas une jolie femme à présenter, nous serons pendus. Si Ruby ne vous plaît pas, choisis-

sez un autre nom d'artiste. Opale ou Émeraude, par exemple.

— Je préfère mon prénom: Geneviève. Que suis-je censée faire sur cette scène ?

— Ça, à vrai dire, on s'en fiche. Vous êtes belle comme un cœur. Si vous exécutez deux ou trois pirouettes, si vous ondulez un peu, par-ci par-là, les gens estimeront qu'ils en ont eu pour leur argent.

— Vous avez terminé ? grogna Adam. Nous partons.

Elle secoua la tête.

— Ces messieurs ont de graves ennuis. Si je les aide, je peux leur épargner le pire.

— Oui, mademoiselle, vous avez parfaitement résumé le problème, approuva Pickerman.

Elle était navrée pour eux, mais aussi alléchée par la perspective de remplir sa bourse si facilement.

— Je suis chanteuse, dit-elle. Toutefois, je ne chante que dans les églises.

— Elle chante, Pickerman! s'écria Steeple. C'est un signe ! Je te le répète : le Ciel nous l'a envoyée pour nous sauver !

— Vous savez aussi bouger, faire tournoyer vos jupons? enchaîna Pickerman, d'un ton professionnel.

La mine d'Adam devenait plus menaçante de seconde en seconde. Sans le regarder, lajeune femme demanda:

— Cela vous paraît important ?

— Ben oui, répondit Steeple. Les gens voudront voir vos chevilles, forcément.

Cette fois, elle jeta un coup d'œil à Adam. Constatant qu'il était au bord de l'explosion, elle décréta:

— Je ne me lancerai pas dans les pirouettes ni les ondulations. Et j'exige trente dollars. Je ne chanterai qu'à ce prix-là.

Les deux compères ne discutèrent même pas. Steeple, tendant le bras, serra la main de Geneviève.

— Marché conclu, mademoiselle.

— J'aimerais être payée d'avance.

— Dès que vous poserez le pied sur la scène, nous remettrons la somme à votre compagnon, promit Steeple.

— Si par malheur vous omettiez de lui donner l'argent, déclara-t-elle d'une voix suave, il vous tuera.

Pickerman se tourna vers Adam.

— Vous n'aurez pas à vous servir de votre fusil. Mon associé paiera.

— Maintenant, nous n'avons plus qu'à vous introduire discrètement dans le saloon, par la porte de derrière. Il ne faut pas que les gens sachent que vous venez juste d'arriver.

La jeune femme esquissa une grimace.

— Je ne suis jamais entrée dans un saloon.

— Alors, vous allez bien vous amuser, rétorqua Pickerman.

Adam avait épuisé ses réserves de patience.

— Geneviève, je n'irai pas plus loin. Vous ne chanterez pas devant une bande de types soûls comme des cochons.

— Il y aura sans doute aussi quelques dames, objecta Steeple d'un air offusqué.

— Adam, soyez compatissant: ces messieurs ont besoin de mon aide.

Les messieurs hochèrent la tête. Leurs doubles mentons tremblotèrent à l'unisson, pareils à ceux d'un couple de dindons.

— Si vous leur dites la vérité au sujet de cette chanteuse, les gens comprendront, grommela Adam.

— Il n'est pas question de leur avouer que Ruby ne sera pas là ce soir! s'insurgea Steeple. Je vous assure qu'ils nous pendront.

— Vous n'avez donc pas de shérif à Gramby? s'enquit Geneviève.

— Si, mademoiselle, nous en avons un, répondit Pickerman. Mais aujourd'hui, il n'est pas à Gramby. Il semblerait qu'on ait dévalisé une banque à Middleton, et sitôt qu'il a appris la nouvelle, il s'est précipité là-bas.

— Seulement, Middleton est à deux heures d'ici, et quand notre shérif rentrera, nous serons déjà pendus.

— Vous avez exigé que les spectateurs paient leur billet à l'avance, n'est-ce pas ? demanda Adam.

— En effet, répliqua Steeple.

— Eh bien, remboursez-les.

Les deux hommes écarquillèrent des yeux horrifiés.

— C'est impossible! protesta Pickerman comme si on l'avait insulté.

— On ne fait pas des affaires de cette manière, renchérit Steeple.

Adam se tut, découragé. Lajeune femme affichait un sourire radieux.

— Mademoiselle Geneviève, auriez-vous par hasard quelque chose de... mignon à vous mettre sur le dos pour le spectacle ?

— Ne vous inquiétez pas, messieurs. J'ai exactement ce qu'il faut.

9

Elle portait sa toilette favorite - qu'elle réservait pour les grands jours à l'église - couleur jaune pastel, avec une capeline, des gants ornés d'une manchette en dentelle et des chaussures assorties. La robe avait des manches longues, un col montant, et dissimulait sagement ses chevilles.

Adam ne pouvait rien reprocher à cette tenue, pourtant il était furieux de voir Geneviève ainsi parée. Quant à Pickerman et Steeple, affreusement dépités, ils la supplièrent sur tous les tons de s'habiller autrement.

Adam aurait voulu s'arrêter d'abord à la pension de famille, dans les faubourgs de la ville, pour que lajeune femme puisse se changer. Mais le temps pressant, elle dut s'enfermer dans la remise, derrière la scène. Elle obligea Pickerman à monter la garde devant la porte, balayant d'un geste ses protestations: en entrant dans l'infâme tripot de son ennemi, il brisait une règle sacrée.

Adam et Steeple attendaient près de la scène. Quand Geneviève sortit de son réduit et demanda à Adam comment il la trouvait, il secoua la tête, marmonna qu'ainsi vêtue, elle allait susciter les pires convoitises. Tandis que Steeple la suppliait de retrousser au moins ses manches, il s'approcha pour boutonner le haut de son col.

Elle savait qu'il était furibond parce qu'il n'avait pu la faire changer d'avis. Lui comprit qu'elle était anxieuse : elle tremblait.

— Il n'est pas trop tard pour prendre la poudre d'escampette, lui chuchota-t-il.

Elle grimaça un sourire.

— J'avoue que je suis un peu nerveuse.

Il l'entoura de ses bras, résistant toutefois à la tentation de la secouer pour la ramener à la raison.

— Si vous êtes nerveuse, partons tout de suite. Votre place n'est pas dans un saloon. Vous êtes trop raffinée pour un lieu pareil.

— Vous pensez que je suis raffinée ? murmura-t-elle, touchée au cœur par ce compliment.

— Allons-nous-en.

— Non... Il y a trente dollars à la clé. Je pourrai vous rembourser ce que je vous dois.

— Vous ne me devez rien.

— Vous oubliez que je vous ai forcé à donner votre argent aux Meadows.

Dans la salle, les spectateurs commençaient à brailler.

— Je l'ai fait parce que j'en avais envie, répondit-il.

— Pour l'amour du Ciel, ce n'est pas le moment d'échanger des mots doux! les admonesta Steeple. Nous avons du pain sur la planche !

— Le public me semble un peu... agité, bredouilla Geneviève.

— Ce n'est pas un public, c'est une bande de loups déchaînés, rectifia Adam d'un ton sec.

Steeple agrippa la jeune femme par le bras.

— Si votre compagnon veut bien vous lâcher, je vais vous montrer votre place pour le lever du rideau.

Il l'entraîna vers le côté gauche de la scène, derrière le rideau de velours rouge. Elle tenait la main d'Adam, s'y cramponnait même. Lui essayait encore de la dissuader, mais elle était tellement affolée à présent qu'elle ne l'écoutait plus.

D'ailleurs, le brouhaha ambiant devenait assourdissant. Ce fut seulement l'orgueil qui empêcha Geneviève de relever le bas de sa robe et de s'enfuir en courant.

Mais elle avait donné sa parole, et elle n'était pas du genre à se dérober.

Elle tenta de jeter un œil à la salle. Steeple, surprenant son mouvement, se précipita pour se camper devant elle.

La foule s'énervait. D'abord, les gens commencèrent à scander le nom de Ruby Leigh Diamond, à marteler les tables de leurs poings, et à lancer leurs bouteilles de whisky vides contre les murs et sur la scène.

C'était effrayant.

— Je... ils s'impatientent, bafouilla lajeune femme.

— Ruby... Ruby... Ruby! beuglaient les spectateurs.

— Bon, je vais bientôt leur parler, décréta Steeple. Dès que je vous aurai présentée, l'orchestre se mettra à jouer et vous apparaîtrez.

— Attendez! s'écria-t-elle comme il tournait les talons. Que joueront les musiciens ?

Steeple lui sourit d'un air gêné.

— Ça, personne ne le sait. Elvin tapera sur son piano et les deux violonistes que j'ai engagés suivront le tempo.

— Mais par quelle chanson comptent-ils débuter?

— C'est important?

— Oui, très important, articula-t-elle.

Il lui tapota le bras.

— Rassurez-vous, ce sera parfait. Parfait.

L'estomac de Geneviève dansait la gigue. Sans doute avait-elle aussi le teint verdâtre. Elle se hasarda - c'était plus fort qu'elle - à écarter un pan du rideau pour regarder son public. Elle s'en repentit amèrement. Deux hommes suspendus par les pieds au balcon éclaboussaient d'alcool les excités du parterre.

Reculant d'un bond, elle heurta la poitrine d'Adam.

— Oh, bonté divine, gémit-elle.

Adam, de toute sa vie, n'avait jamais éprouvé pareille frustration. Pourquoi Geneviève était-elle aussi obstinée ? Dès que le public apprendrait que la fameuse Ruby n'était pas là, ils démoliraient le saloon de fond en comble.

— Renoncez à cette folie, par pitié !

Avant qu'elle ait pu répondre, Pickerman accourut.

— Tu ferais bien de te dépêcher, dit-il à Steeple. Fargus est accroché au lustre, il se balance comme un singe, et Harry le Bigleux essaie de l'attraper au lasso. Ils sont ivres morts.

Adam empoigna Steeple par le col.

— Si quelqu'un s'avise de la toucher, je l'abats. Compris?

Steeple s'empressa d'acquiescer et s'avança sur la scène. Geneviève retint son souffle, redoutant la réaction des gens lorsque le propriétaire des lieux annoncerait que Ruby s'était décommandée.

Steeple agitait les mains pour réclamer le silence, qu'il finit par obtenir. Le dénommé Fargus lâcha le lustre et atterrit sur une table. Harry le Bigleux rangea son lasso et s'assit près de son ami. Il émit un rot tonitruant. Les autres s'esclaffèrent bruyamment.

— Messieurs, cher public, miss Ruby Leigh Diamond devait se produire devant vous ce soir...

Il s'interrompit brusquement. Les spectateurs, comme un seul homme, se penchaient en avant et attendaient la suite. Steeple restait muet comme une carpe. Planté au milieu de la scène, il dansait d'un pied sur l'autre, souriant d'un air idiot, scrutant la foule qui l'observait fixement. Les secondes s'égrenaient, on aurait entendu une mouche voler.

Puis un murmure de révolte courut d'un bout à l'autre de la salle. Telle une lame de fond, il enfla et déferla dans le saloon.

Comme Fargus tendait le bras pour empoigner à nouveau le lustre et que son compère ressortait son lasso, Steeple reprit d'une voix forte :

— Je vous avais promis Ruby Leigh Diamond! Eh bien, la voici !

Il s'inclina jusqu'à terre devant Geneviève, fit signe à Elvin de plaquer le premier accord sur son piano. Après quoi, comme s'il avait le diable aux trousses, il se réfugia derrière le rideau.

Pickerman fourra les trente dollars dans la main d'Adam, poussa Geneviève en avant, non sans lui avoir lancé un regard apitoyé, et courut lui aussi se cacher.

Adam bouillait de rage.

— Je vais tuer ces espèces de...

— Non, coupa la jeune femme, puis elle haussa les épaules d'un air fataliste. C'est une aventure, il faut la vivre.

La tête haute, un sourire plaqué sur les lèvres, elle gagna lentement le centre de la scène.

Adam lui emboîta le pas. Quand il fut sûr que tout le monde le voyait, il s'immobilisa et braqua son fusil vers

la foule, le doigt sur la détente. Si son attitude manquait de subtilité, elle avait au moins le mérite de ne pas prêter à confusion. Le message était clair: quiconque oserait manifester son dépit en constatant que Geneviève n'était pas Ruby Leigh Diamond se ferait trouer la peau.

En réalité, ces précautions s'avérèrent inutiles.

L'apparition de Geneviève sidéra les spectateurs. La vision de cette créature vêtue de sa plus belle robe du dimanche les frappa littéralement de stupeur. Elvin cessa de massacrer son piano ; les violonistes laissèrent tomber leurs archets. Tous contemplaient, bouche bée, lajeune femme qui se tenait devant eux.

Elle tremblait de tous ses membres. Cette aventure-là était une pure folie, Adam avait raison !

Comme elle pivotait pour battre en retraite, elle le vit sur le côté de la scène, aussi solide qu'un chêne, prêt à tirer sur le premier qui bougerait un cil.

Il ne permettrait pas qu'on lui fasse du mal. Elle se retourna vers les spectateurs, leur adressa un sourire éblouissant. Ses genoux s'entrechoquaient, des crampes lui tiraillaient l'estomac, sa gorge se nouait, mais elle n'avait plus qu'une pensée à l'esprit: Adam la protégeait.

Comment s'étonner qu'elle l'aime de tout son cœur?

Une horrible odeur de whisky saturait l'atmosphère. Des bouteilles vides s'amoncelaient sur les tables et le sol.

Ces gens étaient soûls, c'était une honte... Un tel dégoût la submergea qu'elle en oublia sa peur.

Les spectateurs se remettaient peu à peu de leur stupéfaction. Certains hommes ricanaient, d'autres s'agitaient. Elle ne correspondait pas du tout à ce qu'ils attendaient, mais avant qu'ils ne recommencent leur tapage et ne s'en prennent à Steeple, pour le punir de les avoir une fois de plus bernés, Geneviève se mit à chanter.

Dès lors, elle tint le public dans le creux de sa main. S'il n'avait pas personnellement assisté au spectacle, Adam n'aurait jamais cru à ce miracle. En un instant, elle transforma une meute d'ivrognes en petits garçons penauds.

Elle débuta par le cantique *Nous, pauvres pécheurs.*

Sa voix était si belle, si mélodieuse, qu'elle caressait la foule, tel un souffle divin qui rendait à chacun son âme d'enfant.

Les hommes baissaient le nez. Certains repoussèrenl leur verre de whisky; d'autres fouillèrent leurs poches en quête d'un mouchoir.

Quand la dernière note retentit, tous avaient les larmes aux yeux. Adam se recula dans l'ombre et cala son fusil sous son bras. Il se mordait l'intérieur des joues pour ne pas rire, craignant de gâcher cet extraordinaire moment.

Bien sûr, il savait pourquoi la jeune femme avait choisi ce chant. C'était sa manière de dire à ces brutes qu'ils se conduisaient mal, et à en juger par leurs épaules voûtées, leurs têtes qui dodelinaient, ils avaient compris la leçon.

Elle enchaîna avec *Sainte Mère, prie pour moi,* qui porta l'émotion générale à son comble. À la fin du troisième couplet, l'un des spectateurs sanglotait tellement que ses camarades durent le consoler.

Steeple fut saisi de panique lorsqu'il se rendit compte que plus personne ne commandait ses alcools vendus à prix d'or. Il s'avança d'un pas pour attirer l'attention de Geneviève, claquant des doigts pour lui signifier qu'il était temps de passer à des airs plus entraînants.

Alors, n'y tenant plus, Adam éclata de rire. C'était décidément trop drôle! Geneviève sourit gentiment à Steeple et entonna un nouveau chant, où il était question de rédemption et de malheureux humains qui, après bien des égarements, trouvaient enfin la lumière. Adam la soupçonna d'inventer les paroles au fur et à mesure, car les vers ne rimaient pas. Mais, apparemment, il fut le seul à le remarquer.

Steeple s'arrachait les cheveux, désespéré, songeant à la fortune qu'il était en train de perdre. Dans une ultime tentative, il se mit à sautiller pour la convaincre de changer de registre.

Geneviève, imperturbable, continua à plonger le public dans un abîme de regrets et de remords. D'un ton plaintif, un homme lui demanda de reprendre cette jolie chanson sur sa chère maman.

Steeple secoua frénétiquement la tête. Non, non, sur-

tout pas celle-là! Lajeune femme haussa ufie épaule. Comment ne pas accéder à une requête aussi poliment formulée ?

Elle s'exécuta donc de bon cœur. Steeple, dans son coin, pleurait à chaudes larmes...

Geneviève décida de terminer son récital par le cantique préféré de son père. Les spectateurs, ravis, frappèrent dans leurs mains pour marquer la cadence.

Elle en arrivait au dernier couplet quand elle vit les portes du saloon s'ouvrir. Trois hommes se faufilèrent dans la salle.

L'un d'eux était Ezekiel Jones.

Elle se figea et cessa de chanter, comme si sa voix avait été tranchée par une lame de rasoir. Elle fit un bond en arrière, le regard rivé sur Ezekiel. C'étaient les yeux flamboyants du diable en personne qui se plantaient dans les siens; pourtant, durant de longues secondes, elle n'ébaucha pas un mouvement. La peur la clouait au sol. Les bras ballants, les mains crispées, elle le regarda se frayer un chemin parmi la foule.

«Fuis, fuis», se répétait-elle. En vain. Puis, tout à coup, le sang se remit à couler dans ses veines. Elle se détourna, s'élança vers Adam...

A nouveau, elle s'arrêta net.

Lorsqu'il lut la terreur sur son visage, il s'avança, scrutant le public.

Elle secoua la tête. Non, elle n'avait pas le droit! Elle ne voulait pas qu'il risque sa vie pour la protéger, or elle savait qu'Ezekiel était capable de le tuer.

Tremblante, elle obliqua et courut vers Steeple. Son chapeau s'envola et tomba sur la scène. Steeple tenta de la retenir, mais ébahi par son attitude, il ne fut pas assez rapide.

Elle empoigna son sac de voyage posé sur une chaise dans les coulisses, le serra contre sa poitrine, franchit la porte de derrière donnant sur l'allée, prit à gauche, puis revint sur ses pas. Elle ne se rappelait plus comment atteindre les écuries.

Elle venait d'opter pour une direction quand Adam se rua hors du saloon et cria son nom. Il sut qu'elle l'avait entendu, car elle hésita une fraction de seconde, avant d'accélérer l'allure et de disparaître au coin de l'allée.

Elle se dirigeait vers la grand-rue. Vers les écuries, se dit-il, pour récupérer sa jument et quitter la ville...

Il avait parcouru quelques mètres lorsqu'il perçut le grincement caractéristique de la porte du saloon. Prestement, il se dissimula dans l'ombre, derrière une pile de cageots.

Quelqu'un parmi le public avait fait peur à Geneviève, et Adam était résolu à découvrir de qui il s'agissait. Même si elle s'enfuyait de Gramby, il n'aurait pas de mal, avec ce superbe clair de lune, à repérer ses traces.

Sa patience fut rapidement récompensée. Trois individus apparurent dans son champ de vision. Deux étaient grands et costauds ; à l'évidence, ils étaient aux ordres du troisième, petit et grassouillet, qui marchait derrière eux. Ezekiel Jones...

Au bout de l'allée, celui-ci s'arrêta pour allumer un cigare. Ses deux sbires stoppèrent.

— Je la rattrape, révérend ? demanda le plus grand.

— Inutile de se presser, répondit le prédicateur d'une voix sirupeuse, teintée d'un fort accent du Sud. Cette garce ne m'échappera plus. Je la tiens, que le Seigneur en soit remercié. Je te l'avais dit, Herman, que Dieu me montrerait le chemin. N'est-ce pas?

— Oui, révérend, vous me l'aviez dit.

Le dénommé Herman bougea, si bien qu'à la lueur de la lune Adam distingua ses traits. Il avait le front bas, bombé, le nez déformé, sans doute cassé à plusieurs reprises, et de nombreuses cicatrices sur les joues. Il avait l'air de ce qu'il était: un vaurien. Son comparse lui ressemblait comme un frère.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, Lewis et moi, si elle refuse de revenir avec vous ?

— On lui flanque une raclée? enchaîna Lewis d'un ton plein d'espoir.

— J'y compte bien, susurra le révérend.

Adam en avait assez entendu. Il s'éclipsa sans bruit, dépassa le saloon et l'hôtel, après quoi il emprunta un raccourci entre les bâtisses afin de rejoindre les écuries.

Il se glissa à l'intérieur, refermant les portes derrière lui. Geneviève s'évertuait à seller sa jument. Elle gémissait tout bas, comme une enfant.

— Vous partez en voyage ? murmura-t-il.

Elle sursauta violemment, poussa un cri et se retourna. Elle eut l'impression, en découvrant Adam, que son cœur éclatait dans sa poitrine.

— Vous m'avez fait peur !

— Non, vous étiez déjà terrifiée.

Il la repoussa doucement et entreprit de seller la jument avec des gestes vifs et précis. Elle saisit sa couverture roulée et la pressa contre sa poitrine, s'attendant à ce que son compagnon exige des explications.

Il ne prononça pas un mot. Quand il eut terminé, il la regarda et lui suggéra simplement d'abandonner cette couverture qui ne lui servirait à rien.

— Seigneur, il n'en est pas question ! protesta-t-elle.

Il n'avait pas le temps de parlementer, encore moins de se quereller avec elle.

— Dans ce cas, attachez-la à l'arriére de la selle.

Il passa dans le box voisin afin de préparer son étalon. Geneviève lui emboîta le pas, sans lâcher sa couverture.

— Vous ne pouvez pas venir avec moi, décréta-t-elle, catégorique.

— Ça m'étonnerait.

À l'évidence, il ne céderait pas.

— Écoutez-moi, s'il vous plaît! Vous ne devez pas m'accompagner. Ce serait dangereux pour vous.

— Et vous, vous n'êtes pas en danger?

— Je refuse que vous veniez.

— Tant pis.

— Adam, je vous en supplie. Allez-vous-en tout de suite !

— Non, rétorqua-t-il rudement. Nous restons ensemble. J'ai hâte de quitter cet endroit, je suis impatient de me retrouver seul avec vous, afin que vous me répétiez une fois de plus que vous n'avez aucun problème !

Elle baissa la tête.

— Vous êtes fâché contre moi...

— Pas du tout. Je suis au-delà de la colère.

Elle ouvrait la bouche pour répliquer, mais il la fit taire d'un signe de la main. Sans ménagement, il l'agrippa et

la poussa dans un recoin du box. Puis il se plaça devant elle, arma son fusil et attendit.

Les portes grincèrent. Herman entra, talonné par Lewis. Les deux hommes se séparèrent, chacun explorant un côté des écuries, fouillant la pénombre du regard.

Ezekiel Jones, prudent, franchit lentement le seuil.

— Ce qu'il fait sombre ici ! Où te caches-tu, ma fille ? Je sais que tu es là. Quand j'étais petit garçon, j'adorais jouer à cache-cache. Mais ce n'est pas le moment.

Adam sentait la jeune femme trembler. Elle essayait encore, pourtant, de lui échapper. Mais il la retenait, tout en surveillant les deux acolytes d'Ezekiel qui, méthodiquement, inspectaient chaque box.

Ils s'approchaient. Le prédicateur, lui, était toujours près de la porte.

— Montre-toi, ma fille, disait-il de sa voix sucrée, chantante. Allons, sors de ton trou. Tu as peur? Tu as raison d'avoir peur. Nul ne trahit Ezekiel Jones sans subir la colère du Seigneur.

— Il nous faudrait un peu de lumière ! cria Lewis.

Ezekiel craqua une allumette qui grésilla dans le silence, et alluma la lanterne pendue à son crochet. Après quoi il ferma les portes des écuries.

— Je ne voudrais pas qu'on nous dérange, roucoula-t-il. Et je ne voudrais pas que tu me files à nouveau entre les doigts, ma fille. Au moins, ici, il n'y a pas de fenêtre.

Herman avait atteint le box voisin. Soudain, sa tête apparut au-dessus de la cloison, son regard croisa celui de Geneviève. Elle n'eut pas le temps d'alerter Adam. D'ailleurs, ce n'était pas nécessaire: il l'avait vu et réagit aussitôt. Vif comme l'éclair, il abattit la crosse de son fusil sur le crâne de Herman. Une expression stupéfaite se peignit sur les traits du colosse, ses yeux roulèrent dans leurs orbites. Il s'écroula sur le sol.

Le bruit alarma Lewis qui accourut. Il s'immobilisa, considérant avec inquiétude l'arme braquée sur lui.

Sans se presser, Ezekiel rejoignit son acolyte. Une fraction de seconde, son visage se durcit.

— Qui êtes-vous, monsieur? s'enquit-il avec un sourire mielleux.

— Mon nom n'a aucune importance.

— J'ai une affaire à régler avec la femme qui se dis-

simule derrière votre dos. En revanche, je n'ai rien contre vous. Si vous me la confiez, vous pourrez partir. Il ne vous sera fait aucun mal.

— Je n'irai nulle part, et vous ne la toucherez pas.

— Je vous dédommagerai...

— Non merci.

La haine flambait à présent dans le regard d'Ezekiel Jones.

— Vous protégez une criminelle, une pécheresse, déclara-t-il d'une voix qui avait perdu sa douceur. Elle vous a attiré dans ses filets, n'est-ce pas?

Geneviève se glissa au côté d'Adam.

— C'est vous le criminel, pas moi!

Il pointa un index vengeur.

— Jézabel ! clama-t-il.

— Mais qui êtes-vous ? demanda Adam.

Le prédicateur se rengorgea comme un coq. Le menton levé, tenant d'une main le revers de sa jaquette, il semblait poser pour un portraitiste.

— Je suis le révérend Ezekiel Jones, répondit-il d'un ton solennel. Et cette fille détient quelque chose qui m'appartient.

— Je n'ai rien qui vous appartient !

— Dieu te punira pour ce mensonge.

— Comment osez-vous jouer les pasteurs? Vous n'êtes qu'un sale voleur !

— Ma fille, tu déraisonnes. J'ai l'âme pure, moi.

Il dévisagea Adam d'un air faussement contrit.

— À l'instar de saint Paul, j'avoue que j'ai péché autrefois, avant de trouver la lumière. Je veux récupérer mon argent, ajouta-t-il d'un ton sec.

— Je n'ai pas votre argent ! s'écria-t-elle.

Lewis fit un pas un avant. Visant le sol, Adam appuya sur la détente de son fusil. La balle souleva un nuage de poussière qui aveugla Lewis, lequel recula vivement et manqua renverser son patron.

Celui-ci le repoussa sans ménagement.

— Elle m'a pris quatre mille dollars.

— Non, ce n'est pas vrai !

— Elle ment ! rugit Ezekiel.

— Adam, vous me croyez, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Si mademoiselle affirme qu'elle ne vous a rien pris, c'est la vérité. Maintenant, sortez d'ici avant que je perde patience et que vous récoltiez une balle dans votre gros derrière.

Ezekiel ne bougea pas.

— Vous ne comprenez pas qu'elle vous a trompé ? C'est une Jézabel, elle vous entraînera en enfer si vous l'écoutez.

— Pourquoi ne pas s'en remettre à la loi, et laisser au shérif le soin de déterminer lequel de vous deux ment?

— Non, non, bafouilla Ezekiel. Il n'est pas nécessaire de recourir à la justice.

— Ah bon ? ironisa Adam.

— Hélas, je porte toujours mon passé... agité comme une croix, confessa le révérend qui déployait des efforts considérables - et peu convaincants - pour se donner un air humble. Sinon, vous pensez bien que je courrais chercher le shérif. Dieu m'en est témoin, je le ferais.

— Fichez le camp d'ici, ordonna Adam.

Ezekiel pivota sur ses talons.

— Nous n'en avons pas terminé, promit-il d'une voix sifflante.

Lewis voulut secourir son compagnon, toujours inconscient dans le box voisin, mais Adam le menaça de son arme.

— Laisse-le là, et sortez.

Ezekiel rouvrit les portes.

— Je t'aurai, ma fille ! beugla-t-il. Je sais où tu vas, et je te garantis que tu n'y arriveras jamais !

Sur quoi, il disparut dans l'obscurité, Lewis trottant derrière lui.

Geneviève, épuisée et soulagée, s'appuya contre le mur.

— Il faut partir tout de suite, grommela Adam. Ils risquent de revenir. Dépêchez-vous, Geneviève. Mais... que faites-vous ?

Elle s'étaitjetée dans ses bras en sanglotant.

— Merci de m'avoir crue.

Il s'autorisa à la tenir un instant contre lui, la serra très fort et lui baisa le front. Puis il s'écarta.

— Allons-y, ma chérie.

Elle sécha ses larmes d'un revers de main et resta

plantée sur place, à le contempler avec un sourire rêveur.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? bougonna-t-il.

— Vous m'avez appelée «ma chérie».

— Oui, en effet... Et maintenant, remuez-vous un peu.

Il voulut l'aider à se mettre en selle, mais elle tressaillit.

— Ma couverture !

Celle-ci gisait dans un coin du box. Comme la jeune femme tendait la main pour s'en saisir, Adam, plus prompt, l'attrapa et la jeta sur la croupe de la jument, derrière la selle.

Brusquement il se figea, considérant d'un œil incrédule le billet de cent dollars qui s'en échappait et voletait mollement pour atterrir entre ses jambes.

Il le contempla un moment, avant de se baisser pour le ramasser. Sans un mot, il regarda la couverture. Geneviève n'eut pas le temps de réagir : il dénoua la ficelle qui maintenait la couverture roulée, secoua le tout...

Des centaines de billets tombèrent en pluie à ses pieds.

— Quatre mille dollars ? articula-t-il.

Elle secoua la tête.

— Quatre mille sept cent trois dollars, pour être précise.

— L'argent d'Ezekiel, je suppose ?

Il était tellement furieux qu'il avait de la peine à parler. Il remarqua cependant que Geneviève ne semblait pas éprouver le moindre remords. Elle était apparemment sereine.

— Cela vous ennuierait de m'expliquer, Geneviève ?

Elle croisa les bras à hauteur de sa taille.

— Je n'ai pas volé l'argent d'Ezekiel.

Il baissa les yeux sur le monceau de billets. La preuve était là, pourtant.

— Adam?

— Quoi?

— Je vous jure que vous me croirez.

10

Depuis le jour de leur rencontre, elle n'avait cessé de mentir, semblait-il. Pour quelle raison penserait-il à présent qu'elle disait la vérité? Et pourtant, il la croyait. Sans doute était-il l'homme le plus naïf de la terre, à moins qu'il n'ait l'esprit dérangé.

N'empêche qu'il la croyait.

Elle n'était pas une voleuse. Par conséquent, il devait y avoir une explication logique à cette histoire. Dès que possible, il l'obligerait à tout lui raconter.

Il ne lui adressa pas la parole jusqu'à ce qu'ils aient établi leur campement, à une vingtaine de kilomètres au sud de Gramby. Il la pria d'allumer un feu, tandis qu'il rebroussait chemin pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Lorsqu'il la rejoignit, elle avait étendu les couvertures sur le sol et mis du café à chauffer sur les flammes.

Elle attendit qu'il ait pris soin des chevaux et avalé son dîner pour entrer dans le vif du sujet.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée d'avoir rangé les billets dans mon sac de voyage. C'est là qu'Ezekiel les cherchera, à coup sûr.

— Il n'aura pas l'occasion de s'en approcher.

Adam regarda autour de lui. Il se souvenait d'avoir mis le sac près des couvertures, or il n'y était plus.

— Qu'avez-vous fait de l'argent?

Elle désigna des rochers, à une dizaine de mètres.

— Je l'ai caché là-bas, sous des buissons.

Il s'assit à son côté et jeta quelques rameaux dans le feu. Geneviève lui proposa une pomme, qu'il refusa; elle posa le fruit dans son giron.

— Ezekiel nous a suivis, à votre avis ?

— Non, le ciel s'est couvert, il y a trop de nuages. S'il essaie de nous pister, il s'usera les yeux à essayer de repérer nos traces.

— Il ne risque pas de voir la fumée de notre feu ?

— Avec cette brume ? Pas de danger.

— Pourquoi fait-il si humide par ici ?

— À cause des chutes d'eau. Nous ne sommes pas loin de Juniper Falls.

Il s'interrompit un instant.

— Geneviève, vous vous rendez compte que c'était une folie de transporter une pareille somme? Et en plus, vous l'avez laissée dans les écuries, avec les chevaux pour seuls gardiens !

— Personne n'aurait l'idée de chiper une vieille couverture. C'était une meilleure cachette que le saloon.

Adam serra les dents. «Garde ton sang-froid», se tança-t-il.

— Daignerez-vous enfin m'expliquer? Si vous n'avez pas volé cet argent à Ezekiel, comment vous l'êtes-vous procuré ?

— Oh... je l'ai volé, je ne le nie pas.

Il en resta bouche bée.

— Pardon?

Elle lui tapota le genou.

— Ne vous énervez pas avant d'avoir entendu toute l'histoire. J'ai pris à Ezekiel de l'argent qui ne lui appartenait pas. J'ai volé un voleur, pour ainsi dire. Oui, c'est tout à fait ça...

— S'il vous plaît, commencez par le commencement et essayez d'être claire !

— Je n'aime pas que vous me donniez des ordres, ni que vous me parliez sur ce ton. Vous aboyez.

Il poussa un énorme soupir.

— Geneviève... je vous écoute.

Agacée, elle fourra la pomme dans la sacoche en toile et joignit les mains.

— J'ai été bernée, comme les autres. Il me semble vous avoir dit que je fréquentais la même église que votre mère, et que j'étais membre de la chorale. Une fois par an, le dimanche des Rameaux, un groupe de prédicateurs se joignait à notre congrégation, et notre pasteur en choisissait un pour prononcer le sermon. Une année, ce fut le révérend Thomas Kerriman qui prit la parole. Il nous supplia de l'aider, car il avait le projet de conduire plusieurs familles au Kansas, où elles pourraient s'installer. Ces gens étaient dans une situation dramatique, Adam. Ils étaient misérables, affamés, ils n'avaient rien à se mettre sur le dos. Il fallait leur donner une chance

de tout recommencer, de se bâtir une nouvelle vie. Le révérend Kerriman était en quelque sorte leur Moïse.

— Et il était du même acabit qu'Ezekiel Jones ?

— Oh non, au contraire! Je connaissais Thomas avant qu'il ne devienne prédicateur. Nous avons grandi dans la même paroisse, je sais que c'est un homme bon et honnête. Il serait incapable de faire du tort à son prochain.

— Alors que s'est-il passé ?

— Ce jour-là, Ezekiel Jones était présent. Il a déclaré à Kerriman qu'il avait les moyens de le soutenir dans son action. Si les membres de la chorale étaient d'accord, a-t-il ajouté, il organiserait pour nous une tournée dans la région. Tous les dons seraient remis à Kerriman. Puis il m'a montrée du doigt en disant que ma voix, à elle seule, inciterait les gens à ouvrir leur bourse.

Elle baissa le nez, confuse.

— Il est vrai que vous avez une très belle voix, Geneviève.

— Merci... Mon père disait toujours que Dieu donne à chacun de nous un talent particulier, et qu'il nous incombe de l'utiliser à bon ou mauvais escient. A l'époque, je ne comprenais pas vraiment ce que cela signifiait. Maintenant... j'ai compris.

— A cause d'Ezekiel?

— Non, à cause de moi. Je l'ai laissé m'abreuver, me griser de compliments. Être admirée me plaisait, Adam, je me suis mise à rêver de gloire et de fortune. Il n'a pas eu de difficultés à me manipuler pour réaliser son plan. J'étais très imbue de moi-même, or Ezekiel flattait mon orgueil. J'ai honte de celle que j'étais en ce temps-là. Je me comportais comme une enfant gâtée. La célébrité me tournait la tête, et, bientôt, il ne me resta plus qu'une amie au sein de la chorale : Lottie.

— Celle qui vous a envoyé le télégramme.

— Oui.

Il hocha la tête.

— Ainsi vous alliez de ville en ville pour chanter et récolter des dons.

— En effet. Ezekiel devenait de plus en plus exigeant. Il ne m'autorisait pas à sortir seule ou avec mon amie. Il a engagé ces deux vauriens pour me surveiller...

— Lewis et Herman?

Elle acquiesça.

— Il prétendait qu'ils étaient là pour me défendre, mais j'avais plus peur d'eux que d'autre chose ! Je continuais cependant à m'accrocher à mes rêves de gloire, et puis... un événement s'est produit qui m'a ouvert les yeux. J'ai vu combien mon existence était creuse, vide.

— Quel événement ?

— Ma mère est morte. Je ne l'ai appris que deux semaines après son enterrement. Nous chantions à Birmingham. Une amie de maman s'est déplacée spécialement pour m'annoncer la triste nouvelle. J'ai découvert ensuite qu'elle avait télégraphié à Ezekiel quand ma mère était tombée malade, mais il s'était bien gardé de m'avertir. Je ne le lui pardonnerai jamais... Je ne me le pardonne pas non plus.

— Puisque vous n'étiez pas au courant...

— J'aurais dû l'être, balbutia-t-elle. J'aurais dû revenir à la maison plus souvent. Malheureusement, j'étais sur mon petit nuage. J'ai oublié l'essentiel.

— Ezekiel vous aurait-il permis de partir, de rentrer chez vous ?

— Non, certainement pas. Mais j'aurais trouvé un moyen.

Il la prit avec douceur par les épaules.

— Et votre père ?

— Il est mort un an avant ma mère.

Adam soupira.

— Je comprends pourquoi vous désirez aller à Paris. Votre grand-père est l'unique parent qui vous reste, n'est-ce pas ?

— Je ne vous ai pas tout à fait dit la vérité à propos de mon grand-père. Il est effectivement à Paris, mais...

— Mais?

— Il est dans un cimetière parisien. Depuis longtemps. Je veux aller là-bas pour m'incliner sur sa tombe.

— Pourquoi m'avez-vous laissé croire qu'il était vivant ?

Elle lui lança un regard en biais.

— Si je vous avais avoué que j'étais seule au monde, vous vous seriez apitoyé sur mon sort. Je ne veux pas de votre pitié.

Il la contemplait avec une telle tendresse qu'elle eut envie de se blottir contre lui. Elle résista bravement à la tentation, détourna la tête.

— Des tas de gens sont seuls, cessez donc de me regarder ainsi... Vous désirez entendre la suite de l'histoire, oui ou non ?

— Bien sûr que oui.

Il lui caressait le bras. « Pourvu qu'il ne s'arrête pas», songea-t-elle. Mais dès que cette pensée lui vint, elle repoussa sa main.

— Quand j'ai appris que ma mère était morte, j'ai exprimé la volonté de retourner chez moi. Ezekiel a commencé à m'enfermer dans ma chambre. Je l'ai surpris en train de dire à Lewis que j'étais son gagne-pain. J'ai vécu des moments épouvantables. La disparition de ma mère avait tout remis en question. J'étais consciente de courir après un rêve absurde, la gloire et la fortune ne m'intéressaient plus. Je pensais continuellement à ce que me répétait mon père, lorsque j'étais petite fille. J'avais mal utilisé mon talent. J'ai donc décidé de ne plus chanter pour de l'argent, sauf en cas de nécessité absolue.

— Au saloon, pourtant, on vous a payée.

— C'est la nécessité, justement, qui m'a poussée, pas la vanité. Nous avions besoin de ces trente dollars pour manger, nous loger...

— Vous possédez presque cinq mille dollars, objecta-t-il.

— Ils ne sont pas à moi. Ils appartiennent au révérend Kerriman et aux familles qu'il a prises sous son aile.

Adam opina.

— Racontez-moi comment vous avez réussi à dérober tout cet argent à Ezekiel.

— Un après-midi à La Nouvelle-Orléans, j'étais assise dans le cloître d'une vieille église, un lieu paradisiaque. Par hasard, j'ai aperçu Thomas qui discutait avec Ezekiel. Il était visiblement bouleversé. Ezekiel, lui, riait à gorge déployée. Il se moquait de Thomas.

— Où étaient vos gardes-chiourmes ?

— Ce jour-là, Lewis était chargé de me surveiller. Je me suis laissé enfermer à double tour dans ma chambre, et ensuite... je me suis sauvée.

— Par la fenêtre.

— Oui, et j'ai couru jusqu'au cloître. J'ai entendu Ezekiel se vanter d'avoir récolté plus de quatre mille dollars. Il a ajouté que Thomas n'aurait pas un sou.

— Comment Thomas a-t-il réagi ?

— Il a menacé d'alerter les autorités. Ezekiel a piqué une crise de rage. « Si vous prévenez qui que ce soit, je vous tuerai!» a-t-il dit. D'abord, Thomas ne l'a pas cru, mais Ezekiel a ajouté qu'il n'hésiterait pas, car ce ne serait pas son premier meurtre.

«Lewis et Herman ont empoigné Thomas, ils l'ont rossé. Il s'est effondré, et Ezekiel lui a brisé les côtes à coups de pied. J'avais tellement peur que je n'ai même pas eu le réflexe de crier, d'appeler à l'aide. Puis d'autres personnes sont arrivées. Lewis et Herman se sont enfuis. Pas Ezekiel. Il est tranquillement rentré dans l'église... Il se prend pour le maître du monde.

— C'est à cet instant que vous avez résolu de lui dérober l'argent?

— Oui... Je me suis glissée dans sa chambre, et j'ai trouvé les billets sous son matelas. Chaque nuit, ce bandit dormait sur son tas de dollars. J'ai fourré le tout dans un sac, etje suis partie.

— Avec l'intention de vous rendre à Rosehill ?

— Non, pas au départ... Thomas avait été conduit à l'hôpital. Je suis restée à La Nouvelle-Orléans pour attendre qu'il se rétablisse et lui remettre l'argent. Je n'osais pas aller le voir, je craignais d'être repérée par les hommes d'Ezekiel. Une nuit, j'ai quand même rassemblé mon courage etje me suis introduite dans l'hôpital. J'ai découvert que Thomas n'était plus là, qu'il avait déjà regagné le Kansas.

— Et vous avez décidé de l'y rejoindre, je suppose?

— Effectivement. Quand j'ai quitté La Nouvelle-Orléans, j'ai pris la direction du Kansas. Seulement... j'avais peur d'Ezekiel. J'avais été témoin de ce que lui et ses hommes avaient infligé à Thomas, il le savait. Sans doute avait-il aussi compris dans quel but j'avais volé l'argent. Je redoutais qu'il se lance à ma recherche, qu'il me capture au coin d'un bois.

— Donc, vous êtes venue à Rosehill.

— J'ai pensé que le ranch était l'endroit idéal pour

me cacher un certain temps. J'étais persuadée qu'Ezekiel ne me suivrait pas jusque-là.

— Comme je regrette que vous ne m'ayez pas raconté tout ça lorsque nous étions dans ma bibliothèque !

— Je ne voulais pas vous mêler à cette histoire. C'était mon problème Je devais le régler seule. Si je vous avais avoué la vérité, vous vous seriez senti obligé d'agir à ma place, de restituer l'argent à Thomas. Cela vous aurait mis en danger.

— Peut-être...

— C'est à moi, et à personne d'autre, de rapporter à Thomas ce qui lui appartient. Je tiens à ce qu'il sache que je n'étais pas la complice d'Ezekiel. J'y attache une extrême importance.

— Il le sait déjà, j'en suis persuadé.

— Je souhaite aussi lui dire combien je suis navrée... Mais il faut être réaliste. Ezekiel ne renoncera pas, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute. Cinq mille dollars, c'est loin d'être négligeable.

Elle s'écarta et lui fit face.

— Voulez-vous me promettre une chose ? S'il m'arrivait malheur, ou si nous étions séparés, irez-vous rendre l'argent à Thomas?

— Il ne vous arrivera rien, je ne le permettrai pas.

— Adam, cette somme est essentielle pour ces pauvres gens. Grâce à elle, ils auront de quoi se nourrir, se vêtir, vivre en paix. Promettez-moi, je vous en prie...

— Je vous le promets.

Elle baissa la tête.

— Je préfère ne pas imaginer ce que vous pensez de moi. J'ai été si naïve, si sotte, si vaniteuse, si...

Il interrompit ce mea culpa en effleurant ses lèvres d'un baiser.

— Vous avez un cœur d'or, murmura-t-il d'une voix rauque.

Elle recula à nouveau.

— Je vous interdis de croire ça. Si je n'avais pas été aussi égoïste, aussi imbue de ma petite personne, j'aurais immédiatement vu clair dans le jeu d'Ezekiel. Je me suis conduite de façon stupide, mais je vous assure

que j'ai bien retenu la leçon... Vous comprenez à présent pourquoi je suis devenue cynique ?

Elle semblait tellement sincère qu'il n'osa pas rire. Il ne put toutefois réprimer un sourire amusé.

— Je comprends que vous ayez souhaité vous réfugier dans le cynisme, comme on s'abrite derrière un bouclier. Malheureusement, ma chérie, je crains que vous n'ayez échoué. Il n'y a rien de cynique en vous. Jamais je n'ai rencontré d'être aussi pur que vous. Vous avez une belle âme, Geneviève.

— Vous avez recommencé, souffla-t-elle d'un ton de reproche.

Il l'attira doucement contre lui. Elle ne résista pas; au contraire, elle noua les bras autour de son cou.

Plongeant son regard dans le sien, elle songea qu'il était l'homme le plus extraordinaire, le plus parfait de la terre. Comment trouverait-elle le courage de le quitter?

— De quoi donc suis-je coupable ? murmura-t-il.

— Vous m'avez appelée «ma chérie». Il ne faut plus dire ça.

— Pourquoi?

— Parce quej'aime que vous m'appeliez ainsi, balbutia-t-elle. Et maintenant, vous allez m'embrasser encore, n'est-ce pas ? Si vous continuez, quand il sera temps de nous séparer, ce sera trop dur pour moi. J'aurai le cœur brisé. Je partirai pour Paris, vous rentrerez chez vous... Soyons simplement amis, voulez-vous? D'abord... un dernier baiser, pour le plaisir, et ensuite...

Il esquissa une grimace.

— Nous échangerons une poignée de main, et adieu?

— Vous pourrez éventuellement m'embrasser sur la joue, comme le font des amis.

Elle lui demandait son amitié, rien de plus ? N'avait-elle pas compris qu'ils avaient dépassé ce stade ? Peut-être était-il responsable. Il ne lui avait pas dit ce qu'il éprouvait pour elle. Il ne s'était même pas autorisé à y penser. Il tenait profondément à elle, mais, comme à l'accoutumée, il voulait envisager toutes les conséquences avant d'aborder le sujet.

— Il y a une chose que vous devez vous mettre dans la tête, rétorqua-t-il d'un ton brusque. Je n'embrasse

pas mes amis, pas même sur la joue, et je ne les appelle pas «chéri».

— Nous ne pouvons pas nouer une relation intime.

Dieu ! qu'elle était exaspérante, parfois !

— Nous avons *déjà* une relation intime.

Elle paraissait sur le point de fondre en larmes.

— Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas ? Vous aspirez à la tranquillité, la sérénité. Moi, partout où je passe, je sème le trouble.

— Pas du tout. Vous êtes agaçante, têtue, mais vous ne semez pas le trouble. Et moi, je ne suis pas votre ami.

Elle sursauta lorsque, sans crier gare, il la serra contre lui et écrasa sa bouche sur la sienne.

Ce ne fut certes pas un baiser amical qu'il lui donna ! Elle y répondit d'abord timidement, puis avec de plus en plus d'ardeur. Elle était douce et fraîche comme une fleur de printemps. Les flammes de la passion crépitaient dans leurs veines.

Quand leurs lèvres se désunirent, Geneviève haletait. Ce son fut pour Adam une musique divine.

Elle ne lui redirait pas qu'il était son ami. Non mais !

— Et maintenant, une poignée de main avant de nous séparer comme deux bons copains? marmonna-t-il pour bien enfoncer le clou.

Ce sarcasme la laissa de marbre. Elle se sentait merveilleusement bien, pelotonnée contre lui, la tête au creux de son épaule, les yeux clos.

Il l'étreignit ainsi un long moment, caressant son dos de déesse. Il ne voulait songer qu'à cet instant magique ; hélas, le souvenir d'Ezekiel Jones ne tarda pas à s'insinuer dans son esprit.

— À quoi pensez-vous ? demanda-t-elle soudain.

— A Ezekiel.

— Je me doutais que vous étiez préoccupé. Vos bras se sont crispés, vous me broyez les côtes.

Il inspira profondément pour se décontracter, desserrer son étreinte.

— C'est mieux?

— Oui... Je devrais sans doute m'écarter de vous, mais je n'ai pas envie de bouger. Moi aussi, je réfléchis-

sais. Vous croyez qu'Ezekiel disait la vérité quand il a affirmé qu'il n'en était pas à son premier meurtre ?

— C'est possible, etj'aimerais découvrir le fin mot de cette histoire. Si je ne m'abuse, vous m'avez dit qu'il avait changé de nom. Vous connaissez sa véritable identité?

— Henry Stevens. Une fois, Lewis l'a appelé comme ça. Ezekiel s'est mis dans une colère noire, il a insulté Lewis. Il l'a menacé, s'il recommençait, de lui tordre le cou. Il criait si fort que toute la chorale l'a entendu.

Adam engrangea cette information dans sa mémoire. Henry Stevens... Ezekiel avait-il changé de nom parce qu'il était recherché ?

— Quand nous serons à Sait Lake City, je rendrai une petite visite au marshal.

— Je doute que vous le trouviez dans son bureau. Souvenez-vous de ce qu'a dit M. Steeple : trois officiers fédéraux mènent l'enquête en ce moment sur le cambriolage d'une banque à Middleton.

Ce fut alors que, subitement, le plan qu'Adam s'efforçait d'échafauder lui apparut avec une clarté éblouissante. Il esquissa un sourire. Oui, l'idée était géniale, cela valait la peine de prendre quelques risques. Ezekiel recevrait le châtiment qu'il méritait...

D'accord, il y avait beaucoup de «si»: si lajeune femme était en lieu sûr, s'il réussissait à duper Ezekiel, à l'amener jusqu'à Middleton, et si les marshals étaient effectivement en ville, Adam leur apporterait le prédicateur sur un plateau.

— Il me semble que nous aurions intérêt à nous séparer, déclara Geneviève.

Elle exprimait tout haut ce qu'il pensait.

— L'un de nous, enchaîna-t-elle, devrait entraîner Ezekiel vers le nord, tandis que l'autre transporterait l'argent jusqu'au Kansas.

Il secoua la tête.

— L'argent sera mieux dans une banque, tant que je n'en aurai pas terminé avec ces types.

— Vous êtes fou? Ces montagnes grouillent de bandits. La banque sera dévalisée. Non, mon plan est excellent.

— Le mien est meilleur. Nous vous trouverons un refuge, etje m'occuperai d'Ezekiel.

— Pas question! C'est mon problème, c'est à moi de le régler.

— C'est *notre* problème, rectifia-t-il, etje le réglerai seul. Vous ne viendrez pas avec moi. Je m'inquiéterais sans cesse pour vous, cela m'empêcherait de me concentrer sur ma tâche.

— C'est-à-dire?

— Mettre un terme aux manigances d'Ezekiel.

— C'est très gentil de vous inquiéter pour moi, toutefois vous ne me tiendrez pas à l'écart. Ne comptez pas là-dessus. Comment pourrais-je rester tranquillement assise dans un quelconque salon, à papoter et boire du thé, pendant que vous risquez votre vie ? Je refuse catégoriquement.

Il lui sourit.

— Je n'envisageais pas de vous enfermer dans un salon. Je pensais a un autre genre de lieu, où Ezekiel ne viendra jamais vous chercher, ni vous ni l'argent.

— Ce genre de lieu n'existe pas.

Il l'embrassa à nouveau, pour la faire taire.

— Ayez confiance en moi, Geneviève. Je connais un endroit idéal.

11

Il la mit en prison. Elle devait en convenir : pour l'argent, c'était effectivement la cachette idéale. Cela ne l'empêchait pas de pester contre Adam, car il était résolu à la laisser là pendant qu'il traquerait Ezekiel et ses sbires.

Si elle avait pu rester un instant seule avec lui, elle aurait vertement exprimé son désaccord, mais cette prison était bondée, et elle ne se permettrait certainement pas de critiquer Adam devant des étrangers.

Elle prit place dans un fauteuil, devant le bureau du shérif Norton, joignit les mains sur son sac de voyage posé sur ses genoux. Adam se tenait debout derrière

elle. Après avoir balayé d'un geste les papiers qui encombraient son siège, le shérif s'assit. C'était un homme âgé, à la panse rebondie et aux yeux mélancoliques. Avec ses bajoues et son visage qui se plissait tout entier quand il souriait - or il avait le sourire facile - il rappelait à Geneviève un vieux chien de chasse. Il était très gentil, aussi l'aima-t-elle tout de suite. De sa voix rocailleuse, empreinte d'une sollicitude toute paternelle, il leur demanda en quoi il pouvait les aider. Adam entreprit de lui raconter leur histoire.

Deux marshals, adossés au mur, écoutaient avec attention. Ils. étaient tellement semblables, en ce qui concernait leur aspect physique, leur comportement, qu'ils auraient pu passer pour des jumeaux. Ils affichaient la même expression lasse et désenchantée. Le plus musclé se nommait Davidson, l'autre Morgan.

Leur présence aurait dû rassurer Geneviève, pourtant elle était nerveuse. Elle avait l'impression qu'ils lisaient en elle, jusque dans les recoins de son âme. De quelles tragédies, de quelles horreurs avaient-ils été témoins pour devenir aussi imposants, aussi implacables? Son imagination s'emballait à tel point qu'elle dut se retenir pour ne pas bondir sur ses pieds et s'enfuir.

Si seulement ils daignaient arrêter de la fixer ainsi... Elle s'attendait presque à ce que l'un d'eux fonde sur elle comme un félin sur sa proie, et elle ne cessait de leur lancer de furtifs coups d'œil pour s'assurer qu'ils n'avaient pas bougé.

Sans doute Adam perçut-il son malaise, car il lui posa une main sur l'épaule.

Lorsqu'il eut terminé l'exposé de leur situation, le marshal Davidson déclara qu'il serait peut-être utile que lajeune femme examine les affiches des hommes recherchés. Il n'était pas impossible qu'Ezekiel y figure.

Le shérif pointa le doigt vers une pile de documents, dans un angle de la pièce.

— Il vous faudra probablement des heures pour les passer en revue.

— Monsieur Clayborne, êtes-vous certain que Jones et ses acolytes vous suivent ?

Morgan avait posé cette question tout en observant Geneviève.

— Oui, j'ai veillé à ce qu'ils puissent facilement repérer nos traces jusqu'à Middleton.

Davidson s'approcha de Geneviève. Elle sursauta violemment, puis se mit en colère.

— Messieurs, que regardez-vous comme ça?

Les officiers fédéraux échangèrent un coup d'œil, avant de se retourner vers elle. Davidson haussa les sourcils, d'un air quelque peu embarrassé, mais Morgan ne se départit pas de son expression glacée.

— C'est vous que je regardais, mademoiselle, répondit Davidson.

— Je vous prierais de vous en abstenir. Franchement, si vous continuez, vous finirez par me faire avouer n'importe quel crime.

— Quel genre de crime ? rétorqua Morgan.

Une ombre de sourire plissait le coin de ses yeux.

Du coup, il lui parut plus humain. Elle se détendit.

— Je n'en ai pas la moindre idée... Savez-vous seulement à quel point vous êtes intimidants, tous les deux ? Oui, bien sûr, vous le savez. C'est de cette façon que vous extorquez des aveux aux bandits et aux assassins, n'est-ce pas ?

— Geneviève, qu'est-ce que vous racontez ? intervint Adam.

— Vous ne comprendriez pas, même si j'essayais de vous expliquer. Vous êtes comme eux.

Davidson éclata de rire.

— Dites-nous, mademoiselle... avez-vous vraiment tenu le rôle de Ruby Leigh...

— Diamond ? acheva Morgan avec malice.

— Entre nous, vous n'avez pas l'air du genre à porter un nom pareil, fit remarquer Davidson.

Elle fronça les sourcils.

— Et de quoi ai-je l'air, au juste ?

— D'une dame raffinée. J'ai du mal à vous imaginer sur la scène d'un saloon.

— M. Steeple m'a forcé la main... Adam, ce n'était pas nécessaire de dire à ces messieurs que j'avais chanté dans un saloon.

Il lui pressa doucement l'épaule. Davidson prit la défense d'Adam.

— Il nous racontait où il avait vu Ezekiel pour la première fois : il était donc obligé de mentionner le saloon.

— Je vous assure que je n'ai pas pour habitude de distraire des ivrognes. D'ailleurs, je n'ai chanté que des hymnes religieux.

— Vous avez vraiment fait pleurer ces brutes ? s'enquit Morgan.

— Je ne l'ai pas fait exprès.

A ces mots, tous s'esclaffèrent. Gênée, lajeune femme attendit que leur hilarité s'apaise. Après quoi, se drapant dans sa dignité, elle leur demanda ce qu'ils comptaient faire pour arrêter Ezekiel et ses sbires.

Norton se pencha et lui tapota la main.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, ma petite demoiselle.

Ce ton condescendant la piqua au vif.

— Shérif, Ezekiel me pourchasse depuis des semaines. J'estime normal d'être un peu anxieuse, etje m'inquiète aussi pour Adam. Il est résolu à mettre un terme aux agissements de ces trois individus.

Elle leva vivement la tête vers son compagnon.

— Ne m'enfoncez pas les doigts dans l'épaule, s'il vous plaît, je ne me tairai pas. Je ne veux pas que vous courriez le moindre risque.

Elle se tourna vers les marshals.

— Alors?

— Alors quoi ? rétorqua Davidson.

— J'attends que l'un de vous dise à Adam qu'il n'est pas habilité à faire respecter la justice.

— Il paraît réellement déterminé, et je ne vois pas comment l'amener à changer d'avis, déclara Morgan. Personnellement, je comprends son désir de coincer Jones. Si la femme que j'aime était menacée, j'agirais comme lui.

Elle hésita, ne sachant trop si elle devait ou non détromper le marshal. Adam ne l'aimait pas; il avait simplement pitié d'elle. Point à la ligne.

— Si Ezekiel est recherché pour meurtre ou un autre crime, continua Morgan, je serai bien content d'avoir une petite conversation avec lui.

La désinvolture de l'officier fédéral agaça profondément Geneviève.

— Comment ça, une petite conversation ? J'exige que vous le jetiez au fond d'un cachot ! Si le crime qu'il a commis n'a pas été découvert, s'il ne figure pas parmi les bandits recherchés, eh bien je porterai plainte contre lui.

— Pour quel motif? demanda le shérif.

— Cet homme m'a enfermée dans une chambre.

— Pardonnez-moi, mais c'est votre parole contre la sienne. Or, à mon avis, il n'avouera jamais qu'il vous a séquestrée.

— Il vaudrait mieux que vous examiniez les affiches sans perdre de temps, suggéra Davidson.

— Oui, mais en attendant, je veux que vous arrêtiez Ezekiel et ses hommes. Je vais vous les décrire.

— Nous voilà revenus à notre point de départ, soupira le shérif. Comme je vous le disais, il faut un motif valable pour procéder à une arrestation.

— Par exemple ?

Le shérif réfléchit un instant.

— Si l'un d'eux vous tirait dessus, nous serions en mesure de le pincer pour tentative de meurtre.

Davidson sourit à la jeune femme.

— Je sais que c'est frustrant, mademoiselle, mais la loi est la loi. Peut-être que si nous parlons à Jones, il prendra peur et vous laissera tranquille.

— Et si on demandait à Ryan de lui dire deux mots ? proposa Morgan à son collègue.

— Adam... qu'en pensez-vous ?

Comme Geneviève n'obtenait pas de réponse, elle pivota sur son siège. Adam avait disparu.

— Où est-il?

Elle se levait déjà, prête à se ruer vers la porte.

— Rasseyez-vous, mademoiselle, lui ordonna gentiment le shérif. Il est parti voici quelques minutes. Il faut que vous examiniez ces affiches. Les dernières sont là. Toutefois, si vous estimez que le crime d'Ezekiel est plus ancien, je vous conduirai dans la remise. Je conserve tous les documents que je reçois. Certains datent de dix ans.

— Pendant que vous épluchez tout ça, déclara Davidson, Morgan et moi irons au bureau de poste, nous réclamerons des informations par câble. Adam nous a fourni une description précise, logiquement nous

aurons bientôt des nouvelles. D'ici là, restez avec le shérif. Vous êtes en bonne compagnie.

— Vous retournez ensuite dans les montagnes, tous les deux ? leur demanda Norton.

Morgan opina.

— Ryan montera la garde près de la maison du docteur tant qu'il y aura une chance que notre témoin s'en tire. Si vous avez des ennuis, il viendra vous donner un coup de main.

Geneviève regarda les officiers sortir, puis reporta son attention sur le shérif.

— M. Steeple a dit qu'il y avait trois marshals à Middleton. Ryan est le troisième, je présume ?

— Effectivement. Morgan et Davidson sont sous ses ordres. Ryan est pourtant le plus jeune.

— Son prénom ne serait pas Daniel, par hasard?

— Tout juste. Mais j'aurais du mal à l'appeler Daniel. «Marshal» ou «monsieur» me paraissent beaucoup plus appropriés. Il n'est pas du genre familier, vous comprenez. En réalité, il terrorise tout le monde en ville. Voilà pourquoi, je suppose, Morgan jugeait préférable que ce soit Ryan qui parle à Ezekiel Jones.

— Pour quelle raison le marshal Ryan surveille-t-il la demeure du médecin ?

— Parce qu'on a transporté le vieux Luke MacFarland chez le Dr Garrison. Luke est notre unique témoin, le seul qui ait survécu à la terrible tragédie qui s'est déroulée ici avant-hier. Ça a commencé comme un banal cambriolage, et ça s'est achevé par un massacre. Luke était dehors, il a tout vu par la fenêtre de la banque. Avant de perdre conscience, il nous a dit, à Ryan et moi, qu'il pouvait identifier le chef de la bande.

«Les employés ont remis l'argent aux bandits sans rechigner, les mains en l'air pour leur montrer qu'ils n'avaient pas l'intention de jouer les héros. Il n'y avait aucune raison de les tuer, vraiment aucune, pourtant les voleurs n'ont pas hésité. Frank Holden, le directeur, a pris six balles dans la tête. Son sang a éclaboussé les murs du sol au plafond. Ça a été une boucherie, et cinq braves types qui étaient mes amis ont été abattus comme des chiens. »

Geneviève, au bord de la nausée, bredouilla :

— Les pauvres gens... S'ils n'ont pas riposté, pourquoi les a-t-on assassinés ?

— Parce qu'ils étaient des témoins, voilà pourquoi. Luke et Nichols, qui avaient observé toute la scène, l'ont payé très cher. Luke a été grièvement blessé au ventre. Il n'a quasiment aucun espoir de survivre, et c'est un drame pour sa famille. Il a une femme et quatre garçons à nourrir. S'il meurt, je me demande comment les siens se débrouilleront.

— Et l'autre, Nichols ?

— Lui a reçu une balle en plein cœur. Le docteur dit qu'il est sans doute mort debout, avant même de s'effondrer.

— J'espère que les marshals captureront ces monstres et les mettront sous les verrous jusqu'à la fin de leur existence.

— Moi, je préférerais qu'on les pende, grommela Norton. Vous comprenez, maintenant, pourquoi Davidson et Morgan laissent Adam s'occuper de Jones ? Ils ont suffisamment à faire avec cette bande de tueurs. Aucun d'eux n'a fermé l'œil depuis quarante-huit heures.

— Vous pensez qu'ils les retrouveront?

— Peut-être oui, peut-être non. Il y a une centaine de grottes dans les montagnes où ils peuvent se cacher. Oh, ils finiront bien par se faire prendre; un jour ou l'autre, ils commettront une erreur. Depuis plus d'un an, ces cinq types sont devenus des fauves. Pour avoir échappé à Ryan pendant si longtemps, il faut que leur chef soit sacrément malin. Ce salaud s'arrange toujours pour qu'il n'y ait aucun témoin, au cas où il serait arrêté.

Le shérif se redressa et s'étira.

— Si ça ne vous ennuie pas de rester seule, j'ai envie d'aller chez le docteur, voir où en est Luke.

— Cela ne me dérange pas... Si vous croisez Adam, voulez-vous lui dire, s'il vous plaît, que j'aimerais bien qu'il m'aide à trier ces affiches ?

— Je serais étonné de le rencontrer. .Selon moi, il s'est posté au pied des collines, à la sortie de la ville. Si je voulais intercepter quelqu'un qui vient de Gramby, c'est là que je l'attendrais. Il n'y a qu'un moyen d'entrer dans Middleton : franchir ces collines, derrière les écu-

ries. Mais je crains fort qu'il ne revienne bredouille, parce que si vous avez entendu dire que nous avions trois marshals ici, votre Ezekiel Jones est certainement au courant, lui aussi.

Geneviève secoua la tête.

— Je ne crois pas qu'Ezekiel soit demeuré assez longtemps à Gramby pour discuter avec qui que ce soit. Du moins, Adam l'espère... Shérif, je m'inquiète pour lui. Ezekiel ne recule devant rien, et ses deux comparses n'hésiteraient pas à abattre un homme d'une balle dans le dos.

— Ne vous tracassez donc pas. Si j'ai un moment, j'essaierai de le trouver. Quoiqu'il n'a sans doute pas besoin de mon aide. Mon petit doigt me dit qu'il est parfaitement capable d'affronter seul trois adversaires.

Le shérif la conduisit dans la remise, puis s'éclipsa. Elle jeta un regard circulaire et sentit le découragement l'envahir. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin. Les documents s'entassaient sur les étagères, du sol au plafond. Une épaisse couche de poussière les recouvrait, et certains tombaient en lambeaux dès qu'elle s'en saisissait.

Cet apparent chaos était pourtant mieux organisé qu'elle ne l'avait imaginé. Le shérif avait classé les affiches par année. Négligeant les plus récentes, elle s'attaqua aux autres.

Trois heures plus tard, elle était courbaturée, affamée, et poussiéreuse de la tête aux pieds. Comme elle étendait ses jambes pour dissiper les crampes qui lui tiraillaient les mollets, elle heurta par mégarde une pile de papiers qu'elle n'avait pas encore étudiés. Avec un soupir accablé, elle se pencha pour les ramasser. Soudain, elle poussa un cri de joie.

La figure patibulaire d'Ezekiel Jones était là, juste sous ses doigts !

Le portrait était remarquablement fidèle, l'expression des petits yeux enfoncés et cruels révélait le caractère diabolique du sujet. Il était recherché pour meurtre et escroquerie, on le disait armé, dangereux - ça, elle pouvait en témoigner -, et l'on offrait cent dollars de

récompense pour sa capture. Au bas du document étaient notés les divers pseudonymes qu'il utilisait, et en haut de l'affiche, on avait inscrit ! *Mort ou vif.*

Elle était tellement excitée par sa découverte qu'elle en avait le vertige. Adam devait voir ce document immédiatement. Il réaliserait à quel redoutable adversaire il avait affaire.

Mon Dieu, cet homme avait tué... Elle l'avait entendu se vanter d'avoir commis un meurtre, mais au fond elle ne l'avait pas cru. Pourtant, Ezekiel était bel et bien un assassin. Avec un peu de chance, quand elle lui aurait montré cette affiche, Adam accepterait de laisser agir les autorités.

Elle empoigna son sac et s'élança vers la sortie. Non, songea-t-elle, ce serait stupide d'emporter l'argent de Thomas. Elle fit demi-tour, jeta le sac dans une cellule vide dont elle verrouilla la porte, et glissa dans sa poche les clés qui tintaient à chacun de ses pas.

Dehors, les gens allaient et venaient dans la rue. Elle hésita, le cœur battant. Pourvu qu'Adam soit bien à l'affût au pied des collines, à l'entrée de Middleton. Et pourvu qu'Ezekiel ait renoncé à les poursuivre jusqu'ici, sachant que trois marshals se trouvaient en ville. Adam avait des principes : jamais il ne s'abaisserait à tirer sur un ennemi qui lui tournait le dos. Ezekiel, lui, n'aurait pas le moindre scrupule.

Affolée par cette idée, elle se précipita vers les écuries.

Soudain, une détonation retentit. Geneviève en fut tellement terrifiée qu'elle trébucha, se retint à un poteau et lâcha l'affiche. Elle la ramassa vivement, la replia et la fourra dans sa poche. Aveuglée par la lumière du soleil, elle plissa les paupières, scrutant les alentours.

Quelqu'un lui cria un avertissement, mais les mots se perdirent dans une nouvelle rafale de coups de feu. Le bruit était assourdissant et ricochait sur les bâtiments. Les passants couraient se mettre à l'abri; en quelques secondes, les trottoirs furent déserts.

La jeune femme demeurait clouée au sol. Au milieu de la rue, un homme s'éloignait au pas de course, un fusil dans les mains. Il était si rapide qu'on aurait cru un fantôme filant dans le soleil.

Une femme blonde passa la tête par la porte du bazar et hurla à Geneviève :

— Entrez vite, avant de vous faire descendre !

— La bande qui a dévalisé la banque est de retour, nous allons tous mourir! gémit une autre, dissimulée derrière la blonde.

Geneviève pivota pour pénétrer dans le magasin. Puis elle s'immobilisa. Pourquoi les voleurs reviendraient-ils ici? Et si c'était...

Adam... Un frisson glacé lui parcourut l'échiné. 0 Seigneur, et si Adam s'était fait piéger? Elle l'imagina cerné par Ezekiel, Lewis et Herman. Peut-être l'avaient-ils déjà abattu.

Il fallait qu'elle sache, qu'elle voie de ses yeux ce qui se passait.

Sans plus réfléchir, elle releva le bas de sa jupe et fonça en direction des coups de feu qui semblaient provenir d'une allée entre deux bâtisses.

Le soleil l'éblouissait, la peur lui coupait le souffle. Haletante, elle fonçait pourtant droit devant. Elle descendait du trottoir, à l'angle de la ruelle, quand elle entendit une voix murmurer son nom.

Elle se retourna d'un bond.

Un hurlement strident fusa de sa gorge.

12

Il les avait amenés exactement où il voulait.

Adam se plaqua contre le mur de brique, face à la ruelle, et rechargea prestement son fusil. Il se tenait au bout de l'allée qui se terminait en cul-de-sac, sur la gauche. Une sorte de joie sauvage lui gonflait le cœur: il était certain que ces trois ordures étaient piégées comme des rats.

Il n'était pas d'humeur charitable. L'un de ces fumiers avait essayé de lui sauter dessus, derrière les écuries, alors qu'il descendait de cheval. S'il n'avait pas eu le réflexe de se jeter à terre, il aurait pris une balle dans le dos.

Maintenant, il voulait leur régler leur compte. Il espérait qu'Ezekiel, pris de panique, risquerait le tout pour le tout et passerait à sa portée. Ils n'avaient pas d'autre issue. Cela ne dérangeait pas Adam de rester là toute la journée, à les guetter. Il ne bougerait pas d'un poil.

A cet instant, il aperçut un homme qui s'approchait en courant. Il portait un insigne. Sans doute s'agissait-il du troisième marshal. Il était grand, large d'épaules, blond aux yeux bleus...

Adam eut l'impression de l'avoir déjà vu quelque part, mais où? Il ne s'en souvenait pas. Comme l'autre le saluait d'un hochement de tête, il distingua, accrochée à sa poche de poitrine, une chaîne au bout de laquelle oscillait ce qui ressemblait étrangement à une boussole en or.

La lumière se fit aussitôt dans l'esprit d'Adam.

— Espèce de... dit-il d'une voix sifflante.

L'officier fédéral était Daniel Ryan.

— Lâchez votre arme, commanda le marshal.

Adam lui jeta un regard noir.

Le marshal répétait son ordre lorsqu'une détonation retentit. La balle effleura l'épaule de Ryan, qui se mit à couvert de l'autre côté de l'entrée de la ruelle, plaqué contre le mur.

— Qui sont ces types ? rugit-il.

Adam lui expliqua rapidement la situation.

— Combien sont-ils ?

— Ezekiel Jones mène la danse, et il a deux acolytes. Quand je suis arrivé au coin de cette rue, j'en ai repéré un qui galopait dans l'allée. Je suis sûr qu'ils sont tous les trois là-dedans. Ils sont coincés. Lorsqu'ils seront à court de munitions, ils sortiront.

Ryan opina.

— Je m'en charge. Éloignez-vous.

— Non, c'est vous qui allez vous éloigner. Vous êtes Daniel Ryan, n'est-ce pas ?

— Oui. Et vous, qui êtes-vous ?

— Adam Clayborne.

Ryan arqua un sourcil surpris. Un petit sourire joua sur ses lèvres.

— Le fils de Rose ?

— Exactement. Elle est belle, votre boussole...

— Je ne vous le fais pas dire.

— Elle appartient à mon frère Cole.

— Je ne le conteste pas.

Avant qu'Adam ait eu le temps de lui demander de rendre l'objet sur-le-champ, Ryan vociféra :

— Si vous tenez à votre peau, lâchez vos armes ! Les mains en l'air!

Une rafale lui répondit. Ryan tira à deux reprises, puis recula.

— Comment va votre mère ? demanda-t-il d'une voix aussi tranquille que s'il prenait le thé dans un salon.

— Très bien, rétorqua Adam avant de tirer à son tour.

Il perçut un gémissement de douleur. Un sourire satisfait apparut sur ses lèvres.

— Un de moins. Il en reste deux.

— Laissez-moi achever le travail.

— Pas question.

— Vous êtes prêts à capituler? lança Ryan aux bandits. Je ne vous le proposerai pas cinquante fois !

— Allez au diable! brailla l'un des hommes.

Le marshal soupira.

— Apparemment, ils ont envie de mourir, ironisa-t-il.

— Apparemment.

— Tant mieux, ça me fera moins de paperasse à remplir.

— Ezekiel Jones est à moi. Si quelqu'un doit le descendre, ce sera moi.

Ryan haussa négligemment les épaules.

— Est-ce que Rose vit dans le Montana, à présent?

— Oui. Elle parle souvent de vous, de façon élogieuse. Elle est persuadée que vous rapporterez la boussole que vous lui avez empruntée, répliqua Adam en insistant délibérément sur le dernier mot.

Ryan éclata de rire.

— Je ne l'ai pas empruntée. Je la lui ai prise.

— Eh bien, rendez-la.

— Je n'y manquerai pas. Je souhaite discuter d'une certaine affaire avec votre frère Cole. Dès que j'aurai fini mon travail ici, je viendrai à Rosehill.

— Je vous conseille de venir armé. Cole est furieux contre vous, il risque fort de vous descendre sans vous laisser le temps d'ouvrir la bouche.

— C'est une bonne gâchette, n'est-ce pas ?

— La meilleure.

— Tant mieux. Il est exactement l'homme dont j'ai besoin.

— Vous avez besoin de lui ? Vous n'imaginez quand même pas qu'il acceptera de travailler pour vous ?

— Mais si. Je peux être très persuasif, figurez-vous.

Leur conversation fut interrompue par de nouveaux coups de feu. Adam et Ryan ripostèrent, puis se plaquèrent contre le mur.

— Qu'attendez-vous au juste de Cole?

— Qu'il m'aide à exterminer de la vermine.

A ce moment, l'un des acolytes d'Ezekiel beugla :

— On sort ! Ne tirez plus !

— Lâchez vos armes et levez les mains! ordonna Ryan.

Herman apparut le premier, il marchait à pas prudents. Lewis, qui. boitait, le suivait de près. Les deux comparses atteignaient le bout de l'allée lorsque Lewis, se servant de Herman comme d'un bouclier, tira sur Ryan qu'il loupa. Le marshal le désarma une fraction de seconde avant qu'Adam ne l'assomme avec la crosse de son fusil. Lewis s'effondra sur le sol.

D'un mouvement fluide, Herman se jeta à terre tout en saisissant la carabine qui gisait derrière lui.

Ryan ne fit pas de quartier. Sa balle transperça la poitrine de Herman qui bascula en arrière. Il mourut avant même que son crâne ne heurte le bord du trottoir.

Adam s'engagea dans l'allée, à la recherche d'Ezekiel. Ce salopard n'était pas là. Pestant entre ses dents, il rechargea son fusil et se retourna. Ryan avait changé de place : il se tenait au milieu de la rue, les jambes écartées, droit comme un /, le doigt sur la détente, le regard fixe.

— Laissez-la partir ! hurla-t-il.

Adam se précipita, ignorant le signe de l'officier fédéral, lui intimant de rester à l'écart. Il était à cinq mètres du marshal quand il les vit : Geneviève - sa douce Geneviève, qu'il aimait de toute son âme - et Ezekiel Jones.

Celui-ci appuyait le canon de son pistolet contre la tempe de la jeune femme, et la poussait lentement vers

un boghei pourvu d'une capote, attaché au poteau devant le bazar.

Adam eut l'impression que la terre s'ouvrait devant lui, prête à l'engloutir. Ses genoux se dérobèrent, il lui sembla que son cœur devenait aussi dur qu'une pierre. Une rage inouïe le submergea.

— Non ! articula-t-il dans un souffle.

Ryan s'avançait tel un serpent vers Ezekiel, le regard rivé sur le prédicateur. Adam s'approcha également, mais lui contemplait Geneviève.

Elle devait être terrifiée, pourtant elle s'efforçait crânement de le dissimuler. Elle avait les larmes aux yeux, ce qui attisa encore la fureur d'Adam.

Il voulait étrangler Ezekiel de ses mains.

Cependant, il fallait d'abord le désarmer. De son bras gauche, il étreignait la taille de la jeune femme. Il entraînait sa prisonnière vers le boghei, avec l'intention manifeste de grimper dans la voiture et de s'enfuir avec elle.

— Tout ira bien, murmura Adam, alors que Geneviève, évidemment, ne pouvait pas l'entendre.

Comme s'ils s'étaient concertés, Adam et Ryan s'écartèrent l'un de l'autre, décrivant un V, tout en continuant à avancer. Ils gagnaient peu à peu du terrain.

— Un pas de plus etje la descends ! cria Ezekiel.

Sa voix tremblait, la panique déformait ses traits. Telle une bête sauvage acculée par les chasseurs, il était prêt à bondir, toutes griffes dehors. Il s'agissait de ne pas le provoquer, car il risquait, sans même le vouloir, de presser la détente de son pistolet collé sur la tempe de lajeune femme.

Jamais Adam n'avait éprouvé pareil effroi. Il n'avait pas dit à Geneviève qu'il l'aimait. 0 Seigneur, il voulait le lui répéter des millions de fois ! Il voulait vieillir avec elle, lui murmurer chaque matin, jusqu'à la fin de leur existence, combien il l'adorait.

— Lâchez-la, Ezekiel, implora-t-il.

— Je m'en vais, et personne ne m'en empêchera! croassa le prédicateur. Je n'ai rien à perdre. Si vous souhaitez qu'elle vive, je vous conseille de ne pas essayer de me rattraper.

— Je ne peux pas vous permettre de l'emmener! tonna Ryan.

Jones tourna les yeux vers le marshal.

— Alors je la tuerai! Si ma main se met à trembler, le coup partira, et vous en serez responsable ! Jetez vos armes, tous les deux, et fichez le camp.

— Non ! s'écria Geneviève. Il vous tirera dans le dos. Ne l'écoutez pas, Adam !

— Boucle-la, lui dit Ezekiel d'une voix sifflante. Tu t'es fourrée toute seule dans ce pétrin. Si tu n'avais pas volé mon argent...

— C'est l'argent de Thomas, pas le vôtre. Je vous garantis que je le lui rendrai.

— Du fond de ta tombe ? rétorqua-il avec une ironie mordante. Tu n'espères quand même pas sauver ta peau ? Décidément, ma petite, tu es trop naïve. Tiens-toi donc tranquille, bon Dieu! grogna-t-il comme elle tentait de se dégager.

— Lâchez-la, répéta Adam, suppliant.

Geneviève, en l'entendant parler sur ce ton, crut que son cœur se déchirait.

— Pardon... balbutia-t-elle.

— Pour la dernière fois, jetez vos armes! ordonna Ezekiel.

— Je n'en ai pas le droit, répondit Ryan.

Adam progressait lentement du côté gauche, Ryan du côté droit. L'officier fédéral, d'un geste imperceptible, pointa son fusil.

Adam comprit aussitôt ce qu'il comptait faire. Son sang se figea dans ses veines. Il regarda le marshal dont les yeux étaient devenus d'un bleu glacé.

— Non, pas ça !

— Je peux l'avoir.

— Non!

Ryan, ignorant ses protestations, avançait toujours. Il n'aurait qu'une seule chance, et si la mort d'Ezekiel n'était pas instantanée, alors la jeune femme succomberait elle aussi.

— Restez où vous êtes ! gronda Ezekiel, dont les petits yeux cruels fixaient alternativement Adam et Ryan, tandis qu'il continuait à pousser Geneviève vers le boghei.

— Ne vous obstinez pas ! rétorqua le marshal. Lais-

sez-la partir, sinon je vous abats. Et je ne vous raterai pas.

Maintenant, c'était Ryan qu'Adam avait envie d'étriper. Comment osait-il jouer ainsi avec la vie de Geneviève ? Le marshal n'avait pas le choix, mais Adam s'en moquait éperdument. Il savait que le prédicateur la tuerait à la première occasion.

Il ne permettrait pas que cela se produise. S'il devait se sacrifier pour qu'elle vive, il le ferait sans hésitation.

Il se mit à courir en direction du boghei, s'exposant délibérément au tir d'Ezekiel. Quand il fut à deux mètres de lui, il arma son fusil.

L'odieux personnage tomba dans le piège. La cible était trop proche, la tentation trop forte. Il détourna le canon de son pistolet, visa...

Il mourut avant d'avoir pu tirer. La balle de Ryan le toucha au milieu du front. Celle d'Adam fit un deuxième trou à quelques millimètres du premier.

Sous l'impact, Ezekiel fut soulevé de terre et tomba comme une masse sur le dos. Geneviève se jeta de côté. Elle éclata en sanglots.

Adam la souleva avec une infinie douceur. Elle se cramponna à son cou, pleurant à chaudes larmes.

Tous deux tremblaient convulsivement.

— J'ai eu si peur de vous perdre, murmura-t-il d'une voix éraillée.

— C'est ma faute. Vous auriez dû rester à Rosehill... A cause de moi, vous auriez pu vous faire tuer, Adam. Je n'y aurais pas survécu, je...

— Calmez-vous, ma chérie. C'est terminé.

Soudain, elle le repoussa avec violence.

— Comment avez-vous osé prendre un tel risque? Comment avez-vous...

Elle n'était plus capable de parler, tant les sanglots la secouaient. Il l'étreignit à nouveau, la berça. Il aurait pu la garder ainsi, tout contre lui, jusqu'à la fin des temps.

— Ne pleurez pas, mon amour, par pitié, souffla-t-il en lui caressant les cheveux. Vous avez été si courageuse.

— Oh non... J'étais terrifiée.

— Moi aussi.

Elle écarquilla les yeux.

— Vous? Je n'en crois pas un mot. Rien ne vous effraie.

Il émit un petit rire qui sonnait faux. Du bout des doigts, il essuya les joues de la jeune femme.

— Regardez-moi, je suis encore tout tremblant... Je vous le jure, ma chérie, plus personne ne vous fera de mal. Jamais.

Elle était saine et sauve, se répétait-il, dans l'espoir d'étouffer la colère qui bouillait en lui. Ce satané Ryan allait le lui payer !

— A cause de moi, vous avez failli vous faire tuer, répéta-t-elle. Ezekiel avait raison. Il m'a dit que j'étais trop naïve, trop sotte. Je ne vous ai apporté que des ennuis.

Il lui prit le menton, l'embrassa sur la bouche, puis sourit tendrement.

— Je vous rappelle que vous ne m'avez pas obligé à vous suivre.

Elle se remit à sangloter derechef. Il était si bon, si gentil avec elle.

Son regard s'attarda sur Ezekiel qui gisait sur le sol. Un frisson d'horreur la parcourut.

Adam l'aida à se relever et l'entraîna loin du cadavre. Il ne quittait pas l'officier fédéral des yeux.

— C'est Daniel Ryan? demanda-t-elle.

— Oui.

— Il a la boussole de Cole ?

Adam opina.

— Il a l'intention de venir à Rosehill pour la rendre à mon frère.

— Pourquoi le regardez-vous avec cet air mauvais ?

— Il a joué votre vie à quitte ou double. S'il avait manqué son coup...

— Ne pensez pas à ça. Je lui suis infiniment reconnaissante, et je tiens à le remercier.

— Non.

— Ezekiel a dit que, de toute façon, il me tuerait pour me punir de lui avoir causé tous ces problèmes.

— Ryan aurait dû attendre, rétorqua Adam, buté.

Le marshal entendit ce commentaire.

— Adam, je savais ce que je faisais.

— Foutaise ! Vous auriez dû me laisser agir...

— Vous étiez émotionnellement trop impliqué, coupa brutalement Ryan. Je ne l'étais pas.

— Évidemment, vous avez une pierre à la place du cœur!

Ryan s'approcha.

— J'ai du sang-froid, moi.

— Vous auriez pu la tuer. Si Ezekiel avait bougé d'un millimètre, c'est elle qui récoltait la balle.

— J'ai pris tout mon temps pour viser.

— Vous croyez que c'est une réponse ? Votre logique ne vaut pas un clou !

Geneviève ne comprenait rien à ce qui se passait. Ces deux hommes avaient œuvré de concert pour la sauver, et maintenant ils semblaient sur le point de s'égorger. C'était absurde.

— Messieurs, je vous en prie, calmez-vous...

— Vous vous fichiez qu'elle vive ou qu'elle meure, hein ? Quel genre de marshal êtes-vous donc ? Vous êtes censé protéger les citoyens, pas les cribler de balles !

Il bouscula Ryan qui le repoussa d'une bourrade.

— Je me souciais de son sort, mais il se trouve que je ne suis pas amoureux d'elle, contrairement à vous. Vous saisissez la différence ? Regardez vos mains, elles tremblent encore !

— Elles tremblent, c'est vrai, parce que j'ai une envie folle de vous flanquer mon poing dans la figure. Je vous jure que...

Du coin de l'œil, Adam vit Lewis, qui émergeait de son inconscience, se redresser à demi. Il pointait son fusil vers eux. Au même instant, Ryan perçut le reflet du soleil sur le métal. Les deux hommes se retournèrent d'un même mouvement et tirèrent.

Adam toucha Lewis au poignet, Ryan en pleine poitrine. Le bandit vacilla et s'écroula.

Geneviève porta les doigts à son cou; elle avait l'impression que son cœur battait dans sa gorge. Tout s'était déroulé si vite qu'elle ne songea même pas à crier.

Cet intermède ne perturba nullement Adam et Ryan. Ils observèrent Lewis durant quelques secondes, pour s'assurer qu'il ne bougerait plus, puis, comme si rien ne s'était produit, reprirent leur virulente discussion.

La jeune femme, qui reculait d'un pas chancelant, heurta le shérif Norton.

— Comment peuvent-ils être à ce point... insensibles ? bredouilla-t-elle. Ils viennent de... de tuer un homme.

— Si vous voulez mon avis, ce type ne l'avait pas volé. Il les aurait abattus sans hésiter. Allez, il n'y a pas de quoi en faire une montagne.

— Mais pourquoi se disputent-ils ?

— Oh, c'est leur manière à eux d'évacuer la pression. J'étais sous le porche de Barnes, j'ai assisté à la scène. Ils ont eu très peur pour vous, mademoiselle. Tous les deux. Vous aviez un pistolet sur la tempe : si le coup était parti, ça n'aurait pas été joli à voir.

Le shérif enfonça le bout pointu de sa botte dans la cuisse d'Ezekiel.

— Il a l'air nettement moins dangereux maintenant, pas vrai ?

Geneviève se refusait à regarder le cadavre. Elle pivota vers Adam. Il était en train de reprocher à Ryan de ne pas avoir négocié avec le prédicateur.

— Je ne négocie jamais avec des criminels. Vous pouvez piquer une crise de rage si ça vous chante, mais quand vous serez plus lucide, vous admettrez que j'ai eu raison. Je ne pouvais pas le manquer, je vous le répète. Etje ne l'ai pas manqué, vous en convenez ?

— Vous êtes toujours aussi sûr de vous, espèce de sale fanfaron ?

Ryan eut un petit rire.

— Je suis simplement le meilleur. Je vous concède que vous m'avez facilité la tâche en servant de cible à cette ordure. D'ailleurs, entre nous, c'était stupide de votre part.

Ces mots déplurent fortement à Adam qui bouscula à nouveau le marshal, lequel ne broncha pas.

Geneviève était à bout de forces, elle avait besoin de s'asseoir. Son cœur cognait contre ses côtes, sesjambes flageolaient, elle ne tenait plus debout.

S'agrippant au bras du shérif, elle se dirigea vers la prison.

— À cause de moi, Adam a failli se faire tuer, murmura-t-elle d'une voix pitoyable.

Norton lui tapota la main.

— Mais non, vous n'y êtes pour rien...

— Si, c'est ma faute. Avant mon arrivée, il menait une existence paisible dans son ranch. Je l'ai entraîné dans un abominable guêpier.

Il continuait à lui tapoter gauchement la main.

— Allons, faut pas pleurer, mademoiselle. Vous n'êtes pas responsable. C'est ce maudit prédicateur qui a provoqué tout ce chambard.

— Au fait, il était recherché pour meurtre ! annonça-t-elle, se souvenant soudain de l'affiche qu'elle extirpa de sa poche pour la tendre au shérif.

Adam et Ryan continuaient à se quereller. Ils vociféraient ; on devait les entendre à des kilomètres à la ronde.

— Vous êtes intimement lié à cette dame, voilà la raison !

— En effet! rugit Adam. Je l'aime, mais cela ne signifie pas que j'étais incapable de régler son compte à ce type !

Geneviève pivota.

— Vous m'aimez? s'exclama-t-elle.

Adam ne lui accorda même pas un coup d'œil.

— Ne vous mêlez pas de ça, Geneviève... Vous avez eu tort, Ryan! Vous avez joué avec sa vie. Je devrais vous descendre pour ça.

— Il ne faut pas m'aimer, Adam... Je pars pour Paris.

Du même mouvement, les deux hommes se retournèrent pour regarder la jeune femme qui s'élançait déjà vers la prison. Sa décision était prise. Elle récupérerait son sac et se rendrait immédiatement au Kansas. Dès qu'elle aurait restitué l'argent à Thomas, elle sauterait dans le premier train en partance pour la côte Est.

Elle était tellement pressée qu'elle ne laissa pas le temps au shérif de lui ouvrir la porte. Cependant, quand elle atteignit la cellule, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus les clés. Celles-ci étaient sans doute tombées de sa poche.

Elle ne réalisa même pas qu'elle pleurait, avant que le shérif ne lui fourre un mouchoir dans les mains.

— Ce n'est pas la peine de s'affoler comme ça, grommela-t-il, embarrassé.

— J'ai perdu vos clés, gémit-elle.

— Mais non, je les ai. Je les ai trouvées dans la rue.

Seulement, pour être franc, je ne comprends pas bien pourquoi vous avez jugé nécessaire d'enfermer vos vêtements dans une cellule. Vous aviez peur qu'on ne vous vole vos robes ?

Elle secoua d'abord la tête, puis acquiesça. Ni elle ni Adam n'avaient dit au shérif qu'il y avait une somme importante dans le sac, et à présent elle était trop lasse pour lui expliquer toute l'histoire.

A ce moment, la porte d'entrée s'ouvrit. Adam se baissa pour ne pas se cogner au chambranle. Il arborait une mine revêche, mais cela ne changeait rien : aux yeux de lajeune femme, il restait le plus bel homme du monde.

— Faites-le partir, chuchota-t-elle au shérif.

— Il faudrait que j'aie une bonne raison pour ça, rétorqua-t-il en déverrouillant la porte de la cellule.

Elle se précipita à l'intérieur pour récupérer son sac. La voix d'Adam retentit à ses oreilles :

— Qu'est-ce que vous avez? Pourquoi êtes-vous si bouleversée ?

Comment un individu doté d'une intelligence aiguë pouvait-il être aussi obtus ? Elle le dévisagea, bataillant pour ravaler ses larmes.

— Vous avez failli être tué à cause de moi. Vous étiez prêt à vous sacrifier, n'est-ce pas ? Vous possédez une âme noble, je ne suis pas digne de votre amour. S'il vous était arrivé malheur, votre mère ne me l'aurait jamais pardonné.

— Il ne m'est rien arrivé, ma chérie.

Elle essuya ses pleurs d'un revers de main.

— Il est temps de nous séparer. Rentrez chez vous, Adam.

— Geneviève...

— Ma décision est irrévocable.

Adam lui sourit. Après toutes ces péripéties, elle aurait dû deviner qu'il avait une idée derrière la tête. Cependant, elle était trop désemparée pour réfléchir. Elle s'assit lourdement sur le grabat, exténuée. Elle avait traversé une terrible épreuve, et chaque fois qu'elle repensait à Adam campé face à Ezekiel, telle une cible vivante, elle se sentait au bord de l'évanouissement.

Jamais elle ne s'en remettrait.

Il pénétra dans la cellule, ferma la porte à clé. Puis il s'adossa aux barreaux, les bras croisés, et sourit à nouveau.

— Maintenant, Geneviève, vous êtes ma prisonnière.

— Je ne vous aimerai jamais.

— Trop tard, vous m'aimez déjà. Du moins, je le crois. Voilà pourquoi vous avez eu si peur, n'est-ce pas ? Vous avez eu peur de me perdre.

— Comment savez-vous ce que j'ai ressenti ?

— Parce que j'ai éprouvé la même chose.

— L'amour n'est pas fait pour causer tant de souffrance.

— Pourtant, je vous aime.

Elle secoua la tête.

— Ça ne marchera pas. Nous sommes trop différents. Je vous rendrais complètement fou, vous ne me supporteriez pas... Adam, ajouta-t-elle dans un souffle, je ne vous oublierai jamais.

— Bien sûr que vous ne m'oublierez jamais, répliqua-t-il avec un rire attendri, puisque nous allons vivre ensemble jusqu'à la fin de nos jours.

— Il faut que je parte.

— Je vous suivrai.

— Vous aspirez à la paix, à la sérénité, et moi j'adore l'aventure.

— Nous trouverons un juste milieu.

Les larmes roulaient sur les joues de la jeune femme.

— Shérif, faites-moi sortir d'ici ! J'ai une diligence à prendre !

— Le shérif n'est plus là, il ne vous entend pas. Et je ne vous libérerai pas avant d'avoir obtenu votre promesse de m'épouser. Nous passerons notre lune de miel à Paris, ensuite nous nous installerons à Rosehill. Je veux vieillir à vos côtés, Geneviève.

Agrippant les barreaux, elle les secoua de toutes ses forces. Il lui prit les mains.

— Voilà une étonnante aventure, dit-il d'un ton malicieux. Vous pourrez raconter à nos enfants comment leur père a enfermé leur maman dans la cellule d'une prison.

L'étincelle qui brillait dans ses yeux était magique.

Elle le contempla longuement, émerveillée. Il l'aimait... Comment était-ce possible ?

— Nos enfants? souffla-t-elle.

— Oui, nous en aurons toute une ribambelle. Si Dieu le veut, ils seront aussi téméraires et aventureux que leur mère... Vous m'aimez, n'est-ce pas, ma chérie?

— Je vous aime. Depuis toujours.

Il la prit dans ses bras, l'embrassa avec fougue. Quand il releva la tête, il plongea le regard dans celui de lajeune femme, empli d'amour.

— Vous êtes l'homme de mes rêves, Adam.

— Et vous, mon cœur, vous êtes la plus belle aventure qui pouvait m'arriver.

ÉPILOGUE

Le jour du mariage, Daniel Ryan fut le témoin d'Adam, et le shérif Norton eut l'honneur de conduire Geneviève à l'autel de la petite église de Middleton. Elle avait revêtu la robe de soie blanche que sa mère avait confectionnée pour elle, un an avant sa mort, et tenait un ravissant bouquet de roses rouges.

Adam, en la voyant si belle, eut le souffle coupé. Sa voix tremblait lorsqu'il prononça le «oui» qui les unirait pour toujours.

Une heure plus tard, ils quittaient Middleton.

Ils passeraient leur première nuit à Gramby, dans le pimpant hôtel de Pickerman. Adam vouait une affection particulière à cette ville, parce que ses habitants adoraient Geneviève. Ils s'obstinaient à l'appeler Ruby Leigh, et elle avait renoncé à les convaincre que ce n'était pas son vrai nom...

Elle était nerveuse, comme toutes les jeunes mariées le soir de leurs noces. Elle avait boutonné sa chemise de nuit, doublée pour ne pas être transparente, jusqu'au cou.

Adam devina tout de suite que la forteresse ne serait pas facile à prendre, et qu'il devrait déployer des trésors de persuasion pour l'amener à se déshabiller.

Il referma la porte de la chambre et s'adossa au battant. La jeune femme se réfugia de l'autre côté du grand lit, les yeux rivés sur son époux.

— Tu... tu veux que je te raconte une histoire drôle ? bredouilla-t-elle.

— Je t'écoute.

— Je suis morte de peur.

Il lui sourit avec tendresse.

— J'avais remarqué.

Elle fit un pas vers lui.

— Tu n'es pas nerveux, toi ?

— Peut-être un peu... Je ne voudrais pas te faire mal.

— Ah...

Sa façon de la contempler lui donnait le vertige. Son cœur battait la chamade, elle suffoquait. Elle l'aimait tant que cela finirait par la tuer. Cette pensée lui arracha un petit sourire.

— Tu n'as pas envie de te coucher? demanda-t-il.

— Toi d'abord, balbutia-t-elle. Je te rejoindrai dans un instant.

Il se força à ne pas rire.

— Chérie, les projets que j'ai en tête réclament ta présence.

— Oui, je m'en doute... Te priver de l'argent de la récompense pour la capture d'Ezekiel ne t'a pas trop ennuyé ?

Il ne se laissa pas désarçonner par ce brusque changement de sujet.

— Non, pas du tout. Quand le shérif Norton a parlé de la famille du pauvre homme blessé lors du cambriolage de la banque, j'ai deviné que tu chercherais à aider ces gens. Tu es généreuse, Geneviève Clayborne. Il ne faut pas t'étonner si je t'aime autant.

Elle le regarda ôter sa chemise, ses chaussures. Il se tenait toujours devant la porte, et elle comprit qu'il attendait qu'elle vienne se nicher dans ses bras, quand elle serait prête.

Il tenait à ce que cette nuit soit pour elle inoubliable, et si elle mettait une heure à traverser la chambre, il ne s'impatienterait pas.

Elle parcourut la moitié du chemin, puis s'immobilisa à nouveau.

— C'était gentil, n'est-ce pas, de la part de M. Steeple de nous offrir du Champagne ?

— Oui... Pickerman et lui sont en train de mitonner un plan diabolique pour t'inciter à chanter une fois de plus.

— Mais quand je chante, tout le monde pleure.

— Ils espèrent que tu changeras de répertoire.

— Qu'ils n'y comptent pas ! Ce sera des cantiques ou rien.

Il éclata de rire.

— Les malheureux...

Elle courut se jeter dans ses bras.

— Je t'aime tant.

— Moi aussi.

Avec un profond soupir, elle recula et commença à se dévêtir. Lorsque la chemise tomba sur le plancher, il sentit son cœur manquer un battement. Elle était splendide.

Il l'attira contre lui. Sa peau était encore plus douce qu'il ne l'imaginait.

— Quand tu me regardes, je me sens belle.

— Tu es belle, souffla-t-il. Oh, Geneviève, comment ai-je pu exister avant toi?

Il l'embrassa fougueusement, caressant son corps souple, le couvrant de baisers ardents qui, peu à peu, l'apprivoisaient.

Elle le prit par la main et l'attira vers le lit. Lorsqu'il fut nu, il s'allongea sur elle, frémissant de désir. Elle murmura :

— Je veux que cette nuit soit pour toi inoubliable, Adam.

— Elle l'est déjà...

— Dis-moi ce que je dois faire pour ne pas te décevoir.

Il lui mordilla le lobe de l'oreille.

— Tu ne me décevras jamais.

Ce fut magique, si intense qu'elle crut défaillir. C'était comme s'il la connaissait par cœur. Il attendit, doux et passionné à la fois, qu'elle soit prête à l'accompagner jusque dans les étoiles.

Elle chuchota son nom quand le plaisir l'emporta. Il cria le sien.

Épuisé, il se laissa retomber sur elle et enfouit son visage au creux de l'épaule veloutée de celle qui, désormais, lui appartenait. Un parfum de lilas l'enveloppa; il crut un instant qu'il était au paradis.

Au bout d'un long moment, il retrouva la force de relever la tête.

— Tu n'as pas eu mal, ma chérie ?

— Je ne me souviens plus, murmura-t-elle, alanguie. C'était si merveilleux...

— Alors tu ne verras aucun inconvénient à ce que nous recommencions ?

Il fixait sur elle ses magnifiques yeux noirs qui pétillaient de malice.

— Maintenant?

— Très bientôt, promit-il.

— Chaque nuit, décréta-t-elle. Nous ferons l'amour chaque nuit.

Dieu, comme il adorait cette femme... Sa femme. Il lui baisa le front.

— Vivre avec toi sera décidément une aventure de tous les instants...